

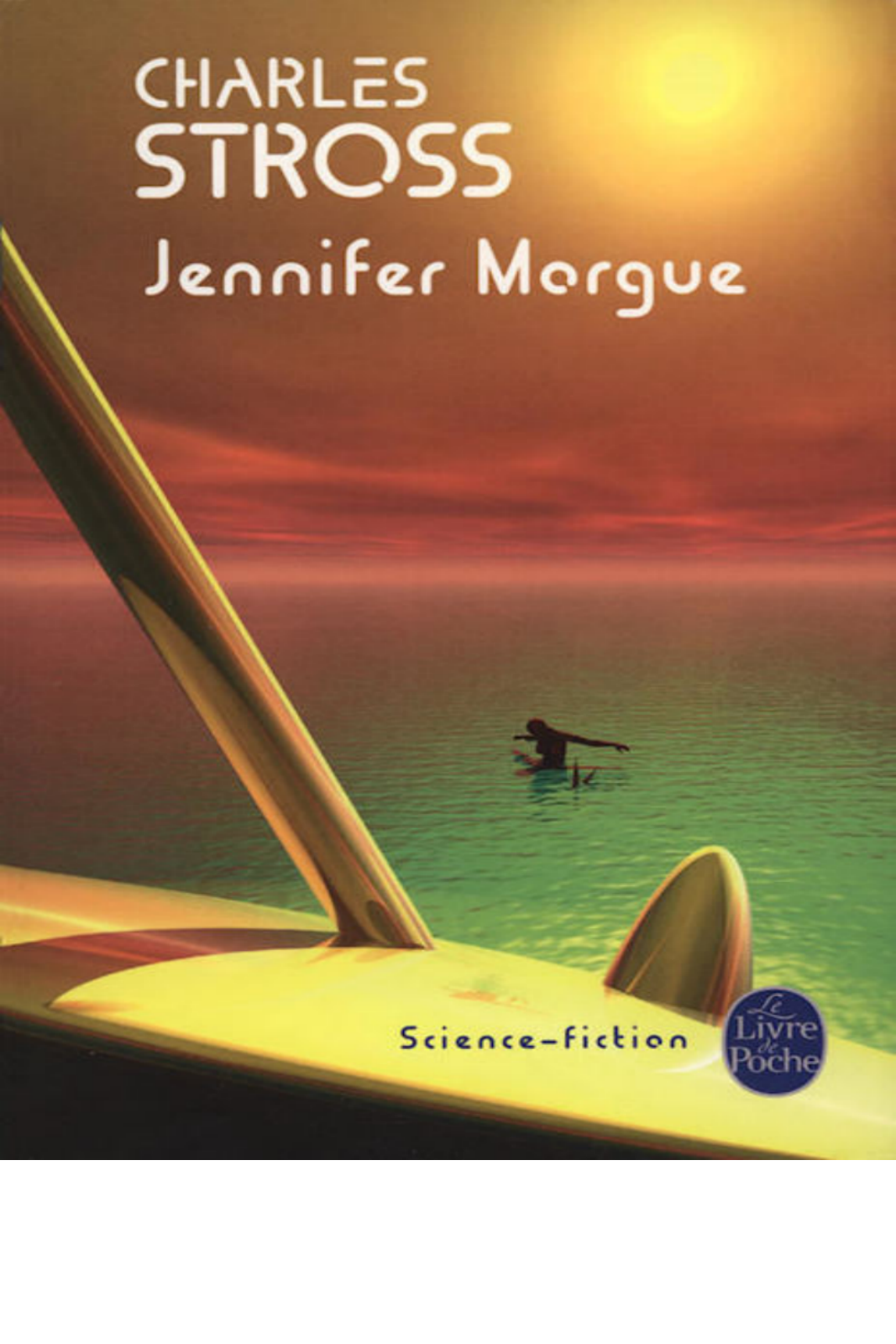


Jennifer Morgue

Charles Stross

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

The background of the cover is a painting of a sunset or sunrise over the ocean. The sky is a gradient of orange, red, and yellow, with a bright sun in the upper right corner. The water is a deep greenish-blue. In the foreground, a large, sleek, white, curved object, possibly a part of a futuristic vehicle or a large surfboard, extends from the bottom left towards the center. In the middle ground, a small, dark silhouette of a person is floating in the water, holding a surfboard.

CHARLES
STROSS

Jennifer Margue

Science-fiction

Le
Livre
de
Poche

Collection dirigée par Gérard Klein

CHARLES STROSS

Jennifer Morgue

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉCOSSE) PAR ÉDITH OCHS

LE CHERCHE MIDI

Titre original :
THE JENNIFER MORGUE

© Charles Stross, 2006.
© le cherche midi, 2006, pour la traduction française.
ISBN : 978-2-253-08784-7 – 1^{re} publication LGF

REMERCIEMENTS

Merci à

Robert « Nojay » Sneddon, Andrew Wilson, Caitlin Blasdel, Tony Quirke, Marty Halpern, et...

PROLOGUE

Jennifer

Le 25 août 1975
165° O, 30° N

Depuis cinq semaines maintenant, les équipes A et B font collectivement le pied de grue au milieu de nulle part. Et elles ne sont pas seules. Il y a l'équipage du bateau, du capitaine jusqu'au dernier des gâte-sauces, et les barbouzes de la CIA. Mais au moins, ces types-là ont de quoi s'occuper. L'équipage, lui, est là pour faire marcher le bateau : un énorme monstre sans nom, un bathyscaphe de soixante-six mille tonnes destiné à l'exploration des grands fonds, avec quatre cents millions de dollars et sept années de travaux derrière lui. Les hommes de la CIA ont l'œil sur le chalutier russe qui rôde à l'horizon. Et quant aux prospecteurs texans, ces deux derniers jours, ils ont travaillé sans relâche sur la plate-forme stabilisée, boulonnant bout à bout des tuyaux d'acier de vingt mètres à l'extrémité du train de sonde qu'ils enfoncent dans les profondeurs du Pacifique. Mais ça fait des semaines que les équipes A et B sont là à poireauter, sans rien à faire si ce n'est graisser et entretenir la monstrueuse mécanique qui flotte dans le caisson au cœur du bateau, avant de recommencer à se tourner les pouces nerveusement pendant quatre-vingts heures d'affilée tandis que la foreuse plonge le bras d'acier dans les écrasantes ténèbres.

Et maintenant que Clementine est presque à leur portée, voilà qu'une tempête s'annonce.

— Putain de météo, gémit Milgram.

— Ce langage ! (Duke est un pisse-froid.) Jusqu'où ça peut se dégrader ?

Milgram brandit sa feuille, le dernier graphique issu du bureau météo sur le pont C où Stan et Gilmer planchent sur leurs affichages radar et le télex de San Diego.

— Force neuf prévue dans les quarante-huit heures, probabilité soixante pour cent et plus. On ne peut pas courir le risque, Duke. Au-delà de force six, les hélices ne vont pas pouvoir nous maintenir la stabilité. On va perdre la sonde.

Le gosse, Steve, vient les coller.

— Quelqu'un a prévenu la Centrale ?

Les types de Langley traînent dans une caravane équipée d'une

porte blindée du genre chambre forte sur le pont E. Tout le monde appelle ça la Centrale.

— Naaan, fait Duke, l'air pas très préoccupé. *Primo*, il ne s'est rien passé pour le moment. *Deuzio*, on est seulement à quarante brasses du niveau zéro. (Il claque les doigts pour alerter les curieux dont les yeux ont quitté les écrans.) Au boulot, les gars ! On a du pain sur la planche !

Clementine – la gigantesque pince submersible à l'extrémité du train de tiges – pèse environ trois mille tonnes et mesure plus de soixante mètres de long. C'est un derrick d'acier monumental, peint en gris pour résister aux effets corrosifs de kilomètres d'eau salée. De loin, elle évoque un homard squelettique à cause des cinq pattes d'acier qui lui sortent des flancs. À moins que ce ne soit un piège à homards géant pour humains, plongé dans l'immobilité glacée du refuge des noyés pour racler tout ce qu'il peut dans les profondeurs abyssales.

Duke dirige les services techniques depuis son trône au milieu de la pièce. Un mur est couvert d'instruments, l'autre est une longue rangée de fenêtres qui dominent le caisson au cœur du bateau. Une porte à côté de la cloison de fenêtres donne accès à une passerelle en mailles d'acier située à quinze mètres au-dessus du caisson.

Ici, au bureau, le bruit des stabilisateurs hydrauliques n'est pas totalement assourdissant. Ils produisent une plainte aiguë et une vibration qu'ils sentent à travers les semelles de leurs bottes, mais l'élancement qui vous secoue le crâne est amorti à un niveau supportable. La tour de forage au-dessus de leurs têtes plonge l'enfilade interminable de tuyaux au milieu du caisson à la vitesse régulière de deux mètres à la minute, jour après jour. Steve essaie de ne pas regarder par le hublot en direction des tuyaux parce que l'effet est hypnotique. Cela fait des heures maintenant qu'ils glissent sans heurts dans les profondeurs, abaissant la pince vers le fond de l'océan.

Le bateau est beaucoup plus grand que la pince qui se balance en dessous à l'extrémité des cinq kilomètres de tuyaux d'acier, mais il est à sa merci. Cinq kilomètres de tubes d'acier qui constituent un prodigieux pendule, et tandis que la benne s'enfonce lentement dans les courants des profondeurs, le navire doit manœuvrer frénétiquement pour rester au-dessus d'une houle de deux mètres. Des coupoles exotiques au-dessus de la passerelle de commandement avalent les informations provenant des satellites TRANSIT de positionnement de la Marine pour les répercuter sur le système d'observation automatique qui contrôle les propulseurs à l'avant et à l'arrière du bâtiment, et les compensateurs de houle cylindriques sur lesquels est posé le derrick. Tel un cygne, il paraît paisible à la surface mais sous la ligne de flottaison, c'est une vraie ruche. Tout – la totalité

des quatre cents millions de dollars d'investissement, dix ans d'opérations clandestines de la Compagnie – tout dépend de ce qui va arriver dans les prochaines heures. Quand ils vont toucher le fond.

Steve retourne à son écran de télévision. C'est un autre miracle de la technologie. La barge a des caméras et des projecteurs partout, des tubes à vide conçus pour fonctionner dans les profondeurs abyssales. Mais sa caméra tombe dans les pommes, et la neige envahit l'écran par vagues successives : la pression, des tonnes au centimètre carré, est en train de ronger les câbles étanches qui véhiculent le courant et les messages.

— C'est la merde, geint-il. On va jamais arriver à le situer... si...

Sa phrase reste en suspens. Norm, le boute-en-train qui occupe le bureau d'à côté, bondit, le doigt pointé sur l'écran. Un cri de joie jaillit de l'autre côté de la pièce. Il scrute l'écran, paupières plissées, et entre les lignes de parasites, il distingue un contour rectiligne.

— Putain de...

Le système de sonorisation grésille au-dessus de leurs têtes.

— Attention équipage ! *K-129* sur les écrans deux et cinq, distance approximative quatre-vingts mètres, cap à deux deux cinq. Stoppez les machines, restez sur cette position.

Ça y est : ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient...

L'atmosphère à la Centrale est tendue mais triomphale.

— Ça y est, annonce Cooper. (Il adresse un petit sourire narquois au Brit au visage en lame de couteau et costume fripé, qui grille une Camel sans filtre en infraction manifeste avec les consignes d'incendie à bord.) On le tient.

— Reste à voir, marmonne le Brit. (Il écrase sa cigarette.) Le retrouver, ça n'est que la moitié du boulot.

Piqué au vif, Murph le foudroie du regard.

— C'est quoi, votre problème ?

— Vous êtes en train de mettre le bordel à mille mètres là-dessous, en totale infraction avec l'article IV, répond l'Anglais. Je suis là en tant qu'observateur neutre conformément à la section deux...

— Vous pouvez vous la foutre où je pense, votre neutralité. Vous l'avez juste mauvaise parce que des types comme vous n'ont pas assez de couilles pour faire valoir leur droit de renonciation...

Cooper se met entre eux avant que les choses se gâtent.

— On se calme. Murph, si vous retourniez sur le pont pour voir si les cocos ne s'intéressent pas à nous ? Ils vont piger quand ils vont s'apercevoir qu'on a arrêté de descendre le tube. James... (Il s'interrompt et fait une légère grimace. Le pseudonyme de l'Anglais crève les yeux au point que pour quelqu'un de la Boîte, c'en est presque insultant. Pour la énième fois, Cooper se demande pourquoi

ce type s'est choisi ce nom à la con.) Allons faire un tour dans le caisson pour voir ce qu'ils ont trouvé.

— Ça me va. (L'Angliche se lève et se déplie tel un phasme à l'intérieur de son costume gris bon marché. Il a un tic dans la joue, mais son regard reste figé.) Après vous.

Ils quittent le bureau et Cooper ferme la porte à clé derrière lui. Bien que le *Hughes GMDI* soit un bâtiment énorme – il est plus gros qu'un transport de troupes de marines, presque aussi vaste qu'un cuirassé de la classe Iowa – ses escaliers et ses coursives forment un dédale de boyaux gris exigus, ponctué par des tuyaux et des conduites marqués d'un code couleur et situés à la hauteur qu'il faut pour vous érafler le tibia ou vous cogner le crâne. Il ne roule pas avec la houle, mais tangue d'une façon curieuse, maintenu solidement en place par les pompes hélices SKS (une nouvelle technologie qui compte pour une bonne partie du coût du navire). En bas de six volées de marches, il y a un autre passage et une cloison ; puis Cooper voit l'écoutille rabattue qui donne accès au caisson au niveau de la passerelle d'une quinzaine de mètres. Comme à chaque fois, il en a le souffle coupé. Le caisson mesure environ soixante-dix mètres de long, son eau noire placide entourée par les portiques et les grues nécessaires pour assurer les besoins de la barge. Les gigantesques bras d'arrimage sont largement déployés sous la ligne de flottaison à chaque extrémité du bassin. Le train de sonde transperce le cœur de la chambre telle une lance d'acier noir qui le cloue au fond de l'océan. La foreuse automatique et le système de fonctionnement du tube de forage deviennent brusquement silencieux, le claquement et le rugissement assourdissants du système de forage cessant maintenant que la pince a atteint sa cible. Bientôt, si tout va bien, le derrick au-dessus d'eux va commencer à remonter la sonde et déboulonner laborieusement les centaines de segments de tuyau pour les entasser sur le pont du bateau, jusqu'à ce qu'enfin *Clementine* – également appelée *Mining Barge HMB-1* – gargouille à la surface du caisson dans un jaillissement d'eau froide, étreignant son trésor sous elle. Mais, pour le moment, le caisson est un havre paisible, dont la surface n'est troublée que par quelques ondulations peu profondes.

Le centre opérationnel est une vraie ruche qui contraste avec la scène sous les fenêtres, et personne ne remarque Cooper et la barbouze anglaise qui se glissent à l'intérieur pour regarder par-dessus l'épaule du contrôleur des opérations devant ses écrans.

— Gauche dix, haut six ! crie quelqu'un.

— On dirait une écoutille, dit quelqu'un d'autre. (De curieux contours blêmes ondoient sur l'écran.) Donnez-moi un peu plus de lumière là-dessus...

Tout le monde se tait pendant un moment.

— Ça déconne, dit un des ingénieurs, un gars sec et nerveux originaire du Nouveau-Mexique et dont Cooper se souvient vaguement qu'il s'appelle Norm.

Le grand écran de télévision au milieu montre une surface plate émergeant d'un monceau gris de boue abyssale. Une ouverture rectangulaire aux bords arrondis apparaît, béante – une écouteille ? – et il y a quelque chose de blanc qui sort d'un cylindre couché en travers. Le cylindre ressemble à une manche. Brusquement, Cooper comprend ce qu'il voit : une écouteille ouverte dans le massif d'un sous-marin, les restes d'un marin réduit à l'état de squelette, moitié dedans, moitié dehors.

— Ces pauvres gars ont dû vouloir sortir à la nage quand ils se sont rendu compte que la salle des torpilles était inondée, dit une voix venue du fond de la pièce. (Cooper se retourne. C'est Davis, qui parvient encore à ressembler à un officier de marine bien qu'il soit en civil.) C'est probablement ce qui a sauvé la coque épaisse : l'écouteille de secours était déjà ouverte et le bateau était totalement inondé avant de se précipiter vers les profondeurs.

Cooper frissonne, les yeux sur l'écran. *Considère Phlebas*[1], se dit-il, en se torturant la cervelle pour retrouver le reste du poème.

— Okay, et est-ce qu'on voit le point d'impact ? (C'est Duke, toujours très professionnel.) J'ai besoin de savoir si on peut mettre la machine en route.

Ça s'agite. L'objectif de la caméra pivote à toute allure, en prenant toute la longueur du sous-marin classe Hôtel. À cette profondeur, l'eau est limpide en général et les projecteurs de la barge éclairent sans pitié l'épave, depuis l'écouteille soufflée dans le massif jusqu'à l'énorme entaille sur le côté de la salle des torpilles. Le sous-marin gît sur le flanc comme s'il se reposait et il y a peu de dégâts visibles pour l'œil inexpérimenté de Cooper. Une écouteille plus grande bée à l'avant du massif.

— C'est quoi, ça ? demande-t-il en pointant le doigt.

Le jeune Steve suit la direction du doigt.

— On dirait que le tube lance-torpilles numéro deux est ouvert, dit-il. (Le classe Hôtel est un « boomer », un sous-marin lance-missiles – un des premiers diesels-électriques. Il ne transportait que deux missiles nucléaires et devait refaire surface pour tirer.) Espérons qu'ils n'ont pas roulé pendant qu'ils coulaient : s'ils ont perdu l'oiseau, il a pu aller se poser n'importe où.

— N'importe où..., répète Cooper en clignant des yeux.

— Okay, on se met à la verticale ! braille Duke en complétant manifestement son évaluation de la situation. On a du mauvais temps qui s'annonce, alors au boulot !

Pendant la demi-heure qui suit, la salle de contrôle devient une

maison de fous sous contrôle avec des ingénieurs et des contrôleurs de plongée penchés sur leurs consoles et marmonnant dans les micros. Personne n'a encore jamais fait ça : manœuvrer une pince de trois mille tonnes en position au-dessus d'un sous-marin englouti à cinq kilomètres sous la surface alors qu'une tempête se prépare. À Moscou, les contrôleurs des marins du chalutier espion à l'horizon doivent être convaincus qu'ils ont de nouveau picolé l'antigel avec leur histoire de supertechnologie capitaliste bizarroïde venue leur piquer leur soum englouti.

La tension monte dans la salle de contrôle. Cooper regarde par-dessus l'épaule de Steve pendant que le gosse tripote son *joystick* en faisant preuve d'une aptitude occulte à changer de caméras pour faire pression sur les énormes bras mécaniques, permettant aux opérateurs de les déployer et de les positionner près de la coque. Enfin, le moment arrive.

— Arrêtez pour vider les cylindres, annonce Duke. Allez-y, videz !

Dix cylindres boulonnés sur la pince crachent des flots de bulles argentées : les pistons se remettent en place, propulsés par une colonne de cinq kilomètres d'eau de mer, resserrant les énormes crampons autour de la coque du sous-marin. Ils mordent dans la boue, soulevant un nuage gris qui obscurcit tout pendant un moment. Les manomètres pivotent lentement, indiquant la position des mâchoires.

— Correct sur pairs de deux à six, bizarre sur impairs de un à sept. Incomplet sur neuf et huit, rien sur dix.

L'atmosphère est électrique. Sept griffes se sont solidement repliées autour de la coque du sous-marin : deux sont dans le vide et une paraît avoir raté son but. Duke regarde Cooper.

— C'est quand vous voudrez.

— Vous pouvez le soulever ? demande Cooper.

— Je le crois, répond Duke, le visage sombre. On verra quand on l'aura sorti de la vase.

— Allons voir là-haut, suggère Cooper et Duke hoche la tête.

Le capitaine peut dire « oui » ou « non », il a le dernier mot... c'est son bateau qui trinquera s'ils font un mauvais choix.

Cinq minutes plus tard, ils ont la réponse.

— Allez-y, ordonne le skipper d'un ton sans appel. On est là pour ça.

Il est sur le pont à cause du gros temps qui menace et de la présence des autres bateaux – un deuxième chalutier russe vient d'apparaître – mais sa hâte est évidente.

— Okay, vous avez entendu ce qu'il a dit.

Cinq minutes plus tard, une légère vibration secoue la surface de la cale. Clementine a vidé son ballast, disséminant mille tonnes de plomb sur le fond de l'océan autour du sous-marin. Les caméras ne montrent

rien qu'un brouillard gris pendant un moment. Puis le tube de forage visible par la fenêtre de la salle de contrôle commence à bouger, et remonte lentement, centimètre par centimètre.

— Les pompes à fond, jappe Duke. (Le tube commence à se rétracter de plus en plus vite, crachant de l'eau à mesure qu'il se retire des profondeurs glacées.) Donnez-moi un point sur les extensomètres.

Les jauges des extensomètres sur les griffes géantes sont dans le vert d'une façon générale : chaque bras soutient presque cinq cents tonnes de sous-marin, sans parler de l'eau qu'il contient. On entend une forte plainte mécanique venant du dehors avec l'impression de couler, et la vibration que Cooper ressent à travers la semelle de ses richelieus s'accroît de façon alarmante. L'équipe de forage de l'*Explorer* pousse les machines à fond maintenant que la pince a plus que doublé son poids. Le bateau, en prenant cinq mille tonnes en quelques secondes, s'arc-boute un peu plus profondément dans la houle du Pacifique.

— Alors, content ? demande Cooper en se tournant vers l'Anglais pour lui adresser un sourire, mais celui-ci, l'œil rivé sur un écran précis, a l'air de guetter quelque chose.

— Quoi ?

— Il faut attendre un moment, dit l'étranger au visage en lame de couteau.

— Un moment ?...

— Avant de savoir si vous avez réussi votre coup.

— Qu'est-ce que vous avez fumé, mon vieux ? Bien sûr qu'on a réussi ! (Murph surgit des ponts supérieurs tel le fantôme d'un Irlandais de Boston et s'en prend à l'Anglais – lequel fait suffisamment british pour servir de bouc émissaire après le Bloody Sunday de Londonderry, d'autant que, par-dessus le marché, c'est un fonctionnaire.) Regardez ! Un sous-marin ! Une pince submersible ! Qui remonte à deux mètres à la minute ! Après la pause, cinéma de minuit ! (Le ton est cinglant.) Qu'est-ce que les cocos vont faire, d'après vous, pour nous arrêter, lancer la Troisième Guerre mondiale ? Ils ne sont même pas foutus de savoir ce qu'on fabrique là-dessous... ils ne savent même pas à quatre cents kilomètres près où crèche leur sous-marin !

— Ce n'est pas pour les cocos que je m'inquiète, réplique l'Anglais, et il lance un coup d'œil à Cooper. Et vous ?

Ce dernier secoue la tête à contrecœur.

— Je crois tout de même qu'on va y arriver. Le sous-marin est intact, sans dommage, et on le tient...

— Et merde ! coupe Steve.

Il braque la caméra centrale du bouquet de navigation de la pince vers le plancher océanique, où une vaste étendue brunâtre forme de

lents tourbillons de brouillard mouvant soulevés par l'évacuation d'air des ballasts et le départ du sous-marin. À présent, il devrait se reposer doucement sur de désertiques dunes de sable. Mais quelque chose bouge là-dessous, se tord contre le courant à une vitesse anormale.

Cooper fixe l'écran.

— C'est quoi ?

— Puis-je vous rappeler l'article IV du traité ? s'insurge l'Anglais. Interdiction d'établir une structure permanente ou temporaire à une profondeur inférieure à un kilomètre au-dessous du niveau moyen de la mer sous peine de rupture du traité. Interdiction de retirer des éléments du plancher abyssal sous peine d'une sanction identique. Nous outrepassons nos droits : légalement, ils ont les mains libres.

— Mais on ne fait que débayer un vieux débris.

— Il se peut qu'ils ne voient pas ça de cette façon.

De fines frondes, une ombre plus sombre sur le fond gris, émergent du brouillard glauque non loin du dernier lieu de repos du *K-129*. Les frondes ondulent et s'agitent telle une algue géante, mais sont plus épaisses et plus déterminées. Elles font penser à une trompe aveugle et quêtuse explorant l'intérieur d'une boîte à mystère. Il y a quelque chose de troublant dans leur façon de surgir des trous dans le sol marin, s'élevant par impulsions comme si elles étaient plus liquides que solides.

— Nom de Dieu ! jure Cooper tout bas, et il flanque son poing dans sa main droite. Nom de Dieu !

— Ce langage, le reprend Duke. Barry, à quelle vitesse on peut remonter cette plate-forme ? Steve, voyez si vous arrivez à vous faire une idée de ces choses. Je veux bloquer leur vitesse d'ascension.

Barry branle du chef énergiquement.

— La plate-forme de forage est à la limite, chef. On a déjà un vent force quatre dehors et on est en surpoids. On peut peut-être franchir les trois mètres à la minute, mais si on essaie de forcer au-delà, on risque de casser la sonde et de perdre Clementine.

Cooper frissonne. La pince remontera à la surface même si le train de sonde se casse, mais elle pourrait venir en travers n'importe où. Y compris juste sous la quille du bateau, lequel n'est pas prévu pour survivre après avoir été éperonné par quatre mille tonnes de métal hurlant jaillissant des profondeurs à une allure de vingt nœuds.

— On ne peut pas courir ce risque, tranche Duke. Continuez à hisser à la même vitesse.

Ils passent l'heure suivante à regarder en silence pendant que la pince remonte à la surface, son précieux butin toujours intact entre ses bras.

Les frondes chercheuses s'élancent des fonds marins, grossissant sous l'objectif de la caméra surbaissée et l'œil anxieux des ingénieurs

et des barbouzes. La pince est déjà à cent cinquante mètres au-dessus du plancher océanique, mais au lieu d'un désert de boue plate en dessous, la plaine abyssale a donné naissance à une forêt furibonde de tentacules avides. Ils grandissent à vue d'œil en se dirigeant vers le sous-marin volé au-dessus d'eux.

— Restez sur cette position ! ordonne Duke. Bon sang, j'ai dit, tenez cette position.

Le bateau trépide, et la vibration dans le pont atteint à présent le niveau d'un grondement à vous faire claquer des dents avec un hurlement du métal surtendu. L'air dans la salle de contrôle empesté l'huile chaude. Sur le pont, les prospecteurs cisailent les têtes de boulons et balancent en tas des segments de tuyaux de vingt mètres au lieu de prendre le temps de les aligner, poussés par l'énergie du désespoir car les tubes sont fabriqués dans un alliage spécial et coûtent soixante mille dollars pièce. Ils ramènent le train de sonde presque deux fois plus vite qu'ils l'ont descendu, et le caisson écume et bouillonne, tandis qu'une cascade d'eau sort à flots réguliers des tubes de métal glacés pour tomber à la surface. Mais nul ne sait s'ils vont réussir à ramener la pince à l'air libre avant que les tentacules chercheurs ne l'agrippent.

— Clause IV, répète l'Anglais, la voix tendue.

— Salopard, marmonne Cooper, le regard fixé sur l'écran. Il est à nous.

— Ils n'ont pas l'air d'accord. Vous voulez discuter avec eux ?

— Deux ou trois grenades sous-marines, fait Cooper, les yeux scotchés sur le train de sonde.

— Ils vous baiseraient, mon gars, dit l'autre homme d'une voix rude. N'allez pas croire que personne n'y a pensé avant. Il y a assez d'hydrate de méthane là-dessous dans cette gadoue pour faire roter le grand-père de toutes les bulles de gaz sous notre quille et nous précipiter par le fond comme un moucheron dans la bouche d'un crapaud.

— Je le sais bien, reconnaît Cooper. (Tout ce boulot pour rien ! C'est effarant, une insulte au bon sens, comme voir une fusée lunaire exploser sur la rampe de lancement.) Mais... ces salopards... (Il flanque de nouveau son poing contre sa paume.) Il est à nous.

— Il nous est arrivé de négocier avec eux et ça ne s'est pas trop mal passé. Witches' Bank, la zone du traité de Dunwich. Vous auriez pu nous demander. (L'agent anglais croise les bras.) Vous auriez pu aussi demander à votre Bureau du renseignement naval. Mais non, il a fallu que vous fassiez preuve d'imagination.

— C'est ça. Vous nous auriez simplement dit de ne pas nous en faire. De cette façon...

— De cette façon, ça vous servira de leçon.

— Merde.

La pince était à mille mètres sous le niveau de la mer et continuait de remonter quand les tentacules finirent par la rattraper.

Et le reste, comme on dit, appartient à l'histoire.

CHAPITRE 1

Ramona Random

Quand on travaille assez longtemps pour la Laverie, on finit par s'habituer aux insultes minables ; les audits de trombones, le café insipide de la cantine et une paperasserie omniprésente, interminable. Le sens esthétique s'émousse et on ne remarque plus la peinture vert pomme qui s'écaille et les cloisons en toile beigeasse couleur de vomit qui séparent les alvéoles de bureau. Mais les pires outrages ne manquent jamais de vous surprendre et ce sont eux qui peuvent avoir votre peau.

Cela fait à peu près cinq ans maintenant que je travaille pour la Laverie et régulièrement, je me sens blasé, le cynisme m'accable et j'ai l'impression d'être revenu de tout. Et c'est fatalement ce moment-là qu'ils choisissent pour me balancer quelque chose de dégradant, d'humiliant, voire de dangereux. Quand ce n'est pas les trois à la fois.

— Vous voulez que je conduise une *quoi* ? glapis-je à l'adresse de la femme tapie derrière le bureau de l'agence de location de voitures.

— Monsieur, le récépissé délivré par votre employeur indique ici et là... (Elle est brune, grande, mince, efficace et très allemande, le genre maîtresse d'école qui vous fait instinctivement vérifier si votre braguette n'est pas restée ouverte.) La Smart, *ach*, pour deux passagers. Avec le... le *Kompressor*. C'est une très bonne auto. À moins que vous ne vouliez la catégorie au-dessus avec un supplément à payer ?

Un supplément ? Pour une Mercedes 190 SL, oh, disons deux cents petits euros par jour. La paix de l'esprit... si ce n'était à mes propres frais.

— Comment je vais à Darmstadt à partir d'ici ? demandé-je en faisant de mon mieux pour sauver la situation. Vivant, de préférence ?

Putain de services. Putain de lignes aériennes bon marché qui ne vont jamais là où vous voulez. Putain de temps. Putain de réunions conjointes du bureau de liaison en Allemagne. Putain de politique de location au rabais. Elle me menace de nouveau de sa denture impeccable.

— À votre place, je prendrais le ICE [2]. Mais votre ticket... (Elle pose le doigt à l'endroit stratégique)... n'est pas remboursable. Maintenant, si vous voulez bien vous mettre face à la caméra pour les données biométriques ?

Un quart d'heure plus tard, j'esuis cassé en deux sur le volant d'une voiture à deux places qui semble sortie d'un paquet de corn flakes. La Smart est follement mignonne et compacte, consomme à peu près quatre litres et demi au cent, et c'est la voiture d'appoint idéale pour faire ses courses en ville. Sauf que je ne fais pas de courses en ville. Alors que je roule à fond la caisse à peut-être cent cinquante kilomètres à l'heure sur l'*Autobahn*, un rigolo semble braquer sur moi par-derrière un canon qui tire à tout-va des Porsche et des Mercedes. Pendant ce temps, je me trouve au volant d'un engin qui se comporte comme une poussette-canne turbocompressée. J'ai allumé les phares antibrouillard dans le vain espoir de dissuader les autres usagers de la route de me transformer en mascotte de capot. Mais à chaque fois que le panzer d'un cadre me dépasse, le souffle menace de me faire faire un tonneau. Et cela, sans prendre en compte les routiers serbes déjantés, rendus fous de joie à la vue d'une autoroute qui n'a pas reçu de bombes à fragmentation avant d'être retapée à la va-vite.

Entre deux moments de terreur à vous tourner le sang, je passe mon temps à jurer à voix basse. Tout ça, c'est la faute d'Angleton. Puisque c'est lui qui m'a expédié à cette stupide réunion conjointe du bureau de liaison, à lui d'en faire les frais. Ses ancêtres hypothétiques et clairement mythologiques sont suivis en ordre décroissant par ce temps de con, le con de programme de formation de Mo, et puis tout ce qui me vient à l'esprit y passe. Ça maintient en alerte l'infime recoin de mon esprit qui n'est pas concentré sur ma survie immédiate, ce qui représente un minuscule petit coin, parce que quand vous êtes condamné à conduire une Smart sur une route où tout le monde fonce à une vitesse qui s'évalue par rapport au nombre de Mach, vous avez intérêt à rester vigilant.

Il y a une accalmie inattendue dans la circulation vers les deux tiers du trajet de Darmstadt et je fais l'erreur de pousser un soupir de soulagement. Le répit est de courte durée. Un moment, je conduis sur une route apparemment vide, rebondissant d'un côté à l'autre sur la suspension de ville de la Smart tandis que le moteur de la taille d'un lave-vaisselle braille sous mes fesses à en cracher ses tripes. Un instant plus tard, le tableau de bord clignote comme une enseigne lumineuse.

Je suis secoué de spasmes irréguliers, et ma tête tressaute tellement que c'est tout juste si je ne fais pas une bosse dans le mince toit en plastique. Derrière moi, les yeux de l'enfer sont grands ouverts, deux phares aussi éblouissants que les lumières d'atterrissage d'un 747 hors piste. Celui ou celle qui est au volant écrase les freins si fort qu'ils doivent fumer. Il y a un rugissement, puis un robuste coupé sport Audi rouge déboîte et me double en me collant à me toucher, tandis que sa blonde conductrice m'adresse de grands gestes furibonds. Je crois du moins qu'elle est blonde et que c'est une femme. C'est assez difficile à

dire, car je ne vois que du gris, mon cœur tente de sortir de ma cage thoracique et je me débats furieusement avec le volant pour empêcher ma trottinette de se retourner. Une fraction de seconde plus tard, elle est déjà loin et se rabat sur la voie de droite devant moi pour mettre la postcombustion. Je jure que je vois des étincelles rouges jaillir de ses deux énormes tuyaux d'échappement quand elle disparaît à l'horizon, emportant dix ans de ma vie avec elle.

— Espèce de sale garce ! crié-je en tapant contre le volant jusqu'à ce que la Smart vacille de façon alarmante et que, le cœur au bord des lèvres, je lâche provisoirement l'accélérateur et laisse la vitesse retomber plus ou moins à un malheureux cent quarante. Espèce de putain d'idiote de Barbie à Audi, la cervelle en mousse au chocolat...

Je repère un panneau indiquant DARMSTADT 20 KM juste au moment où quelque chose – un Starfighter de la Luftwaffe volant à basse altitude peut-être – fait un mitraillage au sol sur ma gauche. Dix infiniment longues minutes plus tard, je prends la bretelle d'accès pour Darmstadt, pris en sandwich entre deux dix-huit-roues, les fesses baignant dans une flaque de sueur froide et les cheveux dressés sur la tête. Je décide que la prochaine fois, je prendrai le train, et tant pis pour les frais.

Darmstadt est l'une de ces villes allemandes qui, ayant été redessinée par les bombardiers alliés, divisée en zones par l'Armée rouge et reconstruite par le plan Marshall, est la preuve parfaite que, *primo*, parfois, il vaut mieux perdre une guerre que la gagner, et, *deuzio*, que certains des pires crimes contre l'humanité sont commis par des étudiants en architecture. De nos jours, ce qui reste du béton austère des années cinquante a pris un air presque champêtre et une patine de mousse, et les pires excès du néobrutalisme des sixties ont été remplacés par du verre et de l'acier peint de couleurs vives qui jurent affreusement avec les vestiges de vieux rhénan tarabiscoté. Ça pourrait faire une ville située n'importe où dans l'Union européenne, plus moderne et moins décrépite que son équivalent américain, mais elle a quelque chose de timoré et d'effacé. Le seul luxe que ma société m'a consenti étant un système de navigation intégré (le meilleur, pour m'empêcher de gaspiller le temps de la Laverie en me perdant en route), dès que je quitte la piste de la mort, je me mets sur pilote automatique, moite de sueur et tout ramolli par le soulagement animal d'être encore en vie. Je me retrouve dans le renforcement d'un parking d'hôtel, coincé entre une Toyota et une Audi TT rouge vif.

— Merde alors !

Je frappe de nouveau contre le volant, plus furieux que terrifié maintenant que je ne suis plus en danger de mort immédiate. Je lorgne le véhicule – voilà, c'est bien le même modèle et la même couleur. Je ne peux pas en être sûr et certain (celle qui a triomphé de

moi roulait si vite que je n'ai pu déchiffrer son numéro à cause du décalage Doppler) mais j'en aurais mis ma main à couper. Comme le monde est petit. Je secoue la tête et réussis à m'extirper de la Smart, ramasse mes bagages et me dirige vers la réception.

Quand vous avez vu un hôtel international, vous les avez tous vus. Le romantisme du voyage a tendance à faiblir vite après la première fois où vous vous êtes trouvé en rade dans un aéroport avec une valise bourrée de linge sale deux heures après le départ du dernier train. *Idem* les charmes de l'hôtel classe affaires lors de votre quatrième réunion du mois à l'étranger. Je remplis la fiche aussi vite et facilement que possible (aidé par une de ces mignonnes teutones effroyablement serviables, encore que cette fois, dans un anglais un peu moins bon), puis je me téléporte au sixième étage de l'hôtel Ramada-Treff Page. Après quoi, je parcours le dédale sans fin et légèrement oppressant des couloirs à air conditionné jusqu'à ce que je trouve ma chambre.

Je largue mon sac de marin, attrape ma trousse de toilette et des vêtements de rechange, et fonce dans la salle de bains pour chasser l'odeur infecte de la peur. Dans la glace, mon reflet me fait un clin d'œil et me montre un nouveau cheveu blanc jusqu'à ce que je le menace d'un tube de dentifrice. Je n'ai que vingt-huit ans : je suis trop jeune pour mourir et trop vieux pour rouler à tombeau ouvert.

J'en veux à Angleton. C'est sa faute. Il m'a mis sur cette piste exactement deux jours après que le comité eut approuvé ma promotion au SSO, qui est à peu près le dernier niveau pour assumer des responsabilités d'encadrement d'une certaine envergure. « Bob, m'a-t-il annoncé en me fixant avec ce sourire affreusement avunculaire, je crois que le moment est venu pour vous de sortir un peu plus du bureau. Vous avez vu le monde, été confronté à des aspects plus terre à terre du business, ce genre de choses, quoi. Vous pourrez donc commencer par remplacer Andy Newstrom à quelques réunions conjointes d'ordre secondaire du bureau de liaison. Qu'en dites-vous ?

— Ouais, balèze ! dis-je avec enthousiasme. Par quoi je commence ? »

D'accord, c'est à moi que je devrais en vouloir, mais Angleton est une cible beaucoup plus commode. D'abord, c'est très difficile de lui refuser quelque chose et, surtout, il est à plus de mille kilomètres. C'est plus facile de lui faire des reproches à lui que de me flanquer des coups de pied au cul.

De retour dans la chambre, je sors mon organisateur de mes bagages, le branche, me connecte sur la prise à bande large, tâtonne à travers l'assommant site Web avec inscription payante et sollicite la connexion avec le bureau sur le réseau privé virtuel. Puis je télécharge

une protection active que je laisse fonctionner en économiseur d'écran. On dirait un étrange motif géométrique qui se transforme et tourbillonne à travers une palette de couleurs jusqu'à ce qu'il se termine en un stéréo-isogramme bouffeur de rétine. On peut lui glisser sans risque un bref coup d'œil, mais si un intrus le regarde trop longtemps, ça lui PwnzOr la cervelle. J'enfile par-dessus un caleçon plein de sueur avant de sortir, juste pour le cas où le *room service* viendrait. Pour détecter les intrus, les cheveux collés sur le chambranle, c'est dépassé.

Au bureau du concierge, je demande mes messages. « La lettre pour Herr Howard ? Une signature ici, je vous prie. » Comme je repère le comptoir de l'inévitable Starbucks dans un coin, je m'en approche sans me presser en inspectant le contenu de l'enveloppe. C'est une sorte de papier crème de luxe, lourd et très épais, et quand je le fixe attentivement, je vois de fins fils d'or tissés à l'intérieur. On a utilisé un caractère en italique et une imprimante laser pour l'adresse, ce qui gâche un peu l'effet. Je l'ouvre à l'aide de mon Cybertool de l'armée suisse pendant que j'attends qu'un des *baristas* turcs surmenés parvienne jusqu'à moi pour prendre ma commande. La carte à l'intérieur est tout aussi lourde, mais écrite à la main :

Bob,

*Retrouvez-moi au Laguna Bar à 18 heures ou dès votre arrivée,
si vous êtes en retard.*

Ramona

— Hum, marmonné-je.

C'est quoi, cette connerie ?

Je suis venu pour participer à la réunion conjointe mensuelle du bureau de liaison avec nos partenaires des agences de l'Union européenne. Cette réunion se tient sous les auspices du Cadre intergouvernemental commun de l'Union européenne sur les incursions cosmologiques, lequel est régi par les dispositions du traité de Nice. (Vous n'avez pas entendu parler de ce traité précis de l'Union européenne parce qu'il est resté secret d'un commun accord, aucun des signataires ne tenant à déclencher de mouvement de panique.) Malgré le caractère secret de l'événement, c'est en fait assez barbant : nous sommes là pour échanger les potins du service sur nos secteurs d'intérêt mutuel de même que sur les événements récents, nous informer les uns les autres des nouvelles prises de tête administratives et autres numéros de cirque côté paperasse pour obtenir des renseignements utiles auprès de nos services d'accueil respectifs. Et d'une façon générale, pour faire copain-copain. Avec seulement dix ans de reste jusqu'à la conjonction oméga – la période de risque

majeur pendant NIGHTMARE BLUE, quand les astres seront dans une conjonction favorable –, tout le monde en Europe s'applique à mettre de l'huile dans les rouages de notre système de défense occulte. Personne ne veut que son voisin succombe sous un flot de rongeurs de cervelle verts patentés, après tout : cela a tendance à réduire la valeur du foncier. Après la réunion, je suis censé revenir au bureau avec le compte rendu et briefer Angleton, Boris, Rutherford, ainsi que tout le reste de ma hiérarchie, puis communiquer les notes aux autres services. *Sic transit gloria barbouze*.

Bref, j'attends un ordre du jour et des instructions pour me rendre dans une salle de réunion, pas une invite au bar de la part d'une mystérieuse Ramona. Je me creuse le crâne : est-ce que je connais quelqu'un du nom de Ramona ? N'y avait-il pas une chanson... ? Joey Ramone... non. Je plie l'enveloppe et la fourre dans ma poche revolver. On dirait le pseudo d'un spam porno. Je quitte la queue qui fait du surplace à l'entrée du bistrot juste à temps pour énerver le barman aux bacchantes furibardes. Où crèche donc le Laguna Bar ?

Je repère quelques espaces isolés par une vitre sombre et regroupés autour de l'atrium devant le bureau de la réception. Ce sont les habituelles boîtes de drague, restaurants hors de prix et boutiques ouvertes vingt-quatre heures sur vingt-quatre qui vous vendront tout ce que vous avez oublié de mettre dans votre valise hier à quatre heures du matin. Je fais le tour jusqu'à ce que je remarque le mot « Laguna » en minuscules lettres gothiques rehaussées d'or sur le côté d'une porte sombre dans une tentative évidente de confondre l'individu non averti.

Mon regard fait le tour des lieux. C'est un bar, dispendieusement paré dans un style rétro seventies avec un luxe indigeste de marbre italien poli et de mobilier en chrome style néo-néo-Bauhaus. À cette heure de la soirée, c'est presque désert (même si le demi à six euros y est peut-être pour quelque chose). Je vérifie mon téléphone : il est six heures un quart. Quelle galère... Je me dirige vers le bar, jette un œil circulaire dans le fol espoir que Ramona la mystérieuse portera un panneau annonçant : « Coucou, Ramona, c'est moi. » Au temps pour l'art de la discrétion des services secrets britanniques !

— *Ein Weissbier, bitte*, demandé-je, épuisant ainsi soixante pour cent de la totalité de mon vocabulaire germanique.

— Ça roule, mon vieux, répond le barman en se tournant pour prendre une bouteille.

— Je suis Ramona, susurre alors une voix féminine à mon oreille gauche avec un vague accent de la côte Est. Ne te retourne pas.

Et quelque chose de dur m'entre dans les côtes.

— Est-ce l'antenne de votre portable ou êtes-vous contrariée de me voir ?

C'est sans doute un téléphone, mais j'obtempère : dans ce genre de situation, ça ne vaut rien de prendre des risques.

— Ferme-la, gros malin. (Des doigts minces passent discrètement sous mon bras gauche et me palpent la poitrine. Le barman met un temps fou à trouver la bouteille.) Eh, c'est quoi, cette connerie ?

— Vous avez trouvé mon holster ? Attention, c'est mon récepteur GPS Bluetooth qui est dedans. Et c'est dans cette poche que je mets les écouteurs antibruit de mon iPod – eh, faites gaffe, ça coûte un max ! De même que les batteries supplémentaires pour mon organisateur PDA et...

Ramona lâche ma veste de pêcheur et un instant plus tard, l'objet compact quitte le creux de mes reins. Le barman se retourne, le sourire radieux, serrant un verre de forme bizarre et une bouteille à l'étiquette culturellement stéréotypée dans ses mains.

— Ça, ça vous ira, mec ? C'est une très bonne bière Weizenbock...

— Bob ! roucoule Ramona qui s'écarte sur le côté pour que je puisse la voir.

— Pour moi, ce sera un gin tonic avec des glaçons mais sans fruit, dit-elle au barman avec un sourire pareil à un lever de soleil sur les Alpes.

Je lui lance un regard oblique en m'efforçant de ne pas rester bouche bée.

On se situe là sur le terrain du top model. À moins qu'elle ne soit la cascadeuse qui joue les doublures d'Uma Thurman. Elle doit me dépasser de cinq centimètres, elle est blonde et Mo tuerait pour avoir des pommettes pareilles. Le reste de sa personne n'est pas mal non plus. Elle a le genre de silhouette dont rêvent les mannequins – si ce n'est pas en fait la profession qu'elle exerce quand elle ne plante pas de pistolet dans le dos des employés du service public – et quelle que soit la griffe au revers de sa robe de soie sans bretelles, elle coûte probablement davantage que mes émoluments annuels, avant d'y ajouter les bijoux qui dégoulinent de partout en vagues incandescentes. La vraie perfection physique n'est pas quelque chose qu'un type comme moi voit en chair et en os tous les jours, et c'est quelque chose qui mérite qu'on s'en émerveille. Ensuite, on prend la fuite, avant qu'elle ne vous hypnotise comme un serpent qui fixe dans les yeux une petite chose couverte de poils et comestible.

Elle est belle, mais d'une beauté fatale, et en cet instant, elle a une main fine dans son sac du soir verni en cuir noir. À en juger d'après la légère tension au coin de ses yeux, je suis prêt à parier qu'elle tient un petit pistolet automatique à crosse de nacre à l'abri des regards.

Un de mes tects me mord le dos du poignet et je comprends ce qui vient de me tomber dessus ; c'est un glamour. Je ressens un brusque pincement au cœur comme si j'avais la nostalgie de Mo, qui vient au

moins de ma propre planète, même si elle veut toujours jouer du violon à n'importe quelle heure.

— Si je m'attendais à te rencontrer ici comme ça, chéri ! roucoule Ramona, presque comme après réflexion.

— Tout à fait inattendu, dois-je reconnaître, et je fais un pas de côté pour prendre le verre et la bouteille.

Le barman, ébloui par son sourire, se verse déjà un petit verre. Je réussis à m'arracher un semblant de sourire. Ramona me rappelle une certaine ex-petite amie (entendu, elle me rappelle Mhari : je le reconnais, j'essaie de ne pas tressaillir et on passe) toujours sur son trente et un et le genre grande prédatrice. À mesure que je m'habitue à l'effet de son glamour, j'ai l'impression agaçante de l'avoir déjà rencontrée.

— Ce n'est pas votre Audi rouge sur le parking ?

Elle me décoche un sourire radieux.

— Et si ça l'était ?

Glou glou... clic. Les glaçons pataugent dans le gin.

— Ça vous fait seize euros, mon vieux.

— Mettez-le sur ma note, dis-je sans réfléchir. (Je lui tends ma carte.) Si c'était vous, vous avez bien failli me liquider sur l'A45.

— J'ai failli vous... (Elle semble déconcertée pendant un instant. Puis carrément ébahie.) C'était vous, dans ce petit tas de ferraille ridicule ?

— Si mon bureau me payait une Audi TT, moi aussi je roulerais en Audi. (J'éprouve un instant de joie mauvaise devant son trouble évident.) Vous me prenez pour qui ? Et puis, qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

Le barman part d'un pas nonchalant à l'autre bout du bar, le sourire toujours béat sous le seul effet de sa présence. Je refoule les petits scintillements avertisseurs de distorsion spatio-temporelle pareils à une migraine tandis que je la regarde. Ce qu'elle porte, ce doit être au moins un glamour niveau trois, me dis-je, et je frissonne. Mon tect n'est pas assez puissant pour passer en force afin que je puisse la voir telle qu'elle est réellement, mais au moins, je sais qu'on me fait marcher.

— Je m'appelle Ramona Random. Tu peux m'appeler Ramona. (Elle descend d'un trait son gin tonic, puis me toise de ses yeux clairs troublants, tel un Éloi[3] aristocratique considérant un Morlock presque aveugle rampant péniblement vers la surface. Je prends une première gorgée de bière en attendant qu'elle continue.) Tu veux me sauter ?

Je m'étrangle et la bière me sort par les naseaux.

— Vous voulez rigoler !

C'est plus délicat que de dire que je préférerais coucher avec un

cobra et paraît moins pitoyable que de dire que ma copine me tuerait. Mais à peine ai-je prononcé ces mots que je sais que c'est une réaction viscérale, et c'est vrai : qu'y a-t-il sous ce glamour ? Rien que j'aimerais avoir dans mon lit, je parie.

— Tant mieux, dit Ramona en fermant la porte délibérément sur les questions de cette nature, et cela à mon grand soulagement. (Elle opine du chef, une boucle décolorée, couleur de lin, dissimule un instant son visage.) Tous les types avec qui j'ai couché sont morts moins de vingt-quatre heures après. (Probablement à cause de mon air stupéfait, elle ajoute, sur la défensive :) Ce n'est qu'une coïncidence ! Ce n'est pas moi qui les tue. Enfin, la plupart du temps.

Je me rends compte que j'essaie de me cacher derrière mon verre de bière et je m'oblige à me redresser.

— Je suis très heureux d'entendre ça, dis-je un peu trop précipitamment.

— C'était juste pour vérifier parce qu'on est censés bosser ensemble. Et ce serait plutôt dommage si on couchait tous les deux et que tu y restes, parce que, alors, impossible de faire équipe.

— Vraiment ? Comme c'est intéressant ! Et vous pensez que je fais quoi, exactement ?

Elle pose son verre et retire la main de son sac. C'est toujours le même numéro : au lieu d'un revolver, elle tient un Palm Pilot vieux de trois ans. De la technologie de second ordre et j'éprouve un instant de satisfaction fugitive à l'idée que j'ai l'avantage sur elle au moins dans un domaine important. Elle ouvre la housse d'une chiquenaude pour regarder l'écran.

— Je pense que tu travailles pour les services de la Laverie Centrale, déclare-t-elle d'un ton neutre. Officiellement, tu es un cadre supérieur scientifique du Département de la Logistique interne. Tu es chargé de représenter ton service dans divers comités conjoints et d'orienter la politique concernant les acquisitions des TIC. Mais en fait, tu bosses pour Angleton, c'est ça ? Donc ils doivent voir en toi quelque chose qui... (elle regarde d'un œil torve mon jean, mon T-shirt qui n'est pas de la première jeunesse et ma veste de pêcheur bourrée de gadgets)... qui m'échappe.

Je m'efforce d'accuser le coup sans le montrer. Entendu, c'est une tombeuse. Ça rend les choses plus faciles – ou plus difficiles, en un sens. J'ingurgite une gorgée de bière, avec succès cette fois.

— Et si vous me disiez qui vous êtes ?

— Je viens de le faire. Je m'appelle Ramona et je n'ai pas l'intention de coucher avec toi.

— Très bien, Ramona et je n'ai pas l'intention de coucher avec toi. Qu'est-ce que vous êtes ? Je veux dire : êtes-vous humaine ? Je n'arrive pas à savoir, avec ce glamour que vous portez, et ce genre de

chose me rend nerveux.

Ses yeux de saphir me dévisagent.

— Continue à chercher, petit singe.

Oh, foutu bordel...

— Ça va, je vous demande pour qui vous travaillez.

— La Chambre Noire. Et je mets toujours ce corps-là pour aller au boulot. On a des normes vestimentaires, tu sais.

La Chambre Noire ? J'ai un haut-le-cœur. J'ai eu une prise de bec avec ces types au début de ma carrière professionnelle, et ce que j'ai appris depuis m'a permis de comprendre que j'avais une putain de chance d'être encore de ce monde.

— Vous êtes ici pour tuer qui ?

Elle fait une légère moue de dégoût.

— Je suis censée bosser avec toi. On ne m'a pas envoyée ici pour tuer.

On recommence à tourner en rond.

— Très bien. Vous allez travailler avec moi mais vous ne voulez pas coucher avec moi au cas où je tomberais raide mort, la malédiction de la Momie et tout le baratin. Vous êtes équipée pour vampirer un pauvre con, mais ce n'est pas moi et vous semblez savoir qui je suis. Pourquoi vous n'arrêtez pas vos conneries pour m'expliquer ce que vous fabriquez ici, pourquoi vous êtes complètement à cran et à quoi ça rime ?

— Tu ne sais vraiment pas ? (Elle me regarde fixement.) On m'a dit qu'on t'avait briefé.

— Briefé ? (Je la dévisage à mon tour.) Vous rigolez ! Je suis ici pour une réunion du comité, pas pour un jeu de rôles grandeur nature.

— Hein ! (Un moment, elle paraît désemparée.) Tu es venu assister à la prochaine séance du comité de liaison conjoint sur les incursions cosmologiques, n'est-ce pas ?

J'opine du chef, très modérément. En temps ordinaire, les Auditeurs ne vous demandent pas ce que vous ne dites pas, ils sont plus intéressés par ce que vous avez dit et à qui vous l'avez dit.

— Vous ne figurez pas sur ma feuille d'instructions.

— Je vois. (Ramona hoche la tête, songeuse, puis se détend légèrement.) Ça m'a tout l'air d'être un sacré bordel, ce truc. Comme je le disais, on m'a dit qu'on devait faire équipe pour une affaire conjointe, à commencer par cette réunion. À propos, pour les besoins de cette séance, je suis une déléguée accréditée.

— Vous... (Je me mords la langue en essayant de l'imaginer dans une salle de réunion passant en revue soixante-seize pages d'ordre du jour.) Vous êtes une quoi ?

— J'ai un statut d'observatrice. Demain je te montrerai mon tect, précise-t-elle. (Ça règle la question. Les tects sont distribués à ceux

d'entre nous qui sont affectés au comité conjoint.) Tu pourras me montrer le tien. Je suis sûre qu'on t'aura briefé avant. Après ça, il faudra qu'on discute.

— Exactement que... (Je déglutis.) C'est quoi, ce boulot qu'on est censés faire ?

Un sourire radieux.

— Le baccara. (Elle vide son gin-tonic et se redresse dans un froufrou de soie.) À tout à l'heure, Robert. Et d'ici là...

Je commande une autre bière pour calmer mes nerfs en pelote et me plonge dans un sofa en cuir carnivore à l'extrême bout du bar. Quand je suis sûr que le barman ne me regarde pas, je sors mon Treo, charge un programme hautement spécialisé et compose le numéro d'un poste du bureau. Le téléphone sonne quatre fois, puis la boîte vocale répond... « Patron, il y a un os. Un agent secret de la Chambre Noire appelé Ramona s'est manifesté. Elle prétend qu'on doit bosser ensemble. C'est quoi, ce bordel ! J'ai besoin de savoir. » Je raccroche sans attendre de réponse. Angleton sera au bureau quand il sera six heures à Londres et là, j'aurai ma réponse. Je soupire, ce qui m'attire un regard noir de la part des deux guignols tirés à quatre épingles assis à la table voisine. Ils doivent trouver que je casse l'ambiance au bar. Un sentiment de solitude extrême s'abat sur moi. Qu'est-ce que je fabrique ici ?

La réponse superficielle est que je suis ici pour le compte de la Laverie. C'est-à-dire les Services de la Laverie Centrale pour quiconque sonne à la porte d'entrée ou appelle le standard, la gueule enfarinée, même si on n'opère plus à partir des vieux bureaux au-dessus de la laverie chinoise à Soho depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. La Laverie a la mémoire longue. Je travaille pour la Laverie parce qu'on m'a donné le choix entre cela... et ne plus travailler du tout pour personne, point final. Avec le recul, je ne peux pas dire que je le leur reproche. Il y a certaines personnes qu'on ne tient pas à laisser à l'entrée de la tente pour qu'elles pissent à l'intérieur et quand j'avais vingt ans, que j'étais naïf et plein d'assurance, c'était à peu près aussi prudent de me laisser traîner dehors sans surveillance qu'une demi-tonne de plastic. Aujourd'hui, je suis un spécialiste aguerri en démonologie informatique, une espèce de praticien occulte qui peut vraiment faire surgir des esprits des vastes profondeurs ou du moins de notre variété locale de Calabi-Yau dans laquelle ils hurlent et baragouinent, un agité du bocal. Et il est nettement préférable de m'avoir sous la main par les temps qui courent. Au moins, je sais quelles précautions prendre et à quelles normes de sécurité il faut se référer. Disons que je suis un bunker bourré de bombes intelligentes.

La majeure partie du travail à la Laverie consiste à remplir des

paperasses et à jouer les ronds-de-cuir. Il y a environ trois ans, ça a commencé à me soûler et j'ai demandé si on pouvait m'affecter au service actif. Ce fut une erreur que je ne cesse de regretter depuis, parce que cela a tendance à impliquer des choses comme se faire tirer du lit à quatre heures du matin pour aller compter les vaches en béton de Milton Keynes [4], ce qui paraît beaucoup plus marrant que ça ne l'est en réalité. Surtout quand ça vous conduit chez des gens qui vous tirent dessus, avec ensuite des tas de formulaires infiniment plus compliqués à remplir et des comparutions devant la commission d'audit. (Laquelle, moins on en parle, mieux ça vaut.)

Mais d'un autre côté, si je n'étais pas passé au service actif, je n'aurais pas rencontré Mo, le docteur Dominique O'Brien – sauf qu'elle déteste le « Dominique » – et vu d'ici, je peux à peine imaginer comment serait la vie sans elle. Du moins, sans elle en principe. Dernièrement, elle a suivi pendant des mois d'affilée un stage de formation après l'autre, faisant quelque chose d'ultrasécrit dont elle ne peut rien me dire. Ce dernier stage la retient dans le local sécurisé de Dunwich Village depuis quatre semaines, et deux semaines auparavant, j'ai dû aller à la dernière réunion du comité de liaison. Et franchement, elle me manque. J'en ai parlé à Pinky au pub la semaine dernière, et il a ronchonné en m'accusant de me comporter comme un couple marié. J'imagine qu'il a raison : je n'ai pas l'habitude d'avoir quelqu'un de merveilleux et de sensé dans ma vie, et je suppose que je suis un peu crampon. Je devrais peut-être en parler à Mo, mais la question du mariage est un peu délicate et j'hésite à l'aborder avec elle. Son expérience matrimoniale précédente n'a pas été une réussite.

J'ai vidé la moitié de ma bière et je songe à appeler Mo – si elle a fini son travail maintenant, on pourrait bavarder –, quand mon téléphone sonne. Je jette un œil et mon sang se fige : c'est Angleton. J'active le cône de silence avant de répondre :

— C'est moi, Bob.

— Bob. (Angleton a une voix ténue et glaciale, et la compression des données infligée par le réseau téléphonique et le tunnel de sécurité ajoutent un écho sonore à nos paroles.) J'ai eu votre message. Cette Ramona, je veux que vous me la décriviez.

— Je ne peux pas. Elle portait un glamour niveau trois, au moins. J'en louchais presque. Mais elle sait qui je suis et ce que je fabrique ici.

— Entendu, Bob, je m'y attendais plus ou moins. Voilà ce que vous allez faire. (Angleton s'interrompt. Je passe la langue sur mes lèvres brusquement sèches.) Vous allez finir votre verre et retourner en direction de votre chambre. Cependant, au lieu d'entrer, vous allez suivre le couloir jusqu'à la chambre voisine du même côté, un numéro de plus. Vos renforts devraient être déjà sur place. Ils continueront le

briefing quand vous serez dans la chambre de sécurité. Ne retournez pas dans votre chambre pour le moment. Vous avez compris ?

— Je crois, dis-je en branlant du chef. Vous avez un petit boulot surprise pour moi, c'est ça ?

— C'est ça, me balance-t-il, et il me raccroche au nez.

Je repose mon verre, me lève et mon regard fait le tour de la salle. Je croyais être venu pour assister à une réunion de routine, et voilà que, brusquement, je me retrouve au milieu de sables mouvants, en territoire probablement hostile. Les quadras noceurs m'effleurent d'un œil indifférent, mais mes tects ne vibrent pas : ils ne sont rien d'autre que ce qu'ils semblent être. Bien. Va directement te coucher, saute le dîner, ne prends pas... je hoche la tête et me mets en branle.

Atteindre l'emplacement des ascenseurs à partir du bar implique de traverser une étendue de moquette que surplombent deux niveaux de balcons. Normalement, je n'y aurais pas même prêté attention, mais après la petite réception surprise d'Angleton, j'ai la peau de la nuque qui se hérisse. Je serre fébrilement mon Treo et mon bracelet gri-gri dans mon poing pendant que j'avance furtivement vers mon but. Il n'y a pas grand monde, abstraction faite des hommes et femmes d'affaires fatigués qui font la queue à la réception, et j'atteins l'ascenseur sans le parfum de violette ni le titillement qui m'avertit habituellement de l'imminence d'un danger. Je presse le bouton « up » de l'appareil le plus proche et les portes s'ouvrent pour me laisser entrer.

Il existe une théorie selon laquelle tous les hôtels d'une même chaîne font partie d'un complot pour convaincre le voyageur international qu'il n'existe qu'un seul hôtel sur la planète et qu'il est la copie conforme de celui qu'ils voient dans leur propre ville. Personnellement, je n'en crois rien. Il me paraît beaucoup plus plausible que, plutôt que d'aller vraiment quelque part, j'ai en fait été kidnappé et drogué jusqu'aux ouïes par des extraterrestres, qu'on m'a implanté des faux souvenirs ahurissants d'enquêtes de sécurité humiliantes et de voyages fastidieux, placé en convalescence dans une cellule capitonnée particulièrement chère. Cela expliquerait sans doute de façon tout aussi logique l'impression de désorientation et de malaise que j'éprouve en ces lieux. En outre, l'idée d'extraterrestres malveillants est plus facile à avaler que celle que des gens ont envie de vivre de cette façon.

Les ascenseurs font partie intégrante de la théorie du rapt par les extraterrestres. Je suppose que le sol de faux marbre brillant et le plafond carrelé de glace avec éclairage indirect conspirent pour donner un sentiment de sécurité hypnotique à l'égard des ravisseurs, donc je me pince et m'oblige à rester vigilant. L'ascenseur commence juste à accélérer quand mon téléphone vibre, donc je regarde l'écran,

lis le message de mise en garde et me laisse tomber par terre.

L'ascenseur cliquette en montant vers le sixième étage. Mes entrailles s'allègent : nous ralentissons ! Le détecteur d'entropie branché sur l'antenne de mon téléphone éclaire l'écran d'une icône d'alerte rouge sinistre. Ça barde salement là-haut et plus nous nous approchons de mon étage, plus ça chauffe. Je marmonne en tapant un écran basique de contre-mesure : « Merde, merde, merde. » Je ne suis pas armé. Je suis censé être en territoire ami et peu importe ce qui agite les étages supérieurs du Ramada-Treff Page... j'ai le bref souvenir d'un autre hôtel d'Amsterdam, le mugissement du vent qui m'aspire dans le vide là où devait se trouver un mur...

Clic... La porte s'ouvre. Je me rends compte au même instant que j'aurais dû bondir sur le panneau de commande de l'ascenseur et le bouton d'arrêt d'urgence. J'ajoute le dernier mot traditionnel – « merde » – à l'instant où l'indicatif rouge clignotant sur l'écran de mon téléphone vire en sens inverse des aiguilles d'une montre et devient vert : vert pour sécurité, vert pour normal, vert pour montrer que l'excursion de réalité a quitté le bâtiment.

— *Zum Teufel !*

Je lève stupidement les yeux sur une paire de godillots en cuir brun apparemment pare-balles, puis plus haut le pantalon en velours et la veste beige d'un touriste allemand d'un certain âge. Je marmonne : « J'essaie d'avoir la ligne », avant de sortir à quatre pattes de la cabine en me sentant complètement idiot.

J'avance à pas de loup sur la moquette du couloir jusqu'à ma chambre en me creusant les méninges pour trouver une explication. Ce coup monté pue autant qu'un haddock d'une semaine : qu'est-ce qui se passe ? Ramona machin bidule... je parierais gros qu'elle n'est pas étrangère à tout ça. Et le spot entropique était gros. Mais maintenant, il n'est plus là. Quelqu'un s'est introduit ? Je me le demande. À moins d'une invocation proximale ? Je m'arrête devant ma porte et laisse ma main quelques secondes au-dessus de la poignée.

Elle est froide. Pas froide comme le métal à température ambiante, mais d'un froid d'azote liquide, glacial et fumant.

— Cool ! dis-je tout bas et je continue d'enfiler le couloir jusqu'à ce que j'arrive à la porte de la chambre voisine.

Puis je sors mon téléphone et j'appelle Angleton en urgence.

— Bob, rapport de situation.

J'humecte mes lèvres.

— Je suis toujours vivant. Pendant que j'étais dans l'ascenseur, mon alarme de proximité tertiaire s'est mise au rouge avant de faire marche arrière. Je suis allé dans ma chambre et on aurait cru que la poignée de la porte prenait la température de la pièce en kelvin à un seul chiffre. Je suis maintenant devant la porte voisine. Je suppose

que c'est un coup et sauf indication contraire, je déclare un code bleu.

— Ce n'est pas du code bleu que vous devez vous occuper, annonce Angleton, très pince-sans-rire, et je n'en attendais pas moins de lui. Mais ça vous intéressera peut-être de savoir que votre code d'activation est zéro zéro sept. Juste au cas où vous en auriez besoin par la suite.

— Quoi ? (Je fixe le téléphone, incrédule, puis j'entre le numéro dans le pavé numérique.) Bon Dieu, Angleton, laissez-moi vous expliquer un jour ce concept qu'on appelle « mot de passe », je ne suis pas censé pouvoir pirater mes propres codes de sécurité et me mettre à tirer sur un coup de tête...

— Mais vous ne l'avez pas fait, n'est-ce pas ? (Il a l'air encore plus amusé quand mon téléphone bipe deux fois et fait un bruit de cliquetis métallique.) Vous n'aurez peut-être pas le temps de poser la question quand ça va commencer à chier. C'est pourquoi j'ai voulu que ça reste simple. Maintenant, faites-moi votre rapport, ajoute-t-il sèchement.

— Je suis vivant. (Je pousse frénétiquement quelques touches et des phalènes invisibles me papillonnent le long de la colonne ; quand elles disparaissent, le couloir paraît plus sombre, en quelque sorte, et plus menaçant.) À moitié vivant. Mon terminal est en état d'alerte. (Je fouille dans ma poche d'où je sors une petite webcam, je la fixe sur le connecteur d'extension de mon téléphone. Maintenant mon téléphone possède deux caméras.) Entendu, Regard Scorpion est chargé. Je suis armé. Qu'est-ce qui m'attend ?

Un bourdonnement me parvient du verrou près de moi et le voyant DEL vert clignote.

— Avec un peu de chance, rien pour le moment, mais... ouvrez la porte et entrez. Vos renforts devraient être en place pour vous faire un briefing à moins que quelque chose n'ait foiré au cours des cinq dernières minutes.

— Jésus Marie ! Angleton !

— C'est bien mon nom. Vous ne devriez pas jurer autant : les murs ont des oreilles. (Il a l'air de s'amuser, ce salaud omniscient. Je ne sais pas comment il s'y prend – je ne suis pas très affranchi là-dessus – mais j'ai toujours l'impression qu'il peut voir par-dessus mon épaule.) Entrez. C'est un ordre.

Je respire à fond, lève mon téléphone et ouvre la porte.

— Alors, Bob, ça boume ?

Les mains voletant au-dessus du clavier d'un compact, Pinky quitte des yeux sa bécane délabrée. Il porte un charmant sarong en batik, une épaisse moustache en guidon de vélo et pas grand-chose d'autre. Je ne vais pas lui faire le plaisir de lui dire à quel point cela me dérange, ni à quel point je suis soulagé de le voir.

— Où est le Cerveau ? lui demandé-je en refermant la porte

derrière moi et en soufflant lentement.

— Dans le placard. T'inquiète, il ne va pas tarder à sortir. (Pinky pointe le doigt sur une rangée de portes de rangement faisant face au mur attendant à ma chambre.) Angleton nous envoie. Il dit que tu as besoin d'être briefé.

— Je suis le seul ici à ne pas savoir ce qui se passe ?

— Probable. (Il se fend d'un sourire.) Pas de souci, ma vieille. (Il jette un coup d'œil à mon Treo.) Ça t'ennuierait de ne pas me pointer ce truc dessus ?

— Oh, pardon ! (Je le baisse à la hâte et éjecte la deuxième caméra qui en fait un terminal Regard Scorpion, un dispositif genre basilic capable de faire éclater des morceaux de matière organique située dans le champ visuel en lui faisant croire que certains de ses noyaux de carbone sont en silicone.) Tu vas me dire ce qui se passe ?

— Bien sûr. (Il a l'air détaché.) Tu as une intrication de destinée avec une nouvelle coéquipière et nous, on est là pour faire en sorte qu'elle ne te tue pas pour te bouffer tout cru avant que le rituel soit achevé.

— J'ai *quoi* ?

Je déteste quand je couine.

— Elle appartient à la Chambre Noire. Vous êtes censés bosser ensemble sur un truc important, et le vieux veut que tu profiles ses capacités pour en tirer parti quand tu en auras besoin.

— Ça veut dire quoi, profiler ? Je suis un apprenti tatoueur, peut-être ?

J'ai l'impression horrible que je sais de quoi il parle et ça ne me plaît pas du tout. Mais cela expliquerait pourquoi Angleton a envoyé Pinky et le Cerveau pour assurer mes arrières. Ce sont mes anciens colocataires et ce salaud croit que je vais me sentir plus confortable.

La porte du placard s'ouvre et le Cerveau sort. Contrairement à Pinky, il est correctement habillé, d'après les règles en usage chez les fétichistes du cuir.

— T'emballe pas, Bob, dit-il en me faisant un clin d'œil. Je creuse seulement des trous dans les murs.

— Des trous ?

— Pour l'avoir à l'œil. Elle est confinée au pentacle sur le tapis de ta chambre, t'as pas à craindre qu'elle pète les plombs et te vole ton âme avant qu'on ait fini le circuit. Reste tranquille ou ça ne va pas marcher.

— Qui est dans quel pentacle dans ma chambre ?

Je fais un pas vers la porte, mais il s'approche de moi, une lancette stérile au poing.

— Ta nouvelle coéquipière. Là, donne-moi ta main, ça ne fait pas mal du tout...

— Ouille !

Je recule et rebondis contre le mur. Le Cerveau réussit à me pomper une goutte de sang pendant que je tressaille.

— Super, ça va nous permettre de boucler la boucle de la destinée. Tu sais que t'es verni ? Du moins, c'est ce que j'imagine... si c'est ton inclination sexuelle, s'entend.

— Mais c'est qui, bordel ?

— Ta nouvelle coéc' ? C'est une idiote envoyée par la Chambre Noire. Elle s'appelle Ramona. Et elle est canon, à condition que ce soit ton genre.

Il prend l'air amusé, plein d'indulgence pour mes goûts hétéro.

— Mais je n'ai pas...

On tire une chasse d'eau, puis la porte de la salle de bains s'ouvre et Boris en sort. Alors je comprends que je suis vraiment dans la merde, parce que Boris n'est pas mon chef de section normal : Boris est le type qu'ils envoient quand quelqu'un s'est salement planté sur le terrain et qu'il faut faire le ménage par tous les moyens. Boris tient le rôle du second couteau au rabais dans un roman d'espionnage de la guerre froide – accent bidon et boule à zéro compris – bien qu'il soit à peu près aussi anglais que moi. Le défaut de prononciation est un reste d'infarctus cérébral, dû à une invocation de terrain qui est partie en poire.

— Bob. (Il est sérieux comme un pape.) Bienvenue à Darmstadt. Tu es ici dans le cadre d'un travail de liaison conjoint. Tu dois assister à la réunion de demain comme prévu : mais tu vas avoir aussi à partir de maintenant le feu vert pour AZORIAN BLUE HADES. Je suis là pour te briefer, te présenter tes renforts et aussi être sûr que tu ne feras pas faux bond à ta... ta coéquipière. Sans qu'elle te démange.

— Qu'elle me *mange* ? rectifié-je. (Je dois sembler un poil tendu parce que même Boris parvient à prendre un air contrit.) C'est quoi, ce boulot, précisément ? Je ne me suis pas porté volontaire pour une mission de terrain...

— Je sais ça. Nous sommes vraiment navrés de te coller ça, dit Boris en passant une main sur son crâne d'œuf dans un geste qui dément toute sensiblerie. Mais pas le temps de faire du cinéma. (Il jette un coup d'œil au Cerveau et esquisse un hochement de tête.) *Primo*, je te briefe, ensuite, je dois finir le protocole de l'intrication de la destinée avec l'entité de la chambre d'à côté. Après quoi... (il regarde l'heure) à toi de jouer, mais on estime qu'on a seulement sept jours pour sauver la civilisation occidentale.

— J'hallucine ou quoi ?

Je sais ce que mes oreilles viennent d'entendre, mais je ne suis pas sûr de croire ce que j'ai entendu.

Il me fixe d'un œil sombre, puis opine.

— Si ça ne tenait qu'à moi, je ne t'aurais jamais confié ce job. Mais le temps presse et on n'a pas le choix.

— Bordel de merde. (Je m'assois sur la seule chaise disponible.) Ça ne va pas me plaire, c'est ça ?

— *Niet*. Pinky, le DVD, s'il te plaît. Il est temps d'élargir l'horizon de Robert...

CHAPITRE 2

Sur la route de Dunwich

Il se peut que la rivière du temps n'attende personne, mais parfois un stress extrême peut la tarir. Allez à la pêche et voyez ce qu'il vous reste de souvenirs du mois passé.

Un samedi matin pluvieux de février, et il est tard. Nous finissons, Mo et moi, le reste du café du petit déjeuner en parlant des vacances. Ou plutôt, elle parle des vacances pendant que j'ai le nez fourré dans un énorme bouquin car je me suis replongé dans mes classiques. À dire la vérité, chaque interruption me déconcentre, de sorte que je fais à peine attention. En outre, je ne suis pas très chaud à l'idée de claquer de l'argent pendant deux semaines pour un gîte quelque part au soleil. On est censés économiser de quoi payer l'acompte pour obtenir un prêt immobilier, après tout.

— Et la Crète ? demande-t-elle de la table de la cuisine en traçant un cercle rouge impeccable autour de deux centimètres de colonne imprimée.

— Tu ne crains pas les coups de soleil ? (Mo a une vraie peau de rousse avec des vraies taches de rousseur.)

— Nous autres, citoyens du monde développé, disposons de cette technologie avancée qui s'appelle une crème solaire écran total. Tu en as peut-être entendu parler. (Mo me regarde.) Tu ne m'écoutes pas, c'est ça ?

Je soupire et repose le livre. Bon Dieu, pourquoi maintenant ? Juste quand j'arrive au démontage génial de la pile de protocoles OSI par Tannenbaum.

— Je plaide coupable.

— Mais pourquoi ?

Elle se penche en avant, les bras croisés, les yeux rivés aux miens.

— C'est un superbouquin, plaidé-je.

— Alors là, pas de problème, rétorque-t-elle. Tu peux toujours l'emporter sur la plage, mais tu voudras te gifler si on attend trop longtemps et que les forfaits bon marché sont surbookés et qu'il ne nous reste plus comme choix que les rossignols du Club bidule pour les dix-huit-trente ans ou de payer les yeux de la tête, ou que l'un de nous se trouve de nouveau en service détaché parce qu'on n'aura pas signalé à temps nos dates de congé. D'accord ?

— Je m'excuse. Je suppose que je manque un peu d'enthousiasme

en ce moment.

— Oui, moi aussi, mon chéri, je viens juste d'être prélevée de mes achats de carte bleue pour Noël. Mais rends-toi compte, d'ici le mois de mai, on aura besoin de vacances tous les deux et ça va nous coûter deux fois plus cher si on attend trop longtemps pour faire des réservations.

Je regarde Mo dans les yeux et je me rends compte que je suis cerné, au sens métaphorique du terme. Elle est plus âgée que moi – d'au moins deux ans – et plus responsable, et quant à ce qu'elle voit en moi... bref. S'il y a un inconvénient et un seul à vivre avec elle, c'est qu'elle a une tendance à vouloir organiser ma vie.

— Mais la Crète ?

— La Crète, l'île. Berceau de la civilisation minoenne, qui s'est effondrée sans doute à cause d'un brusque changement climatique ou de l'explosion du volcan sur Théra, nom ancien de Santorin, cela dépend de l'historien que tu lis. Des tonnes de fresques splendides et de palais en ruine, des plages magnifiques et de la moussaka à se damner. Du poulpe grillé aussi, et je connais bien ton goût pour les bêtes à tentacules. Si on se donne fin mai, on arrivera avant les troupes d'amateurs de bronzette. Je me disais qu'on pourrait prévoir quelques excursions... je me documente sur l'archéologie... Et prendre un gîte, où on pourrait se relaxer pendant deux semaines, faire le plein de bains de soleil avant que le thermomètre frise les quarante degrés à l'ombre et qu'on se cuise... Qu'est-ce que tu en dis ? Je pourrais jouer du violon pendant que tu te prélasses.

— Ça paraît... (Je m'arrête.) Minute. C'est quoi, cette histoire d'archéo ?

— Judith m'a donné dernièrement de la lecture sur l'histoire des civilisations du littoral, me dit-elle platement. Je me disais que ça serait bien d'aller voir. Judith est chef adjointe des affaires aquatiques. Elle passe la moitié du temps dans les stages de formation de la Laverie à Dunwich et l'autre moitié au loch Ness.

— Ah bon... (Je vais chercher un bout de torchon en papier pour me faire un marque-page.) Il s'agit donc de boulot, en fait.

— Mais non ! (Mo referme le supplément touristique, puis ramasse le journal dont elle remet les pages en ordre. Elle ne s'arrête que quand elles sont parfaitement alignées, et tellement bien défroissées qu'on pourrait les revendre : c'est un de ses tics.) Je suis curieuse, c'est tout. J'ai lu tellement de choses sur les Minoens et la jurisprudence précédente derrière les traités entre les humains et Ceux des Profondeurs que ça m'a intéressée. Par-dessus le marché, ça doit remonter à vingt ans la dernière fois que je suis allée en vacances en Grèce, pour un voyage scolaire. Il est grand temps que j'y retourne et je me suis dit que ce serait un endroit agréable pour se reposer. Sea,

sex... et calmars, avec un zeste d'archéo.

Je sais quand j'ai perdu la partie, mais je ne suis pas complètement taré : il est temps de changer de sujet.

— Sur quoi Judith te fait travailler, en fait ? m'informé-je. Je ne pensais pas qu'elle avait un intérêt quelconque pour ta façon de, bref, peu importe.

Il vaut mieux ne pas entrer dans les détails. La maison que nous partageons est un logement de fonction fourni par la Laverie à des employés comme nous – sinon il serait exclu que nous puissions habiter dans le centre de Londres avec nos deux salaires de fonctionnaires. Mais le revers de la médaille, c'est que si jamais nous discutons de secrets d'État, les murs se mettent à tendre l'oreille.

— Judith a des problèmes que tu ne connais pas. (Elle prend son mug, regarde dedans et fait la grimace.) Je commence à les découvrir et ça ne me plaît pas.

— Ah oui ?

— Je vais à Dunwich la semaine prochaine, me dit-elle brusquement. Je vais y rester un certain temps.

— Tu *quoi* ?

Je dois avoir l'air outré parce qu'elle repose son mug, se lève et tend les bras.

— Oh, Bob !

Je me lève aussi. Nous nous serrons l'un contre l'autre.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Un stage de formation, me dit-elle d'une voix tendue.

— Encore un putain de stage de formation ? Qu'est-ce qu'ils veulent ? Te faire décrocher un diplôme de troisième cycle en barbouzerie ? vociféré-je.

Le seul stage de formation que j'aie fait à Dunwich était dans la technique des opérations de terrain. Dunwich est l'endroit où la Laverie garde bon nombre de ses secrets, bien à l'abri derrière des routes détournées et des haies inhospitalières, dans un village évacué dans les années quarante par le ministère de la Guerre et qui n'a jamais été restitué à ses anciens habitants. Contrairement à Rome, aucun chemin ne conduit à Dunwich. Pour y aller, il faut avoir un récepteur GPS, un 4 × 4 et un gri-gri protecteur pour la sécurité.

— C'est un peu ça. Angleton m'a demandé de prendre des responsabilités supplémentaires, mais je ne pense pas que je puisse en parler maintenant. Disons que c'est au moins aussi intéressant que les branches les plus obscures de la théorie musicale sur lesquelles j'ai eu à bosser. (Elle se raidit contre moi, puis me serre plus fort.) Écoute, personne ne peut me reprocher de t'avoir dit que j'y allais, alors... demande à Judith, tu veux ? Si tu crois vraiment que tu as besoin de savoir. C'est juste une question de cloisonnement. J'aurai mon

portable et mon violon, on pourra se parler le soir. J'essaierai de rentrer à la maison pour les week-ends.

— Des week-ends au pluriel ? Combien de temps ce stage est censé durer exactement ? (Je suis curieux et un peu agacé aussi.) Quand t'en ont-ils parlé ?

— Ils m'ont parlé de celui-là en particulier hier. Et je ne sais pas combien de temps il doit durer... Judith dit qu'il a lieu de façon irrégulière, ils sont à la merci d'une équipe de spécialistes. Quatre semaines au moins, peut-être plus.

— Une équipe de spécialistes. Cette équipe n'aurait-elle pas, disons, la peau blême ? Et des ouïes ?

— Exactement. C'est exactement ça. (Elle se détend et fait un pas en arrière.) Tu les as rencontrés ?

— En quelque sorte. (Je frissonne.)

— Ça ne me plaît pas, dit-elle. Je leur ai dit que j'avais besoin d'être prévenue plus longtemps à l'avance. Je veux dire avant qu'on me balance dessus ce genre de régime à entraînement spécial.

Je suppose que le moment est venu de changer de sujet.

— La Crète. Tu crois que tu en auras fini d'ici là ?

— Oui, c'est sûr. (Elle hoche la tête.) C'est pour ça. J'aurai besoin de partir. Avec toi.

— Alors c'est ce qu'il y a derrière cette histoire de Crète. Judith veut t'immerger tête la première à Dunwich pendant deux mois et tu auras besoin d'aller quelque part pour décompresser après.

— C'est à peu près ça.

— Et merde. (Je reprends mon livre, puis ma tasse de café.) Zut, ce café est froid.

— Je vais te préparer une nouvelle tasse. (Mo emporte la cafetière dans l'évier et rince le marc.) Parfois, je déteste ce boulot, ajoute-t-elle d'une voix chantante, et parfois, ce boulot me déteste...

Le boulot s'appelle les mathématiques. Ou peut-être les métamathématiques. Ou la physique occulte. Et elle ne ferait pas ce boulot si elle ne m'avait pas rencontré (bien qu'à la réflexion, si elle ne m'avait pas rencontré, elle serait morte, donc je pense qu'on peut dire qu'on est à égalité, alors on passe). Tenez, si je débarque en disant : « la magie existe », vous m'enverrez braire en pensant que je suis cinglé. Mais en fait vous auriez – j'ai dit que *vous* auriez – tort. Et comme mes patrons sont d'accord avec moi et qu'ils représentent le gouvernement, vous seriez mis en minorité.

Nous avons essayé de l'étouffer de notre mieux. Nos prédécesseurs ont tout fait pour la supprimer des livres d'histoire et de la conscience collective : les projets d'Observation de masse des années trente étaient un peu plus que les simples exercices en sciences sociales qu'on

a fait croire au public... Et depuis, nous nous sommes consacrés à tenir le chaudron bouillonnant de l'occulte hermétiquement clos sous le couvercle du secret d'État. Alors si vous croyez que je suis cinglé, c'est en partie ma faute, non ? La mienne, celle de l'organisation qui m'emploie – appelée la Laverie par les pensionnaires de cette maison de fous – ainsi que celle de nos alter ego dans d'autres pays.

L'ennui, c'est que le genre de magie dont nous nous occupons n'a rien à voir avec les lapins et les chapeaux hauts de forme, les fées au fond du jardin et les vœux qui s'exaucent. La vérité, c'est que nous vivons dans un univers multiple, une gaine d'univers vaguement interconnectés, si vaguement qu'ils ont en fait des fuites au niveau du substrat de mousse quantique de l'espace-temps. Il n'existe qu'un seul royaume commun parmi les univers, c'est le royaume platonicien des mathématiques. Nous pouvons résoudre des théorèmes et projeter des ombres de marionnettes sur les murs de notre grotte. Ce que la plupart des gens ne savent pas (y compris la plupart des mathématiciens et des informaticiens, ce qui revient au même), c'est que dans des versions parallèles et qui se chevauchent de la grotte, d'autres êtres – des « êtres » d'une valeur absolument non humaine – peuvent aussi voir parfois ces ombres et nous en projeter.

Avant 1942, plus ou moins, la communication avec d'autres royaumes se faisait au petit bonheur. Malheureusement, Alan Turing l'a partiellement systématisée – ce qui l'a conduit à son regrettable « suicide » et à un revirement politique ultérieur, avec pour résultat qu'il valait mieux avoir des logiciens éminents sous la tente et qu'ils pissent dehors plutôt que de les laisser dehors pour qu'ils pissent dedans. La Laverie est cette subdivision du Bureau des Opérations spéciales de l'époque de la Seconde Guerre mondiale qui existe pour protéger le Royaume-Uni contre la lie de l'univers multiple. Et croyez-moi, il y a des êtres là-dedans dont même Jerry Springer ne voudrait pas dans son émission.

La Laverie récupère tous les informaticiens qui découvrent par hasard les éléments de la démonologie informatique, un peu comme Staline qui collectionnait les blagues sur son compte. Il y a environ six ans, j'ai bien failli redessiner Wolverhampton, sans parler d'une bonne partie de Birmingham et des Midlands, alors que j'expérimentais un nouvel algorithme de rendu vraiment super qui aurait pu évoquer accidentellement l'entité connue des petits futés comme : « Putain, c'est Nyarlathotep ! Fuyons ! » (et de tous les autres, comme : « Putain, fuyons ! »)

Dans le cas de Mo... elle a une formation de philosophe. Les philosophes au parfum sont encore plus dangereux que les informaticiens. Ils ont tendance à devenir des aimants existentiels pour des trucs bizarres. Mo s'est fait remarquer par la Laverie quand

elle a attiré l'attention encore plus tordue que d'habitude d'un monstre qui trouvait que la planète avait l'air bonne et qu'elle serait géniale avec du ketchup. Comment nous avons fini par vivre ensemble est une autre histoire, encore qu'elle ne soit pas malheureuse. Mais le fait est que, comme moi, elle travaille maintenant pour la Laverie. À vrai dire, elle m'a dit un jour que sa méthode à elle pour se sentir en sécurité ces temps-ci, c'était d'être aussi dangereuse que possible. Et même si je râle et rouspète tant et plus quand la fée Carabosse des Ressources humaines décide de nous séparer pendant un ou deux mois, en fin de compte, quand on y réfléchit bien, si on travaille pour les services secrets, ils en ont le droit. Et en plus, ils ont en général de bonnes raisons pour le faire. Et c'est là une des choses que je déteste dans ma vie...

... Et une autre chose que je déteste, c'est Microsoft PowerPoint, ce qui boucle la boucle avec le présent.

PowerPoint est symptomatique d'un certain type d'environnement bureaucratique, caractérisé par des présentations interminables avec un tas de petits impacts de balles tarabiscotés, fondus tape-à-l'œil et pistes sonores masqués dans le fond, pour essayer de convaincre le public que le guignol derrière le portable a quelque chose d'important à communiquer. C'est un outil de choix pour les débiles intellos en costard coûteux et PC portable ultramince qui feraient n'importe quoi pour se donner l'air d'être aux commandes, avec tous les faits au bout de leurs doigts voltigeants, même si Rome brûle à l'arrière-plan. Rien ne représente aussi bien la connerie d'entreprise à vide que PowerPoint. Et je ne fais qu'effleurer la surface...

Pardon. Vous trouvez peut-être que je suis d'une dureté inqualifiable – un programme informatique de présentation n'est qu'un logiciel de bureau classique – mais mon expérience avec PowerPoint est, dirons-nous, hors normes. En outre, vous n'avez sans doute jamais eu affaire à un type ayant un holster d'épaule et une équipe d'opérations de terrain en renfort qui vous tend une embuscade et sort de sa manche un portable pour vous coller une présentation qui commence par un écran annonçant : CE BRIEFING VA S'AUTODÉTRUIRE DANS QUINZE SECONDES. C'est généralement un signe que les choses vont carrément plus mal que mal et qu'on attend de vous que vous redressiez la barre sinon c'est quelque chose de doublement plus mauvais qui va arriver.

Doublement plus mauvais, certes.

— Le protocole d'intrication de la destinée, marmonné-je pendant que Pinky s'agite derrière moi et fait pivoter le fauteuil inclinable modèle gros-cul dans lequel je suis installé pour me poster face à la penderie pendant que Boris cogne sur son PC. (Question protocole, je dois reconnaître que ça, c'est nouveau pour moi.) Ça t'ennuierait de

m'expliquer... eh, c'est pour quoi faire, ce ruban adhésif toilé ?

— Je regrette, Bob, essaie de ne pas bouger, tu veux ? Simple précaution.

— Simple quoi...

Je lève la main gauche pour me gratter le nez préventivement pendant qu'il me scotche le bras droit à l'accoudoir.

— Dis. Quel est le taux d'échec de ce type de plan et est-ce que je n'aurais pas dû commencer par actualiser mon assurance-vie ?

— On se calme. Taux d'échec : zéro.

Boris parvient à faire accepter par son PC que son clavier existe et il le fait tourner pour que je puisse voir l'écran. Le glyphe de sécurité habituel apparaît en tremblotant – je crois que cet effet particulier s'appelle une roue à huit rayons – et me mord à l'arête du nez. C'est un bidouillage du cortex visuel pour me sceller les lèvres.

— Pas question de merder, répète Boris.

De nouveau le ballon de plage sur l'écran, et... coucou, une vidéo d'Angleton !

— Salut, Bob ! me lance-t-il. (Il est assis derrière son bureau comme dans une séquence de *Mission : Impossible*, qui serait beaucoup plus crédible si le bureau n'était pas une espèce de foutoir en métal vert avec un bidule dessus qui a l'air d'être le croisement d'un lecteur de microfiches avec une unité centrale des années cinquante.) Désolé pour le briefing vidéo, mais je devais être en deux endroits à la fois et j'ai choisi l'autre.

Je croise le regard de Boris et il interrompt la présentation.

— Putain, comment vous pouvez dire que c'est confidentiel ? piaulé-je. C'est une vidéo ! Si ça tombait entre de mauvaises mains...

Boris jette un œil au Cerveau.

— Dis-lui.

Le Cerveau sort un gadget de son sac à malices.

— Andy l'a filmé là-dessus, explique-t-il. Un Caméscope à circuit intégré, ça fonctionne sur cartes MMC. Crypté, et on l'a bourré au début d'un tas de séquences pour faire croire à une comédie d'amateurs. En plus, avec le champ de *geis* [5] celui qui le volerait croirait qu'il est tombé sur le prochain *Projet Blair Witch*. Sympa, non ?

Je soupire. S'il était un chien, il frétilerait de la queue assez fort pour cabosser les meubles.

— Ça va, mets-le en route.

J'essaie de ne pas faire attention à ce que Pinky fabrique sur la moquette autour de mes pieds avec un crayon conducteur, une règle et un boîtier de dérivation.

Angleton se penche dangereusement vers l'objectif, dominant l'écran.

— Je suis sûr que vous avez entendu parler de TLA Systems

Corporation, Bob, ne serait-ce qu'en raison de toutes vos récriminations concernant leur licence SML sur le réseau du département qui ont fini par arriver aux oreilles de la commission d'audit en juillet dernier, ce qui m'a obligé à prendre des mesures préventives pour les empêcher de mener une enquête à grande échelle.

Super. Les Auditeurs ont remarqué ? Ce n'était pas le but de... pas étonnant qu'Andy ait paru en pétard contre moi. Quand je ne me tue pas à jouer les agents secrets et à assister à des réunions de comité à Darmstadt, je fais un boulot assez gonflant : la gestion du réseau en fait partie, et quand j'ai vu ce foutu directeur d'exploitation essayer de se brancher sur Internet pour se plaindre que l'équipement sortait trop d'exemplaires du monitoring client TLA, j'ai balancé le mémo à tous ceux dont le nom m'est passé par la tête.

— TLA, comme vous le savez, Bob, regardez bien derrière, là, a été fondé en, voyons, 1979 par Ellis Billington et son associé, Ritchie Martin. Ritchie était le gars du soft, Ellis le commercial, de sorte que, aujourd'hui, Ellis est à la tête d'un réseau d'une valeur de dix-sept milliards de dollars alors que Ritchie vit dans une communauté hippie de l'Oregon et refuse de s'intéresser à tout ce qui ne peut pas se mesurer sur un cadran solaire.

Le teint cireux d'Angleton cède la place (pas de fondu, cette fois) à une photographie de Billington, dans la pose du mariole qui espère impressionner le *Wall Street Journal*. Son sourire découvre assez de dents pour intimider un mégalo-don, et il tient une telle pêche pour un cadre à la soixantaine bien sonnée qu'il doit avoir son portrait quelque part dans un quartier de haute sécurité du Nouveau-Mexique qui file des cauchemars à ceux qui le regardent.

— TLA rivalisait à l'origine avec Ingres, Oracle, et le reste des sept nains sur le marché des bases de données relationnelles, mais il a rapidement découvert une activité secondaire lucrative dans les systèmes fédéraux, notamment le marché du GTO.

Nombre d'administrations gouvernementales dans les années quatre-vingt-dix ont essayé d'économiser de l'argent en ordonnant à leurs services informatiques de n'acheter que des logiciels du commerce, prêts à l'usage, ou COTS. Autrement dit, ils se doutaient qu'en fin de compte, il coûtait moins cher d'acheter un traitement de texte standard que de payer un fournisseur sous contrat pour en écrire un. Après avoir affiché effroi et consternation, les contractants de l'armée, qui roulaient sur l'or et bouffaient au râtelier, réagirent en sortant des éditions du GTO. C'étaient des versions ostensiblement commerciales de leurs produits dorés sur tranche destinés au gouvernement et mises à la disposition de quiconque voulait les acheter : des traitements de texte à cinq cent mille dollars avec codage

conforme aux normes militaires et tout un choix de gabarits de documents commodément conçus pour le service de recrutement, les déclarations de guerre et sortir des contrats de COTS pour les contractants de la Défense.

— TLA a grossi rapidement et, entre autres choses, a fait l'acquisition de Moonstone Metatechnology, dont vous savez peut-être que c'est l'un des principaux contractuels civils de la Chambre Noire.

Voyez-vous ça ! Dès lors, il a droit à mon attention sans réserve. La présentation revient au visage d'Angleton qui a le cuir tendu comme une momie. Il a l'air grave.

— Billington est originaire de Californie. On sait que ses parents ont été décorés à un moment de l'ordre de la Silver Star, mais Billington se proclame méthodiste. Peu importe la vérité, il a un contrôle de sécurité stratosphérique et son entreprise invente des trucs effrayants pour des tas de services de barbouzes. Je ferais référence à Crystal Century si vous étiez à Londres, mais vous pourrez voir ça plus tard. Pour le moment, croyez-moi sur parole quand je vous dis que Billington fait partie du grand jeu.

Maintenant, il nous colle en prime un joli fondu sur la droite pour montrer une photographie assez ancienne, avec du grain, d'un navire... un bateau de forage pétrolier ? Un tanker ? Ce genre de chose. Peu importe, c'est gros et dans la section médiane, il y a quelque chose qui ressemble à une vieille plate-forme pétrolière. (J'adore le mot anglais pour le milieu du bateau, « amidships ». Ça me donne l'air de m'y connaître, alors que j'en sais autant sur les vaisseaux qui vont en haute mer que votre grand-mère sur Windows Vista.)

— Ce bateau est le *Hughes Glomar Explorer*. Construit par la Summa Corporation – propriété de Howard Hughes – pour la CIA au début des années soixante-dix, sa mission officielle était de récupérer un sous-marin nucléaire lance-missiles soviétique perdu au fond de l'océan Pacifique. Il était accouplé avec ça... (un autre fondu pour me montrer une espèce de cloporte en Inox allant à la dérive), la barge submersible *HMB-1* construite, comme vous serez ravi de l'apprendre, par l'entreprise Lockheed Missiles and Space.

Je me penche en avant, remarquant à peine le papier adhésif qui me retient les poignets et les chevilles sur les accoudoirs.

— C'est supergénial, dis-je avec admiration. Je l'ai vu dans un documentaire sur Discovery Channel, non ?

Angleton se racle la gorge.

— Vous avez fini, je peux continuer ? (Comment fait-il ça ?) L'opération JENNIFER, la première tentative de récupération du sous-marin, a été une réussite partielle. J'étais présent en tant que jeune agent de liaison sous les clauses de surveillance réciproque du traité

de l'Antarctique. L'équipe de la CIA était d'un optimisme... démesuré. À son crédit, la Chambre Noire a refusé de se laisser entraîner, et l'autre partie signataire n'a utilisé que la force nécessaire minimum pour empêcher la récupération. Quand Seymour Hersh a balancé l'histoire au *Los Angeles Times* deux mois plus tard, la CIA a laissé tomber, le *Glomar Explorer* est devenu propriété officielle du gouvernement américain et a été mis au rancart, on a mis un voile discret sur le sort de la *HMB-1* – qui fut officiellement « mise à la casse » – et on a cru pouvoir tirer un trait sur cette lamentable affaire.

Pinky a fini de dessiner le pentacle autour de mon fauteuil et il indique enfin qu'il l'a branché sur le générateur de signaux isochrones – les deux pouces dressés vers Boris. Celui-ci referme le couvercle du PC avec un déclic et le colle sous son bras.

— Il est temps de faire l'intrication, m'annonce-t-il. On reprendra le briefing plus tard.

— Hep ! Qu'est-ce qu'elle... (Je hoche la tête en direction du mur le plus éloigné, au-delà duquel la Belle au bois dormant est allongée.) Qu'est-ce qu'elle vient faire là-dedans ?

Je lance un coup d'œil au portable.

Boris se racle la gorge.

— Si je te cassais les couilles avec le briefing, tu pigerai vite, ronchonne-t-il. Le Cerveau, Pinky, en position.

— *Ciao*. Bonne chance, Bob ! (Pinky m'envoie une tape réconfortante en contournant les lits au pas de charge pour foncer dans un petit sas qu'il a déjà installé sur la moquette devant le poste de télévision.)

— Tout va bien se passer... t'inquiète.

Le Cerveau et Boris sont déjà dans leurs cellules sécurisées.

— Et s'il y a quelqu'un dans le couloir ? crié-je.

— J'ai fermé à clé. Et j'ai accroché l'écriteau NE PAS DÉRANGER sur la porte, répond le Cerveau. Paré, tout le monde ?

Il sort un boîtier de commande noir et tourne un bouton situé sur le dessus. Je m'oblige à m'adosser au fauteuil : et dans l'autre chambre, au-delà des deux trous du judas forés dans le fond de la penderie, une lumière très étrange survient qui se déverse sur l'entité piégée dans le pentacle.

Quand vous invoquez des entités extradimensionnelles, il y a certaines précautions qu'il est indispensable de prendre.

Pour commencer, laissez tomber l'ail, la Bible et les chandelles : ça ne sert à rien. Il vaut mieux commencer par une bonne isolation électrique pour les empêcher de vous faire sauter la cervelle par les oreilles. Une fois que vous êtes mis à la masse, vous devez également faire attention à l'existence de canaux optiques à bande ultra-large que

des démons peuvent tenter d'utiliser pour se télécharger dans votre système nerveux – on les appelle les « globes oculaires ». Partager votre hypothalamus avec des bouffeurs de cerveau étrangers n'est pas recommandé si vous voulez vivre assez longtemps pour toucher votre retraite indexée sur vos revenus ; c'est à peu près pareil en termes de santé et de sécurité que faire des claquettes sur le troisième rail du métro londonien. Il faut donc vous assurer que vous êtes également optiquement isolé. Ne fixez pas une cavité laser avec la vision restante, comme le recommande la notice de sécurité.

La plupart des démons sont aussi crétins qu'un sac de billes. Ce qui ne veut pas dire qu'on ne court aucun risque à se frotter à eux, pas plus qu'un compilateur optimiseur C++ serait en « sécurité » entre les mains d'un étudiant de première année en informatique plein d'enthousiasme. Certaines personnes sont capables de tout gâcher, et la démonologie informatique ajoute un sens nouveau et non souhaité à des termes comme « fuite de la mémoire » et « déboguer ».

À présent, j'ai des doutes graves sur ce que Boris, Pinky et le Cerveau ont l'intention de me faire. (Et je suis vraiment furax contre Angleton qui leur en a donné l'ordre.) Cependant, ils sont plus que passablement compétents et ils n'ont certainement pas lésiné sur les problèmes de sécurité. L'entité qui se fait appeler Ramona Random – putain, ce n'était peut-être même pas son vrai nom du temps où elle était humaine, avant que la Chambre Noire la reconstruise en l'équivalent occulte d'un missile téléguidé – est bien en sûreté dans la pièce voisine. Installé dans le placard de la chambre devant les deux trous que le Cerveau a forés dans le mur – se trouve un trépied avec un laser, un diffracteur de rayons et un boîtier à contrôle thermostatique, qui contient une culture de tissus se développant à partir de quelque chose qui devrait vraiment ne pas exister, le tout branché sur un circuit imprimé qui a l'air d'avoir été inventé par M. C. Escher quand il avait trop forcé sur le LSD.

— Tout le monde est paré ? demande le Cerveau.

— Paré. (Boris.)

— Paré. (Pinky.)

— Pas du tout paré ! (Moi.)

— Merci, Bob. Pinky, comment est notre terminal à distance ?

Pinky regarde un petit écran de télévision bon marché relié à un récepteur à courte portée.

— Elle bave un peu. Je crois qu'elle dort.

— OK. Lumières. (Une diode à l'arrière du circuit imprimé commence à clignoter et je remarque du coin de l'œil que le Cerveau la contrôle avec une télécommande de télévision. C'est futé de sa part, je pense, juste avant qu'il appuie sur le bouton suivant.) Le sang.

Quelque chose commence à goutter du boîtier, grésillant là où il

touche une boîte de dérivation branchée sur le circuit, qui s'embrase brusquement d'une lumière argentée. J'essaie de détourner les yeux, mais ça m'aspire le regard, pareil à une bulle de mercure en ébullition qui se dilate jusqu'à remplir le monde entier. Puis on croirait que ma tache aveugle s'agrandit et gagne peu à peu le fond de ma tête.

— Lien symbolique établi.

Il y a une épouvantable odeur de violette et une horde de fourmis grouillent le long de ma colonne avant de se terrer dans le creux de mon estomac pour y faire leur nid.

— Salut, Bob. (La voix m'effleure l'oreille comme le toucher du velours sur une vieille aubergine ramollie, suffocante et pourrie jusqu'à l'os. C'est la voix de Ramona. Mon estomac se soulève. Je ne vois rien mais le puits de lumière tourbillonnante et les violettes se décomposent en quelque chose d'indicible.) Tu m'entends ?

— Oui, je t'entends. (Je me mords la langue, je perçois le son de guitares hawaïennes. La synesthésie, remarqué-je vaguement. J'ai lu quelque chose là-dessus : si la situation n'était pas aussi critique, ce serait captivant. Entre-temps, mon bras droit tire sur le ruban d'adhésif alors que je n'ai pas envie qu'il bouge. J'essaie de l'en empêcher sans y arriver.) Laisse mon bras tranquille et va au diable !

— C'est déjà fait, répond-elle avec désinvolture, mais les muscles de mon bras continuent de se contracter et de tressaillir.

Je me rends compte alors que je n'ai pas bougé les lèvres et, surtout, que Ramona n'a pas parlé tout haut.

— Comment on fait ça ? demandé-je.

— La volonté devient acte : si tu veux que je t'entende, je t'entends.

— Bigre. (Le spectacle lumineux commence à ralentir, la réalité réimprègne l'intérieur par les contours, et j'ai l'impression que quelqu'un a planté un pic de cheminot sous mon crâne juste derrière l'œil gauche.) Je me sens mal.

— Ne fais pas ça, Bob !

Elle a l'air – je la sens ? – perturbée.

— Entendu.

Ne pas penser à des éléphants roses invisibles, me dis-je sombrement tandis que j'ai la peau qui se hérisse en réalisant ce que cela implique. On vient d'établir une communication télépathique incontrôlable entre moi et une femme – ou une créature en forme de femme – appartenant à la Chambre Noire, et je suis un tel abruti que ma première réaction n'a pas été de prendre mes jambes à mon cou. Pourquoi Angleton a-t-il fait une chose pareille ? Eh, cela ne va-t-il pas de pair avec une violation absolument géante de la sécurité – au moins, si nous survivons tous les deux à l'expérience ? Comment vais-je faire pour empêcher Ramona d'entrer dans ma tête...

— Eh, arrête de me faire des reproches ! (Je me rends compte qu'elle est agacée par ma façon de penser.) Moi aussi, j'ai mal au crâne.

— Alors pourquoi tu ne t'es pas tirée ?

Je laisse filtrer, avant d'arriver à refermer le couvercle sur cette pensée.

— On ne m'a pas donné le choix. (Un goût amer, métallique, me remplit la bouche.) Je ne suis pas entièrement humaine. Les droits constitutionnels ne s'appliquent pas aux non-humains. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il vaudrait mieux pour ces salauds que je ne me débarrasse jamais du *geis* compulsif qu'ils m'ont jeté...

J'ai envie de cracher, puis je me rends compte que les glandes enflammées au fond de sa gorge ne sont pas des glandes salivaires.

— Bob ?

Je bats des cils, désespéré. C'est le Cerveau. Il se penche vers moi, depuis son pentacle mis à la terre.

— Tu m'entends ?

— Vouiii... ouais.

J'essaie de déglutir, avec l'impression que les poches de venin qui battent comme des folles à l'intérieur de mes joues commencent à se réduire. Je frémis.

Une volute de mélancolie s'échappe de Ramona, accompagnée d'un petit gloussement malicieux : elle n'a pas de crocs, elle a seulement une très bonne imagination somatique. Laisse-moi recouvrer mes esprits, lui dis-je, puis j'essaie de faire le truc de l'éléphant rose invisible *grosso modo* dans sa direction.

— Comment tu te sens ? demande le Cerveau, l'air curieux.

— Comment tu te sentirais à ma place, putain ? répliqué-je, hargneux. Bordel de merde, file-moi de l'Ibuprofène ou alors file-moi un rasoir à main. Mon crâne me tue. (Je me rends compte alors d'autre chose.) Et laisse-moi partir. Quelqu'un doit aller dans la pièce voisine pour libérer Ramona et je ne pense pas que vous autres, vous ayez envie de l'approcher de trop près sans une chaise, un fouet et un spray de poivre.

La forme de sa colère contre ses patrons me revient et je frissonne à nouveau. Travailler avec Ramona va tenir du rodéo sur un mamba noir. Et ça, c'est avant que j'en parle à Mo. « Chérie, je fais équipe avec une démonsse. »

CHAPITRE 3

Intriqué avec une abomination

Ils attendent que l'Ibuprofène commence à faire effet avant de me détacher du fauteuil, ce qui est extrêmement prudent de leur part.

— Cool, dis-je en me renversant contre le dossier et en respirant à fond. Boris, c'est quoi, l'idée, bordel ?

— L'idée, c'est d'empêcher celle-là de te tuer. (Boris me lance un regard noir. Il y a quelque chose qui le travaille, et il n'est pas le seul.) Et de créer un moyen de communication non piratable en vue d'une mission pour laquelle on ne t'a pas encore briefé parce que... (Il indique le portable et je comprends pourquoi il est aussi agacé : ils ne plaisantaient pas en disant que le briefing s'autodétruirait.) Voilà un billet d'avion ouvert, valable pour la première place disponible. On poursuivra le briefing à Saint-Martin.

Il me fourre un billet à souche dans la main.

— Où ça ?

C'est tout juste si je ne le laisse pas tomber par terre.

— On nous envoie aux Caraïbes ! (C'est Pinky. Pour un peu, il ferait les pieds au mur.) Le soleil, la mer, *Donjons et Dragons* ! On a des superjeux pour rigoler !

Le Cerveau emballe méthodiquement le générateur d'intrication qui se transforme en une grosse valise à roulettes. Quelque chose a l'air de l'amuser.

J'essaie d'attirer l'attention de Boris, mais celui-ci fixe Pinky avec un air de fascination totale ou de pitié, ou quelque chose entre les deux.

— Où ça, aux Caraïbes ? demandé-je.

Boris se secoue.

— Une opération conjointe, déclare-t-il. Territoire européen, sous autorité partagée franco-hollandaise. On nous demande d'intervenir sur place. Mais comme les Antilles sont dans l'espace maritime américain, la Chambre Noire envoie Ramona pour travailler avec toi.

Je tique.

— Dites-moi que c'est une blague.

Une autre voix intervient, inaudible pour les autres. « Eh, Bob ! Je suis coincée là-dedans, moi. Une fille qu'on laisse poireauter peut finir par s'embêter. »

Et j'ai bien l'impression que quand elle s'embête, Ramona peut

devenir très très vilaine, genre « votre police d'assurance vient d'arriver à expiration ».

— Je ne plaisante pas. C'est une opération conjointe. Ça va chier des bulles et il y en aura pour tout le monde. (Il prend avec soin son portable éteint et le glisse dans une mallette ouverte.) Va à la réunion du comité demain, prends des notes, puis rends-toi à l'aéroport et saute dans le premier avion. Tu peux envoyer ton rapport plus tard, quand tu auras sauvé l'univers.

— Hin-hin. D'abord, je ferais mieux de libérer Ramona du confinement dans lequel vous l'avez mise. (J'arrive, dis-je dans sa direction.) Dans quelle mesure je peux lui faire confiance, en fait ?

Boris sourit du bout des lèvres.

— Autant qu'à un serpent à sonnette.

Je les prie de m'excuser et sors en titubant dans le couloir, avec des élancements dans la tête et le monde légèrement ratatiné sur les bords. Je crois savoir maintenant où était la pointe du changement entropique. Je fais une pause à la porte de ma chambre, mais la poignée n'est plus branchée sur le réseau d'alerte avancée avec de l'azote liquide, et elle est seulement froide au toucher.

Ramona est assise dans un fauteuil en face du mur percé de deux trous. Elle esquisse un sourire, mais son regard reste dur.

— Bob, sors-moi de là !

Il y a un pentacle que quelqu'un a tracé sur la moquette autour de son siège et branché sur un générateur de bruit compact bleu. Il fonctionne encore – le Cerveau ne l'a pas raccordé à sa télécommande.

— Attends un instant. (Je m'assois sur le lit en face d'elle, retire mes baskets et me gratte la tête.) Si je te détache, qu'est-ce que tu fais ?

Son sourire s'élargit.

— Ma foi, en ce qui me concerne... (Elle jette un coup d'œil vers la porte.) Pas de souci. (J'ai un bref instant déplaisant avec poignards acérés et gouttes de sang artériel, puis elle remet son mouchoir par-dessus avec un semblant de regrets et je me rends compte qu'en réalité, elle songe à quelqu'un d'autre, à quelqu'un qui est loin, très loin.) Franchement !

— Deuxième question. Qui est ta véritable cible ?

— Est-ce que tu vas me libérer quand on aura fini de jouer à *Des chiffres et des lettres* ? Ou tu as autre chose en tête ? (Elle croise les jambes, me regarde avec un air de défi. Je me souviens : tous les mecs avec qui j'ai couché sont morts dans les vingt-quatre heures.) Je ne plaisantais pas, ajoute-t-elle, sur la défensive.

— C'est bien ce que je pensais. Je veux seulement savoir qui est ta vraie cible.

Elle renifle.

— Ellis Billington. C'est quoi, ton problème ?

— Je n'en suis pas sûr. Tu veux bien m'accorder un dernier essai ?

— Quoi ? (Elle se lève à demi quand je quitte le lit, mais elle n'a pas le temps de m'arrêter.) Ouille ! Aïe ! Espèce de salaud !

Les larmes me montent aux yeux. J'empoigne mon pied droit et attends que la douleur se calme là où je me suis cogné contre la base du lit. Ramona, pliée en deux, se tient le pied. Je grogne : « Pigé », puis je m'agenouille pour couper le contact du générateur de signaux. Quoique je n'aie pas follement envie de l'éteindre – je me sens nettement plus en sécurité avec Ramona emprisonnée à l'intérieur du pentacle, et l'idée de la délivrer me donne la chair de poule. Le mauvais côté de l'intrication est très clair : non seulement on peut parler à l'abri des oreilles indiscrètes, mais il y a d'autres effets secondaires, et carrément moins plaisants.

— Tu n'es pas maso, au moins ? demande-t-elle avec curiosité en clopinant en direction de la salle de bains.

— Non.

— Tant mieux.

Elle claque la porte. Quelques secondes plus tard, j'empoigne, horrifié, ma braguette tandis que j'éprouve la sensation très nette d'une vessie pleine qui se vide. Il me faut quelques secondes pour comprendre que ce n'est pas la mienne. Mes doigts sont secs.

— Garce ! (On peut être deux pour jouer à ce petit jeu.)

— C'est ta faute, ça fait des heures que j'attends.

Je respire à fond.

— Écoute, j'ai pas demandé à faire ça...

— Moi non plus.

— ... alors pourquoi on ne conclut pas une trêve ?

Silence, ponctué d'un fort sentiment d'impatience.

— T'as mis du temps, tête de singe.

— C'est quoi, ton histoire de singe ? m'insurgé-je.

— Et c'est quoi, ta bimbeloterie de putain de démons non humaine suceuse de sang ? me renvoie-t-elle avec aigreur. Tâche de garder pour toi tes radotages de cul-bénit et je laisserai ta vessie tranquille. Ça marche ?

— Ça marche... Eh ! Comment je pourrais être un cul-bénit qui radote ? Je suis athée !

— C'est ça, et le type monté sur ses grands chevaux tout à l'heure, c'était un membre du collège des cardinaux, peut-être ? (J'entends tirer la chasse d'eau à travers la porte, ce qui me rappelle brusquement que nous ne parlons pas vraiment.) Tu ne crois peut-être pas en Dieu, mais tu crois à l'Enfer. Et tu crois que des gens comme moi en font partie.

— Parce que ce n'est pas de là que tu viens ?

La porte s'ouvre. Son glamour est plus fort que jamais : on dirait qu'elle est allée se poudrer le nez au cours d'un cocktail.

— Si tu veux bien, on parlera de ça plus tard, Bob. Tu n'as qu'à appeler le *room service* si tu veux manger : il faut que je prenne d'autres dispositions. À demain.

Là-dessus, elle prend son sac du soir sur la table de chevet et part, furibarde.

— Mo ?

— Salut ! Où tu... ne quitte pas, tu veux... Bob ? Tu es encore là ? J'étais sur le point d'entrer dans la baignoire. Ça marche pour toi ?

Génial.

— Une tonne de fumier vient de me tomber dessus. Tu as vu Angleton cette semaine ?

— Non, je suis encore coincée ici au Monkfish Motel. (Un bistrot rénové de Dunwich qui fait office de Bed and Breakfast pour les employés de la Laverie en visite.) Qu'est-ce qu'il trafique encore ?

— Je, bon, je suis ici... à Darmstadt... pour trouver... (Je revérifie mon téléphone pour m'assurer que nous sommes en mode sécurité.) De nouveaux ordres m'attendent, aux bons soins de Boris et des deux souris folles. J'ai failli me crasher sur l'*Autobahn* pendant le trajet et, bon...

— Un accident de la route ?

— Plus ou moins. Enfin, on m'envoie en excursion au lieu de rentrer à la maison. Je ne serai donc pas là pour le week-end.

— Merde.

— Exactement mon avis.

— Où on t'envoie ?

— À Saint-Martin, dans les Caraïbes.

— Les quoi ?

— Et il y a pire.

— Est-ce que j'ai envie de savoir, mon chéri ?

— Sans doute que non.

Une pause.

— Ça va. Je suis assise.

— C'est une opération conjointe. Ils m'imposent un ange gardien de la Chambre Noire.

— Mais... Bob ! C'est dingue ! Ça n'est pas possible ! Personne ne sait seulement le vrai nom de la Chambre Noire ! « Il n'y a pas d'agence de ce nom » va de pair avec « Détruisez avant de lire ». Tu veux dire que...

— Je n'ai pas été complètement briefé. Mais j'ai l'impression que ça va être carrément pas bon, si on prend Amsterdam, par exemple, pour base de référence. (C'était notre code secret pour dire qu'on

tenait le bâton merdeux par les deux bouts, depuis un voyage dans cette ville au cours duquel Mo avait échappé de peu à un sacrifice humain après avoir été enlevée... mais c'est une autre histoire.) Je suppose que tu sais que la spécialité de la Chambre concernant les renseignements humains est de retirer HUM à HUMINT ? Golems, vision à distance, perception extra-sensorielle et autres, ils n'envoient jamais un agent humain pour faire le boulot qu'un zombie peut faire. Bref, l'ange gardien qu'ils m'ont envoyé est, tu sais, limité sur le plan existentiel. Ils m'ont parachuté un démon.

— Bon Dieu, Bob...

— Enfin, bon, il ne répond pas au téléphone.

— Je ne peux pas le croire. Les salauds !

— Écoute, j'ai l'impression qu'il y a autre chose derrière, alors j'ai besoin de quelqu'un pour assurer mes arrières, quelqu'un qui ne cherchera pas seulement le bon endroit où plonger ses crocs. Tu pourrais faire discrètement quelques recherches quand tu retourneras au bureau ? Interroge Andy, peut-être. À propos, c'est placé sous la houlette d'Angleton.

— Angleton ! (La voix de Mo devient basse et froide, et les poils se dressent sur ma nuque. Elle a beaucoup de choses à reprocher à Angleton, et ça pourrait très mal tourner si elle crachait le morceau.) J'aurais dû m'en douter. Il serait temps que ce salopard soit mis en face de ses responsabilités.

— Ne le cherche pas ! lui dis-je avec insistance. Tu n'es pas censée être au courant. Souviens-toi, tout ce que tu sais, c'est qu'on m'a envoyé en mission quelque part.

— Mais tu veux que j'ouvre les oreilles et que je voie s'il y a un accident de trains qui se prépare.

— C'est à peu près ça. Tu me manques.

— Je t'aime aussi. (Une pause.) Qu'est-ce qu'elle a fait, cette barbouze, pour te mettre dans cet état ?

Et toc. Je ne sais rien lui cacher.

— *Primo*, elle est plus folle qu'un furet en chaleur. C'est de la magie noire grave, elle porte un glamour perpétuel... niveau trois, pour autant que je puisse en juger. La seule chose qui la garde en piste, c'est le *geis* qui a dévoré Montana. Elle n'est pas libre de ses mouvements.

— Hin-hin. Et quoi d'autre ?

J'humecte mes lèvres.

— Boris, hum, nous a appliqué une sorte de protocole d'intrication de destinée à tous les deux. Je n'ai pas réussi à m'enfuir assez vite.

— Une quoi ? Une intrication ? De destinée ? C'est quoi ?

Je respire à fond.

— Je ne sais pas exactement, mais j'aimerais bien que tu te

renseignes et que tu me le dises. Parce que, de toutes les façons, ça me fait flipper.

C'est le début de la soirée, mais ma rencontre avec Ramona m'a secoué et je ne tiens pas vraiment à retomber sur Pinky et le Cerveau (ils n'ont pas encore plié bagage, j'entends du bruit dans la pièce voisine). Je décide de me terrer dans ma chambre et de panser ma dignité blessée. Je commande donc un cheeseburger en carton-pâte, me prélasser interminablement sous la douche, regarde sur le câble un film voué à un oubli plus que mérité et vais me coucher.

D'habitude, je ne me rappelle pas mes rêves, parce qu'ils sont le plus souvent surréels et/ou incompréhensibles – des chameaux à deux têtes qui me piquent mon aéronef, des dieux calamars à ailes de chauves-souris m'expliquant pourquoi je dois accepter les propositions de contrat de Microsoft, ce genre de chose. Ce qui distingue celui-là, c'est son réalisme pur et simple. Rêver que je suis moi, c'est bien. De même rêver que je suis un employé d'une vaste multinationale de logiciels, victime d'une ancienne malédiction. Mais rêver que je suis un cadre commercial allemand obèse, la cinquantaine bien sonnée et appartenant à une société d'équipement de Düsseldorf, est tellement hors normes que si je ne dormais pas, je croirais rêver.

Je suis venu assister à une assemblée commerciale régionale, et j'ai bien picolé et mené la grande vie. J'aime ces réunions. C'est une occasion de m'éloigner de Hilda et de larguer les amarres, pour de nouveau faire la fête comme dans ma jeunesse. Le dîner de clôture est fini et je pars avec deux ou trois jeunes types que je connais de vue, voilà comment nous nous retrouvons au casino. Je n'ai pas l'habitude de jouer gros, mais je suis en veine à la roulette et toutes les femmes adorent les flambeurs. Entre le cognac, les Cohiba Panetelas, des superbâttons de chaise, et la fille qui s'accroche à mon épaule – une call girl, *natürlich*, mais classe – je prends un pied du tonnerre. Elle se serre contre moi et suggère que j'encaisse mes jetons, ce qui me paraît être une riche idée. Après tout, si je pousse trop ma chance, elle va tourner tôt ou tard, non ? Ça va me payer ma nuit avec elle.

On est dans l'ascenseur et on se dirige vers ma chambre au quatorzième étage, elle lovée contre moi. Je ne me suis pas senti fondre comme ça depuis... longtemps. Hilda n'a jamais été comme ça et depuis la venue des gosses, le seul côté de son corps qu'elle me montre, c'est sa langue acérée. *Ach*, c'est bien fait pour elle si je m'amuse un peu de temps à autre... La fille a passé ses bras autour de moi sous ma veste et je sens son corps à travers sa robe. Houlala... Quelle journée mémorable ! On se fait encore quelques câlins et je l'entraîne vers la porte de ma chambre, à pas de loup... Elle glousse doucement en me disant de ne pas faire de bruit pour ne pas déranger les voisins. J'ouvre la porte et elle me dit d'aller attendre dans la salle

de bains pendant qu'elle se prépare. Combien veut-elle ? je lui demande. Elle secoue ses cheveux blonds et dit deux cents dollars, mais seulement si je suis content. Alors, comment refuser une offre pareille ?

Dans la salle de bains, je me déchausse, je retire ma veste et ma cravate... ça suffit. Elle me crie qu'elle est prête et j'ouvre la porte. Elle est couchée sur le lit, à demi relevée pour pouvoir me voir. Elle a retiré sa robe, les cuisses lisses sous ses bas et une cascade de cheveux soyeux couleur de blé, les yeux bleus comme des diamants dans lesquels je peux tomber et me noyer. Mon cœur cogne comme si j'avais couru un marathon ou comme si j'étais sur le point d'avoir une attaque. Elle me sourit, vorace, elle ne peut pas attendre que je la tringle : je fais un pas en avant. J'ai le dos moite de sueur froide et la bite raide comme une barre d'acier, douloureusement durcie. Je la veux comme je n'ai encore jamais voulu aucune femme. Un autre pas. Et un autre. Elle sourit et s'agenouille sur la moquette devant moi, ouvre la bouche pour me prendre. Je redoute son toucher, même si j'en ai une envie aveugle, dévorante. Faisant des claquettes sur le troisième rail, j'ai les idées embrouillées, j'essaie d'obliger mes côtes paralysées à prendre une bouffée d'air déchirante quand elle tend la main pour me toucher.

— *Eurgh...*

J'ouvre les yeux. Il fait sombre dans la chambre d'hôtel, mon cœur cogne à toute allure, je suis couché dans une flaque de sueur froide et je bande comme un âne avec un sentiment d'horreur épouvantable pesant sur ma poitrine. « *Eurgh...* » Je ne peux que grogner faiblement. Je bats l'air, puis écarte le drap humide. Je suis raide, mais ce n'est pas comme quand on se réveille d'un rêve érotique, c'est plutôt comme si quelqu'un se servait d'une machine agricole pour me traire. « *Eurgh !* » Je me redresse, avec l'idée d'aller dans la salle de bains pour m'éponger le dos, et au même instant, je jouis.

C'est étrange et génial, comparable à aucun autre orgasme. Il semble durer encore et encore, interminablement, sans vouloir s'arrêter, grattant le point inaccessible qui me démange à l'intérieur avec une intensité qui devient vite intolérable. Ça a quelque chose de définitif, qui ne se reproduira pas, le point final de la vie. Quand ça commence à se calmer, je gémis doucement et je tâte mon sexe : je bande toujours... et j'ai la peau sèche.

Je me rends compte, perturbé, que ce n'était pas moi. C'était Ramona. J'étreins ma bite d'un geste protecteur.

Un rire lointain. Vas-y, branle-toi. Il y a un embrasement de satisfaction dans son ventre. Tu sais bien que tu en crèves d'envie, non ? pense-t-elle en se léchant les lèvres et en m'envoyant un goût de sperme. Puis je la sens s'approcher et rabattre les draps sur le visage

de l'homme d'affaires mort.

Je parviens à la salle de bains et réussis à soulever l'abattant des toilettes avant de vomir. J'ai l'estomac qui se noue et essaie de me remonter dans la gorge. Tous les types avec qui j'ai couché sont morts moins de vingt-quatre heures plus tard, m'a-t-elle prévenu, et maintenant je sais pourquoi. Elle a raison sur un point : malgré le brusque haut-le-cœur, j'ai encore la trique. Malgré tout, malgré la peur, malgré le sentiment de culpabilité presque furtif que j'éprouve, peu importe ce que Ramona vient de faire, c'était génial. Et maintenant, je me sens inexplicablement coupable à cause de Mo, parce que je ne cherchais pas à m'offrir une aventure. Et en plus, je me sens vraiment sale, parce que j'ai trouvé ça excitant.

Son trop-plein de vitalité m'a fait bander dans mon sommeil, mais si je vomis maintenant, c'est parce que Ramona n'était pas en train de s'envoyer en l'air, mais de bouffer la cervelle du gars, qui est mort, ce qui lui a donné un orgasme, et que ça m'a envoyé au septième ciel. Je voudrais me frotter les méninges avec une brosse métallique, je voudrais disparaître dans un trou dans le sol, et je voudrais aussi recommencer... Parce que je suis intriqué avec elle, j'espère. Mais l'autre explication est pire : il y a des choses que je ne tiens pas à savoir sur moi-même, et un goût secret pour le démon du sexe torride et tordu en fait partie.

J'espère vraiment que Mo va découvrir que cette affaire d'intrication est réversible. Parce que, sinon, la prochaine fois que nous coucherons ensemble...

N'y pensons pas pour le moment.

Je passe une nuit difficile à me tourner et me retourner entre les draps moites malgré l'économiseur d'écran attrape-songes que je laisse fonctionner sur mon organisateur. À l'aube, je suis au bord de la dépression nerveuse à force de ressasser : si ce n'est pas en essayant d'éviter de penser aux éléphants roses invisibles (sous-espèces : mangeurs d'hommes), c'est à l'idée de ce qui m'attend à Saint-Martin. Je ne sais pas même où ça se situe sur la carte, Saint-Martin. Entre-temps, la réunion du comité est une distraction malvenue. Comment suis-je censé représenter mon organisation quand je suis terrifié à l'idée de m'endormir ?

Je parviens à entrer à tâtons dans mon costume – une contrainte inconfortable imposée par ces festivités aux frais de la princesse puis je me trimballe péniblement jusqu'à la salle à manger pour le petit déjeuner. Du café, il me faut du café. Et un numéro de *The Independent*, arrivé de Londres par le vol de nuit. La salle est un modèle d'efficacité germanique et le personnel me fiche une paix royale, ce qui lui vaut ma reconnaissance.

Je commence juste à me sentir de nouveau humain à neuf heures moins le quart ; la réunion est fixée avec optimisme dans un quart d'heure, mais à vue de nez, la moitié des délégués seront encore occupés à faire un sort à leur petit déjeuner. Je m'éloigne donc vers le hall où il y a un accès Wi-Fi gratuit pour voir si j'ai des messages. C'est alors que je tombe sur Franz.

— Bob ? C'est vous ?

Je cligne des yeux stupidement.

— Franz ?

— Bob !

Nous procédons au rituel de la poignée de main, feignant autour de nos centres de gravité, mallettes tendues sur le côté, tels deux poulets nerveux se mesurant l'un à l'autre dans la cour de la ferme. Je n'ai encore jamais vu Franz en costard et il ne m'a pas vu en porter un. Je l'ai rencontré lors d'un séminaire de formation il y a environ six mois quand il était venu de La Haye. Il est très grand et très hollandais, ce qui veut dire qu'il a un accent beaucoup plus proche de la perfection façon BBC que moi.

— Ça alors ! Vous ici !

— Je suppose que vous êtes sur la liste de la réunion conjointe ?

— Je vous montrerai la mienne si vous me montrez la vôtre, plaisante-t-il. Je cherchais juste une carte postale avant de monter... vous m'attendez ?

— Bien sûr. (Je me détends un peu.) Vous y avez déjà assisté ?

— Non. (Il fait pivoter le présentoir d'une chiquenaude, regardant l'un après l'autre les châteaux en pain d'épice pittoresques.) Et vous ?

— J'en ai fait un, point barre. On n'est pas censés en parler en dehors de la classe, mais on s'en fiche !

Franz trouve une carte représentant une barmaid allemande radieuse et bien en chair tenant deux cruches hautement suggestives. « Je vais prendre celle-là. » Il attire l'attention de la vendeuse la plus proche et débite à toute allure ce qui me paraît être une tirade dans un allemand impeccable. Mon PDA finit de relever mon courrier, recrache les spams et tinte pour me signaler que je peux le ranger. Je me gratte la tête et lorgne Franz d'un œil envieux. Je parie qu'il n'aurait aucun problème avec Ramona : une intelligence sidérante, bon vivant, incisif, beau gosse, cultivé et compétent sur toute la ligne. Sans compter qu'il tient mieux l'alcool que moi et serait capable de charmer un serpent à sonnette. Il est manifestement en train de grimper les échelons dans la division de contre-espionnage occulte de l'AIVD et il passera directeur adjoint quand je serai encore en train d'astiquer le classeur d'Angleton.

— Paré ? demande-t-il.

— On dirait.

Nous nous dirigeons vers l'ascenseur qui mène à la salle de conférence. C'est au quatrième étage. Au cas où vous iriez croire que c'est une façon de faire trop désinvolte pour des affaires ultraconfidentielles, sachez que l'hôtel est totalement sécurisé et que nos hôtes ont réservé en bloc les chambres adjacentes et les suites situées immédiatement au-dessus ou au-dessous de la salle de réunion. Cela dit, ce n'est pas comme si nous allions débattre de questions concernant la sécurité nationale.

Nous sommes en avance, Franz et moi. Il y a une cafetière électrique et des tasses disposées sur le buffet, un vidéoprojecteur LCD près de la table de la salle de conférence et des fauteuils en cuir pivotants et assez confortables pour dormir. Je m'installe à un coin de table en face des fenêtres avec une vue de rêve imprenable sur le centre-ville de Darmstadt, et je flanque mon organisateur sur le sous-main en cuir à côté du bloc-notes de l'hôtel.

— Café ? propose Franz.

— Oui, s'il vous plaît. Au lait, sans sucre.

Je vais chercher l'ordre du jour et je l'apporte.

— Comment ça se passe ? demande-t-il, l'air vraiment intéressé.

— Voilà. D'abord on se montre nos laissez-passer. Puis le président de séance donne l'ordre de boucler les portes. (Je fais un geste en direction de l'autre extrémité de la salle.) Les toilettes sont par ici. Cette fois, le président est... (je survole les feuilles)... l'Italie, autrement dit Anna, à moins qu'elle ne soit malade et qu'ils n'envoient un remplaçant. Elle est du genre concis, je pense. Ensuite, on passe aux choses sérieuses.

— Je vois. Et le procès-verbal ?...

— Tous ceux qui font une présentation sont censés apporter une copie sur CD-ROM. L'organisation hôte fournit un service de secrétariat, c'est le boulot du GSA cette fois.

Franz fronce les sourcils.

— Excusez-moi de dire cela, mais on dirait que la réunion est en elle-même... superflue, non ? Nous aurions pu procéder par e-mails.

Je hausse les épaules.

— Ouais. Mais dans ce cas, on ne passerait pas aux choses sérieuses, pendant le café et les biscuits.

Son visage s'éclaire.

— Ah, maintenant, je comprends...

La porte s'ouvre.

— *Ciao*, les gars ! (C'est Anna, petite, pétillante et, dirait-on, avec une légère gueule de bois, à en juger d'après ses yeux.) Oh, mon crâne. Où sont les autres ? On ne traîne pas en longueur, d'accord ?

Elle file droit vers la cafetière, fait une grimace à la crème en passant.

— Dites à Andrew qu'il est très très vilain, m'interpelle-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait ? demandé-je en m'armant de courage.

— Il s'est planté sur mon anniversaire ! (Les yeux étincelants, le sourire jusqu'aux oreilles.) C'est, comment dit-on, une erreur d'indexation.

— Oh, ah, ouais, je lui dirai. (Je hausse les épaules. Je suis encore emprunté dans ce type de situation. La plupart des gens ici étaient encore à un ou deux échelons au-dessus de moi il y a six mois, et la moitié le sont encore. Je suis de loin la dernière recrue et Andy – qui était l'un de mes directeurs – est celui dont j'ai chaussé les bottes.) La dernière fois que je l'ai vu, il était assez débordé. Avec la gestion des retombées de...

Je m'éclaircis la gorge.

— Ça va, n'en dites pas plus.

Elle me tapote le bras et enchaîne en disant bonjour aux autres délégués qui arrivent. Nous devons faire salle comble avec des responsables de la sécurité venus d'Espagne, de Bruxelles et des régions de l'Est qui font partie de l'OTAN, mais allez savoir pourquoi, le service aujourd'hui est particulièrement exsangue.

Comme les délégués commencent à arriver, je retourne à ma place.

— C'est qui ? me demande Franz, tout bas, avec un signe de tête en direction de la porte. Je lance un coup d'œil dans mon dos et y regarde à deux fois : c'est Ramona. Elle est presque méconnaissable en tailleur strict et cheveux relevés, mais à me trouver si près d'elle, j'ai la chair de poule au creux des reins.

— C'est, voilà, Ms Random. Une observatrice. Nous avons le privilège de l'avoir parmi nous.

Ma joue se crispe et Franz me regarde derrière ses lunettes sans monture.

— Je vois. Je ne m'étais pas rendu compte que nous avions ce genre d'invités.

J'ai l'impression qu'il en voit beaucoup plus que je ne lui ai dit, mais je ne peux pas en dire davantage.

— Bonjour, chéri, bien dormi ? m'apostrophe-t-elle.

Je fais un bond. Puis je réalise qu'elle est encore de l'autre côté de la salle en train de se verser tranquillement une tasse de café en souriant à Anna.

— Pas grâce à toi, je réplique par le même canal.

J'entends un bruit grossier.

— Les filles ont aussi besoin de manger.

— Oui, mais le snack de minuit...

Des éléphants roses invisibles. Pense à des éléphants roses invisibles, Bob. Pense à des éléphants roses invisibles qui palpitent

dans la nuit... non, laisse tomber les palpitations...

Je m'assieds, chancelant.

— Quelque chose ne va pas ? s'inquiète Franz.

— Le dîner ne m'a pas convenu, dis-je faiblement. (Le dîner de Ramona, autrement dit pâté de gros commercial.) Ça ira si je me pose.

Une poussée de chaleur essaie de suivre les frissons qui montent et descendent le long de ma colonne. Je la regarde de l'autre côté de la pièce et elle croise mon regard, le visage impassible.

Les gens se dirigent vers la table, suivant apparemment mon exemple. À ma grande contrariété, Ramona se coule dans le fauteuil voisin, puis regarde ostensiblement Anna à l'extrémité de la table.

— *Ciao*, tout le monde. Je vois un tas de places vides et des nouveaux visages aujourd'hui ! Cette réunion va donc commencer. Vos plaques sur la table, s'il vous plaît.

Le regard d'Anna fait avec insistance le tour de la table pendant que les bavardages par groupes s'apaisent.

Je plonge la main dans ma poche et glisse sur la table ma carte d'accréditation de la Laverie. Chacun en fait autant avec ses références : l'air zigzague et picote à cause des associations.

— *Excusez-moi* [6], dit François en se penchant vers Ramona par-dessus la table. Vous avez un document ?

Ramona se contente de soutenir son regard.

— Non. Mon organisation a pour politique de ne pas fournir de pièces d'identité.

Les têtes se tournent et les yeux se rétrécissent autour de la table.

Je me racle la gorge et je m'entends dire :

— Je peux me porter garant pour elle. Ramona Random... (Les mots se glissent en douceur dans mon esprit.) Direction des opérations à l'étranger, basée en dehors d'Arkham. (Merci, lui dis-je en silence, maintenant, sors de ma tête.) Présente sur invitation directe de mon propre service, avec statut d'observateur sous la clause IV du traité de l'Antarctique.

Ramona a un petit sourire discret. Un bourdonnement de surprise s'élève autour de la table.

— Silence ! intervient Anna. J'aimerais accueillir notre observateur du jour que voici. (Elle paraît quelque peu troublée.) Si vous pouviez vous procurer un quelconque moyen d'identification à l'avenir, ça aiderait, mais... (Elle me regarde avec espoir.) Je suis sûre que les supérieurs de Robert vous couvriront pour cette fois.

Je parviens à branler du chef. Je ne peux pas prendre ça sous mon bonnet, mais nom d'un chien, c'est la faute d'Angleton, après tout, et il lui arrive de parler à Mahogany Row. Qu'ils se débrouillent entre eux.

— Très bien ! (Elle croise les mains.) Alors au boulot ! Premier point, messieurs et mesdames les participants, je crois que c'est déjà

fait : verrouiller les portes. Deuxième point : demandes de frais de déplacement en vue d'ordres de mission conjointe en territoire étranger à la demande de gouvernements non émetteurs. L'arbitrage de la ventilation des frais entre les États membres participants... traditionnellement, cela est acquitté sur une base *ad hoc*, mais depuis la grève du service public autrichien l'an dernier, il nous a paru urgent de formaliser les dispositions...

L'heure suivante se passe sans incidents. C'est fondamentalement de la paperasserie administrative de terrain pour s'assurer que les agences des partenaires européens ne vont pas se marcher sur les pieds en opérant sur le sol du voisin. Des propositions pour permettre à des agents de pays faisant partie de la charte de réclamer des frais pour avoir fait le ménage derrière un autre membre sont acceptées et renvoyées pour accord au niveau supérieur de l'administration. Des suggestions sont faites pour standardiser les multiples documents d'identité que nous utilisons et sont finalement descendues en flammes car elles concernent des objectifs très différents, et certaines accorderaient des pouvoirs considérés comme alarmants, illégaux ou immoraux dans diverses juridictions. Je prends des notes sur mon organisateur, envisage un instant de faire une partie de *Minesweeper* avant de décider que le risque n'en vaut pas la chandelle et pour finir, je limite mes ambitions en m'accrochant aux branches pour ne pas m'endormir et me ridiculiser en public.

En faisant le tour de la table, je me rends compte qu'on en est tous au même point. Ceux qui ne bavardent pas ouvertement ou ne griffonnent pas, se tournent les pouces, admirent le paysage, observent les autres délégués ou salivent paisiblement sur leur bloc-notes supplémentaire. Ah, la joie des négociations de haut niveau ! Je regarde Ramona et je vois qu'elle fait partie des gribouilleurs. Elle inscrit quelque chose de noir et d'effrayant sur son bloc-notes, des lignes géométriques et des arcs, des motifs récurrents qui s'entrecroisent et se répètent de manière identique. Puis elle louche vers moi et de façon très ostensible, glisse une feuille vierge sur son bloc.

Je me secoue. Nous sommes arrivés au quatrième point de l'ordre du jour. Il s'agit de questions de gestion des ressources en informatique et d'une proposition d'autoriser conjointement qu'il soit procédé à une vérification comptable et qu'un système de gestion soit mis au point par une filiale de... TLA Systems GmbH ?

Je me redresse, droit comme un piquet. Sophie de Berlin nous décrit d'un ton soporifique le mode d'acquisition concocté par Faust Force, un cocktail laborieux d'appels d'offres politiquement corrects et de procédures d'enchères cachetées destiné à évaluer les propositions concurrentes avant d'accoucher d'un progiciel spécialisé pour une

force d'intervention commune.

— Excusez-moi, dis-je quand elle s'arrête pour souffler. C'est bien joli, mais que pouvez-vous nous dire sur les appels d'offres ? Je suppose que la procédure a déjà été approuvée, je m'empresse d'ajouter avant qu'elle ne se mette à expliquer à quel point ce détail est d'une importance extrême dans le contexte.

— Ah, mais cela est nécessaire pour comprendre l'infrastructure de qualité axée sur la procédure, Robert. (Elle me toise par-dessus ses double foyer et brandit une liasse de feuilles d'une épaisseur effrayante.) J'ai ici l'analyse de l'opération avec les justificatifs au complet pour le système !

La seule inflexion de sa voix porte sur le dernier mot, ce qui produit une sorte de raté sémantique. On croirait entendre un synthétiseur vocal mal programmé.

— Oui, mais qu'est-ce que ça fait ? (Penchée en avant, Ramona apporte son grain de sel. C'est la première fois qu'elle prend la parole depuis que je l'ai présentée et brusquement, l'attention se fixe de nouveau sur elle.) Je suis désolée si cela est une chose évidente pour toutes les personnes présentes, mais...

Elle laisse sa phrase inachevée. Sophie s'interrompt quelques secondes, tel un robot qui reçoit de nouvelles instructions.

— Si vous voulez bien encore un instant patienter, je vous explique cela. Les contractants une présentation ont préparée, à montrer après le déjeuner.

Bigre ! me dis-je tandis que des images de l'inévitable torture de la sieste digestive me viennent à l'esprit. Baissez les lumières, montez le chauffage, puis un connard en costard se lève et nous baratine pendant des heures avec une présentation PowerPoint – ai-je déjà dit à quel point je haïssais PowerPoint ? – pendant que vous vous efforcez de rester éveillé. Puis je cligne des yeux et remarque le regard en biais de Ramona. Re-bigre ! Que se passe-t-il ?

Par bonheur, le déjeuner arrive assez vite sous la forme d'un chariot chargé de sandwiches et de tranches de jambon garé devant la porte de la salle de conférence. Sophie accepte relativement de bonne grâce la pause forcée. Tout le monde se lève et se dirige vers le buffet, à part Ramona. Tandis que je me bourre de thon au concombre, je remarque Franz qui a l'air soucieux.

— Vous n'avez pas faim ? lui demande-t-il tranquillement.

Ramona se met en mode charmeur.

— J'ai un régime spécial.

— Oh, vous me voyez navré.

Elle a un sourire radieux.

— Ça ne fait rien, j'ai trop mangé hier soir.

— Ne fais pas ça ! lui dis-je en silence et elle m'adresse un regard

mauvais.

— Tu n'es pas marrant, tête de singe.

Nous finissons par regagner la table. Anna tripote la télécommande des stores jusqu'à ce qu'elle ait trouvé le moyen de masquer le soleil de ce début d'après-midi.

— Ça y est ! triomphe-t-elle. Sophie, si vous repreniez ?

— *Danke*. (Sophie tripote son ordinateur portable et le câble du projecteur.) *Ach, gut*. On y va, tout de suite...

Il y a quelque chose dans les présentations de PowerPoint qui vous fait dormir. C'est particulièrement vrai après déjeuner : et Sophie n'a pas assez de présence pour nous faire surmonter le déluge de couleurs pastel et les fondus tape-à-l'œil et vraiment capter notre attention. Je me renverse dans mon fauteuil et je regarde, fatigué. TLA GmbH est une filiale de TLA Systems Corporation, d'Ellis Billington. Ce sont les gars qui font pour la Chambre Noire ce que QinetiQ fait – ou faisait – pour le ministère de la Défense de Grande-Bretagne. Ce système intégré pour lequel nous regardons une vidéo promotionnelle n'est au fond qu'une version retapée pour l'exportation – autrement dit, qui parle dans un techno-charabia espagnol, français et allemand – d'un gros logiciel personnalisé qu'ils ont écrit pour les patrons anonymes de Ramona. Alors que fabrique Ramona ici ? Ils doivent déjà savoir tout ça. Réveille-toi, Bob ! J'ai l'estomac plein de thon mayonnaise et de saumon fumé sur pain de seigle et j'ai l'impression qu'il pèse une tonne. Le soleil qui filtre à travers les stores à moitié tirés réchauffe le dos de mes mains qui reposent mollement sur la table. La gestion de parc informatique n'est pas mon sujet de conversation préféré pour passer l'après-midi. Bob, fais attention par-dérrière ! Ramona ne devrait pas être là, me dis-je confusément. Pourquoi est-elle là ? Cela a-t-il à voir avec le software de Billington ?

— Bob ! Fais attention maintenant !

Je me raidis sur mon siège comme si quelqu'un m'avait planté un aiguillon dans le cul. La voix cassante et sévère dans ma tête est celle de Ramona. Je regarde autour de la table mais tous les autres opinent, somnolent ou ronflent en suivant la cadence répétitive de Sophie. Tous, sauf Ramona, qui croise mon regard. Elle est sur le qui-vive, aux aguets. Elle guette quelque chose.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— On en est à la diapo vingt-quatre, me dit-elle. Peu importe ce qui va se produire, ça doit se passer entre la vingt-six et la vingt-huit.

— C'est quoi ?

— On n'est pas omniscients, Bob. Nous avons juste été informés que... ah, ah, on en est à vingt-cinq.

Je regarde à l'autre bout de la table. Sophie se tient à côté du projecteur et de son PC, oscillant légèrement telle une marionnette

entre les mains d'une force invisible. « ... L'équilibre des biens renouvelables sur quatre ans représente une optimisation la meilleure du genre pour le contrôle des processus d'acquisition et le module prévisionnel du travail d'entretien bayésien connexionniste du réseau neuronal additionnel vous permettra de contrôler votre inventaire des ordinateurs hôtes et de projeter un flux de trésorerie stable... » Mes tripes se crispent. Tout un ensemble de choses devient clair : les salauds essaient de soumettre le comité à un lavage de cerveau !

C'est PowerPoint, bien sûr. Une diapo hypnotique glissée dans une liste non numérotée du montant global des économies sur la propriété et un camembert avec une belle tranche vert pomme qui en est retirée... tiens, regarde, elle est même en relief, il y a même un graphique en tuyaux d'orgue avec la hauteur des tranches indiquant un autre paramètre quelconque – et un arrière-plan pâlot de lignes jaunes sur fond blanc, qui fait penser au logo de TLZ avec lequel on a commencé la séance de projection, un œil flottant dans un paradoxe tétraédral d'Escher et un diagramme qui rappelle vaguement ce que Ramona gribouillait sur son bloc... J'attrape mon PC et je l'allume en m'efforçant d'empêcher mes mains de trembler.

Économiseur d'écran. Économiseur d'écran. J'éjecte le stylo digital et tape à la hâte sur le panneau de commande pour solliciter l'économiseur d'écran. Le train-train de l'attrape-songes que j'ai fait marcher la nuit dernière, c'est tout ce que j'ai en tête pour le moment. Je le mets en marche puis fais glisser l'appareil pour le placer exactement entre moi et l'écran – posé, face relevée, sur la table de conférence avec la masse hypnotique des lignes mauves qui le traversent en tournoyant.

— Bravo, petit singe.

Franz est couché à la renverse sur son siège à côté de moi, les yeux clos et un léger fil de salive pendant à la commissure des lèvres. François, le visage écrasé sur le sous-main, ronfle, et Anna est figée, au pied de la table, son regard vitreux planté sur l'écran du projecteur. Je veille à ne pas le regarder directement.

— C'est censé faire quoi exactement ? demandé-je à Ramona.

— C'est pour le découvrir qu'on est là. Il n'y a personne qui ait assisté à ces séances de vente et qui en soit revenu en état de nous le dire.

— Quoi ? Tu veux dire qu'ils ont été tués ?

— Non, mais ils voulaient tous acheter des produits TLA. Ah oui, et ils se sont fait bouffer leur âme.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Ils n'ont pas le même goût. Tais-toi et tiens-toi prêt à tirer sur le câble du projecteur quand je te le dis, d'accord ?

Sophie appuie de nouveau sur le bouton de la souris et la lumière

dans la pièce change de façon subtile, signalant un fondu d'une image à l'autre. Sa voix se transforme, se déforme et devient plus grave, prenant une cadence vaguement familière.

— Aujourd'hui, nous célébrons le premier anniversaire glorieux des Directives de Purification de l'information. Nous avons créé, pour la première fois dans toute l'histoire, un jardin de pure idéologie. Où chaque travailleur peut s'épanouir à l'abri du poison des vérités contradictoires et déroutantes...

L'attrape-songes devant moi s'emballa.

— J'ai déjà vu ça. C'est la pub d'Apple 1984, celle qu'ils ont commandée à Ridley Scott pour mettre en scène le lancement du Macintosh. La pub la plus chère de toute l'histoire de la vente de boîtiers beiges à des frimeurs bluffés. Qu'est-ce qu'ils fabriquent avec ça ?

— La loi de la contagion. (Ramona paraît crispée.) Le conformisme opposé à la rupture avec la tradition, cachant un conformisme déguisé. Tu t'es déjà demandé pourquoi les usagers de Mac ont le regard aussi vide sur leur boîtier ? Voilà la diapo vingt-six, ça y est, on a à peu près dix secondes pour...

Je me tâte brièvement entre me lever immédiatement et tirer sur le câble électrique. J'ai vu la pub originale si souvent que je n'ai pas besoin de regarder l'écran pour la suivre ; elle est célèbre dans l'industrie informatique. « Notre Unification des pensées est une arme plus puissante qu'une flotte et une armée de terre. Nous sommes un peuple, avec une volonté, une détermination, une cause. Nos ennemis se tueront à parler et nous les enterrerons sous leur propre désordre. Nous l'emporterons ! »

Des secondes passent. Une athlète fonce sur l'écran géant devant l'arène, un marteau à la main, le balance avec assurance à la tête de Big Brother... et je sais exactement ce qui va arriver, en quoi ces éclats de verre vont se transformer au prochain fondu quand j'attrape mon PC par les deux côtés (en veillant à ne pas toucher le revêtement de l'écran en verre trempé) je le soulève, le retourne d'un coup tandis qu'on s'approche en crescendo vers ce qui doit être, dans la vraie publicité, l'annonce d'un nouveau type d'ordinateur révolutionnaire.

— Paré...

La lumière tremblote et quelque chose qui ressemble à un camion fou crève l'écran du portable que je tiens entre mon visage et l'écran. Ce n'est pas une force physique, mais cela pourrait l'être pour ce qui est de la fumée âcre que vomissent les ventilos sous mes doigts et la façon dont le boîtier de batterie se met au rouge.

— Go !

Je lâche le PC, me couvre les yeux d'une main et plonge vers l'emplacement où se trouvait l'arrière du projecteur. Je m'affale sur le

ventre à mi-chemin de la table, battant l'air jusqu'à ce que je trouve un tas de fils et tire dessus, je hisse et je hale, les arrachant, trop terrifié pour ouvrir les yeux et voir lequel je tiens. Quelqu'un hurle et quelqu'un d'autre crie derrière moi, émettant des gémissements incohérents pareils à ceux d'un animal qui souffre. Puis quelqu'un me bourre les côtes de coups de poing.

J'ouvre les yeux. Le projecteur est éteint et Ramona est assise sur Sophie de la Faust Force ou la chose qui anime le corps de Sophie, lui cognant la tête contre le sol. Puis je me rends compte que ma douleur dans les côtes, c'est celle de Ramona : Sophie répond coup pour coup. Je roule sur moi-même et je me trouve face à Anna. Son visage pendouille comme un masque mal ajusté et ses yeux brillent faiblement dans la pénombre que les stores presque clos font régner dans la salle. Je tâtonne partout, empoigne le bord de la table et me fais glisser sur ses genoux. Elle veut me prendre la tête, mais ce qui est à l'intérieur d'elle ne sait pas très bien contrôler un corps humain et je roule de nouveau, tombe par terre sur les fesses (mon coccyx me le rappellera demain) et je me relève tant bien que mal.

La réunion jusque-là disciplinée se dissout dans la sorte de carnage qui ne peut survenir que lorsque la plupart des membres d'un comité de liaison international conjoint se transforment en zombies bouffeurs de cervelle. Heureusement, ce ne sont pas des zombies de Sam Raimi, mais seulement des fonctionnaires de niveau moyen dont le cortex cérébral a été brutalement effacé en présence d'une géométrie d'invocation de Dho-Nha (en l'occurrence, noyée dans le fondu entre deux diapos PowerPoint), permettant à quelques extradimensionnels bredouillants aléatoires de pénétrer. La moitié ne peuvent même pas se tenir debout et ceux qui le peuvent ne se montrent pas très empressés.

— Tu la tiens ? demandé-je à Ramona quand j'arrive à dépasser Anna (qui s'occupe de François en lui mâchouillant la main gauche), trébuchant presque sur mon portable.

— Elle se débat !

Je reçois au passage un coup de botte perdu et ça y est, je réussis à tomber sur Sophie, ce qui est bien ma chance. Elle lève sur moi un regard vide et émet un bruit funèbre, tel un chat qui veut rompre le cou à une bestiole poilue.

— Putain de merde, bouge-toi ! hurlé-je.

— Entendu. (Sophie se redresse sous moi et essaie de planter ses dents dans mon bras. Mais Ramona est prête avec une lancette tendue par un ressort et la lui plante en plein dans l'épaule.) Tu vas devoir lever les tects pour qu'on puisse sortir.

— Je vais... (C'est vrai. Ramona est une invitée. Je me redresse en titubant et fais un geste vers le sous-main devant le siège d'Anna,

saisis son marteau de président de séance et tambourine énergiquement sur la table.) En tant que dernier membre du quorum encore debout, je me nomme moi-même président à l'unanimité et déclare close la séance. (Cinq têtes, les yeux grouillants de vers d'un vert lumineux, se tournent pour me faire face.) L'école est finie. (Je fonce sur la porte, bousculant Ramona tandis que je tire sur la poignée.) Tu la tiens ?

— Oui. Prends-lui l'autre bras et remue-toi.

Sophie donne des coups de pied et se tortille sans mot dire, mais Ramona la tire par la porte que je referme derrière elles. Le loquet cliquette et Sophie devient complètement molle.

— Eh ! (Je regarde sur le côté.) Qu'est-ce que...

Ramona lâche l'autre bras et je chancelle.

— Tiens, quelle surprise, non ? remarque-t-elle en regardant Sophie qui s'étale sur la moquette de l'hôtel devant la porte. Elle est morte, Jim.

— Bob, rectifié-je automatiquement. Comment ça, elle est morte ?

— Programme de pilule empoisonnée, je suppose.

Je m'appuie contre le mur, la tête me tourne et j'ai la nausée.

— Il faut qu'on y retourne ! Les autres sont toujours là-dedans. Est-ce qu'on peut forcer le passage ? La boucle de contrôle, je veux dire. S'ils ont seulement outrepassé de façon éphémère...

Ramona tique et me regarde fixement.

— Tu arrêtes ? Ça n'a rien d'éphémère et on n'y peut rien...

— Mais elle est morte ! On doit faire quelque chose ! Et ils sont...

— Ils sont morts aussi. (Ramona m'observe avec une inquiétude évidente.) Tu es tombé sur la tête ou quoi ? Non, je l'aurais senti. Tu es un délicat, c'est ça ?

— On aurait pu les sauver ! Tu savais ce qui allait arriver ! Tu aurais pu nous prévenir ! Si tu n'avais pas eu tellement envie de savoir ce qui était enfoui dans la présentation... Merde, pourquoi t'as pas simplement piqué une copie pour la sortir toi-même ? Ce ne serait pas la première fois que ça se ferait, hein ?

Elle me laisse divaguer pendant une ou deux minutes jusqu'à ce que je me calme.

— Bob, Bob. C'est la première fois que ça arrive. Au moins, c'est la première fois que quelqu'un sort vivant d'une de ces présentations.

— Bon Dieu ! Alors pourquoi vous continuez à les faire ? (Je me rends compte que j'agite les bras comme un moulinet mais je suis trop bouleversé pour m'arrêter. J'ai l'impression horrible que si j'avais simplement suivi ma première intuition en tirant sur le fil du projecteur...) C'est un meurtre ! Laisser faire comme ça...

— On ne laisse pas faire. Mon... département... ne laisse pas faire. TLA vend du matériel informatique en dehors des États-Unis, Bob. Ils

vendent dans des endroits comme la Malaisie ou le Kazakhstan ou le Pérou, et en des lieux qui ne sont pas vraiment sur la carte, si tu me suis. On a entendu des bruits là-dessus. On a vu certaines des... retombées. Mais c'est la première fois qu'on est présent au démarrage. Sophie Frank nous avait été balancée par tes amis, si tu veux savoir. Ton Andy Newstrom nous avait mis au parfum. Elle se comportait bizarrement ces deux derniers mois. On t'a envoyé parce que, contrairement à Newstrom, tu es formé pour ce genre d'opération. Mais personne n'a pris les avertissements suffisamment au sérieux... à part ton service. Et le mien.

— Et que deviennent les autres ?

Elle me regarde, l'air sombre.

— Tu peux t'en prendre à Ellis Billington, Bob. Souviens-toi, s'il n'avait pas vendu du matériel informatique, ça ne serait jamais arrivé.

Puis elle se retourne et s'éloigne d'un air digne, me laissant seul et tremblant dans le couloir, avec un cadavre sur les bras et une salle de conférence verrouillée pleine de cadres zombies à expliquer.

CHAPITRE 4

La jet set

Mon départ est quelque peu différé. Je passe près de huit heures au poste de police le plus proche à me faire cuisiner par un fonctionnaire des Services généraux après l'autre. Au début, je crois qu'ils vont m'arrêter – tirer sur le messenger est un jeu de société bien connu des cercles de barbouzes – mais après quelques heures de tension, un changement s'opère dans le ton de l'interrogatoire. Quelqu'un en haut lieu a manifestement pigé ce qui se passait et prend les choses en main. « Vous feriez bien de quitter le pays dès demain, me conseille Gerhardt de Francfort, l'air sombre. Plus tard, nous aurons des questions à vous poser. Mais pas tout de suite. (Il hoche la tête.) Si jamais vous voyez Ms Random, expliquez-lui que nous avons des questions pour elle aussi, je vous prie. » Un flic taciturne me reconduit à mon hôtel, où une équipe de nettoyage des Services généraux a remplacé la porte de la salle de conférence par un morceau de mur aveugle flambant neuf. Je passe et repasse devant plusieurs fois sans chier dans mon froc, puis je me retire dans ma chambre sous bouclier occulteur et passe une nuit blanche à tenter de savoir ce que je vais faire. Non seulement le passé est un autre monde, mais il ne délivre pas de visa. Aussi, dès la première heure, je fonce au rez-de-chaussée pour sauter dans la voiture de location.

Un cauchemar d'assistance technologique m'attend au garage. Pinky va et vient au pas de l'oie avec un bloc-notes, l'air apparemment pressé tandis que le Cerveau est plongé jusqu'aux coudes dans la malle arrière avec un multimètre et un rouleau de ruban toilé.

— Quoi... Qu'est-ce... Bordel ! articulé-je difficilement, puis je m'appuie contre un pilier en béton.

— C'est top ! On a modifié cette Smart pour toi ! explique Pinky, tout excité. Il faut qu'on t'explique comment utiliser toutes ses ressources.

Je me frotte les yeux, incrédule.

— Écoutez, les gars, j'ai été attaqué par des zombies bouffeurs de cervelle et je dois prendre un vol pour Saint-Martin ce soir. Ce n'est pas le moment de me montrer vos joujoux. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi...

— Impossible, marmonne le Cerveau, la bouche pleine de boulons graisseux qui ont bizarrement l'air de sortir du collecteur.

— Angleton nous a dit de ne pas te laisser partir tant que tu n'as pas fini ton briefing ! claironne Pinky.

Pas moyen d'y échapper.

— Entendu, dis-je en bâillant. Remets juste ces boulons en place et je me tire.

— Regarde dans le coffre, ici. Ce que mes amis américains appellent *le mâââlle arrière*. Doucement, fais gaffe à ce tuyau ! Bien. Maintenant fais attention, Bob. On a ajouté un hôte Bluetooth sous le siège du chauffeur et un lecteur vidéo personnel reconfiguré pour Linux. Des écrans périphériques tous azimuts, cinq grammes de poussière de cimetière mélangée avec de l'huile de bergamote et de la langue de triton dans la prise de l'allume-cigare et un circuit Hamilton-Dee entièrement connecté collé sous la carrosserie. Tant que le contact est mis, tu es à l'abri des tentatives de possession. Si tu as besoin de te débarrasser d'un zombie sur le siège du passager, tu appuies sur le bouton de l'allume-cigare et tu attends la fumée magique. Tu as un téléphone portable, oui ? Avec Bluetooth et une boîte à sable Java ? Super, je te mailerai un applet – installe-le, couple ton téléphone au moyeu de la bagnole et tu n'as plus qu'à composer « 666 » pour que ta caisse vienne te retrouver, où que tu sois. Il y a un autre applet pour déclencher à distance toutes les contre-mesures de la bagnole, au cas où quelqu'un y aurait placé une pochette surprise.

Je secoue la tête, mais ça n'arrête pas de tourner.

— La fumée de zombie dans la prise de l'allume-cigare, un circuit Hamilton-Dee dans la carrosserie, et la voiture rapplique quand je l'appelle. Entendu. Eh, c'est quoi, ça ?

Il me tape sur la main quand je l'approche d'une bosse anguleuse fixée au levier de vitesse avec du ruban adhésif.

— Touche pas à ce bouton, Bob !

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe si je touche à ce bouton, Pinky ?

— La bagnole t'éjecte !

— Tu veux dire que le siège du passager s'éjecte ? ironisé-je.

Je commence à en avoir ras le bol de ces foutaises.

— Non, Bob, tu vas trop au ciné. La voiture t'éjecte.

Il passe la main dans le dos de mon siège et tapote le gros tuyau qui occupe le milieu de l'espace des bagages. Je déglutis.

— Ce n'est pas un peu... dangereux ?

— Là où tu vas, ça ne sera pas de trop, crois-moi. (Il me considère, sourcils froncés.) Le tube contient un moteur de fusée et une bobine de câble boulonnée au châssis. Les airbags dans les moyeux se gonflent quand l'accéléromètre croit que tu as atteint l'apogée, si tu ne les as pas déjà utilisés dans le mode de poursuite amphibie. Quoi qu'il arrive, ne pousse pas ce bouton quand tu es sous un tunnel ou à

couvert. (Je lève les yeux vers le plafond en béton du parking et je frémis.) Les airbags sont solidement fixés, si tu te poses sur l'eau, tu peux continuer ta route peinard. (Il remarque mon regard fixe, sceptique, et tapote le tube de la fusée.) T'inquiète, c'est parfaitement sécurisé... ça fait presque cinq ans qu'on utilise ce système sur les hélicos de combat.

— Bon sang... (Je ferme les yeux et me laisse aller contre le siège.) Mais c'est toujours une putain de Smart. Les Range Rover les emportent comme canots de sauvetage. Vous ne pourriez pas me dégoter une Aston Martin, par exemple ?

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'on devrait te filer une Aston Martin, même si on en avait les moyens ? D'ailleurs, je dois te rappeler de la part d'Angleton que c'est une bagnole de location qui vient de chez un de nos concessionnaires du secteur privé. Ne l'abîme pas, sinon tu auras affaire à la Chrysler Corporation. Tu as déjà dépassé notre budget pour les biens de consommation en bousillant ce Compaq pendant la réunion... À propos, il y en a un nouveau qui t'attend dans la valise dans le coffre. C'est une affaire importante : tu représentes la Laverie auprès de la Chambre Noire et quelques très gros bonnets de la Défense, avec la cravate de leur grande école et tout le tremblement.

— Moi, je sors du lycée polyvalent de North Harrow, dis-je, lessivé. Ils ne voulaient même plus nous voir porter des cravates quand les gars de première ont essayé de lyncher Brian le Spod.

— Au fait, tiens... (Pinky sort une grosse enveloppe.) Ton itinéraire, quand tu arrives au Princess Juliana Airport. Il y a un tailleur correct au centre commercial de Marina à qui on a faxé tes mensurations. Voyons... Tu portes à gauche ou... ?

J'écarquille les yeux et le regarde fixement jusqu'à ce qu'il flanche.

— Huit pile. (Je lève le nombre de doigts correspondants.) Sur vingt-quatre heures. Et je dois me taper ce foutu tas de tôle sur l'*Autobahn*...

— Pas de problème, intervient le Cerveau, qui se redresse enfin et s'essuie les mains sur un chiffon. Il faut qu'on mette la Smart en caisse si on veut l'expédier à Maho Beach demain... tu fais le trajet avec nous. (Il indique une fourgonnette Mercedes noire étincelante garée en face.) Ça va comme ça ?

Cool ! Je ne vais plus être mitraillé par des BMW. Les miracles arrivent parfois, même à la Laverie. J'opine.

— Alors on se bouge.

Je dors sur la majeure partie du trajet jusqu'à Francfort. Nous arrivons en retard à l'aéroport, ce qui n'est pas une surprise au vu des événements précédents. Mais Pinky et le Cerveau sortent de leurs

cartes d'accréditation une espèce de sésame officiel, ce qui nous permet de franchir deux chaînes de sécurité plus un contrôle de police pour débarquer sur le tarmac, puis ils me tendent une mallette et me lâchent au pied de l'escalier d'une passerelle. Celle-ci est accolée à un Airbus de la Lufthansa en partance pour Roissy-Charles-de-Gaulle avec une correspondance rapide. « *Schnell !* m'exhorte une hôtesse de l'air, harassée. Vous êtes le dernier. Venez par ici. »

Une heure et demie plus tard et après un transfert en salon VIP, je suis en classe affaires dans un A300 d'Air France en partance pour le Princess Juliana Airport. L'avion est à moitié vide. « Veuillez attacher vos ceintures et faire attention aux instructions avant le décollage. » Je ferme les yeux en même temps qu'on ferme les portes derrière moi. Puis quelqu'un me secoue l'épaule : c'est une hôtesse.

— Mr Howard ? On m'a demandé de vous signaler qu'il y a un accès Wi-Fi sur ce vol. Vous devez appeler votre bureau dès que nous aurons atteint notre altitude de croisière et que le signal lumineux de la ceinture de sécurité sera éteint.

Je reste sans voix. La Wi-Fi ? Sur un bahut trentenaire comme celui-là ?

— Bon voyage ! ajoute-t-elle en se redressant et elle retourne vers le fond de la carlingue. Sonnez si vous avez besoin de quelque chose.

Je somnole pendant les habituelles instructions au sol, me réveillant brièvement quand le bruit du moteur grimpe vers un rugissement tonitruant et que nous cahotons sur la piste. Je me sens anormalement fatigué, comme vidé jusqu'à la moelle et j'ai l'étrange impression que quelqu'un d'autre dort dans le siège vide à côté de moi, assez près pour poser sa tête sur mon épaule. Mais le siège voisin est inoccupé. Un trop-plein de Ramona ? Puis mes paupières se referment. Ce doit être la pression de l'appareil, le stress des derniers jours, à moins que le champagne de l'apéritif n'ait été drogué, parce que je fais alors un rêve des plus étranges. Je suis de retour dans la salle de conférence de Darmstadt et les stores sont tirés. Mais au lieu d'une pièce pleine de zombies, je suis assis à la table en face d'Angleton. Un Angleton au mieux à moitié momifié, jusqu'à ce que je voie ses yeux : ils sont durs comme des diamants et aussi pénétrants que la roulette du dentiste. En cet instant, ils sont la seule partie de lui que j'arrive à voir, parce qu'il est englouti dans l'ombre d'un projecteur de diapositives à l'ancienne qui éclaire le mur derrière lui. L'effet général est totalement sinistre. Je regarde par-dessus mon épaule, car je me demande où est passée Ramona, mais elle n'est pas là.

— Faites attention, Bob. Puisque vous avez eu le mauvais goût de traîner tellement sur mon précédent briefing qu'il s'est autodétruit avant que vous l'ayez fini, je vous en ai envoyé un autre. (J'ouvre la

bouche pour lui dire qu'il déconne carrément, mais les mots refusent de sortir. Un tect d'audit informatique, j'imagine, qui m'étrangle avec ma langue et crée la panique, mais juste à ce moment, mon larynx se détend et j'arrive à fermer les mâchoires. Angleton a un sourire sépulcral.) Le brave garçon.

J'essaie de dire : je t'encule, mais ça devient en sortant : j'écoute. À croire que j'ai l'autorisation de parler tant que je m'en tiens au sujet.

— Parfait. Ainsi je vous ai expliqué l'histoire du *Glomar Explorer* et les opérations JENNIFER et AZORIAN. Ce que je ne vous ai pas expliqué – cela ne doit pas dépasser vos rêves et l'intérieur de vos globes oculaires, surtout quand Ramona est réveillée – c'est que JENNIFER et AZORIAN étaient des paravents. Galops d'essai, expériences pratiques, couvertures, comme vous voulez. Pour récupérer des épaves sur le fond marin, dans les zones concédées à perpétuité aux BLUE HADES – Ceux des Profondeurs – par l'humanité aux termes du traité de l'Antarctique et celui des Açores.

Angleton fait une pause pour porter à ses lèvres le verre d'eau glacée posé à côté de son sous-main. Puis il pousse le bouton « Avancer » du projecteur. Clic clac.

— Voici une carte du monde dans lequel nous vivons, poursuit Angleton. Les zones roses sont celles où les humains ont le droit de vagabonder. Notre réserve, si vous voulez. Les continents balayés par un air aride et les eaux de surface des océans à basse pression et excessivement brillantes. Disons quelque trente-quatre pour cent de la superficie terrestre. Pour le reste, le territoire de Ceux des Profondeurs, il nous est permis de voguer au-dessus, mais c'est tout. Toute tentative pour coloniser les profondeurs de l'Océan rencontrerait une résistance telle que notre espèce n'y survivrait pas assez longtemps pour le regretter.

Je m'humecte les lèvres.

— Ah bon ? Ben quoi, ils ont des armes nucléaires ou quelque chose dans ce genre-là ?

— Pire, répond-il sans sourire. Ceci... (clic clac.)... c'est le Cumbre Vieja sur l'île de La Palma aux Canaries. C'est un des soixante-treize volcans ou montagnes situés au fond de l'eau – la plupart des autres sont plutôt des guyots immergés que des sommets à escalader – que les BLUE HADES ont préparés. Les trois quarts de l'humanité vivent à moins de trois cents kilomètres du littoral. S'ils finissaient un jour par perdre patience avec nous, Ceux des Profondeurs pourraient déclencher des glissements de terrain sous-marins. Le Cumbre Vieja à lui seul est prêt à déverser un dépôt de cinq cents milliards de tonnes de rochers sur le sol de l'Atlantique Nord, provoquant un tsunami de vingt mètres de haut quand il frapperait New York. Qui jouxterait les cinquante mètres en arrivant à Southampton. Si nous les provoquons,

ils peuvent faire plus de ravages qu'une guerre nucléaire généralisée. Et ils occupaient cette planète longtemps avant que nos ancêtres hominidés aient découvert le feu.

— Mais on a sûrement une force de dissuasion... ?

— Aucune. (Angleton a l'air implacable.) L'eau peut absorber l'énergie d'une explosion nucléaire beaucoup mieux que l'air. Ça vous donne une onde puissante, mais sans effets importants de chaleur ou d'irradiation : l'onde de choc a la capacité de réduire en bouillie les sous-marins, mais est beaucoup moins efficace contre les organismes aquatiques soumis à la pression ambiante. Nous pourrions leur faire du mal, mais pas autant, loin s'en faut, qu'ils peuvent nous en faire. Et pour le reste (il montre l'écran), ils pourraient nous effacer de la surface de la terre avant que nous parvenions à les découvrir s'ils en avaient envie. Ils disposent de technologies et d'outils que nous pouvons à peine concevoir. Ceux des Profondeurs, les BLUE HADES, sont une ramification d'une ancienne et puissante civilisation venue d'ailleurs. Certains d'entre nous soupçonnent que la menace d'un supertsunami est une façon de distraire l'attention. C'est comme un fantassin pointant la baïonnette de son fusil d'assaut sur un chasseur de têtes qui ne voit qu'une lame au bout d'un bâton. Et n'allez pas imaginer que vous pouvez les menacer : nous existons parce qu'ils n'ont aucune malveillance innée à notre égard, mais il est en notre pouvoir de changer ça si nous agissons inconsidérément.

— Alors c'était quoi au juste, JENNIFER ?

Clic clac.

— Une tentative déplacée pour mettre fin prématurément à la guerre froide en se procurant une arme au potentiel véritablement diabolique. Et dont vous n'avez pas besoin de connaître la nature précise pour le moment, au cas où vous voudriez poser la question.

J'observe une vue glauque. Il me faut quelques secondes pour comprendre que c'est le paysage boueux du plancher océanique. Disséminés sur les couches de vase se trouvent de petits objets irréguliers, certains ronds, d'autres longs. Deux secondes de plus et mon cerveau capte que ce que j'ai sous les yeux, c'est un cimetière marin de crânes, de fémurs et de côtes. J'ai l'impression que tous ne sont pas entièrement humains.

— La mer des Caraïbes recèle de nombreux secrets. Ce champ de vase recouvre une couche profonde, riche en hydrate de méthane. Quand une force déstabilise les dépôts, les bulles remontent des profondeurs, comme le dioxyde de carbone libéré par les eaux stagnantes du lac Nyos au Cameroun. Contrairement au lac Nyos, le gaz n'est pas contenu par le sol, aussi se dissipe-t-il une fois à la surface. Il n'y a pas de menace d'asphyxie, mais si vous êtes pris en bateau au-dessus d'une projection gazeuse, l'eau sous la quille se

transforme en gaz qui vous envoie directement rejoindre le royaume des sirènes. (Angleton s'éclaircit la gorge.) Les BLUE HADES ont un moyen pour réapprovisionner ces dépôts et déclencher ces jets. Ils s'en servent pour empêcher les hominidés envahissants que nous sommes de se mêler de choses qui ne les regardent pas, tel l'établissement de Witches' Bank en mer du Nord... et les fonds du triangle des Bermudes.

Je déglutis.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas ?

— Certaines des tranchées océaniques les plus profondes de la terre. Et certaines des installations les plus grandes des BLUE RADES à notre connaissance. (Angleton a l'air d'avoir mordu dans un citron qu'il aurait pris pour une orange.) Ça ne nous dit pas grand-chose... la plupart de leurs sites ne nous sont connus que par la détection des neutrinos et la sismologie. La portion de la biosphère que nous comprenons se limite aux eaux de surface et aux masses continentales, mon garçon. Sous deux kilomètres d'eau, et plus encore sous la discontinuité de Mohorovicic, c'est une autre chanson.

— Le Moho... quoi ?

— Sous les plaques continentales sur lesquelles nous vivons... sous la discontinuité se trouve la croûte supérieure. Vous n'avez pas fait de géographie à l'école ?

— En fait... (J'ai passé la plupart des cours de géographie à roupiller, griffonner des continents imaginaires au dos de mes cahiers ou essayer d'avoir le cran de filer un message à Lizzie Graham dans la rangée voisine. À croire que ces cours ratés vont me rattraper et me le faire payer.) En deux mots, voyons si je vous ai bien compris. Ellis Billington a acheté un bateau espion de la CIA conçu pour explorer le territoire des BLUE HADES. Il a une habilitation de sécurité d'assez haut niveau pour savoir de quoi il est capable et ses gens essaient de suborner diverses organisations de renseignements, comme à Darmstadt. Il a l'air de jouer son va-tout, et tout ça vous paraît louche de même qu'à la Chambre Noire, ce qui explique que je me retrouve avec Ramona. Je m'en tire comment jusque-là ?

Angleton opine discrètement du bonnet.

— Je vous rappellerai que Billington a une immense fortune et trempe dans un nombre d'affaires pharamineux. Par exemple, par le biais de sa femme actuelle – la troisième –, il possède un empire dans les cosmétiques et la haute couture. En plus d'entreprises d'informatique, il possède des intérêts dans la banque, l'aviation, la navigation. Votre mission à vous et à Ramona est de vous rapprocher de Billington. L'idéal serait que vous arriviez à vous faire inviter à bord de son yacht, le *Mabuse*, pendant que Ramona resterait en contact avec vos renforts et le chef de station local. Vos techniciens

seront Pinky et le Cerveau, votre homme de main, ce sera Boris, et votre contact sera notre chef de station dans les Caraïbes, Jack Griffin. Officiellement, il est votre officier supérieur et vous serez sous ses ordres pour les questions non opérationnelles, mais c'est moi votre supérieur hiérarchique, pas lui. Officieusement, Griffin est à la retraite – prenez tout ce qu'il dit avec des pincettes. Votre boulot consiste à approcher Billington, rester en contact avec nous et être prêt à agir si (et quand) on décide de l'épingler.

Je fais un effort pour ne pas geindre.

— Pourquoi c'est moi qu'on envoie sur ce yacht ? Pourquoi pas Ramona ? Je pense qu'elle serait rudement meilleure sur le terrain des opérations. Ou ce chef de station local ? Après tout, pourquoi ce n'est pas l'AIVD qui s'en charge ? C'est leur territoire...

— Ils ont fait appel à nos services. Tout ce que je peux dire pour le moment, c'est que nous avons une compétence en informatique qu'ils n'ont pas. Et il faut que ce soit vous et pas Ramona. *Primo*, vous êtes un être autonome, un natif de ce continuum : ils ne peuvent pas vous coincer dans une courbe de Dho-Nha ni vous attacher à une grille d'incantation. Et *secundo*, il faut que ce soit vous parce que ce sont les règles du jeu de Billington. (Angleton a l'air effrayant.) Ce type est un flambeur, Bob. Il sait exactement ce qu'il fait et comment esquiver nos forces. Il reste à l'écart des blocs continentaux, utilise des jeux de hasard avant de passer à l'acte, dort à l'intérieur d'une cage de Faraday sur un bateau à la quille plaquée argent. Il nous fait marcher comme un seul homme. Je ne suis pas libre de vous dire de quoi il s'agit, mais il faut que ce soit vous, pas Ramona ni personne d'autre.

— Est-ce qu'on a une idée de ce qu'il concocte ? Vous avez dit quelque chose à propos d'armes...

Il me fixe d'un regard d'acier.

— Faites attention, Bob. La présentation va commencer.

Et cette fois je ne peux pas réprimer le gémissement, parce que c'est un autre de ses putains de diaporamas et si vous avez trouvé que PowerPoint était d'un ennui à crever, c'est que vous n'avez pas eu à supporter une heure d'Angleton monologuant derrière un projecteur brûlant.

Diapo 1 : Photographie de trois hommes en costard avec les revers démesurés et les cravates larges du milieu des années soixante-dix. Ils se tiennent devant une masse confuse qui ressemble à un bâtiment, probablement un préfabriqué. Tous trois portent un badge agrafé à leur poche poitrine.

— Celui de gauche, c'est moi : vous n'avez pas besoin de savoir qui sont les deux autres. Cette photo a été prise en 1974 quand j'ai été affecté comme agent de liaison à l'opération AZORIAN...

officiellement en tant qu'observateur du MI-6, mais vous connaissez la routine. Le bâtiment devant lequel je me tiens est...

Diapo 2 : Une vue prise vers l'arrière sur le pont d'un énorme vaisseau. À gauche, il y a une structure gigantesque qui rappelle une plate-forme de forage en mer avec des tas de tuyaux empilés devant. Juste à l'avant, à la poupe, se trouve la structure entrevue sur la diapo précédente : une cabane de chantier mobile, surélevée sur le pont, le toit hérissé d'antennes. Derrière celui-ci, une antenne parabolique se dessine devant la superstructure du bateau.

— Nous sommes ici à bord du *Hughes Glomar Explorer* lors de son expédition désastreuse pour tenter de renflouer le sous-marin soviétique K-129 classe Hôtel à engin balistique. Baptisée opération JENNIFER l'affaire donna lieu à des fuites dans la presse de la part de quelqu'un agissant sur des ordres non officiels de la part du directeur du Bureau du renseignement naval – la bonne vieille guerre des services – pour culminer avec l'enfer du Watergate au milieu de 1975. J'ai dit que l'opération JENNIFER avait été un flop. Officiellement, la CIA n'a récupéré que les dix premiers mètres du souf ou à peu près, parce que la partie arrière s'est rompue. En réalité...

Diapo 3 : Photographie en noir et blanc avec du grain, manifestement prise à partir d'un écran de télévision : une longue structure cylindrique saisie dans les griffes d'une énorme pince. D'en bas, de minces serpentins lumineux montent vers elle.

— Les BLUE HADES ont pris ombrage de cette intrusion sur leur territoire et ont décidé d'exercer leur droit de récupération conformément à l'article cinq, clause IV du Traité de l'Atlantique Nord. D'où les tentacules. Maintenant...

Diapo 1 (répétition) : Cette fois, l'homme du milieu est entouré d'un trait de surligneur rouge.

— Le type du milieu, c'est Ellis Billington tel qu'il était il y a trente ans. Ellis était brillant mais pas très sociable en ce temps-là. Il était attaché à l'équipe B en tant qu'observateur chargé d'étudier les circuits de la machine à chiffrer qu'on espérait récupérer dans la salle de contrôle du sous-marin. Je ne lui ai pas trop prêté attention à l'époque, ce qui était une erreur. Il avait déjà son habilitation de sécurité et après la déconfiture de l'opération JENNIFER, il est parti pour San José où il a monté une petite affaire d'électronique et de software.

Diapo 4 : Un circuit imprimé d'aspect rudimentaire. Plutôt qu'en fibre de verre, il semble être fait dans un contreplaqué trop longtemps soumis aux effets de l'eau de mer et qui s'est donc gauchi. Les alvéoles des tubes électroniques en parsèment la surface, l'un d'eux contenant encore la base brisée d'un composant : un foisonnement de diodes et de résistances relie l'ensemble à une curieuse forme étoilée en or qui

recouvre la plus grande partie du support.

— Ce support a été prélevé sur une machine onéromantique à circonvolutions Model-60 de fabrication GRU. Comme vous pouvez le voir, il a passé trop de temps sous l'eau pour sa santé. Ellis a inversé le schéma de base et reconstitué la topologie d'un faux vide que les valves avaient supprimé. À propos, ce ne sont pas les tubes à vide classiques – le déséquilibre des isotopes dans les manchons de verre additionnés de thorium donne à penser qu'ils ont été purgés par exposition à une fonction bouclier primitif antisillage, probablement présent à bord du satellite *Spoutnik-3* similaire à celui mis sur orbite en 1960. Cela a dû leur donner une pression d'amorçage d'un ordre de grandeur six fois supérieur à tout ce qui existait sur terre à l'époque, pour environ deux millions de roubles le tube, ce qui laisse à penser que quelqu'un à la direction scientifique du GRU voulait vraiment donner un signal clair, au cas où ça n'aurait pas été évident. Nous savons à présent qu'ils avaient d'ores et déjà réussi à déchiffrer la thèse de Turing à cette époque et étaient bien avancés en ce qui concerne les analyseurs métasyntactiques énochiens modifiés. Bref, le jeune Billington conclut que le Model-60 OCE, code de l'OTAN « Poussière de tombe », devait permettre de communiquer avec les morts. Des morts récents, de toute façon.

Diapo 5 : Un cercueil ouvert contenant un cadavre. Le corps est en partie momifié, les paupières enfoncées dans les orbites creuses et la mâchoire pendante aux lèvres rétractées.

— Nous ne savons pas exactement ce que faisait un système « Poussière de tombe » à bord du *K-129*. Selon une théorie qui avait la supercote auprès de nos amis du Bureau du renseignement naval à l'époque, cela avait à voir avec le système de commandement et de contrôle de la deuxième frappe *post mortem* de l'ex-Union soviétique qui devait permettre au commissaire politique du sous-marin de demander des instructions au Politburo quand il avait réussi à couper une tête. Ils étaient très attentifs à maintenir la bonne chaîne de commandement à l'époque. Mais cette théorie a un *hic* : c'est de la foutaise. Selon notre propre analyse, après l'événement je devrais préciser que la Chambre Noire s'est montrée notoirement réticente à partager le schéma conceptuel « Poussière de tombe », de sorte qu'on a dû avoir recours à la vision à distance pour se le procurer –, Billington a sous-estimé d'un coefficient d'au moins mille la capacité de retour en arrière de l'interrogateur « Poussière de tombe ». On nous avait dit qu'on ne pourrait établir le contact qu'avec des morts récents, au cours du dernier million de secondes. En fait, on pouvait remonter jusqu'à Toutankhamon sur ce générateur. À notre avis, les Soviets projetaient de s'entretenir avec quelque chose qui était mort depuis un sacré bout de temps, quelque part sous l'océan.

Diapo 6 : Un sous-marin russe, amarré près d'un quai. Dans le lointain, des montagnes aux cimes enneigées se profilent de l'autre côté d'un cours d'eau.

— Le *K-129* était un assez vieux rafiot quand il a sombré. En fait, deux ans plus tard, les Soviétiques ont retiré de la circulation le dernier de leurs engins de cette catégorie – sauf un des jumeaux du *K-129*, qu'on a conservé pour des opérations à couvert. En tant que sous-marin à engin balistique, il disposait d'une vaste cale qui pouvait être modifiée pour accueillir d'autres charges utiles et en tant que diesel-électrique, il pouvait circuler sans bruit dans les eaux du littoral. Les diesels-électriques sont encore appréciés aujourd'hui pour cette même raison : quand ils fonctionnent sur le jus de la batterie, ils sont encore plus silencieux qu'un engin nucléaire, qui doit faire marcher sans arrêt les pompes du liquide de refroidissement du réacteur. Sans la section arrière – y compris la chambre des missiles –, on ne pouvait que supposer que le *K-129* avait déjà été reconverti pour une mission d'infiltration. Toutefois...

Diapo 7 : Un paysage gris flou photographié d'en haut. Une structure, manifestement artificielle, occupe le milieu de l'image : une forme cylindrique qui n'est pas sans rappeler un sous-marin, mais dépourvue de massif et équipée d'une curieuse capsule conique terminale couverte d'aspérités. La coque est visiblement endommagée, non pas déformée mais éventrée comme sous l'effet d'une forte pression interne. Néanmoins, on y reconnaît clairement un abri artificiel.

— Nous croyons que c'était là la véritable cible de l'opération ratée du *K-129*. Elle est située sur le plancher du Pacifique, à quelque six cents milles nautiques au sud-ouest de Hawaï et, nullement par hasard, sur la trajectoire du *K-129* avant la malencontreuse explosion qui a entraîné la perte du sous-marin et de tout l'équipage.

Diapo 8 : Pas une photographie mais une image de synthèse du relief en fausses couleurs au fond du Pacifique, au sud-ouest de Hawaï. L'image comporte des courbes de niveau pour donner la profondeur et des couleurs pour indiquer d'autres particularités. Des taches d'un rouge violent ponctuent les fonds – à part un seul, beaucoup moins profond.

— Les spectroscopes imageants à neutrinos de faible pesanteur transportés à bord du satellite d'observation des ressources de la planète SPAN 2 sont un bon moyen pour localiser les colonies des BLUE HADES. Pour des raisons évidentes, les BLUE HADES ne font pas un emploi considérable de l'électricité pour leur usage domestique et présumé industriel. Monsieur Volt et Herr Ampère ne sont pas des amis quand vous vivez sous cinq kilomètres d'eau salée. Les BLUE HADES semblent plutôt contrôler des états de matière condensée

inaccessible en variant la constante de la structure fine et les photinos à effet de tunnel – associés aux photons supersymétriques possédant une masse non nulle entre des nodules dont ils veulent faire des choses. Les émissions de neutrinos avec un spectre très caractéristique, contrairement à tout ce que nous recevons du soleil ou de nos propres réacteurs nucléaires, en sont un effet secondaire. C'est un balayage à grande résolution du secteur autour du K-129 et de Hawaï. Comme vous voyez, ce point isolé peu profond – à proximité de l'endroit où le K-129 a sombré – est assez fort. Il y a une source d'énergie active par ici et elle n'est pas reliée au reste de la grille des BLUE HADES pour autant qu'on puisse le savoir. Au passage, je vous signale que le site est classé top secret sous le nom de code JENNIFER MORGUE et est connu comme le site 1.

Diapo 9 : Une paroi rocheuse, visiblement l'intérieur d'une mine, est éclairée par des projecteurs. Des ouvriers en combinaisons et casques l'entourent et s'acharnent manifestement sur quelque chose – sans doute un fossile – avec de petits outils.

— Comme vous pouvez le voir, ce n'est pas un spécimen des BLUE HADES. C'est un autre paléosiphon : cette photo a été prise en 1985 dans la mine profonde de Longannet à Fife, tout près de chez nous. Longannet – de même, en fait, que le reste de l'industrie minière souterraine britannique – a mis la clé sous la porte il y a un certain temps, officiellement pour des raisons économiques. Cependant, vous auriez raison de conclure que la présence de monstres comme celui-là a été un des facteurs en jeu. C'est en fait un cadavre de DEEP SEVEN et il semble avoir subi une sorte de vitrification *post-mortem* ou peut-être une hibernation dont il n'a pas réussi à sortir il y a approximativement sept millions d'années. Nous croyons que les DEEP SEVEN sont à l'origine de ce qui est arrivé aux machines de JENNIFER MORGUE et de l'anomalie de neutrinos sur la diapo précédente. Nous savons fort peu de choses sur les DEEP SEVEN sauf qu'ils semblent être polymorphes, occupent des secteurs de la croûte terrestre à proximité des régions polaires et qu'ils terrifient les BLUE HADES.

Diapo 10 : Un plan rapproché de la structure cylindrique de la diapo 7. Des réseaux complexes de calligraphie incrustée – ou peut-être des schémas de connexions – couvrent les parois de la machine, troublants par leur non-linéarité. Sur un bord de l'image, l'extrémité conique est visible et sur le gros plan, on peut voir que c'est une lance conique avec un bord tranchant qui tourne autour en spirale.

— Voici notre plan le plus rapproché de JENNIFER MORGUE site 1. Celui-ci présente un risque évident à ce jour encore : le K-129 a sombré en l'inspectant, et plusieurs véhicules sous-marins à télécommande envoyés par le Bureau du renseignement naval américain ont subi le même sort. C'était la deuxième cible de

l'opération AZORIAN/JENNIFER avant que le scandale n'éclate. C'est une cible assez récalcitrante parce qu'il semble y avoir une sorte de zone défensive tout autour, probablement acoustique. Tout ce qui entre dans un rayon de deux cent soixante mètres arrête de fonctionner. (Si vous regardez vers l'angle en haut à droite de cette photo, vous verrez l'épave d'un précédent visiteur.) Notre théorie actuelle est qu'il s'agit soit d'un vestige des DEEP SEVEN soit d'un système des BLUE HADES conçu pour empêcher les incursions des DEEP SEVEN. Nous pensons que les Soviétiques voulaient entrer en contact avec les DEEP SEVEN par le biais du système « Poussière de tombe » sur le K-129. Et qu'ils ont foiré de façon spectaculaire.

Diapo 11 : Une photographie assez semblable d'une autre machine, qui paraît cette fois beaucoup moins gravement endommagée. Un flanc arrondi présente un trou déchiqueté et la photo est prise d'une distance beaucoup plus rapprochée, mais sinon, la coque est intacte.

— Voici une épave similaire, située près de l'extrémité nord de la faille de Porto Rico, à environ quatre kilomètres de profondeur sur un plateau calcaire. JENNIFER MORGUE site 2 semble avoir été endommagé, mais le même champ d'exclusion est encore en place et reste opérationnel. L'enquête préliminaire avec un véhicule à télécommande a mis au jour...

Diapo 12 : Une vue très sombre, avec beaucoup de grain, prise à travers le trou déchiqueté dans le flanc de la carcasse. Il semble y avoir une structure rectangulaire à l'intérieur. De curieux objets arrondis l'entourent, dont certains évoquent la forme d'organes internes.

— Cette structure paraît contenir – ou même être composée – des vestiges de DEEP SEVEN vitrifiés ou préservés autrement. Vous noterez la ressemblance entre cette structure et une sorte de cockpit : nous pensons qu'il s'agit d'une foreuse de la croûte terrestre profonde ou du manteau supérieur, ce qui en fait probablement l'équivalent d'un aquarium ou d'une combinaison spatiale pour les DEEP SEVEN. Nous ne sommes pas vraiment sûrs de ce qu'elle fait là, mais nous sommes maintenant extrêmement intrigués par l'intérêt qu'Ellis Billington lui porte. Il a acheté l'*Explorer* et a dirigé des essais en mer d'une sorte de véhicule contrôlé à distance et logé à l'intérieur. Notre interprétation Intel des opérations de Billington reste d'une pauvreté alarmante, mais nous croyons qu'il a l'intention de tenter de soulever, voire d'activer, l'épave des DEEP SEVEN. Sa connaissance des systèmes « Poussière de tombe » nous donne à penser qu'il pourrait envisager de récupérer des informations auprès des DEEP SEVEN morts qui sont à bord et la direction de cette opération semble indiquer qu'il a une idée de ce qu'il fabrique.

« Je n'ai pas l'intention à ce stade de me lancer dans des palabres

interminables sur les conséquences que cela aurait d'aller embêter les ChtonienS – pardon, les DEEP SEVEN. Ou de se trouver pris dans un sandwich géopolitique à la con entre les DEEP SEVEN et les BLUE HADES. Qu'il me suffise de dire que protéger la neutralité collective de l'espèce humaine est une haute priorité pour ce service et que cela devrait être votre unique préoccupation dans les jours à venir.

« Cela dit, en résumé, votre mission est de vous rapprocher de Billington et de découvrir ce qu'il a en tête concernant JENNIFER MORGUE site 2. Puis vous nous le direz afin que nous puissions agir en conséquence pour l'empêcher d'aller enquiquiner les BLUE HADES ou les DEEP SEVEN. S'il réveillait les anciennes horreurs endormies, je devrais en avertir le secrétaire particulier et le comité de surveillance du Contre-espionnage conjoint pour qu'ils puissent expliquer l'affaire CAUCHEMAR VERT au comité Cobra présidé par le Premier ministre, et je ne doute pas qu'ils trouveraient cela fort fâcheux. L'Angleterre compte sur vous, Bob, alors tâchez de ne pas foutre le bordel comme d'habitude. »

Angleton disparaît en fondu pour laisser la place à un sommeil plus normal, ponctué de vagues échos de coups incessants dans un énorme lit d'hôtel. Je finis par me réveiller pour m'apercevoir que le film projeté dans l'avion est terminé et que nous sommes au milieu de je ne sais où. L'Airbus fend les cieux limpides au-dessus de l'Atlantique, qu'il hante très haut au-dessus des galions chargés d'or engloutis dans la mer des Caraïbes. Je m'étire sur mon siège, essaie de faire passer mon torticolis en me massant la nuque et je bâille. Puis je rallume mon portable. Presque aussitôt, la fenêtre de conversation de Skype se met à vibrer pour réclamer mon attention. Vous avez reçu un appel vocal, dit le message.

Un appel vocal ? Putain, bien sûr... dans ce monde extraordinaire, impossible d'échapper à Internet, même à treize mille mètres d'altitude. Je bâille de nouveau et branche mes écouteurs en essayant d'échapper à l'influence du sommeil de Ramona qui pèse vaguement sur moi. Je visualise l'écran. C'est Mo et comme elle est aussi branchée sur Skype, je l'appelle.

— Bob ?

Sa voix grésille un peu. Le signal est retourné à l'avion par le satellite et il y a un temps de latence énorme.

— Mo, je suis en avion. Tu es au Village ?

— Oui, Bob, je suis au Village. Je repars demain. Écoute, tu m'as posé une question hier. J'ai mené ma petite enquête perso et cette histoire d'intrication de la destinée est vraiment une horreur. Ils te l'ont déjà faite ? Sinon, fiche le camp tout de suite. Vous allez partager vos rêves, et ça va s'accompagner de télépathie, mais le pire, c'est que

ça va de pair avec une fuite de réalité. Tu finis par prendre certains aspects de ton ou ta partenaire d'intrication et vice versa. S'il est tué, tu risques de tomber raide sur-le-champ. Et si ça dure plus de deux semaines, ça va au-delà du partage des pensées, tu peux finir par fusionner définitivement avec l'autre. La bonne nouvelle, c'est que l'intrication peut être brisée par un rituel relativement simple. La mauvaise, c'est qu'il faut que les deux parties coopèrent pour y arriver. Tu as un moyen de t'en sortir ?

— Trop tard. Ils l'ont faite hier...

— Merde. Mon chéri, combien de temps te faudra-t-il pour comprendre que quand ils te demandent un service, tu dois prendre tes jambes à ton cou et...

— Mo ?

— Oui, Bob.

— Je sais. (Ma gorge se serre et j'arrête de parler un instant.) Je t'aime.

— Oui. (Sa voix est faible à l'extrémité de la connexion Internet.) Moi aussi...

C'est trop douloureux à entendre.

— Elle dort.

— Elle ?

— Le démon. (Je regarde autour de moi, mais il n'y a personne dans la rangée devant moi et je suis juste devant la cloison entre la classe affaires et le bétail.) Ramona. Un agent de la Chambre Noire. Je ne...

C'est trop pénible : j'essaie de trouver un autre moyen pour aborder la question.

— Elle t'a fait du mal ?

Le ton de Mo est assez froid pour me glacer l'oreille.

— Non. (Pas encore.) Je ne veux pas que tu t'approches d'elle, Mo. Ce n'est pas sa faute. Elle est autant une victime là-dedans que...

— Foutaises, mon chou. Je veux que tu lui dises de ma part que si jamais elle croit pouvoir te tourner autour, je lui briserai les os...

— Mo, arrête ! (Je baisse la voix.) N'y pense même pas. Ne te mêle pas de ça, tu le regretterais. N'y touche pas. Attends que ce soit réglé et on ira en vacances quelque part pour oublier tout ça.

Une pause. Je me raidis à l'intérieur en espérant malgré tout que ça va passer. Finalement :

— C'est ta décision personnelle et je ne peux pas t'en empêcher. Mais je te préviens : ne les laisse pas jouer au con avec toi. Tu sais comment ils se servent des gens, ce qu'ils m'ont fait, hein ? Ne les laisse pas te faire ça, à toi aussi. (Un soupir.) Alors pourquoi ils t'envoient ?

Je déglutis.

— Angleton dit qu'il a besoin de moi pour pénétrer à l'intérieur de cette opération et je crois qu'il veut un canal de communication impossible à capter avec le contrôleur de terrain. Tu lui as demandé de quoi...

— Pas encore. Tiens bon, mon cœur. Je boucle ici et je dois être de retour demain à Londres : j'aurai tiré les vers du nez à Angleton avant le coucher du soleil. Où il t'envoie ? Qui tu as comme renforts ?

— Je suis en route pour le Princess Juliana Airport à Saint-Martin et je descends au Sky Tower, à Maho Bay. Il a envoyé Boris, Pinky et le Cerveau pour s'occuper de... (Je me rends compte brusquement où ça m'entraîne. Je suis un peu dur à percuter.) Écoute, ce n'est pas la peine d'essayer de...

— Je prends le premier vol, j'ai juste besoin de me poser le temps de dévaliser Harry, à la compta. L'enfer sera froid avant que je confie ta peau à ces...

— Ne fais pas de... !

Je vois le topo, d'abominables visions qui montent des profondeurs contorsionnées de mon subconscient. Mo se rend-elle compte de ce que signifie mon intrication avec Ramona ? Je déteste penser à ce qu'elle fera si elle le comprend et si Ramona se trouve sur le même continent. Mo est une personne très tactique. Tactile aussi – passionnée, fougueuse et capable de penser en dehors des chemins balisés – et si vous lui montrez un obstacle, elle a une tendance gênante à foncer droit dessus. C'est ainsi qu'elle a abouti à la Laverie, après tout : en faisant une feinte autour de la Chambre Noire pour atterrir tout droit dans le giron de notre organisation. Je l'aime profondément, mais l'idée de la voir surgir dans ma chambre d'hôtel et d'essayer de ne pas la toucher pendant que je suis empêtré dans ce pétrin avec Ramona me fout les boules. Ce n'est pas exactement une minable aventure extra-conjugale classique, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme, si je couchais vraiment avec Ramona. Mais ça risque tout autant de m'exploser en pleine poire – et cela, avant de prendre en compte des petits détails supplémentaires comme le fait que Ramona est la manifestation corporelle d'une entité démoniaque de par-delà l'espace-temps et Mo, une sorcière dotée de grands pouvoirs.

— Tu t'éloignes. Tiens bon ! Je te vois après-demain !

Il y a de la friture, puis la connexion est coupée. Je regarde fixement l'écran un moment, puis j'avale à vide et presse le bouton du service.

— J'ai besoin d'un verre, dis-je. Une vodka-Martini frappée. (Puis j'ajoute, d'instinct :) Non remuée.

C'est tout moi.

Je passe une bonne partie du reste du vol à essayer résolument de me soûler. Je sais qu'on n'est pas censé faire ce genre de chose quand

on vole dans une cabine pressurisée – on se déshydrate, la gueule de bois est pire – mais je m'en tape. Quelque part près de l'Islande, Ramona se réveille et grogne contre moi parce que j'ai pollué son cortex cérébral d'un trop-plein d'alcool, mais soit je parviens à me barricader à l'intérieur sans elle, soit elle décide de me donner ma journée pour mauvaise conduite. Je fais, complètement bourré, une partie de Quake sur mon Treo, puis je m'endors en lisant un mémorandum interminable discutant de mes responsabilités dans la dévalorisation du matériel et les demandes annulées à la suite d'opérations de confinement appropriées sur le terrain. Je ne veux pas être celui qui doit rendre des comptes aux Auditeurs à cause d'un formulaire PT-411/E déclassé, mais le fichu truc semble être protégé par un champ de stupéfaction, et chaque fois que je le regarde, mes paupières tombent comme des barrières de protection contre l'explosion.

Je me réveille une demi-heure avant l'atterrissage avec un marteau-piqueur sous le crâne et sur la langue, le goût d'une souris morte. L'immense plage de Maho est cernée d'hôtels : la mer est d'un bleu improbable tel un accident dans un laboratoire de chimie. La chaleur me happe comme un four géant quand je descends en chancelant les marches jusqu'au béton près du terminal. La moitié des passagers sont des vieux croulants, et le reste, des nazis du surf et des débiles de la plongée, pareils à des figurants effectuant un bout d'essai pour un épisode d'*Alerte à Malibu*. Une force de frappe de lutins suspendus dans l'air plonge et titube autour de moi sur des propulseurs de poche quand ils ne jouent pas au polo sur mon crâne avec des maillets en caoutchouc. Il est deux heures de l'après-midi ici, environ six heures à Darmstadt et ça fait une douzaine d'heures que je voyage. Le costume que je porte depuis la réunion au Hyatt semble s'être bizarrement raidi, comme s'il s'était transformé en un exosquelette. Je me sens, si je peux parler crûment, comme une merde. Aussi, une fois que j'ai récupéré mes bagages, je suis profondément soulagé de voir un vieux fossile qui tient en l'air un morceau de carton où est inscrit HOWARD-SERVICES LAVERIE CENTRALE.

Je mets le cap sur lui.

— Bonjour. Je suis Bob. Et vous êtes... ?

Il me toise des pieds à la tête comme si j'étais quelque chose qu'il vient de décoller de sa semelle. J'attends. La cinquantaine, très british dans le genre conservé dans le gin fin d'Empire – costume tropical léger, cravate militaire et moustache postiche en cire, il a l'air de sortir tout droit d'un film de la Merchant-Ivory.

— Mr Howard. Votre carte d'accréditation, s'il vous plaît.

— Oh...

Je fouille dans ma poche un moment le temps de trouver l'objet, puis je l'agite vaguement dans sa direction. Sa joue se crispe.

— Ça ira. Je suis Griffin. Suivez-moi... (Il se tourne et s'éloigne à grands pas vers la sortie.) Vous êtes en retard.

Comment ça, en retard ? Mais je viens à peine d'arriver. Je me dépêche de le suivre en essayant de ne pas me cogner contre les murs.

— On va où ? lui demandé-je.

— À l'hôtel. (Je le suis dehors et il agite un bras d'un geste péremptoire. Une Jaguar XJ6 vieille mais en bon état se gare et le chauffeur saute à terre pour ouvrir la portière.) Montez. (Je tombe presque sur le siège, mais j'arrive à amortir le choc de ma mallette juste à temps pour protéger mon portable. Griffin claque la portière derrière moi puis s'installe devant à la place du passager et frappe contre le tableau de bord.) Au Sky Tower ! Et que ça saute !

Je ne peux me retenir, mes quinquets se ferment. La journée a été longue et mon petit roupillon à bord de l'Airbus ne m'a pas franchement retapé. J'ai la tête qui tourne quand la Jaguar démarre sur la route fraîchement goudronnée. La chaleur est oppressante, malgré l'air conditionné qui marche à fond la caisse, et j'arrive juste à rester éveillé. Apparemment quelques secondes plus tard, nous nous garons devant un gros bloc en béton et quelqu'un ouvre ma portière.

— Allez, sortez, sortez !

Je cligne des yeux et me force à me lever.

— Où on est ?

— L'hôtel Sky Tower, j'ai fait la réservation et j'ai passé en revue la chambre. Votre équipe sera basée dans une villa de location quand elle arrivera – c'est également arrangé. Venez.

Griffin me fait passer devant la réception, devant un présentoir bourré de Barbies distribuant des échantillons gratuits de produits cosmétiques, puis entrer dans un autre couloir d'hôtel anonyme décoré au hasard de meubles en rotin. Nous finissons dans une chambre d'hôtel tropicale façon décorateur d'entreprise, mobilier anonyme trois étoiles plus une porte-fenêtre donnant sur un balcon croulant sous la végétation en pot. Un ventilateur de plafond tourne paresseusement sans aucun effet sur la chaleur.

— Asseyez-vous. Non, pas ici. Là. (Je m'assois, réprime un bâillement et essaie de m'obliger à le regarder. Soit il est renfrogné, soit il est inquiet.) Quand doivent-ils arriver, au fait ? demande-t-il.

— Ils ne sont pas encore là ? Dites, vous n'êtes pas censé me montrer la vôtre, de carte ?

— Bah... (Sa moustache tressaute, mais il plonge la main dans sa poche poitrine et en sort une chose dans laquelle quiconque s'attendant à voir une carte d'accréditation reconnaîtra un permis de conduire ou un passeport. Il y a une légère odeur de soufre dans l'air.)

Vous n'êtes pas au courant ?

— Au courant de quoi ?

Il me dévisage d'un œil aigu, puis apparemment se décide.

— Ils sont en retard, marmonne-t-il. Foutu bordel. (Plus fort.) Gintonic ou whisky-soda ?

J'ai toujours des élancements dans la tête.

— Vous n'auriez pas un verre d'eau ? quémandé-je avec espoir.

— Bah, fait-il à nouveau, puis il s'approche du minibar et l'ouvre. (Il en retire deux bouteilles et deux verres. Dans l'un, il verse deux doigts d'alcool transparent. Il pose l'autre à côté de l'eau gazeuse.) Servez-vous, grogne-t-il.

Ce n'est pas ce que j'attends d'un chef de station. À vrai dire, je n'ai pas d'idée précise de ce qu'on peut en attendre, mais la Jaguar de collection, la cravate militaire et le verre de gin en plein après-midi ne devraient pas être au menu.

— On vous a dit pourquoi je suis ici ? je demande pour tâter le terrain.

Il hurle de rire si fort que j'en suis presque démonté.

— Évidemment, tiens ! Pour qui vous me prenez, un autre de vos foutus gratte-papier de Whitehall ? (Il darde sur moi un œil féroce.) Que Dieu vous aide et qu'il nous aide tous les deux parce que ce n'est pas la peine de compter sur eux. Sapristi, quel bordel !

— Un bordel ?

J'essaie d'avoir l'air de savoir de quoi il parle, mais ma voix tremblote et je me sens un peu dans les vapes à cause du décalage horaire.

— Regardez-vous. (Il me toise de la tête aux pieds avec un mépris évident – ou un certain dédain, ce qui est pire – dans la voix.) Quelle dégaine ! Vous portez des tennis et un costard à deux guinées, bon sang de bonsoir ! On dirait un hippie qui cherche du boulot, vous ne savez pas où sont passés vos putains de renforts et avec ça, vous êtes censé entrer dans les bonnes grâces de Billington ?

On croirait entendre le petit frère d'Angleton en plus cynique. Je ne devrais pas le laisser me porter sur les nerfs, mais je craque.

— Avant que vous alliez plus loin, je vous préviens que je n'ai pas fermé l'œil depuis une trentaine d'heures. Je me suis réveillé en Allemagne, j'ai déjà traversé six fuseaux horaires et j'ai eu une pièce pleine de zombies suceurs de cervelles qui ont essayé de me bouffer la mienne. (J'avale mon verre d'eau.) Alors je ne suis pas d'humeur à supporter ça.

— Vous n'êtes pas d'humeur ? (Son rire ressemble au jappement d'un renard.) Autant vous dire que vous pouvez aussi bien aller vous coucher sans dîner, mon garçon. Vous n'êtes plus à Londres et je n'ai pas l'intention de supporter les crises de nerfs d'amateurs indisciplinés

qui ont encore du petit-lait qui leur sort du nez. (Il repose son verre.) Écoutez, je tiens à mettre une chose au clair : ici, c'est mon territoire. Vous ne débarquez pas pour foutre la merde partout, gueuler à tout-va et repartir par le prochain avion en me laissant recoller les morceaux. Tant que vous êtes là, vous faites exactement ce que je dis. Ici, vous n'êtes pas à l'entraînement, ce sont les Antilles hollandaises et je n'ai pas l'intention de vous laisser bousiller ma base.

— Hein ? (Je secoue la tête.) Qui a dit que j'allais...

— C'est déjà fait, rétorque-t-il en insistant d'une façon sarcastique. Vous débarquez ici six heures après que j'ai reçu une notification express d'un de vos branleurs d'Islington qui m'ordonne de mettre à votre disposition les moyens du site et de vous apporter toute l'aide, et cætera. Si vous provoquez l'opposition, on vous retrouvera mort dans le caniveau *avant* six heures et c'est moi qui devrai me taper toute la paperasse. On n'est pas à Camden Market et je ne suis pas un foutu concierge d'hôtel. Je suis le responsable local de la Laverie pour les Antilles et si vous faites un pas de travers sur mon territoire, vous pouvez déchaîner sur nous tous les démons de l'enfer, mon garçon. Alors il n'en est pas question. Tant que vous bosserez sur mon territoire, si vous voulez péter, vous me demandez l'autorisation d'abord. Sinon, je vous éclate le sphincter. Pour votre bien. Pigé ?

— Je crois. (Je réfléchis un instant.) C'est quoi, l'opposition, par ici ?

En fait, ce que je veux dire, c'est : quelle est cette « opposition », cette inconnue dont vous parlez ? Mais j'imagine que cela va de nouveau le faire sortir de ses gonds. Griffin me fixe, incrédule.

— Êtes-vous en train de me dire qu'ils ne vous ont pas briefé sur l'opposition ?

Je fais signe que non.

— Foutu bordel ! On est aux Antilles ici : c'est qui, l'opposition, d'après vous ? Les touristes ! Baladez-vous, faites un tour dans les casinos et les clubs, et qu'est-ce que vous voyez ? Des touristes. La moitié sont des Amerloques et à peu près la moitié d'entre eux sont des têtes de nœud. Okay, pas la moitié, peut-être un sur cent mille. Mais vous voyez, on est ici à environ cinq cents kilomètres de Cuba, ce qui veut dire qu'ils essaient sans arrêt d'introduire des capitaux sur le territoire du *generalissimo*. Et évitez de déconner avec les contrebandiers. Ici on a le blanchiment d'argent, on a la principale route de la drogue pour Miami *via* Cuba et on a les emmerdes avec la police qui nous sortent par les oreilles sans avoir à y ajouter cette putain d'opposition qui essaie de nous transformer en avant-poste pour leurs conneries vaudoues à la con. (Il prend une gorgée de gin.) Vous devez garder l'œil sur les touristes. Si l'opposition envoie un tueur pour vous botter le cul, il sera déguisé en touriste, comptez là-

dessus. Vous êtes sûr qu'ils ne vous ont pas briefé ?

— Hmmm. (Je fais de mon mieux pour bien peser mes mots, mais c'est difficile quand vous avez de l'ouate plein la tête.) C'est de la Chambre Noire que vous parlez quand vous utilisez le mot « opposition », c'est ça ? Enfin, vous n'êtes pas vraiment en train de me dire que les touristes font partie d'un vaste complot...

— De qui d'autre je parlerais ?

Il me considère, désabusé, siffle le reste de son verre et le flanque bruyamment sur la table de chevet.

— Entendu, alors j'ai été briefé, dis-je, fatigué. Écoutez, il faut vraiment que je me pose et que je remette mes notes à jour. Je ne pense pas qu'ils vont m'assassiner, mon chef a trouvé un, on dira : un compromis ? (Je parviens à me lever sans m'écrouler, mais mes pieds n'obéissent pas très bien aux commandes émanant du poste de contrôle.) On pourrait reprendre demain ?

— Le diable m'emporte ! éructe-t-il avec une expression indéchiffrable. Un compromis ? Très bien, on reprendra ça demain. Vous feriez mieux d'avoir raison, gamin, parce que si vous vous trompez, vous allez bouffer votre foie et vos abats pendant que vous serez encore vivant. (Il s'arrête à la porte.) Ne m'appellez pas. Je vous contacterai.

CHAPITRE 5

Haute société

L'heure suivante se passe dans le coaltar. Je ferme la porte à clé derrière Griffin et parviens à rejoindre le lit avant de plonger tête la première dans le fleuve profond de l'oubli. Seuls des rêves étranges me troublent – étranges parce que je semble enfiler des vêtements de femme et non parce que ma cervelle est bouffée par des zombies.

Un moment indéterminé plus tard, je suis rappelé au monde par des coups persistants contre ma porte et une voix sarcastique mais chaleureuse au fond de ma tête crie : « Debout, petit singe !

— Va-t'en ! marmonné-je en m'accrochant à l'oreiller comme à une bouée de sauvetage. (J'ai tellement envie de dormir que j'en ai le goût dans la bouche, mais Ramona ne me lâche pas.)

— Ouvre la porte ou je me mets à chanter, petit singe. Et tu ne vas pas aimer.

— Chanter ? »

Je roule sur moi-même. Je m'aperçois que je porte encore mes chaussures. Et je porte encore ce satané costard. Je ne l'ai même pas retiré pour prendre l'avion : je dois me transformer en directeur commercial. J'ai une envie urgente et irrésistible de plonger sous la douche. Au moins, la cravate est allée se planquer là où ces horreurs abominables vivent quand elles n'étranglent pas leurs victimes.

— Je vais commencer par D. Ream. *Things Can Only Get Better*.

— *Argh !* (Je bats l'air un moment et réussis à tomber du lit. Cela me réveille suffisamment pour que je m'assoie.) D'accord, attends une minute, j'arrive...

Je trébuche jusqu'à l'entrée et j'ouvre la porte. C'est Ramona et pour la deuxième fois depuis que je suis arrivé ici, j'éprouve l'impression d'angoisse existentielle qui afflige la boule de chewing-gum collée sous la semelle d'un ordre supérieur. Son front parfait de top model se fronce pendant que son regard me détaille de bas en haut.

— Tu as besoin d'une douche.

— Tu m'en diras tant. (Je bâille à m'en décrocher la mâchoire. Elle est superfringuée dans une robe bustier noire moulante avec une fortune en diamants plantée dans les lobes de ses oreilles et enroulée autour du cou, et une coiffure qui paraît avoir coûté davantage que mon dernier mois de salaire.) Quel est le programme ? Tu as

l'intention de sortir dîner ?

— Reconnaissance en force. (Elle entre dans la chambre, repousse la porte derrière elle et la ferme à clé.) Parle-moi de Griffin. Qu'est-ce qu'il a dit ?

Je bâille de nouveau. « Laisse-moi me rafraîchir pendant qu'on parle. » Pinky a dit quelque chose à propos d'un nécessaire de toilette dans ma valise, non ? Je fouille dedans jusqu'à ce que je mette la main sur une trousse noire Yves Saint Laurent, puis je me dirige vers la salle de bains au carrelage aseptisé.

Le rêve était un trop-plein, comme je le constate piteusement. Cela va devenir de plus en plus embarrassant avant qu'on en ait fini. Pourvu qu'Angleton me désintrie d'elle au plus vite – sinon, je risque de devenir une fuite involontaire monumentale dans la sécurité. Les pires possibilités me taraudent l'esprit, mais je suis résolu à ne pas en tenir compte. Dans ce type de métier, trop de paranoïa tue la paranoïa.

J'ouvre le sac de toilette et tâtonne à l'intérieur jusqu'à ce que je tombe sur la brosse à dents et un tube de dentifrice. Je lui adresse *in petto* pendant que je me brosse la mâchoire inférieure : « Griffin est timbré. Les Américains le rendent complètement parano. Il tient aussi à avoir un droit de veto sur mes actes, ce qui est plus qu'un peu gênant. (Je passe aux dents du haut.) Est-ce que tu as déconné avec cette tête de nœud ?

— Compte là-dessus. (Je peux presque sentir son reniflement dédaigneux.) Pour nous, c'est un électron libre qu'on a mis au vert pour le tenir à l'écart de la politique interne de ton agence. Il se croit toujours dans les années soixante et je ne parle pas des bons moments.

— Bon. (Je tâte mes molaires, juste au cas où Angleton aurait implanté entre elles un briefing sur Micro-dot pour me dire comment me tirer de situations pareilles.) Je ne peux pas commenter la doctrine opérationnelle de la Laverie et nos déploiements outre-Atlantique dans les Caraïbes... (En fait, je n'y connais rien : se pourrait-il que ce soit la raison pour laquelle j'ai été choisi pour cette opération ? Parce que je suis le débile de service, qu'on peut garder dans le noir en lui racontant des conneries ?) Mais j'aurais tendance à partager ton point de vue sur Griffin. C'est un cinglé aux yeux fous. (J'entre dans la douche et tourne la poignée jusqu'au niveau chutes du Niagara. Je suis censé remettre mon rapport à Angleton tout en laissant croire à ce vieux chnoque qu'il fait partie de ma voie hiérarchique : qu'est-ce que je dois en conclure sur la partie qu'Angleton dispute ici ? Allons, je ne suis pas à la hauteur en ce moment pour capter le jeu politique de la Laverie. Je me concentre sur ma douche, puis je sors et me sèche.) Une question en entraîne une autre. Pourquoi tu m'as tiré du lit ?

— Parce que je voulais déconner avec ta tête de nœud à toi, pas

celle de Griffin. (Elle m'envoie un visuel d'elle en train de faire la moue, ce qui est une vision pleine de risques dans la glace quand vous essayez de vous raser.) J'ai appris par mon centre d'opérations que Billington est arrivé il y a un moment. Il va probablement faire un tour à son casino avant de...

— Son casino ?

— Absolument. Tu n'es pas au courant ? L'endroit lui appartient.

— Ah bon ? Alors...

— Il est en bas en ce moment. (Je tressaille et découvre douloureusement qu'il est tout à fait possible de se couper avec un rasoir électrique si on y met du sien. Je me dépêche de finir et j'ouvre la porte. Ramona pousse vers moi un volumineux sac en plastique.) Mets ça.

— D'où tu tiens ça ? »

Je sors une queue-de-pie, impeccablement pliée. Il y a d'autres affaires en dessous.

— Ça t'attendait à la réception. (Elle a un sourire pincé.) Tu dois avoir la tenue de l'emploi si on veut continuer à jouer notre numéro.

— Quelle plaie. (Je replonge dans la salle de bains et j'essaie de comprendre ce qui va où. Le futil a de drôles d'agrafes à de drôles d'endroits et je n'ai aucune idée de ce que je dois faire de la chose en soie rouge qui a l'air d'une écharpe. Au moins, ils ont eu le bon goût de tricher sur le nœud papillon. Quand j'ouvre la porte, Ramona est assise dans le fauteuil près du lit et remet soigneusement des cartouches dans le magasin d'un pistolet automatique extrêmement compact. Elle me regarde et fronce les sourcils.) C'est censé aller autour de ta taille, m'informe-t-elle.

— Je n'ai encore jamais porté un engin pareil.

— Ça se voit. Laisse-moi faire. (Elle fait disparaître l'arme, puis s'approche et ajuste ma tenue. Au bout d'une minute, elle recule d'un pas et me passe en revue d'un œil critique.) Bon, ça ira en attendant mieux. Dans une lumière tamisée, après quelques cocktails. Essaie de ne pas te pencher comme ça, on croirait que tu vas faire un procès à ton chirurgien orthopédiste.

— Je regrette, c'est à cause des godasses. Sans compter que tu as réussi à porter un coup définitif à mon test de pureté. Tu es sûre que je ne peux pas y aller simplement en T-shirt et en jeans ?

— Absolument certaine. (Elle me fait un sourire inattendu.) Le petit singe n'est pas à l'aise dans son costume de pingouin ? Dis-toi que tu as de la veine de ne pas avoir à porter un soutif adhésif.

— Si tu le dis.

Je bâille, puis avant que mon cerveau postérieur puisse recommencer à émettre des commandes d'interruption, je m'approche de ma mallette et commence à rassembler les articles que Boris a mis

au point pour moi : une Tag Heuer avec toutes sortes de cadrans bizarres (dont un au moins mesure les niveaux d'entropie thaumique – je ne sais pas vraiment à quoi servent les boutons), un jeu de clés de voiture avec une breloque qui cache un minuscule navigateur GPS, un téléphone cellulaire massif ringard...

— Eh, ce téléphone a quelque chose de louche ! Il n'est pas... (je le prends)... un peu lourd ?

Je me rends compte brusquement que Ramona se tient derrière moi.

— Éteins ça ! siffle-t-elle entre ses dents. L'interrupteur sert de cran de sûreté.

— Ça va, ça va ! Je l'éteins ! (Je le glisse dans ma poche poitrine et elle se détend.) Boris ne t'a rien dit au sujet de... de ce que ça fait ?

Brusquement, je percute.

— Bon Dieu de merde.

— C'est ce que tu auras si tu l'allumes, le pointes sur le pape et composes 1-4-7, convient-elle. Ça marche avec des cartouches neuf millimètres. Tu connais ça ?

Elle me regarde d'un air bizarre.

— Que dalle ! (Je n'ai pas l'habitude des armes à feu, elles me rendent nerveux ; je suis carrément plus à l'aise avec un PDA chargé d'invocations de contre-mesures CAT-A de la Laverie et d'une Main de Gloire chargée à bloc. Cependant, rien de tel pour vous réveiller que d'avoir failli tirer sur quelqu'un sans le vouloir. Je tapote sur le nouvel organisateur que le Cerveau m'a procuré, que je branche et configure pour contrer toute intrusion.) Et si on allait rendre une petite visite à Billington ?

Je ne suis pas très amateur de bronzette. Je ne suis pas un rat de bibliothèque et je ne suis pas le roi de la sape. L'opéra me laisse de marbre, aller en boîte est bon pour les sardines et je ne suis pas plus tenté par les appareils à sous que je le suis de me planter au milieu d'une gare à déchirer des billets de vingt livres. Cependant, on peut trouver un certain plaisir par procuration à sortir la nuit avec une superbe blonde à son bras et une enveloppe en papier brun dans sa poche poitrine avec les mots FRAIS DE REPRÉSENTATION, même si je vais devoir justifier chaque centime sur formulaire F.219/B en triple exemplaire, lequel ne reconnaît pas les « pertes de jeu » comme frais professionnels.

Il fait sombre et la température de l'air a chuté plus ou moins au niveau de celle d'un four chauffant à température moyenne, ce qui me donne l'impression d'être un rôti dominical en papillote. Il y a une brise marine qui crée une vague illusion de fraîcheur, mais comme c'est un vent moite, ça ne réussit vraiment qu'à agiter les grains de

sable sur le trottoir. La promenade est un passage en béton moderne peint de couleur pastel et décoré d'un thème tropical, l'architecture néo-brutaliste en vacances. Ça dégouline de lumière et de bruit, avec des boutiques ouvertes en nocturne, des bars en terrasse et des boîtes de nuit. La foule est telle qu'on s'y attend : des touristes, des surfeurs et des estivants habillés pour sortir s'amuser. Au matin, la moitié d'entre eux iront dégueuler leurs *margaritas* sur la vieille promenade en planches au bout de la zone urbanisée, mais pour le moment, ils forment une troupe joyeuse et bruyante. Ramona me pilote dans la cohue avec une suprême assurance, en fonçant droit sur une entrée couverte d'une moquette rouge inondée de lumière crue qui occupe la moitié du bloc devant nous.

Le nez me picote. Bien que les brochures n'en fassent jamais état, les plantes à floraison nocturne se donnent à fond pendant la saison touristique. J'essaie de ne pas éternuer sans arrêt pendant que Ramona évolue d'un pas léger sur le tapis rouge et dépasse le troupeau de touristes passés au crible à l'entrée par la sécurité. Un larbin en uniforme s'avance pour se mettre à plat ventre devant sa main gantée. Je la suis dans l'entrée et il me fixe d'un œil de merlan frit comme s'il hésitait entre tâter mon portefeuille et me flanquer son poing dans la gueule. Je lui adresse un sourire condescendant.

— Vous devez m'excuser mais cet endroit est nouveau pour nous et je brûle d'impatience ! Cela ne vous ennuerait pas de m'indiquer où se trouve la caisse ? Bobby chéri, tu veux bien aller me chercher un verre ? Je meurs de soif !

Ramona joue à merveille le numéro de la blonde évaporée. Je hoche la tête puis croise le regard du portier et esquisse un sourire. « Vous pourriez lui indiquer le bureau », murmuré-je, puis je tourne les talons et entre – en priant le ciel que je n'aille pas dans la mauvaise direction – pour donner à Ramona l'espace nécessaire afin qu'elle puisse lui coller un paquet de glamour. Je me sens un peu salaud d'abandonner le portier entre ses griffes, mais je me console en me disant qu'en ce qui le concerne, je ne suis qu'un pigeon. La réponse du berger à la bergère.

Il fait plus sombre et il y a plus de bruit à l'intérieur que sur la promenade et beaucoup de gens entre deux âges en habit de soirée tournent autour des tables de jeu dans la première salle. Des boules décorées de miroirs projettent des réfractions arc-en-ciel sur le sol : à l'autre extrémité de la salle, quatre malheureux massacrent un classique du jazz sur l'estrade. Je finis par apercevoir le bar et réussis à arrêter le regard de la barmaid. Elle est jeune, mignonne et mon sourire devient un peu plus sincère.

— Bonsoir ! Que désirez-vous, monsieur ?

— Une vodka-Martini frappée. (Je marque une pause, puis

j'ajoute :)... et une *margarita*. (Elle m'adresse un sourire entendu et se détourne, et la sensation fantomatique d'un talon aiguille me labourant le cou-de-pied disparaît aussi vite qu'elle est arrivée.) C'était parfaitement inutile, dis-je à Ramona avec raideur.

— On parie ? Tu te piques au jeu trop facilement, mon petit singe. Essaie de te concentrer un peu.

Quand je la retrouve, elle est appuyée contre une petite fenêtre épaisse creusée dans un mur en train de vider des jetons en plastique dans son sac. J'attends avec les boissons, puis je lui tends la *margarita*. « Merci. » Elle referme le sac puis me fait passer devant une flopée de fans de bandits manchots jacassants en direction d'un bout de parquet vide près d'une table où un tas de vieux débris observent une petite racaille en chemise blanche et nœud pap manier les cartes avec l'efficacité d'un robot.

— C'était quoi, le truc ? murmuré-je.

— C'était quoi ?

Elle se tourne pour me regarder dans la pénombre mais évite mon regard.

— Ce truc avec le portier.

— La journée a été dure et les American Airlines ne tiennent pas compte des exigences particulières de mon régime.

— Vraiment ? (Je la dévisage.) Je ne sais pas comment tu arrives à te supporter.

— Marc là-bas... (Elle a un mouvement de tête en arrière presque imperceptible en direction de la porte)... aime à se considérer comme un loup solitaire. Il a vingt-cinq ans et c'est un ancien para qui a décroché ce boulot après avoir été viré de la Légion pour conduite déshonorante. Il a purgé deux ans sur les cinq auxquels il était condamné. Tu ne croirais pas ce qui peut arriver au cours des missions de maintien de la paix de l'ONU...

Elle s'interrompt et prend une petite gorgée d'alcool avant de poursuivre. Sa voix est parfaitement maîtrisée et juste assez forte pour que je l'entende malgré l'orchestre.

— Il n'a plus aucun contact avec sa famille à Lyon parce que son père l'a fichu dehors quand il a découvert ce qu'il avait fait à sa petite sœur. Il vit seul dans une chambre au-dessus d'un atelier de réparation de cycles. Quand un pigeon se trouve à court de cash et essaie de partir sans laisser de pourboire, on envoie parfois Marc – ou deux des autres types – pour lui expliquer les règles du savoir-vivre. Marc aime son boulot. Il préfère se servir d'une perceuse à percussion sans fil avec une mèche 3 × 8 émoussée. Deux fois par semaine, il va baiser une pute du coin s'il a le fric. S'il n'a pas le fric, il lève une touriste qui a envie de se payer du bon temps. Généralement, il lui prend son pognon et lui laisse son billet d'avion, mais deux fois l'an dernier, il a

emmené la dame faire une balade matinale en bateau, qui n'avait rien pour lui plaire du fait qu'elle était ligotée et bourrée de Rohypnol jusqu'aux ouïes. Il a un petit canot à moteur et il connaît une baie près de North Point où certaines personnes dont il n'a pas besoin de savoir le nom lui donnent un petit pactole pour des femmes seules dont la présence ne manquera à personne. (Elle me touche le bras.) Il ne manquera à personne, Bob.

— Tu..., bégayé-je, mais je me mords la langue.

— Tu apprends, me dit-elle avec un petit sourire. Encore deux ou trois semaines et tu en feras peut-être autant.

Ma salive a le goût de la bile.

— Où est Billington ?

— Chaque chose en son temps, susurre-t-elle tout bas d'une voix qui me fait courir des frissons le long de l'échine.

Puis elle se tourne vers la table de baccara.

Le croupier bat plusieurs jeux de cartes ensemble au milieu de la table en forme de haricot. Une demi-douzaine de joueurs et leurs parasites l'observent avec un ennui feint et un regard cupide : un couple de glandeurs en tenue décontractée, deux ou trois retraitées aux cheveux gris, un type qui a l'air d'une fouine en frac et une femme au visage taillé à la serpe. Je reste en arrière pendant que Ramona explique les choses d'un ton monotone dans le fond de ma tête – elle a l'air de réciter son texte. « C'est un jeu qui ressemble à tous les jeux de hasard. Les probabilités sont à peu près les mêmes en faveur du banquier et du pont. Un tour peut suffire à "faire sauter la banque" ou à ruiner les pontes. À propos, c'est Ian Fleming [7] .

— Qui ça ? Le type à tête de... ?

— Non, le type que je cite. Il était bon pour la théorie mais son esprit pratique laissait à désirer. Pendant la Seconde Guerre mondiale, il monta un complot pour que des agents britanniques dans des ports neutres ruinent au jeu leurs rivaux de l'*Abwehr*. Ce fut un bide. Alors ne va pas t'imaginer qu'on pourrait essayer d'en faire autant avec Billington. »

Le croupier lève une main et demande qui tient la banque. Tête-taillée-à-la-serpe opine. Je regarde le monceau de jetons devant elle. Ça équivaut au budget annuel pour l'ensemble de mon service. Elle ne remarque pas mon œil hagard et je me hâte de regarder ailleurs.

— Et quelle est la suite du programme maintenant ? je lui demande en silence.

Elle jette un coup d'œil circulaire comme si elle cherchait un ami absent. Un léger sourire aux lèvres, elle me prend par la main et m'oblige à me rapprocher dangereusement de sa personne.

— On fait comme si on était un couple, articule-t-elle entre ses dents, le sourire imperturbable. C'est ça, observe attentivement. La

femme qui tient la banque mise contre les autres joueurs. Elle a le sabot avec six jeux de cartes à l'intérieur – battues par le croupier et vérifiées par chacun. Des témoins. Bref, elle est sur le point de...

La Serpe s'éclaircit la gorge.

— Cinq mille.

Il y a un murmure parmi les pontes, puis une des retraitées hoche la tête et répète « cinq » en poussant un monticule de plaques devant elle.

Ramona :

— Elle a ouvert avec un banco à cinq mille dollars. C'est ce qu'elle mise. Rinçage-bleu a accepté. Si aucun autre n'accepte de jouer seul, ils peuvent s'associer en se mettant à plusieurs pour réunir les cinq mille dollars.

— Oui-iii...

Je fronce les sourcils, les yeux scotchés sur les plaques. L'échelle des salaires de la Laverie est celui de la fonction publique anglaise. Si je n'avais pas de logement à loyer modéré ou si Mo ne travaillait pas, nous ne pourrions pas nous permettre de vivre confortablement à Londres. Ce qui est déjà sur la table représente environ nos revenus bruts pour plusieurs mois et la partie ne fait que commencer. Brusquement, j'ai froid et je me sens exposé aux regards. Je nage complètement.

Taillée-à-la-serpe sort quatre cartes du sabot, en pose deux, retournées sur le tapis devant Rinçage-bleu et les deux autres devant elle. Rinçage-bleu ramasse les cartes et les regarde, puis les repose toujours à l'envers et les tapote.

— L'idée est d'avoir une main dont les valeurs additionnées représentent neuf points ou soient aussi voisines que possible de ce chiffre. Le banquier ne regarde pas ses cartes tant que les pontes n'ont pas annoncé leur décision. L'as ne vaut pas grand-chose, les figures et les dix comptent pour zéro et on ne doit retenir que le dernier chiffre du total. Ainsi, cinq plus sept égale deux et non douze. Le joueur peut abattre son jeu ou demander une autre carte – comme ça – et puis... elle la retourne.

Rinçage-bleu a retourné ses trois cartes. Elle a une reine, un deux et un cinq. Tête-à-la-serpe ne sourit pas en retournant ses propres cartes pour révéler deux trois et un deux. Le croupier pousse les plaques vers elle. Rinçage-bleu ne bat pas un cil.

Je regarde fixement le sabot. Ils sont dingues. Complètement jetés ! Je ne comprends rien à cette histoire de jeu. Est-ce que ces gens n'ont pas étudié les statistiques à la fac ? Manifestement non.

— Allez, dit Ramona en silence. Cap sur le bar, ou ils vont se demander pourquoi on n'est pas des leurs.

— Pourquoi pas ? lui demandé-je pendant qu'elle fait marche

arrière.

— Je ne suis pas assez payée pour ça.

— Moi non plus.

Et je me dépêche de la rattraper.

— Et moi qui me disais justement que tu travaillais pour ceux qui nous ont donné James Bond.

— Tu planes ! Si Bond postulait pour un job au Secret Intelligence Service, on lui dirait de dégager. On n'a pas besoin de bourges amateurs de jeu et de bagnoles de sport qui croient que tous les problèmes peuvent se régler avec un pistolet et qui pètent les plombs dès qu'ils sont en face d'un arrêt système.

— Non, pas possible ?

Elle hausse un sourcil.

— Mais si. (Je souris malgré moi.) Ils préfèrent le genre comptables sérieux et tranquilles, pointilleux sur les détails, pas d'imagination, ce genre de chose.

— Le genre comptables bosseurs, tranquilles, qui boivent une bière avec les fans du 21^e régiment des SAS et ont passé leur niveau quatre en technologie de combat occulte ?

J'ai pu suivre deux ou trois cours d'entraînement à Dunwich mais cela ne signifie pas que ça me donne le niveau requis pour respirer l'eau de mer, moins encore pour respirer des vodkas-Martini. Quand j'ai fini de postillonner, Ramona détourne les yeux et se met à siffloter faux en tapotant du bout des pieds. Je la regarde et suis sur le point de m'en désintéresser en me disant qu'elle fait n'importe quoi, quand je remarque qui elle observe.

— C'est lui ? demandé-je bien inutilement.

— Oui, c'est lui. Soixante-deux ans mais en paraît quarante-cinq.

Je suis son regard. Ellis Billington est du genre qui ne passe pas inaperçu. Même si je n'avais pas reconnu son visage d'après la couverture du *Computer Weekly*, il m'aurait sauté aux yeux que c'est un gros bonnet. Il est accompagné d'un méchant lifting en robe longue pendu à son bras gauche, d'une femme trimballant une valise, avec lunettes à monture métallique et costard sur mesure qui pue le prétoire et le suit comme son ombre, et de deux balèzes qui portent leurs smokings comme un uniforme et ont des fils entortillés autour des oreilles des deux côtés. Un troupeau de membres de la jeunesse dorée en robes de cocktail et DJ ferment la marche, tels des courtisans qui tirent gloire d'un monarque médiéval. Le portier douteux sur lequel Ramona a jeté son dévolu pour en faire son en-cas de minuit se rapproche de l'un d'eux. Billington a lui-même une coiffure distinguée avec des mèches argentées qui vous donnent l'impression qu'il l'a achetée dans l'arrière-cour de John De Loreau et l'enduit de foie cru deux fois par jour. Malgré ça, il a l'air en grande forme, presque

anormalement bien conservé pour son âge.

— Et maintenant ? lui demandé-je.

Je vois un type qui doit être le président du casino traverser la moquette à grands pas en direction de Billington.

— On va lui dire bonjour. (Et avant que j'aie pu l'arrêter, elle s'élançait à travers la salle tel un missile. Je la suis tant bien que mal, esquivant les douairières, essayant de ne pas renverser mon verre. Mais au lieu de mettre le cap sur Billington, elle fonce tout droit sur Lifting-la-Classe.) Eileen ! piaule Ramona, avec un air parfait de blonde évaporée. Alors là, si je m'attendais !

Eileen Billington – car c'est elle – se tourne vers Ramona tel un serpent à sonnette acculé, puis brusquement sourit et devient toute charme et douceur.

— Ça alors, Mona ! Ma parole, par exemple !

Elles passent leurs bras l'une autour de l'autre pendant quelques secondes, esquissant un corps à corps sympathique et échangeant des réflexions sans intérêt pendant que les yuppies de sa cour foncent sur la table de baccara. Je remarque que l'avocate de Billington échange quelques mots avec son boss et s'éloigne vers le bureau. Puis je vois Billington qui me regarde. J'inspire à fond et le salue.

— Vous êtes avec elle, dit-il en pointant le menton vers Ramona. Vous savez ce qu'elle est ?

Ça a l'air de l'amuser.

— Oui. (Je cligne des yeux.) Ellis Billington, je présume ?

Il plante son regard dans le mien et j'ai l'impression de recevoir un coup de poing dans les entrailles. De près, il n'a pas l'air humain. Ses pupilles sont d'un brun-gris glauque et sont des fentes verticales : j'ai déjà vu ça chez des gens qui s'étaient fait opérer d'un nystagme, mais chez Billington, cela a l'air trop naturel pour être la conséquence d'une intervention chirurgicale.

— Qui êtes-vous ? me demande-t-il.

— Howard. Bob Howard. Services de la Laverie Centrale, département import-export.

Je parviens à sortir entre mes doigts une carte de visite cornée. Il hausse un sourcil et la prend.

— Je ne savais pas que vous autres faisiez des affaires par ici.

— Nous faisons des affaires partout, dis-je en me forçant à sourire. J'ai assisté à une présentation on ne peut plus intéressante hier. Mes collègues étaient absolument hypnotisés.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Je fais un demi-pas en arrière, mais Ramona et Eileen sont en train de rire à cause d'une confidence dont je fais les frais : pas moyen d'échapper à son regard de lézard. Puis il paraît prendre une décision et me traite avec ménagement.

— Mais ce n'est pas surprenant, n'est-ce pas ? Mes sociétés ont tellement de filiales et traitent tellement d'affaires qu'il est difficile de les suivre toutes. (Il hausse les épaules, un geste curieux, gêné, qui tranche complètement avec le reste de ses façons de faire, et va chercher un sourire de derrière les fagots, un de ceux qu'il garde en réserve pour le cas où.) Vous êtes ici pour le soleil et la mer, Mr Howard ? Ou vous êtes ici pour jouer ?

— Un peu des deux. (J'écluse mon cocktail. Derrière lui, son avocate s'approche, le président du casino à ses côtés.) Je ne voudrais pas vous déranger dans vos affaires, donc...

— À plus tard, peut-être, lâche-t-il avec un sourire presque sincère pendant un poil de seconde tandis qu'il tourne les talons. Si vous voulez bien m'excuser ?

Je me trouve les yeux fixés sur son dos. Quelques secondes plus tard, Ramona me prend le coude et le tord pour me piloter doucement à travers la foule en direction des portes de verre ouvertes qui donnent sur le balcon au fond de la salle. « Viens », me dit-elle en silence. Les courtisans dressent un mur isolant autour de la quatrième Mrs Billington, qui s'apprête à recycler une partie de la fortune de son mari par le truchement de la banque. Je laisse Ramona m'entraîner dehors.

— Tu la connais, dis-je d'un ton accusateur.

— Évidemment que je la connais ! (Ramona s'appuie contre la balustrade en pierre qui surplombe la plage, les yeux fixés sur moi à bonne distance. J'ai le cœur qui cogne et la tête qui tourne, soulagé d'échapper au regard scrutateur de Billington. Bien qu'il ait été d'une politesse parfaite, j'avais l'impression d'être une bestiole sur une lamelle de microscope, figée sur place par des projecteurs éblouissants pour être décortiquée par une vaste intelligence dépourvue de toute sympathie : piégé et nulle part où aller.) Mon service a dépensé soixante mille tickets pour monter la première rencontre lors d'un dîner de collecte de fonds d'un membre du Congrès il y a deux semaines, juste pour qu'elle me reconnaisse ce soir. Tu ne t'es quand même pas imaginé qu'on allait venir ici sans préparer le terrain auparavant ?

— Personne ne me dit jamais rien, dis-je d'un ton geignard. On me laisse perdu dans le noir !

— Relax ! (Brusquement, elle a l'air totalement désolée, comme si j'étais un petit chiot qui ne sait que faire pipi sur le tapis du salon.) Ça fait partie du système.

— Quel système ?

Je la regarde dans les yeux en essayant d'ignorer les effets du glamour qui me dit qu'elle est la femme la plus belle que j'aie jamais vue.

— Le système dont je ne suis pas autorisée à te parler. (N'est-ce pas un regret sincère dans ses yeux ?) J'en suis navrée.

Elle baisse les cils. Mon regard descend instinctivement et plonge au fond de son décolleté.

— Super, dis-je non sans aigreur. J'ai un chef de station qui est complètement barge, un briefing incomplet et un milliardaire flambeur à bluffer. Et tu n'es pas foutue de me dire ce que je suis censé faire ?

— Non, articule-t-elle d'une petite voix désespérée.

Et à ma grande surprise, elle se penche en avant, me prend dans ses bras, pose son menton sur mon épaule et se met à pleurer en silence.

C'est la goutte en trop. J'ai échappé aux griffes des zombies, résisté à la condescendance du Cerveau, été expédié dans les Caraïbes, sermonné dans mon sommeil par Angleton, présenté à un cadre aux yeux de reptile venimeux et ai subi les divagations d'un agent secret de la vieille école tombé dans la bouteille... Tout cela fait partie du métier. Mais pas ça ! On ne vous briefe pas sur ce que vous êtes censé faire quand une abomination surnaturelle croqueuse d'hommes déguisée en créature de rêve se met à pleurer sur votre épaule. Ramona sanglote tout bas pendant que je reste là, paralysé par l'indécision, le doute et le décalage horaire. Finalement, je fais la seule chose qui me vienne à l'esprit et je passe mes bras autour de ses épaules.

— Là, là, je marmonne sans trop savoir ce que je dis. Tout va s'arranger. Peu importe ce que c'est.

— Non, dit-elle en reniflant doucement. Ça ne s'arrangera jamais. (Puis elle se redresse.) J'ai besoin de me moucher.

J'ai compris. Je la lâche et recule d'un pas.

— Tu veux parler ?

Elle sort un sachet de mouchoirs en papier de son sac et se tamponne les yeux avec soin.

— Si je veux parler ? (Elle renifle, puis glousse. Ça y est, j'ai dit quelque chose qui l'amuse.) Non, Bob, je ne veux pas parler. (Elle se mouche.) Tu es beaucoup trop mignon pour ça. Va te coucher.

— Trop mignon pour quoi ?

Ces sombres allusions de sa part deviennent vraiment agaçantes, mais je suis contrarié et inquiet maintenant qu'elle reprend ses esprits. J'ai l'impression que je viens de rater mon examen de passage sans même savoir quel était le sujet.

— Va te coucher, répète-t-elle avec un peu plus d'insistance. Je n'ai pas encore mangé, alors ne me tente pas.

Je bats rapidement en retraite. Sur le chemin de la sortie, je traverse la salle latérale où se trouvent les machines à sous. Je passe

devant Pinky – en tout cas, je suis à moitié sûr que c’est lui – qui soulève une quasi-émeute parmi la bande de rinçages bleutés en jouant toute une rangée de manchots à la suite et en gagnant le jackpot à tous les coups. Je ne crois pas qu’il me remarque. Ça vaut mieux : je ne suis pas d’humeur à bavarder en ce moment.

Putain, je sais que c’est seulement l’effet d’un glamour classe trois, mais je ne peux pas m’empêcher de penser à Ramona.

Et Mo qui arrive demain !

CHAPITRE 6

Charlie Victor

Je regagne ma chambre d'hôtel sans me perdre, m'endormir debout ni regarder à mon insu l'économiseur d'écran. Je m'affale un moment dans le fauteuil, mais il n'y a rien à la télévision à part un film d'aventures avec George Lazenby et il m'en faut plus pour me tenir éveillé. J'accroche donc dehors le panneau NE PAS DÉRANGER, je me déshabille et je me couche.

Je m'endors presque instantanément, mais ce n'est pas très reposant parce que je suis dans la tête de quelqu'un d'autre et je n'ai aucune envie d'y être ! La dernière fois que cela s'est produit, avec le quinquatre représentant de commerce en petite mécanique de Düsseldorf pris au piège de la call-girl blonde, c'était déprimant et assez minable sur les bords. Cette fois, c'est carrément cochon. Je (non, il – *lui* : je me débats pour me maintenir à l'écart de la perception de son identité) donc, *je* vais tous les jours au gymnase du coin de la rue du casino avant d'aller bosser et je ne me contente pas de faire des pompes pour avoir des muscles en béton et de courir sur la piste – il y a des trucs que je ne reconnais pas, des exercices de routine avec des mouvements bizarres où on tord, on cogne et on piétine, des réminiscences somatiques de gens qu'on tabasse, et l'excitation chaude et sensuelle qui vous envahit quand on piétine un sombre connard qui s'est planté devant vous. J'ai reçu un appel du client, je m'apprête à me rendre au boulot et à lever les filles qu'il veut, quand cette blonde américaine vraiment canon sort de la salle et, y a pas photo, elle me fait un suprenuméro de charme. Elle a perdu l'enfoiré plein aux as qui l'accompagnait et putain, j'imagine que je vais devoir la raccompagner, autrement dit... ouais, ça baigne. D'une pierre deux coups, pour ainsi dire. Ou de deux pierres, dans le cas présent. Fais pas de boulette, c'est une cliente... il faut rester discret. Donc je lui souris et lui susurre des conneries pendant qu'elle rit tout bas, puis je propose de lui payer un verre et c'est « oui », et je lui dis de me retrouver en face au Sunset Beach Bar pour que je lui fasse visiter la ville. Elle s'en va en tortillant son joli petit cul, et je vais me préparer pour la suite des opérations. C'est l'heure de prendre une autre ligne de coke dans les toilettes.

Sortir, traverser la rue, j'ai cette sensation qu'on éprouve quand on a la trique. Le monde est de nouveau à mes pieds avec ce feu glacé qui

court dans mes veines, comme ce jour dans le village près de Bujumbura où Pierre et moi, on a pris cette gosse en train de voler et qu'on... le souvenir m'échappe comme s'il était huileux, il ne laisse qu'un vague souvenir de l'odeur du sang et de la merde et les cris que j'ai toujours dans les oreilles... et je suis de nouveau sous haute tension, comme si la foudre cherchait un chemin vers la terre. Le sexe, ça va le faire. Tant qu'elle ne fait pas chier.

Elle m'attend sur un tabouret de bar, jambes croisées et le visage plein d'espoir. Les joues rebondies, les lèvres comme serrées... Je lâche un sourire, lui commande un verre et échange quelques menus propos. Elle sourit à son tour et me pose des questions en essayant de trouver si j'ai... eh ! elle veut savoir si j'ai une meuf, cette pétasse, alors je lui explique que non, mon Elouise est morte dans un accident de voiture et depuis, je la pleure. Elle est tellement idiote qu'elle gobe tout, me harcèle de questions et paraît désolée. Je me dis que je vais la refileur au pilote du nabab à Anse Marcel demain : mais d'abord, on va rigoler un peu ensemble. Je fais le timide mais la laisse me faire parler parce que la moitié des putes veulent se faire tringler par un étranger, mais d'abord elles veulent se convaincre qu'il est sensible et attentionné avant de se lâcher. Après un moment, elle me regarde, la lèvre pendante comme si elle mouillait déjà, et je me dis que le moment est venu. Je propose donc de l'emmener chez moi et elle accepte.

On y va à pied – ce n'est qu'à quelques rues de là – et elle ne bronche pas malgré le foutoir et les volets fermés. Je la fais monter à l'étage, je mets la clé dans la serrure et quand je me retourne pour l'entraîner à l'intérieur, elle commence à me peloter ! Normalement c'est là qu'elles se dégonflent et commencent à se chercher des excuses, mais cette fois, c'est vraiment cool. Je bande comme un âne, tu parles, et quand elle m'embrasse, je passe un bras derrière elle et commence à lui relever la jupe. Le Rohypnol est au frigo et il serait plus prudent de lui en filer d'abord, puis d'ajouter un geis par-dessus pour faire bonne mesure, mais putain, on croirait qu'elle a le feu au cul. En voilà une qui a vraiment l'air de vouloir se faire défoncer grave – dommage pour elle qu'elle ne sache rien du client, mais ce sont les risques. Je la soulève et l'emporte à l'intérieur, referme la porte d'un coup de talon puis la lâche sur le lit et lui saute dessus. Et le plus drôle, c'est qu'elle se laisse faire, elle ne se débat pas et j'ai le cœur dans la bouche pendant que je cogne comme un sourd entre ses jambes, de la viande humide, de la viande chaude, comme si elle ne savait pas... papa dit que c'est pas bien de faire ça, et ce n'est jamais si facile et je ne peux pas la laisser parler après même si elle me mord l'épaule et me suce... bon Dieu, la poitrine me fait mal...

J'ouvre les yeux et fixe le plafond de l'hôtel en attendant que mon

pouls ralentisse. Je suis turgescent, raide et complètement gelé entre les draps humides, et je me sens sur le point de vomir. Je croasse : « Ramona ! » le larynx à demi paralysé par le sommeil.

— Ce branleur vient de me lâcher ! (Je ne sens plus l'esprit de l'homme, mais il est couché sur elle, se tortille encore de façon spasmodique et j'ai en moi le goût du désespoir et de la peur de Ramona.) Il a dû faire une crise cardiaque louche, s'envoyer une ligne de trop. Fais-moi venir, Bob !

— Tu rigoles ?

Je me rends compte que je tiens mon pénis et j'écarte les mains comme si elles étaient couvertes d'huile pimentée.

— Fais-moi jouir, je t'en supplie ! (Je sens son succube maintenant, qui s'enroule tel un vortex de néant noir derrière sa pensée consciente. Il n'a rien d'humain, rien de chaud... Il est comme la mort, pas la petite mort de l'orgasme mais son exacte antithèse, glaciale et vacante, avide de sang. Il a besoin de combler le vide, il est en quête d'un sacrifice alors elle a posé les yeux sur Marc mais il s'est éclipsé trop tôt et maintenant...) Il lui faut une petite mort pour accompagner la grande, et plus tu attends, plus la faim est grande. (Elle a l'air essoufflée.) Si tu ne la lui donnes pas, il va me dévorer et tu peux te dire tant mieux, mais au cas où ça aurait échappé à ton attention, nous sommes intriqués...

— Mais je...

Je veux Mo, oui ? Non ? Mo ne se cache pas derrière un glamour. Mo ne bouffe pas les gens comme un putain de vampire. Mo n'est pas une blonde superbe à tomber raide mort, Mo c'est Mo et on va sûrement finir par se marier un jour, et je me sens déjà fautif et j'ai peur parce que Mo ne comprendra jamais ce que Ramona me demande de faire.

— Mais rien ! (Je sens l'excitation de Ramona et, derrière, un chancre de peur grandissante.) Bon Dieu, Bob, fais quelque chose, je t'en supplie, aide-moi... !

Elle est désarmée et petite devant la vacuité de sa faim, et Mo n'est pas là, et elle non plus. Je sens le vide et j'essaie de le refouler, mais Ramona a besoin de moi. Elle vacille au bord de l'orgasme, la faim la guette et si elle s'y jette seule, elle n'en reviendra pas vivante. Je ne peux pas ne pas faire ça.

Si ?

— Je n'ai pas d'habilitation pour la magie sexuelle, dis-je en grinçant des dents.

Mais elle m'envoie une image tactile d'elle-même : le poids chaud sur sa poitrine, la tête de Marc qui ballotte, le gonflement de son sexe occupé par le pénis du mort, une délicieuse sensation de proximité avec le néant vertigineux, vacillant au bord de la falaise... et je

m'empoigne et je pars en spasmes violents parce que je suis encore totalement allumé par son trop-plein de sexe. L'impression de fatalité s'envole aussitôt mais il se produit alors quelque chose d'inattendu : Ramona jouit, me prenant totalement au dépourvu. Elle jouit encore et encore, jusqu'à ce que je sois presque sur le point de demander grâce. Les ondes de plaisir commencent enfin à s'espacer et à faiblir, la laissant haletante et clouée sous le cadavre de Marc qui se refroidit. Une chaude sensation de bien-être la fait déborder de vie. Je sens qu'elle s'en délecte.

— Merci, dit-elle avec ferveur et je ne sais pas tout d'abord si c'est à moi qu'elle parle ou au violeur en série mort. Si tu ne t'en étais pas mêlé, j'y serais restée à coup sûr. (La tête du cadavre oscille sur son épaule, une goutte de salive pend à ses lèvres. Elle lève la main et le repousse sur le côté.) C'était bon pour toi aussi ? demande-t-elle et elle embrasse tendrement ses lèvres douces, sans réaction.

Ma peau se hérissé.

— Tu as sacrément joui, dis-je avant de me mordre la langue, mais c'est trop tard.

— Tu aimes manger aussi, mais tu ne manges pas seulement pour le plaisir, réplique-t-elle sèchement. Et ne viens pas me raconter que tu n'as pas pris ton pied, toi aussi.

Sa colère me donne envie de rentrer sous terre : que dira Mo si elle l'apprend ? Ce n'est pas coucher, non, c'est seulement un orgasme simultané entre adultes consentants, me souffle ma conscience. *Mamma mia*, quel bordel ! Je me mets précautionneusement sur mon séant, me traîne jusqu'à la salle de bains et rends une visite tardive à la douche.

— Et moi alors ? se plaint Ramona avec aigreur en rassemblant ses forces pour déloger la queue molle de sa proie.

— Je ne veux pas en parler maintenant, marmonnai-je.

J'ouvre le robinet de la douche, je me sens sale.

— Quel foutu macho !

— Écoute-moi qui parle ! Tu es un sacré numéro. (Je pousse l'eau chaude jusqu'à ce que ça me brûle, puis je me mords la langue et je reste collé dessous.) Tu avais trop envie d'entrer dans mon slip, c'est ça ?

— On ne t'a jamais dit que tu étais un enfoiré, tête de singe ? Si je l'avais voulu, j'aurais pu t'avoir carrément sur la terrasse du casino au lieu de risquer de crever dans ce trou à rat. (Elle est en train de remettre un semblant d'ordre dans ses vêtements. Marc est étendu par terre à côté du lit. Elle lui envoie un coup de pied assez fort pour me faire mal aux orteils et je me rends compte brusquement qu'elle tremble sous l'effet de l'adrénaline, le contrecoup du mauvais trip qu'elle vient de vivre.) Salopard !

Elle flippe vraiment. Là, c'est ma conscience qui parle ; cela fait un moment qu'elle cogne à la porte, mais je n'avais rien remarqué à cause du boucan que j'ai sous le crâne. Pourquoi ne dirait-elle pas la vérité ? Je déglutis, me forçant à ravalier ma bile. Je lui plais. Allez savoir pourquoi.

Je m'oblige à me chercher une excuse. « La peur me rend encore plus con que d'habitude. » Ça fait un peu faiblard dans le silence qui suit, mais je ne trouve rien d'autre à dire.

— Et comment ! dit-elle d'un ton plus léger. Retourne te coucher, Bob. Je ne te dérangerai plus cette nuit. Fais de beaux rêves.

Quand je me réveille, j'ai le visage inondé par la lumière du jour qui coule à flots par la fenêtre. Un de mes bras pend par-dessus le rebord du lit et l'autre est enroulé autour des épaules de quelqu'un... c'est quoi, ça, putain ? me demandé-je confusément.

C'est Ramona. Elle est pelotonnée contre moi par-dessus les draps et dort comme un bébé. Elle porte encore ses fringues de luxe, les cheveux tout ébouriffés. Je retiens mon souffle par peur, par désir ou par culpabilité, ou peut-être les trois en même temps : un désir craintif, coupable. Je n'arrive pas à savoir si je veux me ronger le bras jusqu'à l'épaule ou lui demander de fuguer avec moi.

Je finis par trouver un compromis. Je m'assois en retirant doucement mon bras de dessous sa tête.

— Comment tu veux ton café ?

— Hein ? fait-elle en soulevant une paupière. Oh... salut. (Elle paraît décontenancée.) Où suis-je ? Oh... (Légèrement contrariée.) Je le prends noir. Et serré. (Elle bâille, puis roule sur le côté et commence à s'asseoir. Elle bâille encore.) J'ai besoin d'aller dans la salle de bains. (Elle a l'air mécontente et ce n'est pas seulement à cause de son eye-liner qui a coulé : elle a pris un coup de vieux, paraît moins parfaite, plus humaine. Le glamour est toujours là, masquant sa forme physique, mais ce que je vois maintenant n'est plus embrumé par un parti pris émotionnel implanté.)

— Fais comme chez toi. (Je m'approche de la machine à café et commence à la tripoter en essayant de trouver où se loge le sachet de café. La tête me tourne.) Comment es-tu arrivée là ?

— Tu ne te souviens pas ?

— Du tout.

— Eh bien, on est deux, dit-elle en refermant la porte.

Un instant après, j'entends l'eau couler et me rends compte trop tard que j'ai également besoin d'aller aux toilettes.

Génial. Il y a eu la... le... bref, je ne sais pas comment ça s'appelle, avec le prédateur, Marc – et elle a eu besoin de moi pour – j'essaie de ne pas y réfléchir de trop. Ça, je m'en souviens. Comment a-t-elle

réussi à entrer, bon sang ?

J'arrive à glisser la recharge dans la machine à café et vais pianoter sur mon organiseur. Il se trouve là où je l'ai laissé la nuit dernière, avec une vue bien dégagée sur la porte et la fenêtre, et il est toujours allumé et il marche. Je regarde de trop près et le tect essaie de me mordre entre les deux yeux mais me rate. Bien. Je m'approche donc et je passe en revue les autres protections que j'ai placées sur la porte en l'ouvrant et en récupérant délicatement le panneau NE PAS DÉRANGER. Le diagramme en argent, esquissé avec un crayon conducteur et une goutte de sang, miroite vers moi à l'intérieur. Il est encore vivant : quiconque à part moi essaiera de le forcer risque d'avoir une surprise très désagréable. Finalement, la machine à café se met à crachoter et à bouillonner. Je vérifie la fenêtre. Elle est hermétiquement fermée et mon téléphone mobile (le vrai, le Treo avec la séquence de contre-mesures Java et le clavier et tous ses réglages, pas le faux qui tire des balles) est encore appuyé dessus.

Je regarde en haut et en bas, puis je hoche la tête. Il n'y a aucun trou dans les murs et le plafond, ce qui veut dire que Ramona ne peut pas être ici... L'endroit est aussi sûr que peut l'être une chambre d'hôtel, cousu plus serré que le cul d'Angleton.

— Sans vouloir te bousculer, j'ai aussi besoin d'aller aux toilettes, crié-je à travers la porte.

— Ça va, ça va ! Je suis presque prête.

Elle a l'air agacée.

— Tu es sûre de ne pas te rappeler comment tu as fait pour entrer ?

La porte s'ouvre. Elle a retouché son glamour et est redevenue la top model supervamp qu'elle était quand je l'ai vue pour la première fois au Laguna Bar : seuls les yeux sont différents. Les germes du doute...

— De quoi tu te souviens pour la nuit dernière ? me demande-t-elle.

— Je... (Je m'arrête.) Quoi, tu veux dire après qu'on a rencontré Billington ? Ou après que j'ai quitté le casino ?

— On est partis ensemble ? insiste-t-elle en fronçant les sourcils.

— Tu ne... (Je me mords la langue et la regarde fixement. Comment est-elle entrée dans ma chambre ? Peut-être est-ce un effet secondaire de l'intrication de nos destinées – mes tects n'arrivent pas à nous distinguer.) J'ai fait des rêves vraiment étranges, dis-je en lui tendant une tasse de café.

— Tu m'étonnes, grogne-t-elle en la prenant. Mais ça ne veut rien dire.

— Ça ne veut... (Je m'arrête pile.) J'ai rêvé de toi, avoué-je à contrecœur. (J'ai vraiment du mal à trouver mes mots.) Tu étais avec

un type qui travaillait au casino et que tu as levé.

Elle me regarde calmement dans les yeux.

— Tu as rêvé de moi, Bob. Il arrive des choses dans les rêves qui n'arrivent pas toujours dans la réalité.

— Mais il est mort pendant que tu te l'envoyais...

— Bob ? (Elle a les yeux bleu-vert, avec des paillettes d'or qui flottent dedans, soulignés d'un eye-liner de luxe qui les fait paraître plus grands et innocents – et pourtant, ils semblent plus profonds qu'un lac de l'Arctique, et encore plus glacés.) Pour une fois dans ta vie, ferme-la et écoute-moi. Vu ?

Elle a un ton de commandement. Je me trouve collé contre le mur sans souvenir précis de la façon dont je suis arrivé là.

— Hein ?

— *Primo*, nos destinées sont intriquées. Je n'y peux strictement rien. Tu te cognes le pied, j'ai mal : je te traite de noms d'oiseau, tu te fous en boule. Mais tu fais une grossière erreur. Parce que, *secundo*, tu as fait un rêve bizarre, tu en conclus aussi sec que les deux sont liés, que tout ce que tu rêves est ce qui m'est arrivé. Mais tu sais ? Ce n'est pas nécessairement le cas. La corrélation n'implique pas la relation de cause à effet. Alors... (Elle tend la main et m'enfonce un doigt dans la poitrine.) Tu as l'air un peu contrarié à cause de ce que tu as rêvé à mon sujet. Et je crois que tu dois réfléchir très sérieusement avant de te poser la question suivante : tu peux choisir de te demander s'il y a un rapport entre ton rêve étrange et la soirée que j'ai passée... ou tu peux te dire simplement que tu as trop forcé sur les canapés au fromage avant de te coucher, que tout était dans ta tête et basta, tu peux en rester là. C'est clair ? Même si nous sommes intriqués, ça n'a pas besoin d'aller plus loin.

Elle attend, impatiente, guettant manifestement une réponse. Je suis cloué sur place par l'intensité de son regard. Mon poulx rugit dans mes oreilles. Je ne sais pas – vraiment pas – quoi faire ! Ça tourne dans ma tête. N'ai-je vraiment eu qu'un rêve érotique, la nuit dernière ? Ou Ramona a-t-elle vraiment sucé l'esprit d'un violeur hors de son corps avant de se servir de moi pour se livrer à une magie sexuelle afin de calmer les ardeurs de son démon... ? Et suis-je vraiment sûr de vouloir connaître la vérité ? Vraiment ?

Je sens mes lèvres bouger sans volonté consciente de ma part.

— Merci. Et si cela ne te dérange pas, c'est une non-question pour le moment.

— Oh, mais ça me dérange tout à fait. (Un éclair d'émotion non identifiable scintille dans ses yeux, pareil à la foudre dans le lointain.) Mais ne t'inquiète pas pour moi, j'ai l'habitude. J'irai mieux après le petit déjeuner. (Elle détourne le regard.) Génial, un pyjama rayé. C'est trop tôt le matin pour ça.

— Eh, c'est tout ce que j'ai. De toute façon, c'est mieux que de dormir en smoking. (Je hausse un sourcil devant sa robe.) Tu vas devoir envoyer ça chez le teinturier.

— Non, vraiment ? (Elle prend une gorgée de café.) Merci du conseil, petit singe, je n'y aurais pas pensé. Je regagnerai ma chambre dès que j'aurai avalé ça. (Une autre gorgée.) Tu as des projets pour aujourd'hui ?

Je fais une pause pour réfléchir.

— J'ai besoin de reprendre contact avec mes renforts et de faire mon rapport à ma hiérarchie. Ensuite, je suis censé rendre visite à un tailleur. Après quoi... (Un vague souvenir brumeux caracole pour attirer l'attention.) J'ai entendu parler d'une jolie plage à Anse Marcel. Je me suis dit que je pourrais y faire un tour. Et toi ?

Je prends mon petit déjeuner sur un balcon surplombant une plage de sable blanc en essayant de ne pas tressaillir quand un Airbus rugit au passage avant d'atterrir à Princess Juliana Airport. À la moitié d'un croissant au beurre qui fond sur la langue, mon Treo sonne.

— Howard ?

— Lui-même.

J'éprouve un sentiment d'angoisse au creux de l'estomac : c'est Griffin.

— Amenez vos fesses par ici, et que ça saute. On est dans de sales draps.

J'hallucine.

— Quel genre de problème ? Et c'est où, ici ?

— Magnez-vous le train, c'est tout.

Il me débite à toute allure une adresse quelque part près de Mullet Beach et je prends note.

— Entendu, j'arrive dans une demi-heure.

— Z'avez intérêt !

Il raccroche, me laissant les yeux rivés sur mon téléphone comme si je tenais une limace morte dans la main. Drôle de façon de commencer la journée ! Griffin a trouvé quelque chose qui demande à être considéré d'une manière non linéaire. Comme si je n'avais pas assez de problèmes sur les bras.

Je suis juste en état de fonctionner à l'heure locale. Malgré tout, il me faut un moment pour trouver mon chemin jusqu'à l'adresse que Griffin m'a donnée. Il s'agit en fin de compte d'une villa de vacances, avec des murs de bardeaux et des volets en bois surplombant la route derrière le front de mer. La température flirte déjà avec les vingt-cinq degrés et continue de grimper allègrement pendant que je me traîne jusqu'à la porte d'entrée. Je suis sur le point de frapper quand elle s'ouvre et je me trouve face aux sourcils en bataille de Griffin.

— Entrez ! aboie-t-il presque en me tirant par ma veste. Vite !

Je remarque ses yeux cerclés de rouge, son menton hérissé de chaume et l'agitation générale.

— Il s'est passé quelque chose ?

— Vous pouvez le dire.

Je le suis dans la pièce du fond. Les fenêtres sont closes, plusieurs gros fourre-tout en Nylon s'alignent le long d'un mur, et il y a une masse de matériel électronique étalée sur la table de la salle à manger. Il me faut quelques secondes pour comprendre que j'ai sous les yeux une plate-forme électrodynamique déglinguée et une unité centrale Vulpis-Tesla : on dirait qu'elle a été inventée par un fou pervers pour torturer les poulets, mais ce n'est en fait qu'un instrument pour invoquer des abominations mineures. À voir sa tête, on dirait que Griffin vient de passer douze heures non-stop à assembler la chose tout en vidant la bouteille – une association qui ne suscite pas un enthousiasme franc et massif de ma part.

— J'ai reçu une dépêche du bureau central. L'Oppo fait des siennes... ils nous envoient un de leurs meilleurs buteurs.

— Quoi ? Qu'est-ce que le cricket vient faire là-dedans ? je demande, déconcerté.

Qu'est-ce qu'on attend de moi à une heure pareille ?

— Qui a parlé de cricket ? (Griffin fonce à travers la pièce et se met à redisposer le tableau de connexions en Bakélite qui configure l'instrument de torture pour poulets.) J'ai dit qu'ils avaient envoyé leur meilleur buteur, pas un putain de joueur de cricket.

— On se calme, dis-je en me frottant les yeux. Ça fait combien de temps que vous habitez ici ?

Il est furieux.

— Dix-neuf ans, si vous pouvez comprendre ça, espèce de petit malotru ! gronde-t-il. Ah les gosses, de nos jours...

Je hausse les épaules.

— L'argot évolue, y a pas à dire.

— Bah ! (Il se redresse et soupire.) J'ai reçu un code d'urgence du service Météo ce matin : Charlie Victor est en ville. C'est l'un de leurs meilleurs tueurs, il travaille pour Unit Echo – c'est notre code à nous, pas le leur, personne n'a la moindre idée de l'organigramme interne de la Chambre Noire. Et avec lui, généralement, il n'y a pas d'avertissement, avec Charlie Victor, le premier avertissement est le dernier, vu qu'on est déjà mort.

— Ouah ! (J'attrape une chaise et m'y laisse tomber.) Il est arrivé quand ?

— Hier, pendant que vous ronfliez. (Griffin me dévisage.) Alors ?

— On sait qui est sa cible.

— D'après le service Météo, ça a à voir avec votre cible à vous, ce

milliardaire.

— Le service Météo... (Je m'interromps. Comment exprimer avec tact mon point de vue sur l'Antenne prophétique ? Juste pour le cas où Griffin aurait une cousine gitane qui lirait l'avenir dans un chakra en peluche boule de cristal-fu et travaillerait pour les Opérations précognitives ?) Le service Météo a sa réputation.

Oui, celle d'être complètement à côté de la plaque trente pour cent du temps – comme on peut s'y attendre de la part d'une bande de webcrameramen accros à leurs boules de cristal et pratiquant la cristallomancie au petit bonheur à l'aide d'une flopée de générateurs. Et pour tomber juste moins de cinquante pour cent du temps, ce qui est pire que le vrai Bureau de la Météorologie nationale. La seule raison pour laquelle nous ne les laissons pas carrément tomber dans l'oubli, c'est qu'une fois sur cinq environ, ils touchent le jackpot, de sorte que les gens peuvent vivre ou mourir selon leurs projections. Mais ces trente pour cent nous ont donné les sidérantes armes de destruction massive irakiennes invisibles, la guerre des Malouines (« qu'est-ce qui pourrait mal tourner ? ») et si on remonte encore un peu plus loin, l'expédition britannique sur la Lune de 1964.

— Le service Météo capte le flot d'infos à la source à partir du GCHQ et établit une vérification croisée avec des sources HUMINT homologuées, marmonne Griffin d'un ton inquiet. C'est aussi sérieux que ça. Quelles sont les implications de votre mission ?

— Il faut que je parle à Angleton... Je croyais qu'on avait un compromis pour cette fois, mais si ce que vous dites est exact, il ne faut plus compter dessus. (Je regarde l'unité VT.) C'est pour quoi faire, la plumeuse à volaille ?

— Une précaution nécessaire. (Il me regarde, l'air curieux.) Au cas où Charlie Victor ferait une descente. Et pour verrouiller votre équipement spécial.

Il pointe le menton sur les caisses dans le coin.

— Hin-hin. Des nouvelles de mes renforts ?

— Je les ai appelés pour leur fixer rendez-vous il y a une demi-heure. Ils ne devraient plus tarder...

Au même instant, on frappe à la porte.

Je m'approche pour ouvrir, mais Griffin me prend de vitesse, me pousse sur le côté et lève un index pour m'intimer le silence. Il sort de sa veste un revolver d'âge respectable, qu'il tient dans son dos pendant qu'il tourne la poignée de la porte.

C'est le Cerveau, équipé de lunettes de soleil et d'une chemise hawaïenne criarde.

— Hello, Bob ! fait-il sans adresser un mot à Griffin.

Boris est affalé sur la véranda derrière lui.

— Entrez, marmonne Griffin sans aménité. Ne restez pas là !

— Où est Pinky ?

— Il gare ta bagnole à l'hôtel. (Le Cerveau passe devant Griffin en sifflotant avec nonchalance, puis s'arrête quand il voit l'unité VT.) Ça fait un bail que je n'ai pas vu une antiquité pareille ! (Il s'approche et scrute le tableau de connexions.) Eh, c'est monté complètement à l'envers...

— Arrêtez tout de suite ! (Griffin est sur le point de grimper au plafond.) Avant de commencer à vous mêler de...

— Oh, les gars ! fait Boris avec une grimace fatiguée. Calmos.

— J'ai besoin d'appeler Angleton, placé-je enfin. Et je dois me rapprocher de la cible. On pourrait essayer de ne pas perdre de vue notre objectif, je vous prie ? Que sait-on de l'arrivée de Billington ? Je ne savais pas qu'il était censé être déjà ici.

— Ah bon, Billington est là ? (Boris fronce le sourcil.) Ce n'est pas une bonne nouvelle. Comment ça ?

— Il a débarqué hier soir tard. (Je jette un œil à Griffin, mais ses lèvres serrées forment un trait mince.) Je l'ai rencontré brièvement. Sait-on où est ancré son yacht ? Ou quel est son emploi du temps ?

Je m'adresse directement à Griffin et il plisse le front.

— Son yacht, le *Mabuse*, a jeté l'ancre du côté de North Point. Pour une raison quelconque, il évite le port de plaisance de Marigot. Tant qu'il est sur l'île, il habite dans une villa du pic Paradis, mais vous allez probablement vous apercevoir qu'il reste à demeure sur son yacht. (Griffin croise les bras.) Vous comptez lui rendre visite ?

— Simple étonnement. (Je regarde le mur là où quelqu'un a punaisé une grande carte de l'île. North Point est à peu près aussi loin de Maho Beach – et du casino – que possible. Ça doit faire une quinzaine de kilomètres, et plus par la mer.) Je me demandais comment il était arrivé ici la nuit dernière.

— Simple : par avion. (Griffin a l'air de sucer un citron.) Appeler ce monstre un yacht, c'est comme appeler un Boeing 777 un petit bimoteur de société.

— Il est gros comment ? s'enquiert le Cerveau.

— Le Bureau du renseignement naval le sait. (Griffin s'approche du buffet et en sort une bouteille de tonic.) Compte tenu du fait qu'il a commencé dans la vie en tant que frégate russe de classe Krivak.

— La classe ! Vous pensez qu'ils me laisseront le conduire ? (Pinky a réussi à se glisser sous le radar.) Eh, Bob, attrape !

Il me balance un porte-clés.

— Vous voulez dire que Billington possède un bateau de guerre ?
Je me laisse tomber sur une chaise.

— Non, je vous dis que son yacht en était un. (Griffin remplit son verre et repose la bouteille. Il a l'air de s'amuser, avec une lueur sadique dans le regard.) Un croiseur lance-missiles type 1135, pour

être précis, le dernier modèle avec hélicoptère ASW et système de lancement vertical. Les Russes l'ont refilé à la Marine indienne pendant une chute de la devise forte il y a quelques années, laquelle l'a revendu quand elle a commandé le premier de ses propres destroyers lance-missiles. Je suis à peu près sûr qu'elle a enlevé les armes et le VLS avant de le vendre, mais elle a laissé l'hélicoptère et les moteurs, et il peut faire pas loin de quarante nœuds quand le skipper veut se rendre quelque part à toute allure. Billington a englouti une fortune pour le reconvertir et maintenant, c'est un des plus grands yachts de luxe du monde, avec une piscine là où se trouvaient autrefois les lanceurs de missiles nucléaires.

« Mes aïeux. » Ce n'est pas comme si j'avais l'intention de faire de la plongée sous-marine puis de l'escalade pour monter à bord. Pour commencer, j'en sais juste assez sur la plongée pour me rendre compte que je coulerais sans doute. Mais quand Angleton a parlé d'un yacht, je n'avais pas pensé à un bateau de guerre.

— À quoi ça lui sert ?

— Oh, à ceci et cela. (Griffin a l'air de se marrer encore plus.) J'ai entendu dire qu'il était très utile pour pratiquer le ski nautique. De façon plus réaliste, ça lui permet de filer n'importe où dans la Caraïbe en douze heures. Prendre l'hélico pour Miami, une brève excursion à terre, un coup d'hélico à La Havane, et ni vu ni connu. Aller rendre visite à ses banquiers à Grand Cayman, distraire des milliardaires en visite, tenir des réunions secrètes. Et impossible pour nous de le tenir à l'œil sans mettre la Marine dans le coup.

Je vois presque les cartes qu'il garde, planquées dans sa manche.

— Où vous voulez en venir ?

— Moi ? (Il écarquille les yeux.) Je veux en venir au fait que j'en sais un peu plus sur mon territoire que vous tous réunis, ou les clowns du bureau central, d'ailleurs. Et j'aimerais que vous vous passiez de moi pour monter vos coups tordus de tarés au cas où vous iriez mettre les pieds dans le plat. Les Ressources humaines vous ont peut-être dit que je suis soumis à un contrat de non-concurrence et c'est à Angleton directement que vous rendez des comptes, mais vous pourriez peut-être réfléchir au fait que les Ressources humaines seraient infoutues de trouver leur cul avec une carte, un périscope et un pot de vaseline.

Boris mord à l'hameçon.

— Je ne suis pas censé parler des Ressources humaines !

Pinky renifle bruyamment. Je hausse les épaules.

— Entendu, je me passerai de vos services pour monter tous mes coups tordus de débile si vous me permettez de solliciter votre avis. En attendant, si cela ne vous dérange pas, j'ai besoin de faire le point avec mes agents de liaison. (Et je dois encore appeler Angleton... qui a parlé à Griffin de ses questions de contrôle ?) Ensuite je dois aller me

chercher de quoi m'habiller et me débrouiller pour me faire inviter à bord du... Comment vous dites qu'il s'appelle, ce yacht ?

— Le *Mabuse*, répète Griffin, qui a un tic à la joue. Et Charlie Victor est dans les parages. Vous devez prendre des précautions.

— Certainement. (Si ce connard s'imagine qu'il peut me faire peur aussi facilement, il va vite changer d'idée.) Boris, on a reçu des mises à jour ?

— Pas encore, dit Boris en secouant la tête.

— D'accord, alors j'y vais.

Et avant que Griffin ait pu objecter, je suis déjà en route.

Comme j'ai besoin de rassembler mes idées, je commence par me rendre chez le tailleur qu'on m'avait signalé à Darmstadt. Après une demi-heure à errer entre les espaces de fast-foods, les pièges à touristes et les stands d'échantillons de produits cosmétiques gratuits, je le dénêche et une demi-heure plus tard, je suis de retour chez moi à déballer... « C'est quoi, ces fringues ? » je me demande, sidéré. Celui qui a passé commande n'avait pas l'ombre d'une idée de ce que je mets d'habitude, ou s'en tapait. Il y a un costume léger, un lot de chemises, deux cravates – je les planque dans la penderie que je ferme à double tour, au cas où elles chercheraient à en sortir pour m'étrangler pendant la nuit – et ce qui ressemble le plus à quelque chose de portable, c'est un polo et un pantalon d'été. Lequel n'est même pas vraiment pour moi, il n'est pas noir. « C'est trop. » J'ai filé de Darmstadt sans rien sauf un costard trois-pièces et une trousse de toilette d'emprunt : c'est ça ou rien. Je fais de mon mieux avec ce que j'ai et finis par ressembler à une réplique minable de mon paternel. Je renonce. Je vais devoir simplement faire du shopping plus tard. Peut-être que ThinkGeek pourrait m'envoyer un paquet-cadeau par exprès ?

Je ramasse mon Treo – pas le téléphone-pistolet de cinglé, mais l'appareil électronique, le vrai, le fiable et compréhensible – et je pars en direction du parking. Je me mets en chasse entre les pick-ups et les voitures de sport jusqu'à ce que je retrouve la Smart. Je la regarde fixement et elle me regarde, l'air moqueur. Elle n'est même pas décapotable. « Il y en a qui vont le regretter », bougonné-je pendant que je boucle ma ceinture. Puis vient le moment de vérité : il est temps pour moi de vérifier un semblant de souvenir en allant voir si quelqu'un attend que Marc le portier vienne livrer un corps à North Bay.

Il commence à faire chaud, le soleil cogne sous la voûte bleu saturé du ciel au-dessus de nos têtes. Je cherche mon chemin pour sortir de Maho Bay et trouver la route qui serpente jusqu'à l'extrémité nord de l'île. Rien ne pourrait être plus éloigné de la conduite sur la route de Darmstadt que de rouler ici pour quelqu'un qui essaie simplement de

ne pas verser, ce dont je me réjouis fort. La route est étroite, à peine inclinée, et elle zigzague autour du paysage en grimpant sur les pentes pittoresques mais abruptes du pic Paradis. Je passe devant plusieurs panneaux indiquant des plages pour touristes, des façades de magasins et de restaurants aux couleurs vives... C'est un centre touristique et je suis en plein dedans. Je lambine derrière deux taxis et un 4 × 4 de touristes pendant environ une demi-heure, puis on arrive à la pointe de l'île. La route aboutit plus ou moins à un cul-de-sac dans un creux entre deux hauteurs, et je me gare près d'un panneau pour regarder.

Le panneau annonce ANSE MARCEL. Il y a des boutiques et des hôtels disséminés sur la route à l'ombre des palmiers. Au pied de la pente, j'aperçois la mer au loin, au bout d'une plage blanche scintillante parsemée de touristes occupés à prendre des bains de soleil. D'un côté, à une centaine de mètres, un bouquet de mâts se blottissent les uns contre les autres dans une petite marina. On dirait qu'il est temps d'aller à pied.

Je descends de voiture avec l'impression d'être affreusement trop habillé : la plupart des clients sont en tongs et sandales. La plage tropicale idyllique, avec un supplément d'ultraviolets et de puces des sables. Et ils ont tous un corps de rêve ! J'ai le teint blafard de l'employé qui sort de son bocal et la muscu est un article de luxe hors de prix sur ce modèle. Je me traîne sur la route en direction du port de plaisance avec l'impression de mesurer six centimètres de haut, en espérant que je me trompe, qu'il n'y a personne et que je pourrai rentrer à l'hôtel et considérer tout ça comme un mauvais rêve à mettre sur le compte de la vodka et du décalage horaire. Je marche furtivement sur le trottoir et dépasse une charmante clôture en bois rustique, puis un portail ouvert.

Le port de plaisance ne comprend guère que trois appontements avec des voiliers amarrés de chaque côté : deux plus gros bateaux à moteur appartenant à des sociétés de tourisme sautillent sur le bord extérieur. Il y a des types qui s'affairent sur l'un d'eux, aussi j'avance sur la jetée pour mieux voir.

— *Bonjour**. (Un des marins m'observe.) Vous cherchez quelque chose ?

— Probable. (Je regarde en direction de la mer. Une mouette à l'œil meurtrier, juchée sur un bollard, ne me quitte pas du regard. Elle m'observe l'observer... Il me vient brusquement à l'esprit que venir seul ici n'est pas forcément une bonne idée si Billington tient à sauvegarder son intimité et est en plus, comme dit Angleton, un joueur invétéré.) Est-ce qu'un bateau appelé *Mabuse* fait escale ici ?

— Je pense que vous devriez aller vous promener ailleurs.

Il sourit, mais ses yeux restent de glace. Il tient un maillet et un gros burin.

— Pourquoi ? Ce sont des amis à vous ? (Je sens des fourmis au bout de mes doigts et un net goût de bleu : mes tects réagissent à quelque chose dans les parages. *Monsieur* Maillet me foudroie du regard. Il a à peu près mon âge, mais il est bâti comme un apprentis en brique et arbore un bronzage de la couleur du vieux chêne.) Ou le contraire ?

— *Non.*

Il tourne la tête et crache par-dessus le rebord de pierre.

— Pierre !...

L'autre type lâche un tir de mitraillette en français avec un fort accent que je ne risque pas de suivre. Il a la cinquantaine bien sonnée, le front dégarni, la barbe poivre et sel : le vieux loup de mer pittoresque qui traîne sur la jetée, image à peine gâtée par son T-shirt Mickey Mouse et des sandales en plastique bleu. Pierre – *monsieur* Maillet – me scrute d'un œil soupçonneux. Puis il se tourne et regarde en direction de la mer de saphir.

Je suis son regard. Il y a un bâtiment de guerre dans le lointain, à quelque deux kilomètres du littoral : long, bas et effilé, avec une superstructure à forte quête. Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'il est de la mauvaise couleur, d'un blanc scintillant plutôt que du gris terne dont la plupart des marins peignent leurs rafiots.

Je me retourne vers la jetée de pierre. Cette putain de mouette me lorgne, ses yeux sont blancs et laiteux comme...

Foutre !

— Vous connaissez un type appelé Marc, de Maho Beach ? interrogé-je.

Je fais mouche : la tête de Pierre pivote vers moi d'un coup. Il lève le burin en signe d'avertissement tandis que la mouette claque du bec. Je sors mon Treo. « Le petit oiseau va sortir. »

La mouette zieute mon mobile d'un œil mauvais, puis abandonne son perchoir et tombe dans l'eau comme un poids mort. Précisément ce qu'elle est, maintenant que je l'ai zappée avec mon collecteur d'ordures non mortes breveté.

— On a à peu près deux minutes avant qu'ils envoient un autre espion, dis-je sur le ton de la conversation. S'ils sont réveillés, bien sûr. Donc, vous connaissez Marc ?

— Combien ça vaut ?

Il abaisse le burin et me regarde comme s'il venait de me pousser une double tête. Je sors deux billets de cinquante euros.

— Ça.

— Ouai, je connais Marc.

— Décrivez-le-moi.

— Un type louche. Il s'entraîne au gymnase derrière la rue de

Hollande à Marigot, prête la main à l'entrée du Casino Royale comme portier et videur. C'est de lui que vous voulez parler ?

Je sors deux autres billets.

— Dites-moi tout ce que vous savez.

Le plus vieux le regarde l'air furibard, marmonne dans sa barbe, se lève et monte à bord de leur rafiot.

— Je prends ça. (Pierre repose son burin et je lui tends les billets.) Marc est un enfoiré. Il repère les femmes qui viennent en touristes et leur pique jusqu'à leur chemise. Il a failli se faire arrêter l'an dernier mais on n'a rien pu prouver. Ni retrouver la femme, d'ailleurs. Quelquefois... (Pierre regarde par-dessus son épaule.) On le voit aux premières heures avec une gonzesse qu'il embarque sur son bateau. Celui-là, là-bas. (Il pointe le menton vers un canot pneumatique avec un support de moteur hors-bord.) Pour rejoindre un autre bateau. Les femmes ne reviennent pas.

Je me sens mal et j'ai l'estomac qui se révulse.

— L'autre bateau, ce serait pas le *Mabuse* ?

Il me lorgne de côté.

— J'ai rien à dire.

— Ça va, dis-je en hochant la tête. Merci de m'avoir accordé votre temps.

— Merci d'avoir bousillé cette saloperie. (Il fait un geste en direction du bollard où le volatile était posé.) Maintenant, dégagez d'ici et ne revenez plus.

CHAPITRE 7

Plage de cauchemar

J'ai parcouru deux ou trois kilomètres sur la route en direction de Grand Case et de la rocade qui va vers Marigot quand je m'aperçois qu'on me suit. Je suis nul dans cet exercice classique du privé, mais ce n'est pas vraiment la technologie de pointe à Saint-Martin : les routes n'ont que deux voies. Il y a une Suzuki tout-terrain à deux cent cinquante mètres derrière moi. J'accélère, elle accélère. Je ralentis, elle ralentit. Alors je me mets sur le côté, me gare sur une aire de stationnement pour touristes et la regarde poursuivre son chemin. Juste avant le prochain virage, elle se range. Quelle scie ! Puis je me branche sur le bigo aérien.

— Ramona ? T'es occupée ?

— Je me poudre le nez. Quel est le problème ?

Je fixe la bagnole devant moi en essayant de la visualiser assez bien pour lui en faire passer une image concrète.

— J'ai de la compagnie. Genre chieurs.

— Tiens donc ! (Je la sens rigoler.) Qu'est-ce que tu as fait pour mériter ça ?

— Oh, des choses. (Je n'ai pas envie d'entrer dans le détail de mes indiscretions.) Le yacht de Billington est à l'ancre à North Point et ça n'est pas du goût de tout le monde dans le coin.

— Tu m'étonnes. Et cette histoire de bagnole ?

— On me file ! (Je me trouve le ton grincheux, irascible, même.) Et Billington a mis le port de plaisance sous surveillance. Il utilise des mouettes comme espions. Ça me rend nerveux.

Je n'ai rien à foutre des éboueurs des mers, mais le fait que quelqu'un à bord de ce yacht a eu l'idée de pratiquer une invocation d'Al-Harijoun sur ces volatiles ne me réjouit pas, sans préciser qu'ils ont suffisamment d'yeux pour passer en revue les vidéos de surveillance de deux ou trois cents mouettes zombies.

— Mais pourquoi tu ne les sèmes pas ?

Je respire à fond.

— Pour moi, ça veut dire violer le code de la route, tu vois ? Je ne suis pas censé le faire. Ça s'appelle : attirer indûment l'attention sur soi. Par-dessus le marché, ça implique tout un tas de paperasses à remplir, à commencer par le formulaire A-19/B, sinon on va me coller le max. Je risque d'y laisser mon permis.

— Quoi, ton permis de tuer ?

— Non, mon permis de conduire ! (De dépit, je flanque un coup de poing au volant.) Ce n'est pas une histoire d'espionnage bidon à la con : je ne suis qu'un simple fonctionnaire. Je n'ai pas de permis de tuer, ni d'autorisation pour fourrer mon nez dans les coins aléatoires du monde, y rencontrer des gens intéressants et leur faire du mal. Je ne suis pas dans ce genre de business.

Pendant un moment, j'ai le vertige. Je me pince l'arête du nez et je respire à fond. Ma vue se brouille pendant un moment inquiétant, puis revient, mais j'ai l'impression bizarre de regarder par deux paires d'yeux à la fois.

— C'est quoi, ce bordel ?

— C'est moi, Bob. Je ne peux pas faire ça longtemps... tiens, tu vois ce véhicule tout-terrain garé devant ?

— Ouais ?

Je le regarde mais je capte pas.

— Le type qui vient d'en descendre et marche vers toi est armé. Et il n'a pas l'air franchement sympa. Cela dit, je sais que tu es un peu coincé pour ce qui est des limitations de vitesse et tout ça, mais puis-je te conseiller de...

La Smart a un atout indiscutable. Elle a un braquage plus étroit que les hanches de Ramona. Je mets les gaz et braque à fond en faisant crisser les pneus et en tanguant d'un côté à l'autre si dangereusement que je crains un moment de voir la minuscule auto faire un tonneau. Le méchant lève lentement son pistolet mais j'écrase le champignon et la Smart ne se défend pas mal en ligne droite. Mes tects me picotent et me grattouillent comme une tempête de sable et il y a une légère aura bleue qui se tortille sur le tableau de bord. Quelque chose cogne contre le hayon – du gravier, je me dis tandis que je donne un coup de volant pour réintégrer la rocade en direction d'Orleans.

— Je savais que tu pouvais le faire ! triomphe Ramona comme si elle encourageait une pom-pom girl. Tu as fait quoi, pour les mettre en pétard comme ça ?

— Je me suis renseigné sur Marc.

Je donne un coup d'œil dans la glace et tressaille ; mon escorte est de retour dans le tout-terrain et a réussi à faire demi-tour. Elle soulève un panache de poussière dans mon sillage. Je décroche brutalement pour doubler une Taurus bourrée de retraités qui lambine vers le haut de la côte, le clignotant gauche allumé en permanence, puis surcompense pour éviter de faire verser la Smart.

— Ce n'était pas très futé de ta part, putain ! lance-t-elle sèchement. Pourquoi tu as fait ça ?

Des objets sans rapport s'insinuent aux confins de ma perception :

un bimoteur long-courrier bourdonne au-dessus de ma tête avant de se poser à l'aéroport de Grand Case.

— Je voulais voir si mes doutes étaient justifiés.

Et si je rêvais ou non. Il y a un van devant, qui traînasse péniblement. Aussi je décroche pour regarder ce qui vient de l'autre côté et j'aperçois un camion, donc, je me replie. Et derrière moi, qui me rattrape de nouveau, le tout-terrain.

— Je vais devoir semer ces mecs avant qu'ils téléphonent pour m'organiser un comité de réception à Philipsburg. Tu as une idée ?

— Oui. J'arrive dans cinq minutes. Tu te contentes de rester devant pour le moment.

— Autrement dit, le salut dans la fuite.

Je déboîte sans attendre, écrase de nouveau le champignon et double le van dont le chauffeur agite une main furieuse vers moi. Il y a un virage sur la route, que je négocie à fond la caisse. La Smart est dynamique et roule de façon effroyable, mais elle ne tient pas plus mal la route que le tout-terrain qui me file, en fin de compte.

— Et qu'est-ce qu'ils font exactement aux femmes ?

— Quelles femmes ?

— Les femmes que Marc enlevait et vendait à l'équipage du bateau. Ne me raconte pas que tu n'étais pas au courant ?

La Suzuki a doublé la fourgonnette et arrive derrière moi pleins gaz. Je suis à court de petites rues. D'ici, il y a trois kilomètres en ligne droite autour des contreforts du pic Paradis avant d'arriver à Orient Baie et l'embranchement qui descend à la mer. Ensuite, il reste cinq kilomètres jusqu'au prochain tournant. Je fais du quatre-vingts et c'est déjà rudement trop rapide pour cette route. En outre, j'ai l'impression de conduire deux voitures à la fois, l'une étant une sous-compacte aérodynamique et l'autre, une berline décapotable à hautes performances qui fonce entre les bagnoles des touristes comme un coureur d'obstacles zigzaguerait au milieu d'une file de retraités. C'est assez déroutant et ça me donne envie de vomir.

— Que sais-tu des... (pause) des enlèvements ?

— Des femmes. Jeunes. Blondes. Sa femme possède une société de produits cosmétiques et il fait trop jeune pour son âge. Tu en conclus quoi ?

— Qu'il a un bon chirurgien. Ne quitte pas...

La grosse berline s'élance sans effort pour contourner un autre car. Entre-temps le tout-terrain me colle aux fesses tandis que le chauffeur pointe son arme sur moi en me faisant signe de m'arrêter. Je jette un regard en biais et je vois ses yeux. Ils ont l'air morts et pire que morts, comme s'il avait séjourné dans l'eau une semaine sans avoir été dévoré. Je connais ce regard : ils se servent de zombies télécommandés. Super. Le volant grouille d'étincelles pendant que les

contre-mesures occultes se mettent en marche pour détourner leur enroulement bouffeur de cervelle.

Je me contracte et écrase le frein, puis j'enfoncé l'allume-cigare dans son logement pendant la seconde qu'il lui faut pour se mettre à ma hauteur. Nous nous arrêtons côte à côte au sommet d'une montée. La portière s'ouvre et le mort avec son arme descend pour venir vers moi. Je renifle : il y a une méchante odeur de fumée qui émane de l'allume-cigare.

Il s'avance d'un pas raide vers ma portière en gardant le revolver bien en vue. Je garde les mains sur le volant quand il ouvre la porte et monte.

— Vous êtes qui ? je demande, la voix tendue. Qu'est-ce qui se passe ?

— Vous posez trop de questions, répond l'homme mort.

Il a la voix traînante d'un ivrogne, comme s'il n'avait pas l'habitude de ce larynx, et il a l'haleine qui pue la viande pourrie.

— Faites demi-tour. Retournez à Anse Marcel.

Il pointe le canon sur mon estomac.

— Si vous le dites.

Je bouge lentement une main vers le levier de vitesses, puis je fais demi-tour. Le 4×4 reste seul et abandonné derrière nous pendant que j'accélère. Je conduis lentement en essayant de gagner du temps. L'odeur de viande en décomposition se mêle à une curieuse odeur d'herbes brûlées. Le volant a fait jaillir un fin halo de feu bleu et la peau me chatouille. Je regarde de côté, mais il n'y a pas d'étincelles vertes dans ses yeux, juste le regard terne et voilé d'un cadavre d'un jour. C'est drôle comme la mort change les gens : je fais un bond quand je le reconnais.

— Accélère, grogne-t-il en m'enfonçant le canon dans les côtes.

— Depuis combien de temps vous avez Marc ? je demande.

— La ferme.

J'ai besoin de Ramona. L'odeur d'herbes grillées est presque insupportable. Je m'adresse à elle :

— Appelle !

— C'est quoi, ton problème ? Je fonce aussi vite que...

— Téléphone-moi simplement, bordel ! Compose le numéro de mon portable, tout de suite !

Quinze ou vingt secondes interminables s'écoulent, puis mon Treo se met à grelotter.

— Il faut que je réponde au téléphone, dis-je à mon passager. Je dois pointer régulièrement.

— Réponds. Dis que tout est normal. Si tu dis autre chose, je te descends.

Je tends la main et presse le bouton pour répondre, en tournant

l'écran pour qu'il ne puisse pas le voir. Puis à toute allure, j'appuie sur le bouton du menu et la jolie icône qui déclenche simultanément toutes les contre-mesures de la voiture.

Je ne sais pas exactement ce que j'espère. Des jaillissements d'étincelles, des têtes qui tourbillonnent, un incroyable dégueulis d'ectoplasmes ? Je n'ai rien de tout ça. Mais Marc le portier, qui a réussi à mourir d'un abus terminal de cocaïne avant que le succube de Ramona le suce jusqu'à la moelle, pousse un soupir et s'affale telle une marionnette abandonnée. Malheureusement, il n'a pas mis sa ceinture, de sorte qu'il me tombe sur les genoux, ce qui n'est pas très commode car nous allons à cinquante kilomètres à l'heure et qu'il bloque le volant. La vie devient follement excitante pendant quelques secondes jusqu'à ce que je gare la voiture sur le bas-côté, près d'un bouquet de palmiers.

Je descends la vitre et sors la tête pour prendre quelques bouffées d'air du large heureusement dépourvu de l'odeur de pourriture et de bois vermoulu. Je commence tout juste à prendre conscience de ma peur. Voilà, j'ai remis le couvert, me dis-je, j'ai bien failli y rester. En fourrant mon nez dans quelque chose qui n'est pas exactement mes oignons. J'écarte Marc de mon giron, puis je m'arrête. Qu'est-ce que je vais en faire ?

Il n'est généralement pas recommandé, quand on séjourne dans un pays étranger, de se faire prendre par les flics en compagnie d'un cadavre d'un jour et d'un flingue. Une autopsie montrerait qu'il a eu un arrêt cardiaque la veille, mais il se trouve dans ma bagnole et c'est le genre de chose qui a tendance à leur donner des idées fausses – les histoires de preuves indirectes ! « Merde ! » je marmonne en regardant autour de moi. Ramona est en route, mais sa voiture n'a que deux sièges. Double merde ! Mes yeux se fixent sur le bouquet d'arbres. Tiens donc, ça va le faire...

Je remets le contact et m'approche des arbres en marche arrière. Je me gare, descends et commence à me débattre avec le corps de Marc. Il est étonnamment lourd et rigide, et les sièges sont d'une mollesse malencontreuse, mais je parviens à le traîner à la place du chauffeur avec un minimum de sueur et de jurons. Il s'appuie contre la portière comme après une cuite. Je récupère le Treo, commande la fermeture de la porte, puis commence à griffonner des schémas dans une petite application que je porte pour élaborer des expédients d'incantations sur le terrain. Inutile de tracer une grille autour de la voiture – la Smart est déjà câblée – aussi, dès que je suis sûr de la tenir, je presse le bouton « charger » et je détourne les yeux. Quand je regarde à nouveau, je sais que quelque chose est là, mais j'ai la nuque qui me picote et la vue qui se brouille. Si je n'avais pas moi-même garé la voiture, je pourrais passer devant sans la voir.

Je retourne péniblement jusqu'au bas-côté de la route et regarde des deux côtés – il n'y a pas de trottoir – puis je marche en direction d'Orient Baie en suivant la bande d'arrêt d'urgence.

Il n'est pas encore midi, mais la journée va être une vraie fournaise. Se traîner sur une route poussiéreuse sous un ciel aussi explosif qu'une bougie d'allumage sans un nuage en vue, ça vous fait vieillir à toute allure. Il y a des plages et du sable d'un côté, et de l'autre, une pente douce couverte de ce qui passe ici pour une forêt. Mais je suis soit trop habillé pour ça (d'après mes aisselles en sueur), soit insuffisamment couvert (si j'en crois le coup de soleil imminent sur ma nuque et le dos de mes bras.) Je suis aussi de mauvais poil.

Désanimer Marc a fait remonter à la surface le sentiment de culpabilité de Darmstadt : la conviction que si j'avais quitté la fête un chouïa plus tôt, j'aurais pu sauver Franz, Sophie et les autres. Cela confirme aussi que mes rêves de Ramona sont la réalité. Au temps pour le déni du réel qui m'a permis de me voiler la face ! Elle avait raison : je suis un idiot. Finalement, il y a Billington et les activités de ses sous-fifres. Voir cette longue coque affamée au loin, repérer l'oiseau-sentinel sur le quai, cela m'a donné une affreuse impression de petitesse. C'est comme si j'étais une fourmi grignotant une croûte sur le pied d'un éléphant. Un pied qui peut se lever et retomber en me broyant le crâne si le pachyderme vient à remarquer ma présence.

Après une demi-heure de marche, une décapotable rouge vif sort de la brume de chaleur en rugissant et s'arrête à ma hauteur. Je pense que c'est une Ferrari, bien que je ne m'y connaisse pas trop en marques de voitures. Peu importe, Ramona me fait bonjour de la main derrière le volant. Elle porte des Ray Ban à verres miroirs, un Bikini et un pagne en soie transparent. Si ma libido n'était pas dans les cordes en raison des événements de ces douze dernières heures, les yeux me sortiraient de la tête. Tel quel, le mieux que j'arrive à faire est un geste fatigué de la main.

— Salut, étranger. Je t'emmène ?

Elle a un sourire railleur.

— Filons d'ici.

Je me laisse tomber sur le siège en cuir fin du passager et fixe les arbres d'un œil sombre.

Elle déboîte lentement et nous roulons en silence pendant environ cinq minutes.

— Tu aurais pu te faire tuer, là-bas, dit-elle tranquillement. Qu'est-ce qui t'a pris ?

Je compte les palmiers sur le bord de la route. Quand j'en ai compté cinquante, je m'autorise à ouvrir la bouche.

— Je voulais vérifier une impression.

Sans quitter la route des yeux, elle tend la main droite et me presse la jambe gauche.

— Je ne veux pas que tu te fasses tuer, dit-elle d'une voix sans timbre et excessivement posée.

Je l'observe d'une façon que je ne saurais décrire, prenant la mesure de ce qui nous lie. C'est aussi profond et large qu'une rivière, invisible et fluide et suffisamment puissant pour se noyer. Ce que je pressens est plus que je ne m'y attendais. Son attention est fixée sur la route, mais elle est profondément bouleversée. La douleur, la colère contre moi pour m'être conduit comme un idiot, l'angoisse, la jalousie. La jalousie ?

— Je ne savais pas que c'était important pour toi, dis-je tout haut.

Et je ne suis pas sûr de vouloir que ce soit important, me dis-je tout bas.

— Oh, ce n'est pas toi qui es en cause. Si tu te fais tuer, qu'est-ce que je deviens ?

Elle veut faire passer ça pour un égoïsme cynique, mais son esprit a un goût d'inquiétude et de trouble qui sape chacun des mots qui sort de sa bouche.

— Il se passe quelque chose de grave sur cette île, dis-je en changeant de sujet avec tact avant qu'on ne se retrouve dans des eaux inexplorées. L'équipage de Billington a des espions un peu partout. Des mouettes-moniteurs contrôlées à partir de... hum, quelque part. Puis je suis tombé sur Marc. À en juger par l'état de mes tects, chacun des putains de cadavres se trouvant sur cette île doit bouger... Pourquoi n'a-t-on pas mis des chaînes autour des tombes, putain de merde ? Et qu'est-ce qu'ils trafiquent avec les femmes qui viennent seules en touristes ?

— Ça n'est peut-être pas au cœur du programme de Billington. (Ramona prend un ton évasif, mais je sens qu'elle en sait plus qu'elle ne veut l'admettre.) Il se peut que son équipage fasse ça derrière son dos. Ou quelque chose de moins évident.

— Tu charries ? Si les marins enlèvent des femmes seules, tu crois qu'il n'est pas au courant ?

Ramona tourne la tête pour me regarder dans les yeux.

— Je crois seulement que tu sous-estimes l'ampleur de ce complot.

— Alors, pourquoi tu ne te décides pas à me le dire ? gémis-je.

— Parce que je... (Elle se mord la langue.) Écoute. Il fait beau. Allons faire un tour, tu veux ?

— Un tour... Pourquoi ?

J'ai le sentiment étrange qu'elle cherche à me faire comprendre quelque chose sans me le dire explicitement.

— Disons par exemple : j'ai envie de te voir en maillot de bain, ça va ?

Elle me décoche un sourire. Sa bonne humeur est plus fragile qu'il n'y paraît, mais sur le coup, ce que je vois me plaît bien. « Entendu. » Je bâille, c'est le contrecoup de la poursuite qui me rattrape.

— Où tu veux aller ?

— Il y a un endroit du côté d'Orient Baie.

Elle dépasse en silence les voitures des touristes et des habitants de l'île. Je me tais. Je ne suis pas très fort pour discuter des questions sentimentales et Ramona me déroute complètement. Cela suffirait presque à me faire souhaiter que Mo soit là ; la vie serait rudement plus simple.

Nous tombons sur une route transversale que nous suivons jusqu'à ce que nous ayons laissé derrière nous les sempiternels boutiques, restaurants et parkings. Ramona avance la Ferrari entre une Land Rover et un arceau de vieux vélos peints de couleurs vives, puis elle coupe le contact.

— Viens, dit-elle en bondissant à terre et en ouvrant le coffre. Je t'ai acheté une serviette, un slip de bain et des sandales.

— Quoi ?

Elle m'enfonce un doigt dans les côtes. « À poil ! » Je la regarde, méfiant, mais elle a l'air buté. Comme il y a des toilettes en béton à proximité, je m'y rends et vais à l'intérieur. Je retire mon polo, puis enlève mes chaussures, mes socquettes et mon pantalon, et enfille le maillot. Mais j'ai mes limites ; je garde le Smartphone. Je ressors. Ramona trépigne presque d'impatience.

— Qu'est-ce que tu fabriques avec ce téléphone ? s'insurge-t-elle. Allez, il sera en sécurité dans la boîte à gants.

— Que non. Pas question. (Je croise les bras prêt à défendre mon bien. Le Treo ne rentre pas dans la poche du caleçon ample, mais je refuse de le lui confier.) Si tu veux mon portefeuille, prends-le, mais pas mon Treo ! Il m'a déjà sauvé la vie une fois aujourd'hui.

— Je vois. (Elle me regarde en se mâchouillant pensivement la lèvre.) Écoute, tu veux bien l'éteindre ?

— Quoi ? Mais il est seulement en veille.

— Non, je te demande de le déconnecter carrément. Pas d'électronique, ça vaut mieux. Mais si tu insistes...

Je hausse un sourcil et elle secoue la tête en guise d'avertissement. Je la regarde dans les yeux.

— Tu es sûre que c'est nécessaire ?

— Oui.

J'ai l'estomac qui tangué. Pas d'électronique ? Ça, c'est dur. En fait, c'est plus dur que dur : je me connecte, donc je suis, et tout le tremblement. Ça m'est égal d'être nu, mais me trouver sans microprocesseur, c'est vraiment me mettre à poil. C'est comme demander à un sorcier de renoncer à sa baguette magique ou à un

politicien de désavouer ses mensonges. À quel point ai-je confiance en elle ? me demandé-je, puis je me rappelle la nuit dernière, un moment de vulnérabilité sur un balcon surplombant la mer.

— Entendu. (Je presse et maintiens le bouton jusqu'à ce que le téléphone tinte et que le voyant DEL clignote. Plus d'électronique.) Et maintenant ?

— Suis-moi.

Elle ramasse les serviettes, ferme le coffre et se dirige vers la plage. Pendant que je regardais ailleurs, elle a retiré le pagne : je ne peux m'empêcher de fixer le balancement hypnotique de sa croupe.

Le sable est fin et blanc, et la végétation cède bientôt devant la plage. Il y a un promontoire rocheux devant nous et les amateurs de bains de soleil se sont réservé leur espace. En mer, deux ou trois planches à voile se mettent au vent. La mer est une présence chaude, immense, elle soupire quand les vagues se brisent contre le récif de la rade et déferlent avant de nous atteindre. Ramona s'arrête et se penche en avant, fait glisser son slip sur ses jambes et se défait de son soutien-gorge. Puis elle me regarde.

— Tu ne te déshabilles pas ?

— Eh, c'est une plage publique...

Elle a une lueur espiègle dans les yeux. « Et alors ? » Elle se redresse et se tourne vers moi, l'air décidé.

— Tu es craquant quand tu rougis.

Je lance un regard aux touristes les plus proches. L'embonpoint général et l'absence évidente de toute pièce de tissu font passer le message.

— Oh, c'est donc une plage de nudistes.

— De naturistes, s'il te plaît. Allez, Bob, on va se faire remarquer, autrement.

Personne ne m'a appris à dire non quand une superbe femme nue me supplie de me désaper. Je retire à tâtons mon caleçon et me concentre très fort pour ne pas me concentrer sur ses atouts très visibles. Heureusement, c'est Ramona, d'une beauté saisissante – avec ou sans glamour, ça n'a pas d'importance – mais elle continue de m'intimider. Au bout d'une minute, je pense que je ne risque pas de dresser un sémaphore en public et je commence à me détendre. À Rome, faites, etc.

Ramona se fraie un chemin entre les agglomérats d'estivants qui rissolent doucement – je remarque avec déplaisir des têtes dispersées qui se tournent pour nous suivre – et contourne une cabane délabrée qui vend des glaces et des boissons fraîches. La plage est plus étroite à cette extrémité et relativement moins peuplée tandis que Ramona met le cap sur l'eau.

— Bon, ça ira. Note l'endroit, Bob. (Elle déroule sa serviette et la

pose sur le sable. Puis elle me tend un sac imperméable.) Pour ton téléphone, accroche-le à ton cou, on va nager.

— On va nager ?

À poil ?

Elle me considère et soupire.

— Oui, Bob, on va nager dans la mer, cul nu. Parfois, tu me désespères...

Fichtre ! J'ai la tête qui tourne. J'enferme mon téléphone dans le sac, m'assure qu'il est hermétiquement clos et entre dans la mer jusqu'aux chevilles en regardant l'écume qui fait tourbillonner les grains de sable entre et sur mes orteils. Je ne me souviens pas quand je suis allé nager pour la dernière fois. L'eau est fraîche mais pas froide. Ramona patauge dans les vagues jusqu'aux hanches, puis se retourne et me fait signe de la suivre. « Qu'est-ce que tu attends ? »

Je serre les dents et avance prudemment jusqu'à ce que j'aie de l'eau au-dessus des genoux. Il y a une île au loin, juste des petits bouts d'arbres qui oscillent doucement au-dessus d'une mince couche de sable.

— Tu as l'intention de barboter jusque là-bas ?

— Non, juste un peu plus loin.

Elle m'adresse un clin d'œil, puis se tourne et entre un peu plus profondément dans l'eau. Bientôt, cette remarquable croupe n'est plus qu'une pâle lueur sous les vagues clapotantes.

Je la suis. Elle pique du nez et se met à nager. La natation, je n'en ai pas fait beaucoup ces derniers temps, mais c'est comme la bicyclette : ça ne s'oublie pas et vos muscles feront en sorte de vous le rappeler le lendemain matin. Je plonge derrière elle en éclaboussant partout et j'essaie de réapprendre ma brasse à grands moulinets dans les vagues. Putain, rien à voir avec la vieille piscine de Moseley Road.

— Par ici, me dit-elle en se servant de notre interphone perso où on peut parler librement. Pas trop loin. Tu peux nager dix minutes sans t'arrêter ?

— J'espère.

Les vagues ne sont pas trop fortes à l'intérieur de la barre formée par le récif et, de toute façon, elles nous ramènent vers le rivage. Cela dit, j'espère qu'elle n'a pas l'intention de franchir cette frontière protectrice.

— D'accord, suis-moi.

Elle s'éloigne des estivants sur la plage et crawl vers la barrière en biais. Je ne tarde pas à être à bout de souffle tandis que je continue de faire des moulinets pour la suivre. Ramona est une nageuse puissante alors que je manque d'entraînement, et les muscles de mes bras et de mes cuisses crient grâce au bout de quelques minutes. Mais nous approchons du récif, les vagues déferlent dessus... et à ma grande

surprise, quand elle se relève, l'eau lui vient à peine jusqu'à la poitrine.

— Cool !

Je pédale tant bien que mal vers elle puis finis par patauger en tâtant le sol sous mes pieds. Je m'attends à moitié à donner un coup dans un corail tranchant comme un rasoir, mais je m'aperçois que je me tiens sur du béton lisse et glissant.

— Pas d'électronique, parce que quelqu'un pourrait se connecter dessus. Pas de vêtements, parce que tu pourrais avoir été bogué. L'eau de mer, parce que c'est conductible ; s'ils ont tatoué un tableau capacitif sur ton crâne pendant que tu dormais, sa portée devrait être affaiblie maintenant. Pas de bogues, parce qu'on a un bruit blanc à haut volume autour de nous. (Elle me regarde, sourcils froncés, l'air très grave.) Tu es clean, petit singe, à part les filtres à compulsion qu'ils ont pu te coller et d'éventuels moniteurs surnaturels.

— Épatant. (La lumière se fait jour sous mon crâne : Ramona m'a attiré ici parce qu'elle croit que je suis bogué.) Qu'est-ce qu'il y a là-dessous ?

— C'est un emplacement stratégique. Les Français ont commencé à le prendre au sérieux au début des années soixante, avant qu'on modifie les dispositions du traité. Tu te tiens sur un des seize gros nodules de discordance conçus pour protéger la satanée côte orientale de Saint-Martin contre toutes incursions nécromantiques. Tu traverses ça à la nage et tout bogue thaumaturgique qu'on t'a implanté est désamorcé... C'est une énorme plate-forme de démagnétisation occulte. Ce qui est une des raisons pour lesquelles je t'ai amené ici.

— Mais si c'est un emplacement stratégique, comment se fait-il que des zombies à...

Je me mords la langue.

— Tout à fait. (Elle a l'air grave.) Ça fait partie de ce qui cloche ici, et c'est également ce que je veux vérifier. Il y a environ quatre mois, nos vols de surveillance géomancienne de routine ont remarqué que la ceinture de défense était... pas exactement rompue, mais montrait des signes de pénétration. Une des filiales de Billington, une société du bâtiment, a décroché le contrat pour entretenir les entassements en béton. Dois-je te faire un diagramme ?

Nous sommes là, environnés par l'océan, et j'ai le gosier complètement à sec.

— Non. Quelqu'un veut pénétrer à l'intérieur.

— Exact.

Je respire à fond.

— Autre chose ?

— Je voulais t'avoir seul, sans bogues.

— Eh, tu n'avais qu'à demander !

Je souris, mais j'ai le cœur qui cogne sans raison.

— Je ne voulais pas que tu te fasses des idées. (Elle sourit, l'air contrit.) Tu sais ce qui arriverait si...

— Je rigolais, dis-je, brusquement nerveux.

La conversation se rapproche dangereusement d'un territoire sur lequel je suis mal à l'aise. Je la regarde... correction : j'oblige mes yeux à remonter de trente degrés environ jusqu'à ce que je la regarde bien en face. Elle me regarde dans les yeux et je ne puis m'empêcher de me demander comment ce serait de... bon. Évidemment, elle est attachée à un glamour niveau trois si moultant qu'on ne pourrait le lui retirer qu'au scalpel, mais je pourrais sans aucun doute m'arranger de ce qui se trouve en dessous, d'après moi. Son démon, c'est autre chose, cela dit, il y a des choses qu'on peut faire sans coucher forcément ensemble... Et Mo alors ? Ma conscience rattrape enfin mes divagations en roue libre. On verra bien ! Mais l'idée me fait retomber sur terre, en quelque sorte. Je réussis à reprendre le dessus contre mes pires instincts. Puis je demande :

— Ça va. Mais pourquoi voulais-tu vraiment me conduire ici ?

— *Primo*, j'ai besoin de savoir : pourquoi tu as filé à Anse Marcel ?

La question me prend de plein fouet comme un baquet d'eau froide en pleine figure.

— Je, je, je voulais vérifier quelque chose, bégayé-je. (Ça paraît faiblard.) Hier soir, j'étais dans la peau de Marc. Il était sur le point de...

Je laisse ma phrase en suspens.

— Tu étais à l'intérieur de sa tête ?

— Ouais, ce n'était pas franchement plaisant, la rembarré-je.

— Tu étais à l'intérieur de... (Elle cligne rapidement des paupières.) Dis-moi ce que tu as appris ?

— Mais je croyais que tu le savais...

— Non, dit-elle, pincée. Je ne savais pas que ça allait aussi loin. C'est aussi nouveau pour moi que pour toi. Tu as appris quoi ?

J'humecte mes lèvres.

— Marc avait un accord. Toutes les deux semaines, il devait lever une femme seule dont l'absence passerait inaperçue et il... n'entrons pas dans les détails. Ensuite, il lui collait un sort, grâce à un anneau de contrôle qu'il tenait de sa cliente, et il la conduisait à Anse Marcel, où des gars venaient en bateau pour prendre livraison de la victime. Ils payaient en coke, avec suppléments.

— Ex-xact. (Elle s'interrompt.) C'est logique.

Je sens que ça se met en place dans sa tête, une autre partie d'un puzzle mortellement piégé qu'elle essaie de résoudre. Je me rends compte, dans le silence entre les battements de cœur, que nous avons cessé de faire semblant. On croirait qu'une force phénoménale nous

pousse l'un vers l'autre, nous pressant vers une plus grande intimité. Elle m'a donné l'occasion de prétendre que je n'étais au courant de rien, et j'ai refusé de la saisir. Pourquoi ? Ce n'est pas ma façon de me conduire, normalement. Le climat tropical m'a embrouillé les idées, sans doute.

— Dans quelle partie du tableau ça colle ?

Nos yeux se croisent. J'ai l'impression très bizarre que je me regarde la regarder avec deux paires d'yeux.

— Billington s'est diversifié en une multitude de domaines. Tu ne dois pas penser à lui comme à un simple magnat de l'industrie informatique. Il a des tentacules dans beaucoup plus de gâteaux que Silicon Valley.

— Mais le kidnapping ? C'est ridicule ! Ça ne peut pas être rentable, même s'il les revend en pièces détachées.

Je déglutis et me tais : elle diffuse une atroce sensation de terreur claustrophobe, une peur qui émane d'elle comme une brume de chaleur. Je m'agite, posant les pieds à plat sur la plate-forme de défense en béton et, pendant un moment, sa peau se couvre d'une iridescence argentée.

— C'est quoi ? Il... ?

— Tu n'es pas assez bête pour poser la question tout haut, Bob.

— Je craignais que ce ne soit ce que tu essayais de me dire.

Je détourne les yeux vers les brisants qui écument au-delà du récif et vers les flots infinis. Et là, il ne s'agit plus seulement d'un sentiment de terreur.

Certains types d'invocation ont besoin de sang et d'autres, du corps entier. Ce qui se trouve derrière la tête de Ramona en est un petit exemple banal : la créature que j'ai rencontrée à Santa Cruz et Amsterdam il y a trois ans était infiniment plus puissante. Ramona a peur que nous n'ayons affaire à une abomination dévoreuse de vie qui se nourrit de l'explosion d'entropie qui se produit après avoir sucé l'âme humaine, et je suis à peu près sûr qu'elle a raison. De sorte que la question suivante est : qui diable invoquerait une telle chose et pourquoi ? Et comme je suis à peu près assuré de connaître la réponse à la première partie de la question...

— Qu'est-ce que Billington cherche à faire ? Qu'est-ce qu'il invoque ?

— On n'en sait rien.

— Des idées ? demandé-je, sarcastique. Ceux des Profondeurs, peut-être ?

Ramona secoue la tête avec rage.

— Non, pas eux ! Sûrement pas.

La terreur l'étrangle. Je me rends compte qu'elle se sent personnellement visée.

Je la scrute. Cet éclair d'argent, à nouveau, l'eau qui clapote autour de sa poitrine, attirant mes yeux vers ces seins d'une perfection étonnante. Je résiste pour écarter ce qui peut distraire mon attention. Ceci n'est pas moi, si ? C'est rude de combattre le glamour. Je veux la voir telle qu'elle est vraiment. Reprenant mon souffle, je m'oblige à revenir à nos moutons.

— Comment peux-tu être aussi sûre que Ceux des Profondeurs ne sont pas derrière lui ? Tu me caches quelque chose. Pourquoi ?

— Parce qu'ils ne pensent pas comme ça. Et putain, oui, je te cache des choses. (Elle me foudroie du regard. Je sens son amour-propre blessé et sa colère, qui luttent contre autre chose. Quoi ? L'inquiétude ? L'anxiété ?) Ce n'était pas ce que je voulais. Je t'ai conduit ici pour pouvoir te dire pourquoi on te garde dans le noir, sans que tu me fasses une scène...

— Et moi qui croyais que tu me voulais pour mon corps ! (Je lève les mains avant qu'elle ait le temps de m'abreuver d'injures.) Je m'excuse, mais tu te rends compte à quel point ce foutu glamour est troublant ?

C'est stupéfiant, effrayant et magnifique, et c'est vraiment galère d'essayer de se concentrer sur une conversation à propos de combines et de mensonges sans se demander quel genre d'abomination elle me cache.

Elle me regarde fixement jusqu'à ce que je puisse la sentir à l'intérieur de ma tête et l'observer de mes yeux éblouis par son glamour.

— Ça va, petit singe : tu vas en avoir pour ton argent. (Sa voix est monocorde et dure.) Mais souviens-toi, c'est toi qui l'auras voulu.

Elle lâche l'ancre de son glamour à laquelle elle s'accrochait. La force répulsive constante sur laquelle nous nous tenons l'emporte comme un chapeau dans la tempête. Et je vois Ramona comme elle est vraiment. Ce qui me donne deux très grosses surprises.

J'ai le souffle coupé. Je ne peux pas me retenir. « Tu es des leurs ! » Je croise son regard limpide d'émeraude. Et, tout bas : « Ça alors ! »

Ramona ne dit rien, mais une narine parfaite se dilate de façon infime. Sa peau a un éclat irisé légèrement argenté comme des écailles de poisson. Ses cheveux sont de longs filaments verts translucides, encadrant un visage aux pommettes plus hautes et une bouche plus large, qui jaillit d'un long cou d'une perfection inhumaine, la peau trouée par deux rangées de fentes au-dessus de la clavicule. Les seins sont plus petits, guère plus larges que les mamelons, et deux autres minuscules ornent sa cage thoracique au-dessous. Elle lève la main droite et écarte les doigts, révélant le délicat réseau d'une palmure.

— Alors, qu'est-ce que tu penses de moi, maintenant, petit singe ?

Je déglutis. Elle ressemble à une sculpture de vif-argent créée par des êtres non-humains vivant dans la mer, qui ont pris l'essence de la beauté féminine et l'ont personnalisée pour répondre aux besoins d'un médiateur artificiel pouvant circuler parmi les créatures dégénérées des surfaces continentales arides.

— J'ai déjà rencontré un demi... pardon, un de ceux nés de la mer. À Dunwich. Mais pas comme vous... bon, comme toi. Tu, tu es différente.

J'ai les yeux qui sortent de la tête, bouche bée comme un poisson. « Différente » est un euphémisme et demi. Le glamour qu'elle porte d'ordinaire ne la fait pas apparaître d'une beauté surnaturelle à des yeux humains. En fait, elle cache les aspects les plus étranges de sa physionomie. Vous les lui retirez et elle est d'une beauté saisissante, aussi différente des adorateurs au menton fuyant de St Monkfish qu'on puisse l'imaginer.

— Alors, tu as fait la connaissance des cousins. (Elle a un tic dans la joue.) Oui, je comprends ta surprise. (Elle me regarde fixement et je ne sais pas si je suis déçu ou surpris.) Alors tu me prends toujours pour un monstre ?

— Je te trouve... (Je pile dans les starting-blocks, avant de me faire rentrer les mots dans la gorge.) Hum. (Une idée me vient.) Laisse-moi deviner. Ton peuple. Des êtres intermédiaires, comme la colonie de Dunwich. Puis ils t'ont donnée à la Chambre Noire et ils ont lâché le... ton démon sur toi pour te contrôler. Juste ?

— Je ne peux rien confirmer ni infirmer de ce qui concerne mes employeurs, dit-elle avec la voix blanche du répondeur téléphonique d'une nécromancienne avant de recouvrer ses esprits. Mon peuple habitait au large de la Basse-Californie. C'est là que j'ai grandi. (Pendant un moment, ses yeux se remplissent de larmes en songeant à son malheur.) Ceux des Profondeurs ont... bref, ils ont fait ce qu'ils ont fait à Dunwich. Mon peuple joue les médiateurs depuis des générations, capables de passer pour des humains et de visiter les profondeurs, mais sans se sentir vraiment chez lui ni dans l'un ni dans l'autre monde. Nous sommes une construction, Bob. Et maintenant, tu sais pourquoi j'utilise le glamour ! ajoute-t-elle, amère. Inutile de me flatter. Je sais très bien de quoi j'ai l'air pour ton peuple.

Ton peuple : aïe !

— Tu n'es pas un monstre. Étrange, peut-être.

Je ne puis la quitter des yeux. Je m'efforce de les détacher de ces seins magnifiques et de les baisser. Mais alors, il y en a une autre paire.

— Il faut juste le temps de s'y faire. Mais ça ne me dérange pas, pas vraiment. C'est déjà dépassé.

Sur le territoire de la Laverie, à Dunwich, ils ont un terme

technique pour les employés humains qui commencent à passer trop de temps à se baigner à poil avec un tuba : on dit qu'ils niquent les sirènes. Je n'ai encore jamais assisté à la chose, mais avec Ramona, ça saute aux yeux.

— Tu es aussi attirante sans glamour qu'avec. Peut-être davantage encore.

— Tu dis ça pour déconner. (Je sens son amusement cynique.) Avoue !

— Absolument pas.

Je respire à fond et disparaiss sous l'eau, puis remonte d'un coup de pied vers elle. Je peux ouvrir les yeux ici : tout est teinté de vert pâle mais je vois. Ramona esquive de biais puis m'attrape par la taille et nous dégringolons sous le plafond réfléchissant, luttant, poussant et pressant. Je sors la tête hors de l'eau le temps de me remplir les poumons, puis elle me tire sous l'eau et commence à me chatouiller. Je me tords, mais finalement, quand j'ai vraiment besoin d'air, elle me repousse au-dessus de l'eau au lieu d'essayer de me tirer vers le fond. Curieusement, je semble avoir moins besoin d'air que je ne le devrais. Je sens les ouïes qui s'activent avec force dans sa cavité pleurale ; c'est comme s'il y avait une sorte de circulation entre nous, comme si elle faisait circuler l'oxygène dans nos deux systèmes sanguins. Quand elle m'embrasse, elle a le goût des roses et des huîtres. Finalement, après quelques minutes à se peloter et à se caresser, nous nous installons sur le fond et nous étendons, bras et jambes enchevêtrés au milieu du réseau de circuit imprimé en or qui recouvre la table de béton.

— Niqueur de sirènes ! se moque-t-elle.

— Il faut être deux pour danser le tango, encornette. De toute façon, on ne l'a pas fait. Je n'oserais pas.

— Lâche !

Elle rit avec regret pour adoucir cette parole. Des bulles d'argent sortent de sa bouche et dansent vers la surface.

— Tu sais, c'est dur de respirer pour nous deux. Si tu veux te rendre utile, remonte vers la surface.

— D'accord.

Je lâche prise et me laisse remonter. Comme je m'éloigne d'elle, je sens dans ma poitrine une contraction qui grandit rapidement. Nous sommes peut-être intriqués par la destinée, mais la circulation métabolique ne peut se faire qu'à petite distance. Je parviens à la surface et avale l'air à pleins poumons, puis je regarde vers la plage. Ça tinte fortement à mes oreilles, une vibration sourde qui résonne dans ma mâchoire et une ombre obscurcit le soleil aveuglant sur le récif. Hein ? Je me trouve à regarder droit le dessous d'un hélicoptère.

— Redescends ! me siffle Ramona à travers le vacarme. Elle enroule une main autour de ma cheville et tire, me ramenant sous la

surface. Je retiens mon souffle et la laisse me ramener à son côté – ma poitrine se détend – puis je me rends compte qu'elle m'indique la plaque rectangulaire d'une conduite d'un côté de la plate-forme de béton.

— Viens, il faut qu'on se mette à couvert ! S'ils nous voient, on est baisés !

— Si *qui* nous voit ?

— Les tueurs de Billington ! C'est son hélico là-haut. Ce que tu as fait a dû vraiment les mettre en pétard. Il faut qu'on se trouve un abri avant que...

— Avant que quoi ?

Elle se débat avec la plaque métallique, que la rouille a rendue rouge sombre et recouverte d'une mince couche de polypes et autres excroissances. J'essaie de ne pas tenir compte de ma poitrine oppressée et m'arc-boute pour l'aider.

— Là ! (Quelque chose tombe dans l'eau à proximité. Je pense d'abord que ce sont des ordures, mais je vois alors une tache brune qui s'étale dans l'eau.) Un marqueur fluorescent. Pour les plongeurs.

— Super ! (Je saisis les poignées et me penche, puis je donne un coup de reins.) De combien de temps... (La grille commence à bouger.)... on dispose ?

— On n'a pas tout notre temps, petit singe.

Des ombres oscillent dans les eaux troubles de l'autre côté de la barrière de corail : un barracuda ou des petits requins qui nagent en cercle. Ma poitrine me fait mal à force de retenir mon souffle et j'ai l'impression de m'être arraché la peau des mains, mais la grille bouge à présent et se déboîte sur un bras articulé. « Entre. » L'ouverture fait environ quatre-vingts centimètres sur soixante, un espace réduit pour deux. Ramona y saute à pieds joints puis m'attrape par la main et m'entraîne.

— C'est quoi ? demandé-je.

Je sens monter une sensation de panique. Nous tombons dans le tube en béton avec une prise d'un côté. Et il fait nuit noire à l'intérieur.

— Vite ! Remets le couvercle !

Je rabats la plaque d'un coup sec et elle tombe lourdement vers moi. Je sursaute quand elle atterrit sur le haut du tunnel, et alors je ne distingue plus qu'une vague lueur fluorescente. Je cligne des paupières et regarde à mes pieds. C'est Ramona. Elle respire – si l'on peut dire – comme si elle courait un marathon. Elle semble un peu pâle et elle scintille très faiblement. La bioluminescence.

— C'est fermé.

— Super. Maintenant suis-moi.

Elle commence à descendre dans le tunnel, une main après l'autre.

Ma poitrine est oppressée.

— On va où ? je demande, nerveux.

— Je ne sais pas... ça ne figure pas sur les plans. Probablement une espèce de canalisation pour l'entretien d'urgence. Et si on allait voir, hein ?

J'attrape un barreau et m'enfonce vers elle en essayant de ne pas tenir compte de l'impression terrifiante d'essoufflement et des étranges sensations autour de la clavicule.

— Entendu, mais si on descendait dans la canalisation secrète d'une plate-forme défensive sous-marine occulte pendant que des plongeurs équipés de fusils à harpon qui travaillent pour un milliardaire fou nous attendent en haut, hein ? Qu'est-ce qui pourrait foirer ?

— Oh, tu serais surpris. (Ça paraît l'amuser, comme si elle faisait ce genre d'équipée une fois par semaine. Puis, une seconde plus tard, je perçois que son pied touche le fond plutôt que je ne le sens.) Tiens, c'est une surprise, ajoute-t-elle sur le ton de la conversation.

Et brusquement, je me rends compte que je ne peux pas respirer sous l'eau.

CHAPITRE 8

Chapeau blanc, chapeau noir

Une aventure exige un héros, autour duquel gravite le monde entier. Mais à quoi sert un héros qui ne peut pas même respirer sous l'eau ?

Pour vous épargner ce spectacle lamentable et vous donner la vision d'un œil de requin sur les eaux troubles dans lesquelles Bob se débat, il est nécessaire de faire une pause et, comme dans un rêve – ou un flux onéromantique arraché à l'écran de son Smartphone –, de porter vos regards par-delà l'océan sur des événements qui se déroulent au même instant dans un bureau de Londres.

N'ayez crainte pour Bob. Il reviendra, encore qu'un peu mouillé autour des ouïes.

— Le ministre va vous recevoir tout de suite, Miss O'Brien, annonce la réceptionniste.

O'Brien hoche courtoisement la tête en direction de l'employée, glisse un marque-page dans le livre relié qu'elle lit, puis se lève. Cela prend un certain temps, non seulement parce que le fauteuil des visiteurs dans lequel elle attendait est vieux et affaissé telle une dionée attrape-mouches affamée, mais en outre elle est grande et tient fermement à la main un étui à violon noir éraflé. L'air las, la réceptionniste la regarde relever les épaules pour remettre en place sa veste de lin kaki, tapoter une mèche égarée de cheveux auburn et partir en direction de la porte de la salle de réunion fermée surmontée du signal : PERSONNEL AUTORISÉ SEULEMENT. Elle s'arrête, une main sur la poignée. « À propos, je suis la *professeure* O'Brien, dit-elle en souriant pour atténuer l'aigreur de son propos. "Miss" vous a un côté sale gamine, vous ne trouvez pas ? »

La réceptionniste cherche encore une repartie en opinant sans mot dire qu'O'Brien a déjà refermé la porte et que le voyant rouge s'allume.

La salle contient une table de conférence, six chaises, une cruche d'eau du robinet, des gobelets en carton et un vieux projecteur de diapositives Agfa. Toute l'installation paraît vieille de trente ans au moins, et certains éléments ont peut-être même été témoins de la bataille d'Angleterre. Il y avait des fenêtres dans deux des murs, mais elles ont été murées et tapissées de papier rose pâle administratif il y a

quelques années. Les néons au-dessus de la table jettent une lueur funèbre qui donne à toutes les personnes présentes dans la pièce un teint cadavérique. Sauf à Angleton, qui a l'air d'une momie dans ses meilleurs moments.

— Professeure O'Brien, prononce Angleton qui sourit, découvrant des dents aussi irrégulières que des pierres tombales. Prenez un siège.

— Certainement.

O'Brien écarte de la table une des chaises en bois délabrées et s'y installe avec précaution. Elle adresse un petit salut poli à Angleton et pose l'étui à violon sur la table.

— Par pure curiosité, comment se passent vos études ?

— Tout se passe en douceur. (Elle redresse soigneusement le manche de la boîte pour l'orienter en direction des protections sur la porte d'Angleton.) Vous n'avez pas à vous inquiéter à ce sujet. (Là-dessus, elle a épuisé ses maigres trésors de patience difficilement épargnés.) Où est Andy Newstrom ?

Angleton joint le bout des doigts.

— Andrew a été dans l'incapacité d'assister à la réunion que vous avez demandée en urgence. Je crois qu'il a été retenu inopinément en Allemagne.

O'Brien ouvre la bouche pour dire quelque chose, mais Angleton lève un doigt osseux en guise d'avertissement :

— J'ai pris des dispositions pour trouver un substitut convenable en son absence.

— Je vois, articule O'Brien avec difficulté. (Ses doigts pianotent sur le corps de l'étui. Angleton ne les quitte pas des yeux.) Vous savez qu'il ne s'agit pas ici de mes recherches, explique-t-elle en guise d'introduction.

— Bien sûr. (Angleton se tait pendant quelques secondes.) Sentez-vous libre de me dire clairement ce que vous avez sur le cœur, Dominique.

Dominique – Mo – le toise d'un regard profondément méprisant. « Merci. Si je commençais, vous seriez en retard pour votre prochain rendez-vous. » Elle s'interrompt un instant, puis demande avec la douceur trompeuse de l'inspecteur qui ne pense qu'à vous arracher des aveux :

— Pourquoi vous avez fait ça ?

— Parce que c'était nécessaire. Vous ne croyez tout de même pas que je l'enverrais sur le terrain sur un coup de tête !

Le sang-froid de Mo faiblit un instant. Elle le foudroie du regard.

— Je regrette, ajoute-t-il lourdement. Mais il s'agissait d'une situation d'urgence imprévue et Bob était le seul agent convenable qui était disponible à court terme.

— Tiens donc ? (Elle regarde le morceau de velours noir qui

recouvre les dossiers sur son bureau.) Je connais toutes vos sales petites combines, lui rappelle-t-elle. Au cas où vous l'auriez oublié.

Angleton hausse les épaules, mal à l'aise.

— Comment le pourrais-je ? Vous avez parfaitement raison et vous méritez toute notre reconnaissance pour votre coopération lors de cet incident précis. Néanmoins... (Il fixe le mur à côté de l'endroit où elle est assise, un rectangle peint en blanc qui sert d'écran pour les projections.) Nous sommes confrontés aux AZORIAN BLUE HADES et Bob est le seul cadre apte à aller sur le terrain qui soit à la fois compétent dans ce domaine et suffisamment ignorant pour être capable de... disons, jouer son rôle avec conviction. Vous, ma chère, vous ne pourriez pas faire ce boulot-là, vous êtes trop bien informée, indépendamment de toute autre considération concernant cette affaire. Il en est de même pour moi, pour Andrew, pour Davidson ou pour Fawcett, et tous les autres agents des Ressources humaines dont la candidature a été examinée préalablement au cours de la phase préparatoire à l'opération. Et bien qu'on ait un tas d'autres employés qui ne sont pas informés sur les AZORIAN BLUE HADES, la plupart sont insuffisamment préparés pour relever le défi.

— Néanmoins. (La main de Mo se referme sur le manche de l'étui.) Je vous avertis, Angleton. Je sais que vous avez intriqué Bob avec une tueuse de la Chambre Noire et j'en connais les conséquences. Je sais qu'à moins que quelqu'un ne fasse s'effondrer leur superposition en à peu près un demi-million de secondes, il ne reviendra pas, du moins pas tel qu'il était. Et épargnez-moi les formules habituelles, genre « c'était l'oiseau rare, le mouton à cinq pattes, on l'a fait dans l'intérêt de la sûreté nationale ». Vous feriez mieux de vous arranger pour qu'il rentre en vie et en un seul morceau. Sinon, j'irai trouver les Auditeurs.

Angleton la considère d'un œil prudent. O'Brien est une des rares personnes de l'organisation à pouvoir proférer une telle menace et une des rares à pouvoir effectivement la mettre à exécution. « Je ne pense pas que ce sera nécessaire, dit-il lentement. Il se trouve que si je vous ai accordé ce rendez-vous, c'est que j'avais l'intention de faire appel à vous pour la phase suivante. Contrairement à l'impression que j'ai pu vous donner, je ne considère pas Bob comme un bien de consommation jetable. À mon avis, vous laissez vos relations personnelles avec lui fausser votre perception du risque inhérent à la situation. Je suppose que vous êtes disposée à contribuer à le ramener sain et sauf ? »

Elle le regarde durement.

— Vous le savez bien.

— D'accord. (Angleton jette un coup d'œil à la porte, puis fronce le sourcil.) On dirait qu'Alan est à la bourre. Ça ne lui ressemble pas.

— Alan ? Alan Barnes ?

— Tout à fait.

— Pourquoi vous l'avez fait venir ?

— Il y a une minute, la sécurité de votre ami vous préoccupait, grogne-t-il. Maintenant, vous me demandez pourquoi j'ai fait venir le capitaine Barnes ?

La porte s'ouvre brusquement et laisse le passage à une minitornade, un petit tas sec et nerveux. « Ah, l'odorante professeure O'Brien ! Comment ça va, Mo ? Et vous, vieille bique ? C'est quoi, le problème maintenant ? » Cette force de la nature arbore un large sourire. Avec ses grosses lunettes de chouette, sa veste de tweed renforcée de cuir et sa calvitie grandissante, il pourrait passer pour un instituteur. Si les instituteurs portaient habituellement un holster.

Angleton remonte ses lunettes sur son nez. « J'expliquais à la professeure O'Brien que nous avions un petit boulot à lui confier. Bob a accepté le premier rôle dans la phase d'approche des AZORIAN BLUE HADES et maintenant, le moment est venu de récolter la mise. Comme on pouvait s'y attendre, Mo a exprimé certaines réserves sur la façon dont le projet a été mené jusqu'ici. Je crois que, compte tenu de ses qualités personnelles, elle peut apporter une aide précieuse à l'opération. Qu'en pensez-vous ? »

Tandis que Barnes réfléchit à la question, Mo les regarde.

— C'est un coup monté ? demande-t-elle.

— Bien entendu ! réplique Barnes avec un large sourire.

Elle se tourne vers Angleton. « Qu'attendez-vous de moi ? » Elle serre nerveusement le manche de l'étui de son violon.

Barnes ricane doucement, puis attrape une chaise. Angleton ne daigne même pas le remarquer. À la place, il se penche sur la table et allume le projecteur.

— Vous partez en vacances. Officiellement, vous prenez des congés, la chose étant signalée comme une visite à votre vieille mère. Et ce, car on ne peut pas écarter le risque d'une éventuelle fuite dans la sécurité intérieure, ajoute-t-il.

Mo siffle entre ses dents.

— On en est là !

— Et comment ! (Une mince lame apparaît silencieusement entre les doigts d'Alan, qui semble s'être matérialisée comme par magie. Il examine attentivement une cuticule de l'autre main.) C'est carrément comme ça. Et nous souhaitons que vous tiriez ça au clair en même temps que vous vous occuperez du scénario principal.

— Vous décollerez demain de Roissy-Charles-de-Gaulle pour Saint-Martin. Votre nouvelle identité sera Mrs Angela Hudson, la femme d'un magnat du pneu et du pot d'échappement originaire de Dorking. (Angleton fait glisser une chemise vers Mo, qui la regarde comme si elle allait exploser.) C'est faiblard, comme couverture. On a le feu vert

des Douanes et de l'immigration des deux côtés, mais ça ne résisterait pas à un examen sérieux. Cela dit, vous n'en aurez besoin que pour quarante-huit heures. Après ce briefing, descendez au département Costumes, ils vous fourniront une garde-robe *ad hoc* et tous les accessoires nécessaires à Mrs Hudson. Vous pouvez emporter... (Il indique l'étui noir.) Vous pouvez emporter votre instrument et tout autre équipement que vous jugerez nécessaire. Vous descendrez dans un hôtel de Grand Case. Sachez que notre chef de station local, Jack Griffin, ou quelqu'un qui travaille pour lui, est sur la sellette. Comme nous désirons que Billington ignore votre présence dans l'île le plus longtemps possible, contourner l'organisation de Griffin est en tête de vos préoccupations. Si vous parvenez à identifier la source de la fuite et à régler ce problème, vous aurez droit à toute ma reconnaissance. Quand vous serez installée, Alan sera votre renfort. Vous opérerez sans contrôleur de terrain. Si vous avez besoin d'une épaule pour pleurer, c'est moi que vous viendrez trouver.

Il se tourne vers Barnes.

— Alan, prenez deux de vos meilleurs hommes. Assurez-vous que ça n'est pas un problème pour eux de bosser avec des matafs, je ne veux pas de salades entre services. Vous partez par le premier vol et êtes attendu à bord du *HMS York*, qui fait actuellement partie de la Force navale de l'Atlantique Nord. Elle accueille actuellement une troupe de l'escadron M des SBS sous l'autorité du lieutenant de vaisseau Hewitt, qui s'est engagé dans la section trois et a reçu l'habilitation en tant qu'officier de liaison niveau deux. Les marins seront à votre disposition si vous avez besoin d'un soutien musclé. Votre boulot est d'assurer un renfort à la professeure O'Brien, qui est notre contact pour cette mission. Au cas où vous seriez inquiet par les BLUE HADES, la professeure O'Brien parle leur langue et répond aux conditions pour entrer en contact avec eux. Elle détient également son certificat en épistémologie de combat et peut faire office de philosophe interne pour le service, au cas où les circonstances l'exigeraient. J'ai une confiance totale en ses capacités d'accomplir cette mission et de nous ramener Bob.

Angleton s'interrompt un moment.

— En cas d'urgence, si jamais les HADES pétaient les plombs, vous avez à votre disposition une hot line illimitée avec le *HMS Vanguard*, encore que je sois censé monter à bord si jamais vous deviez utiliser un gros blanc pour qu'ils obtiennent d'abord l'accord du Premier ministre. Alors autant éviter ça, vu ?

Le regard de Mo fait le va-et-vient entre les deux barbouzes.

— Ça ne vous dérangerait pas d'arrêter de parler votre charabia ? Je connais les hommes d'Alan, mais c'est quoi, un « gros blanc » ?

Barnes prend un air vaguement distrait.

— C'est une simple précaution de soutien pour le cas où... je vous expliquerai plus tard, lui assure-t-il. Pour le moment, le principal, c'est que vous opérerez en indépendant mais vous aurez du renfort, à commencer par mes hommes et bénéficierez du soutien de la patrouille de l'Atlantique Nord de la Royal Navy, jusqu'au sommet en cas de besoin. Malheureusement, nous avons affaire à un champ d'envoûtement sémiotique vraiment puissant – Billington a organisé les choses de manière que nous soyons contraints de nous plier à ses règles et ça limite nos mouvements. Vous feriez une grave erreur en entrant trop tôt dans la danse. (Il hausse un sourcil en direction d'Angleton.) Est-ce qu'on joue vraiment le tout pour le tout ?

— Ça m'en a tout l'air, réplique Angleton en haussant les épaules. (Il hoche la tête vers Mo.) On aurait préféré ne pas en arriver là, mais malheureusement, on a les mains liées.

— Hum, fait Mo en plissant le front. Ne vaudrait-il pas mieux que je prenne le même avion qu'Alan et ses soldats ? Après tout, si vous avez emprunté un bateau de guerre, pourquoi vous vous cassez la tête avec cette histoire de couverture ? Vous attendez quoi de moi, exactement ?

Barnes grogne et de nouveau, hausse un sourcil à l'adresse d'Angleton.

— Vous lui expliquez ou c'est moi qui le fais ?

— Je vais le faire. (Angleton prend la télécommande du projecteur.) Ça ne vous ennuerait pas d'éteindre les lumières ?

— Pourquoi tous ces chichis ? demande O'Brien qui sent la moutarde lui monter au nez.

— Parce qu'il faut que vous compreniez bien le jeu qu'on essaie de jouer avant qu'on vous mette les cartes en main. Et le mieux, c'est que je vous montre...

Les événements ne sont jamais sans effets, c'est comme l'aile du papillon. Or, presque exactement deux semaines auparavant, une réunion similaire avait eu lieu sur un autre bloc continental.

Tandis que Bob qui se noie panique, ayez une pensée pour Ramona. Ce n'est pas sa faute si elle se trouve dans le même aquarium que Bob, au contraire. Si elle avait pu trouver le moindre prétexte, elle se serait débrouillée pour éviter ce briefing au Texas. Malheureusement, les excuses n'intéressent pas ses contrôleurs. Ce qu'ils veulent, ce sont des résultats. Et c'est pourquoi nous la rejoignons au volant d'une Taurus, roulant en direction d'un ranch écrasé de soleil sur un chemin de terre battue poussiéreux en pleine cambrousse.

Cela ressemble si peu à Ramona. Elle est trop raffinée pour être une péquenaude, et pourtant, c'est dans cette région du monde qu'elle

a grandi. Son plus grand bonheur, c'est quand le soleil éclatant est tempéré par la brise marine et que le grondement lointain du ressac recouvre le son blanc dans ses oreilles. L'odeur de l'armoise. Cette région à l'ouest du Texas, située entre Sonora et San Angelo, est beaucoup trop loin à l'intérieur des terres au goût de Ramona. C'est aussi trop... texan. Ramona n'a aucun penchant pour les braves péquenauds du Texas. Elle n'aime pas vraiment les paysages arides, poussiéreux, dépourvus d'eau. Et elle déteste tout particulièrement le Ranch, mais ce n'est pas tant affaire de préjugé que de bon sens.

Le Ranch la terrifie un peu plus à chaque fois qu'elle y met les pieds.

Il y a un parking devant : un simple bout de terrain encombré. Elle s'arrête entre deux gros pick-ups invraisemblables. L'un a en fait un crâne de vache attaché au pare-chocs avant et un râtelier d'armes à l'arrière. Elle descend de la Taurus, prend son sac à bandoulière et sa bouteille d'eau – elle ne s'aventure jamais par ici sans une réserve d'un demi-gallon, minimum – et elle se recroqueville un peu quand la chaleur aride essaie de la sucer jusqu'à la moelle. En contournant les véhicules garés sur le parking, elle ne prend pas la peine de vérifier sur le crâne de vache la présence de la légère intaille d'un pentacle : elle sait qu'elle l'y trouvera. Elle se dirige plutôt vers le porche et la porte-moustiquaire fermée avec, à côté, une silhouette ratatinée qui se balance sur un fauteuil à bascule.

— Vous avez cinq minutes et vingt-neuf secondes de retard, débitez laconiquement ladite silhouette pendant qu'elle monte les marches.

— Vous allez me mordre ? répond-elle, hargneuse.

Elle remonte le sac qu'elle porte à l'épaule et frissonne malgré la chaleur. Le gardien l'observe d'un œil sec. Sec. Il n'y a d'eau nulle part, certainement pas assez pour hydrater ce cauchemar décharné en salopette qui passe son temps devant la porte à se balancer sans fin.

— On vous attend, grince-t-il. Entrez.

Bien qu'il ne fasse aucun geste vers elle, les poils de sa nuque se hérissent. Elle effectue deux pas en avant et tourne la poignée. À cet instant, le visiteur inattendu peut raisonnablement s'attendre à mourir. À cet instant la visiteuse attendue peut aussi s'attendre à mourir – si les Affaires internes ont décidé de se passer de ses services. Ramona ne meurt pas, pas cette fois. Le loquet cliquette en s'ouvrant et elle pénètre dans la fraîcheur du vestibule climatisé en essayant d'étouffer son souffle tremblant quand elle laisse le gardien derrière elle sur le seuil.

Le vestibule est meublé en kit bon marché des années soixante, un sofa, des chaises et un bureau, derrière lequel est assise une réceptionniste humaine qui lève les yeux sur Ramona et lui adresse un regard moutonnier.

— Ms Random, si vous voulez bien prendre la deuxième porte sur la gauche, aller tout droit, puis prendre la première à droite au bout du couloir, l'agent Patrick McMurray vous attend.

Ramona a un sourire pincé.

— Certainement. Puis-je aller aux toilettes en cours de route ?

La réceptionniste vérifie ostensiblement son agenda de bureau.

— Je peux confirmer que vous êtes autorisée à utiliser les toilettes, déclare-t-elle au bout de quelques secondes.

— Très bien, répond Ramona. À tout à l'heure.

Elle passe la deuxième porte sur la gauche. Elle donne sur un couloir anonyme peint en beige qu'elle suit pendant quelque temps. Sur le trajet, elle prend le temps de s'éclipser aux toilettes. Elle se penche sur le lavabo et s'asperge le visage, le cou et la gorge. Elle note qu'il n'y a pas de fenêtres dans le local, juste des conduites d'aération en haut des murs.

De retour dans le corridor, elle poursuit en direction du fond du couloir, où il y a trois portes identiques. Elle s'arrête devant celle de droite et frappe.

— Entrez, ordonne une voix râpeuse à travers la cloison.

Ramona ouvre la porte. Derrière, la pièce est spacieuse, avec un parquet en bois brut, et tapissée de vitrines. La porte à l'autre extrémité est ouverte, un escalier monte vers un autre couloir avec d'autres salles d'exposition ouvrant des deux côtés. Elle est déjà suffisamment loin à l'intérieur du Ranch alors que, de par sa naissance, elle aurait dû rester derrière, les pieds dans la poussière. Mais ce n'est pas ainsi que les choses se passent ici. Non. En fait, son agent de contrôle l'attend, un grand type, un peu grassouillet, avec des lunettes cerclées de métal, cheveux en brosse un peu dégarnis et chemise à carreaux. Il se fend d'un sourire vaguement indulgent.

— Tiens, tiens, ne voilà-t-il pas l'agent Random ? (Il tend la main.) C'était comment, ce voyage ?

— Sec, dit-elle, laconique, en consentant à lui tendre la main. (Elle louche légèrement en jaugeant McMurray. Il paraît suffisamment humain, mais au Ranch, les apparences sont toujours trompeuses.) J'ai besoin de trouver un point d'eau de temps à autre. À part ça... (Elle hausse les épaules.) Je n'ai pas à me plaindre.

— De l'eau... (McMurray hoche la tête, songeur.) Je pense que nous pouvons vous arranger ça. (Il parle avec un léger accent irlandais, mais Ramona est sûre qu'il est aussi américain qu'elle.) C'est le moins que nous puissions faire quand nous vous traînons jusqu'ici. Vraiment. (Il indique d'un geste les marches qui mènent au couloir.) Avez-vous bien compris votre exposé de mission ?

Ramona déglutit. La pilule est dure à avaler. En tant qu'agent de contrôle, McMurray possède certains pouvoirs. C'est l'agent secret qui

l'a forcée à entrer dans le service. Tant qu'il vivra, il aura sur elle – lui ou quiconque détenant ses marques de pouvoir – un pouvoir de vie et de mort, la faculté de la retenir et de la libérer, de lui donner des ordres qu'elle ne pourra refuser. Il y a des choses dont elle ne veut pas parler, mais s'il se doute qu'elle lui cache quelque chose, ce sera pire pour elle que de passer aux aveux. Mieux vaut lâcher un peu de lest en espérant seulement que ça ne va pas susciter plus de soupçons que ça n'en dissipera.

— Pas parfaitement, reconnaît-elle. Je ne comprends pas pourquoi on laisse le P-DG de TLA se déchaîner dans les Caraïbes. Je ne comprends pas pourquoi les Anglais sont impliqués dans cette affaire ni ce que TLA cherche à faire. Bref... (Elle tapote son sac à bandoulière.) J'ai tout lu, mais je ne pige pas. Qu'est-ce qui se passe exactement ?

C'est à cet instant que McMurray peut – s'il a l'ombre d'un doute – lui faire ouvrir la bouche malgré elle, l'obliger à lui livrer ses secrets les plus intimes, ses espoirs et ses craintes les plus personnels. Cette seule éventualité la fait se sentir petite et misérable. Mais McMurray ne paraît pas remarquer son trouble. Il opine et paraît songeur.

— Je ne suis pas sûr qu'il existe quelqu'un qui sache tout, admet-il, l'air contrit.

Un acte de contrition ? De la part d'un agent de contrôle ? Arrête de me mener en bateau, supplie-t-elle tout bas, l'estomac noué par une peur glacée. Mais McMurray ne lève pas la main gauche en forme de signe de commandement et n'émet aucune formule propre à susciter l'effroi. Il hoche simplement la tête avec une feinte amitié et lui indique les marches.

— C'est la pagaïe, explique-t-il. Billington est un gros bailleur de fonds au moment de la campagne, alors le mot d'ordre, c'est de ne pas faire de vagues. Pas avant les élections, en tout cas. Ça indisposerait certaines personnes s'il se trouvait démasqué... au moins sur notre sol. Et pour le cas où quelqu'un croirait pouvoir passer par-dessus le Contrôle, il ne met plus les pieds sur le territoire désormais. Il a tout combiné pour pouvoir gérer ses affaires en dehors des eaux territoriales. On devrait lui mettre la gendarmerie maritime ou la Marine aux fesses, mais on ne tient pas à avertir l'opinion.

— D'autant qu'une opinion avertie en vaut deux, enchaîne Ramona d'un ton acide. (Puis, craignant d'avoir été trop loin, elle ajoute :) Mais pourquoi vous avez eu besoin de me faire venir ici ? Ça fait partie du briefing ?

Elle se rend compte trop tard que c'est une parole malheureuse. McMurray la fixe d'un œil pénétrant.

— Pour quel autre motif vous aurait-on convoquée au Ranch, d'après vous ? demande-t-il d'un ton faussement aimable. Y a-t-il

quelque chose que je devrais savoir, agent Random ?

Un poing de géant lui enserre les côtes et la broie doucement.

— Ma foi... non, souffle-t-elle, terrifiée.

Contrarier seulement McMurray peut avoir des conséquences énormes, terribles. La Chambre Noire ne fait pas dans la dentelle pour contrôler ses agents, ni pour sanctionner leurs erreurs. La Chambre a obtenu par une décision secrète de la Cour suprême que les droits du citoyen soient réservés uniquement aux êtres humains. Ramona et ses semblables sont tout juste tolérés avec l'aide d'un glamour. En cas d'échec, le châtiment peut consister à être livré à des autorités pour lesquelles la seule idée de souffrance représente un passionnant sujet de recherche. Mais il se contente de la scruter un instant de ses yeux bleus larmoyants, puis a un hochement de tête imperceptible et relâche le lien par contrainte. La pression décroît comme le contrecoup d'un arrêt cardiaque imaginaire.

— Tant mieux.

Il commence à gravir l'escalier au fond de la pièce. Ramona le suit, impatiente de s'éloigner des objets conservés dans les bocaux de saumure sur les rayons.

— Je constate avec satisfaction que vous n'avez pas perdu votre... sens de l'humour, agent Random. Malheureusement, cela n'a rien de risible. (Il s'arrête en bas des marches.) Je crois que vous êtes déjà venue ici.

La main de Ramona se raidit sur la rampe au point que ses articulations blanchissent.

— Oui, monsieur.

— Donc, je n'ai pas besoin de vous expliquer. (Il a un sourire à faire peur, puis arpente le couloir en direction d'une des salles d'exposition.) Je vous ai amenée ici pour vous montrer une seule pièce, cette fois.

Ramona s'oblige à le suivre. Elle a l'impression d'avancer dans de la mélasse, la poitrine serrée par un sentiment de peur presque palpable. Ce n'est pas comme si quelque chose ici devait s'en prendre à moi, essaie-t-elle de se dire. Tout est mort et bien mort. Mais ce n'est pas tout à fait vrai non plus.

Les organisations militaires les plus avancées entretiennent des bibliothèques d'armes, des entrepôts tels que des arsenaux qui conservent un exemplaire de tout – arme de poing, cartouche d'artillerie, mine, grenade, poignard – ce qui est utilisé dans chaque armée qu'elles ont eu à affronter sur le terrain. Les pièces sont entreposées en parfait état de marche, des armuriers spécialisés formés pour s'en occuper, et des munitions sont disponibles pour les visiteurs de marque. Associés aux académies militaires, ces entrepôts représentent une ressource vitale pour l'entraînement des forces

spéciales, briefer les officiers chargés d'affronter un ennemi donné ou simplement répondre à des besoins à venir. La Chambre Noire n'est pas différente : comme l'entrepôt militaire sur le terrain d'entraînement d'Aberdeen, elle possède sa propre collection. Il existe cependant une différence subtile. Les archives des contre-mesures occultes de distorsion de la réalité conservées à la Chambre Noire sont partiellement vivantes. Ici gisent les tombes tourmentées du bas-côté des routes creusées par des goules réanimatrices de cadavres. Par là se trouve un placard rempli de mandragores, à côté d'une grille d'incantation qui reste active depuis trente ans, le corps tourmenté de ses victimes dansant une éternelle gigue dans le cercle de lueur verte, sur des jambes depuis longtemps réduites à l'état de moignons d'ivoire.

On peut mourir si on s'approche trop près de certaines pièces dans le Ranch. Ensuite, ils vous ajoutent à la collection.

McMurray connaît son chemin à travers les couloirs et les passages jusqu'à l'entrepôt. Il se faufile promptement par les portes qui s'ouvrent sur des choses qui font se dresser les cheveux sur la tête de Ramona, puis par une galerie tapissée d'autres vitrines, dont certaines sont dissimulées par des morceaux de velours protecteurs. Finalement, il parvient dans une petite pièce et s'arrête en indiquant du doigt une table vitrée.

— Vous m'avez interrogé concernant Billington, dit-il gravement.

— Oui, monsieur.

— Vous pouvez arrêter de me dire « monsieur », appelez-moi Pat. (Il a un demi-sourire.) Comme je vous le disais, les agissements actuels de Billington inquiètent les Commissaires Noirs. En fait, ils sont extrêmement préoccupés à l'idée que ce qui le pousse à faire l'acquisition de l'*Explorer* et à le transporter aux Bahamas soit une tentative de récupération sur le site de JENNIFER MORGUE. Ça figurait dans votre exposé de mission, n'est-ce pas ? Bon. S'il s'avère que JENNIFER MORGUE est un vestige chthonien, une opération de récupération pourrait nous mettre – nous, c'est-à-dire le gouvernement des États-Unis, sans parler de l'espèce humaine – en infraction avec le Troisième Traité de l'Antarctique. Ce qui serait fortement déconseillé. De l'autre côté, il y a de gros bénéfices à tirer d'un tel vestige. Et vos cousins ont une présence très limitée dans les Caraïbes. Ils préfèrent les grands fonds océaniques. Il est possible qu'ils ne se soient pas même rendu compte de l'emplacement de l'épave.

McMurray se tourne pour regarder la table vitrée. « Billington ne fait pas ça pour le bien du pays, ça va de soi. On ne sait pas exactement ce qu'il compte faire avec JENNIFER MORGUE s'il met la main dessus, mais très franchement, CenCom ne tient pas à le découvrir. Il faut l'arrêter. Et c'est là qu'on se trouve face à un

problème embarrassant. Comme il s'est aperçu que nous avons pris des dispositions pour l'en empêcher, il nous a devancés. »

Il pose les yeux sur Ramona et devant l'expression qu'elle y voit, son sang se fige.

— Oui, monsieur ?

McMurray indique la vitrine.

— Regardez ça.

Ramona scrute la vitre avec méfiance. Elle voit le dessus d'une table en bois, parfaitement banale, à part un diorama curieux placé au centre. Il semble se composer d'un couple de poupées, mâle et femelle, habillées en mariés ; à proximité sont posées deux alliances et la maquette d'une pièce montée. L'ensemble est encerclé par un motif en forme de ruban de Moebius, relié à un convertisseur analogique-numérique sur maquette et un PC ringard.

— C'est probablement la pièce la moins dangereuse que vous trouverez ici, explique McMurray avec calme, après un brusque accès de colère passagère. Vous regardez un circuit électronique destiné à implanter un *geis* d'amour, un envoûtement, à l'aide de protocoles vaudous, et un moteur à géométrie de Jellinek-Wirth modifié. (Ses doigts suivent la boucle de Moebius en dessous.) Les représentations symboliques des entités à influencer sont placées à l'intérieur d'un moteur à géométrie contrôlé par une invocation récursive synchronisée. Il y a des signifiants moins visibles ici – des échantillons de peau et de cheveux, nécessaires pour un test de compatibilités d'ADN, cachés à l'intérieur des poupées – mais l'intention est évidente. Les deux individus reliés par cette grille particulière ont vécu un mariage heureux depuis seize ans à ce jour. C'est une boucle de renforcement ; plus les sujets travaillent à l'intérieur du cadre, plus la rétroaction est forte. Le *geis* lui-même étend son influence en modifiant les mesures de probabilité associées aux interactions entre les sujets. Les résultats qui renforcent cet état deviennent simplement plus probables pendant que le circuit est opérationnel.

Ramona bat des paupières.

— Je ne comprends pas.

— Manifestement. (McMurray fait un pas en avant et croise les bras.) Essayez d'oublier le fait que c'est un charme de contagion destiné à favoriser un comportement docile. Ce couple, par exemple, a commencé par se haïr. Si vous détruisiez le générateur, ils seraient au tribunal en train de divorcer – ou l'un d'eux serait dans la tombe – en quelques semaines. Maintenant, gardez en tête que Billington maraude à bord d'un énorme yacht dans la mer des Caraïbes et qu'il mijote un plan quelconque. Ce type n'est pas idiot. Nous pensons qu'il y a six mois, il a mis au point un moteur à *geis* similaire sur matériel informatique à bord de son bateau, le *Mabuse*. La nature précise des

envoûtements n'est pas tout à fait claire pour nous mais elle s'est montrée particulièrement préjudiciable pour nos opérations de contre-attaque. Plus spécifiquement, nos tentatives pour agir contre lui par les voies normales ont échoué. Des télex envoyés à la police des Caïmans *via* Interpol se perdent inexplicablement, des agents du FBI sont atteints de tumeurs au cerveau, nos partenaires qui pourraient négocier un accord avec le procureur se réveillent coulés dans des fondations en béton, ce genre de chose. CenCom n'est pas convaincu, mais ceux de Sensor Ops disent qu'ils savent que Billington a utilisé la machine à *geis* pour mettre au point un piège à héros. Seul un agent se conformant au modèle classique du héros solitaire peut s'approcher de lui. Et encore, l'envoûtement perturbera sa capacité d'action. Et comme Billington s'est figuré qu'il avait toutes les raisons d'avoir peur de nous, il a choisi un putain de rosbif comme héros type.

— On ne peut pas l'approcher par nous-mêmes ?

— Je n'ai pas dit ça, rétorque McMurray qui se dirige vers la porte et s'arrête devant une image fixée au mur. Regardez.

Ramona obéit. C'est la photo d'un chat oriental à poils longs, allongé sur un sofa. Le chat est soigné et blanc, mais il n'a pas les yeux roses caractéristiques de l'albinos. Il fixe l'appareil avec hauteur.

— J'ai déjà vu ce chat, murmure-t-elle en se mâchouillant la lèvre. (Elle lève les yeux vers McMurray.) Est-ce ce que je pense ?

— C'est un persan de concours, un matou. D'Urbeville Marmeduke IV. Billington a fait l'acquisition de cet... « animal domestique » sera peut-être une expression trop vague, alors « compagnon » sera peut-être plus proche de la vérité, à peu près à l'époque où le champ de *geis* actuel a été activé. Il le garde à bord du *Mabuse*. Un chat blanc touffu, un yacht croisant dans la mer des Antilles, un énorme ravitailleur avec un module sous-marin secret : cet envoûtement ne fonctionne pas grâce à de foutues poupées et une alliance, agent Random, il a des jambes. Il faudrait un miracle pour que quiconque à part un Anglais parvienne à s'approcher de lui. Un Anglais particulier... un agent qui n'existe pas. (Il se tourne alors vers Ramona.) Sauf que nous avons imaginé une itération en boucle, laquelle nous permettra d'atteindre Billington là où ça fait mal. Vous allez passer par l'intermédiaire de cette boucle, avec moi. Et vous allez clouer la tête de Billington à la table pour éviter que le JENNIFER MORGUE 2 ne tombe entre de mauvaises mains.

« Et voici comment vous allez vous y prendre... »

Trois personnes siègent dans une salle de conférence londonienne aux fenêtres murées. Le projecteur tourne à vide avec un bruit mat et Angleton se penche pour l'éteindre. Pendant une minute, c'est le silence, rompu seulement par le râle asthmatique de la respiration

d'Angleton.

— Salaud ! laisse tomber Mo, glaciale et sans émotion apparente.

— On va le ramener, Mo, je vous le promets, intervient Barnes d'un ton monocorde et assuré.

— Oui, mais bousillé.

Angleton se racle la gorge.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez fait ça, s'insurge-t-elle d'un ton amer.

— On n'avait pas le choix, mon petit.

Il a la voix rauque, râpeuse comme du papier de verre à cause de toutes les réunions nocturnes de la semaine passée.

— Je n'arrive pas à croire que vous laissiez un contractuel de la Défense à la manqué avoir une longueur d'avance sur vous. Que ça vous paraisse être un prétexte valable. Putain, Angleton, vous vous attendiez à quoi de ma part ? Non seulement votre idée de leurre est complètement débile, mais vous avez livré mon petit ami à un vampire sexuel et vous voulez que je me croise les bras en pensant à l'Angleterre ? Vous espérez que je vais ramasser sagement les morceaux quand cette mangeuse d'hommes n'en voudra plus, lui tapoter la tête, le ramener à la maison et lui soigner son ego ? Qu'est-ce que je suis censée faire, me transformer en une sorte de nounou-garde-malade-ange-de-bonté quand tout sera fini ? Vous avez un sacré culot, putain !

Elle tient l'étui à violon par le manche et se penche sur la table en direction d'Angleton, en lui crachant les mots à la figure. Elle est trop près pour voir Barnes les yeux rivés sur le manche de sa boîte comme si c'était le canon d'un fusil et qu'il essayât de savoir si elle allait appuyer sur la détente.

— Vous êtes naturellement bouleversée...

— Naturellement ? (Elle se lève en plaçant l'étui dans le creux de son bras gauche, l'autre main tâtant vaguement le corps de l'instrument pendant qu'elle joue avec le crochet sur le côté.) Je vous emmerde ! rugit-elle.

Angleton pousse le dossier dans sa direction.

— Vos tickets.

— Vous pouvez vous les mettre !

Elle fait le geste de couper le cou à un poulet avec les doigts de sa main droite, pendant que l'autre tapote vaguement le boîtier. Barnes se met debout, recule, la main droite à demi levée vers sa veste avant d'apercevoir le minuscule hochement de tête d'Angleton.

— Et j'emmerde votre geïs niveau six ! (Elle a la voix ferme mais étranglée par l'émotion.) Je me tire.

Elle s'immobilise un instant comme s'il y avait quelque chose à ajouter, puis fonce hors de la salle, le dossier sous le bras, et claque la

porte sur ses talons si fort que la clenche ne se ferme pas et que la porte rebondit sur ses gonds. Barnes reste ébahi. Puis, voyant la réceptionniste, bouche bée et yeux écarquillés, il hoche poliment la tête et referme la porte.

— Vous croyez qu'elle va faire le boulot ? demande-t-il à Angleton.

— Oh, que oui. (Angleton fixe la porte d'un œil vide pendant quelques secondes.) Elle va nous haïr mais elle va le faire. Elle opère à l'intérieur du paradigme. Ça va le faire, comme dirait Bob.

— J'ai vraiment cru un moment que j'allais devoir la descendre. Si elle avait pété un câble...

— Non, affirme Angleton qui reprend ses esprits avec un effort visible et secoue la tête. Elle est trop futée pour ça. Elle est beaucoup plus dure que vous ne le croyez, sinon je ne l'aurais pas mise devant le fait accompli. Mais ne tournez jamais le dos à une porte tant que tout ne sera pas réglé et qu'elle ne se sera pas calmée.

Barnes fixe le dessus de table vert piqueté.

— Je pourrais presque avoir pitié de cet agent de la Chambre Noire avec qui vous avez mis Bob en duo.

— Ce sont les règles du jeu, déclare Angleton en haussant pesamment les épaules. Ce n'est pas moi qui les ai établies. Vous pouvez vous en prendre à Billington ou au type derrière la machine à écrire, mais ça fait plus de quarante ans qu'il est mort. Croyez-moi, O'Brien n'est pas en sucre ni en porcelaine de Chine. Elle sera à la hauteur. (Il fixe Barnes d'un œil sombre.) Et il vaudrait mieux. Parce que, sinon, on est salement dans la merde.

CHAPITRE 9

Plongée sous-marine

— C'est intéressant, dit Ramona en s'adressant à l'obscurité profonde, tandis que je m'étrangle en avalant la tasse, une gorgée d'eau salée froide qui m'arrache la gorge. Je ne savais pas que tu pouvais faire ça.

La poitrine me brûle et deux pics à glace m'agressent les tympans pendant que je fais des moulinets. Je sens mon cœur qui cogne comme un marteau-piqueur quand la peur m'agrippe par la manche. Je réussis à me heurter le coude contre la paroi du tunnel, un élanement aigu au milieu de la pression obscure.

— Arrête de te débattre.

Des bras minces se glissent autour de ma poitrine. Son cœur tambourine pendant qu'elle m'étreint et amène mon visage entre ses seins. Elle m'attire vers le fond telle une sirène un marin qui se noie, et je me raidis, je panique en commençant à souffler. Puis nous sommes dans un espace plus large – je le sens s'agrandir autour de moi – et brusquement, je n'ai plus besoin de respirer. Je sens ses/nos branchies qui absorbent l'eau fraîche comme l'air d'une prairie au printemps et je sens à nouveau sa liberté marine qu'elle partage avec moi.

— Où on est ? demandé-je en frissonnant. C'était quoi, putain ?

— On est juste en dessous du circuit de déflexion central de la plate-forme. J'imagine qu'il a mis au ralenti notre lien pendant qu'on traversait.

Mes yeux commencent à s'adapter et je vois une pénombre glauque. Un couvercle noir est posé sur nous, rugueux et grêlé quand je passe les doigts dessus. Le tunnel est une ouverture carrée au centre d'une coupole de la taille d'une pièce située sous le milieu du plafond plat. Sur les côtés, je parviens juste à distinguer d'autres silhouettes sombres, des espèces de piliers de soutènement qui disparaissent dans la vase obscure. Au-delà, la turbidité indique qu'on est en haute mer.

— Je croyais que ça se déversait dans le fond ?

— Naan. Le récif arrive à quelques mètres de la surface, mais au large, il descend à pic. Par ici, le fond est à peu près de soixante mètres. Ils ont construit la plate-forme sur le versant d'une falaise sous-marine et l'ont surélevée sur le plancher marin avec ces piliers.

— Exact.

Je tâte, pousse et m'éloigne un peu d'elle jusqu'à ce que la raideur m'étreigne de nouveau la poitrine. Je peux effectuer environ huit mètres seul, ici dans la pénombre de la défense côtière. Je fais demi-tour et laisse le courant me ramener lentement vers elle.

— Qu'est-ce que tu voulais me dire ? Avant qu'on soit interrompus ?

Elle a un teint fantomatique dans la pénombre.

— Pas le temps. Les méchants arrivent.

— Les méchants ? (J'entends un gargouillement lointain et lève les yeux, au-delà du plafond en béton.) Laisse-moi voir. Ils ont des fusils à harpon ?

— Gagné, petit singe. Suis-moi !

Elle nage en direction d'un des piliers et je me hâte de la suivre, craignant de rester à l'écart de la bulle de nos phénomènes métaboliques intriqués.

Le pilier est aussi épais que mon torse, du béton poreux couvert de bernacles bosselées, de coquillages et de curieuses excroissances qui peuvent être des jeunes coraux. Au-delà, le grand large : une lueur verdâtre au-dessus de nous – nous devons être à une dizaine de mètres de profondeur – et en bas, les ténèbres. Ramona remonte les genoux et roule, tête en bas, puis donne un coup de pied qui l'expédie dans les profondeurs glauques. Je déglutis, puis je me retourne et la suis gauchement. Mon oreille interne bouillonne, mais je peux presque l'oublier en me disant que j'escalade le gros pilier gris. Je manque un peu de souffle, mais pas trop – les choses étant ce qu'elles sont.

— Tu t'en tires ? demandé-je.

— Pas trop mal.

La voix intérieure de Ramona est oppressée, comme si elle respirait pour nous deux.

— Ralentis, alors. (Il y a un grand mur beige qui surgit derrière nous dans la pénombre, avec une protubérance près du pilier. Dans le lointain, je vois les silhouettes en torpilles aérodynamiques de poissons chasseurs.) Passons entre le pilier et la falaise.

Un plouf lointain, un glouglou qui vient d'en haut.

— Les voilà ! (Ramona scrute en direction de la surface.)

— Allons-y ! (L'espace entre le pilier et la façade rocheuse fait environ un mètre de large à cette profondeur. Je m'y faufile puis la prends par la main. Elle se laisse aller vers moi, les yeux toujours levés vers le ciel lointain pendant que je la hale dans l'ombre du pilier.) Combien de temps on peut rester cachés ici ? S'ils nous prennent seulement pour des plongeurs, ils ne viendront peut-être pas chercher aussi loin.

— Aucune chance. (Elle ferme les yeux et s'adosse à moi.) Tu as déjà tué quelqu'un, Bob ?

— Si j'ai quoi ? (Ça dépend de ce qu'on entend par « quelqu'un ».) Seulement des entités paranormales. Ça compte ?

— Non. Ce doit être des humains. (Elle se tend.) J'aurais dû te poser la question plus tôt.

— Ça veut dire quoi : ce doit être des humains.

— C'est une omission, dit-elle, crispée. Tu étais censé avoir passé ton baptême du feu.

— Ça veut dire quoi ?

— Le geis. Il faut que tu en tues un. (Elle se tourne lentement et ses cheveux virevoltent autour de sa tête, formant un halo sombre. Nous sommes sous vingt mètres d'eau de mer et ma bouche est brusquement aussi sèche que le Sahara.) Il y a des étapes que tu dois franchir dans l'ordre pour tenir ta place à l'intérieur du tracé propre. Le danger dans une ville lointaine, rencontrer l'âme sombre, tuer un des assassins de l'autre côté – au moins un, davantage, ce serait mieux – et ensuite, on doit trouver un moyen pour contourner mon... merde, les voilà. On s'occupera de ça plus tard. Tu es prêt ?

Elle me pousse un objet dur dans la main. Après un moment de confusion, je me rends compte que c'est le manche d'un couteau à lame en dents de scie d'allure méchante. Puis elle disparaît dans l'ombre qui tapisse la paroi de la falaise. Je regarde alentour tandis qu'une ombre glisse au-dessus de nos têtes : en suivant sa trace, je vois une silhouette en costume de plongée, tête en bas, qui scrute les profondeurs.

Je vis un moment d'incrédulité et de ressentiment extrêmes. Je me suis déjà trouvé en danger mortel, mais je n'ai pas l'habitude de craindre un danger mortel de la part des humains. Ça me paraît anormal. N'importe lequel des connards fous d'Alan est sans doute capable de flanquer avant le petit déjeuner une dérouillée à une douzaine de membres d'Al-Qaida sans que ça lui provoque un poil de sueur existentielle, mais je n'ai pas été préparé à ça. Je sais tirer sur une cible, bien sûr, et je suis une flèche quand il s'agit d'un cas terminal de possession démoniaque avec préjudice extrême. Mais l'idée de tuer de sang-froid un véritable être humain, un type qui mange, boit, respire, dort et qui bosse sur le yacht d'un magnat, ça tire toutes les sonnettes d'alarme que j'ai dans la tête. Le problème, c'est que j'ai l'intime conviction au fond de mes entrailles que, peu importe ce que Ramona a en tête, je suis ici dans un but et qu'il vaudrait mieux que je bouge mes pieds pour exécuter les pas de danse occulte dans l'ordre et sans me tromper. Sinon, on aura fait tout ça pour rien. Et peu importe ce que je veux ou non, si Angleton a raison et que Billington s'apprête à nous mettre en bouillie. En fin de compte, quand il y a une guerre, les bombes tombent indifféremment sur les pacifistes ou les combattants. Et à propos de bombes...

Le plongeur a vu quelque chose. Sinon, c'est qu'il descend tête la première dans les profondeurs à côté d'un poste de défense délabré juste histoire de rigoler. Il plonge parallèlement au pilier et il a quelque chose dans les bras. Je baisse les yeux et je vois Ramona en contrebas, l'éclat argenté de sa peau pareil au reflet de la lune sur la glace, qui enserre le pilier. Ma poitrine se serre. Un mouvement de colère. « À quoi tu joues ? » « Je me bouge le cul pour te faciliter la tâche. » Elle parle d'un ton enjoué, mais je sens bien qu'elle est tendue à l'intérieur comme un ressort de montre. Je goûte le trop-plein de son incertitude : est-il à la hauteur ? se demande-t-elle. Et mon sang se glace parce que sous l'incertitude, elle a la conviction inébranlable que si je ne suis pas à la hauteur, on va mourir tous les deux.

Déjouer par la ruse.

Le type au-dessus de moi descend en vrille, en effectuant des cercles étroits, l'œil aux aguets, guettant des signes de guet-apens tandis qu'il se dirige vers Ramona, qui fait semblant de se sentir en sécurité, le dos tourné vers l'extérieur de la falaise près du point où le pilier se confond avec celle-ci dans une masse déchiquetée de roche volcanique plissée. Je m'abrite dans la fissure entre le pilier et la falaise pendant qu'il descend régulièrement en se tenant du côté opposé à celui où se trouve Ramona. Dans ses bras, il tient quelque chose qui ressemble à un fusil – si les fusils avaient des harpons garnis de saletés de barbillons dépassant du canon. Géant, me dis-je. C'était quoi, ce que Harry le Horse voulait tellement me faire entrer dans le crâne ? N'apporte jamais un poignard pour un duel au harpon. *Grosso modo*.

Ma chance tourne court quand il se trouve encore à environ trois mètres au-dessus de moi, dix de Ramona. Il ralentit son mouvement en tire-bouchon et scrute la fente remplie d'obscurité. Je remarque alors un changement dans sa posture. La tasse. Tout se passe dans un ralenti cauchemardesque. J'ai les pieds arc-boutés contre le pilier et je me détends comme un ressort, en poussant droit sur lui, le couteau en avant. Quelque chose grésille de l'autre côté de mon épaule, en traçant une ligne rouge à travers ma poitrine, puis je le bouscule avec l'épaule. Il bondit hors de portée de mon couteau et j'essaie de revenir vers lui. Je ne peux plus respirer – je suis hors de portée des branchies de Ramona – et dans un éclair de lumière sombre, je comprends que je vais mourir ici. La pression dans ma poitrine diminue quand il me frappe de toutes ses forces avec un poignard que je sens plutôt que je ne le vois, mais comme il est à ma portée, je lui empoigne l'avant-bras et nous chancelons. Il est fort, mais je suis prêt à tout, désorienté, et je parviens à passer mon autre bras autour de son cou et quelque chose s'accroche à ma lame. Je tire aussi fort que je le peux, pendant qu'il tend son bras qui tient l'arme. À cet instant, nous nous battons au

corps à corps, et quelque chose lâche. Il se débat de façon spasmodique et abandonne, donne un coup de pied pour remonter vers la surface, et il y a un flot argenté de bulles qui s'élèvent au-dessus de lui, qui est beaucoup plus gros et clair que la normale.

Ramona est juste au-dessous de moi :

— Partons, souffle-t-elle en me tirant par la cheville. Vers le fond !

— Mais je viens de...

— Je sais ce que tu viens de faire ! Viens avant qu'ils ne nous en fassent autant ! Personne de normal ne plonge seul. (Elle me lâche un instant, donne un coup de pied pour remonter et s'accroche à mon bras.) Déplaçons-le.

Elle nous fait rouler sur nous-mêmes et m'attire à l'écart du pilier, me fait remonter vers la lueur verdâtre sous la plate-forme de défense. J'éprouve sa peur et la laisse me conduire derrière elle, mais mon esprit n'est pas au clair. Je ne ressens pas exactement de nausée, mais j'ai besoin de réfléchir.

— Il faut qu'on retourne au tunnel, insiste-t-elle, pressante.

— Le tunnel ? Pourquoi ?

— C'est ce qu'ils auront fouillé d'abord. Et la plupart des plongeurs n'aiment pas les espaces confinés, les grottes. J'imagine qu'ils vont se concentrer sur le large au-delà du récif, une fois qu'ils l'auront vu. On n'a qu'à les attendre.

— Dans le tunnel.

Qu'est-ce qu'on fiche ici ? Je secoue la tête. C'est pour quoi faire ? Je repasse le flot d'images vidéo enregistré dans mon imagination, la parabole argentée des bulles qui monte au-dessus du plongeur...

— On a raté un point important, remarque Ramona, l'air sombre.

— Comment ils nous ont trouvés ?

— Je n'en sais rien, ils ont ouvert un chenal pour faire venir leurs sous-fifres, mais les tects défensifs essentiels fonctionnent encore. Tu es plus clean que... (Elle me regarde en clignant des yeux.) Ah... C'est donc ça.

Le plafond est juste au-dessus de nos têtes maintenant, la coupole placée à l'intérieur encadrant l'obscurité plus profonde du tunnel.

— C'est quoi ?

— J'avais tort de croire qu'on t'avait implanté une puce. Ils n'ont pas besoin de te boguer, dit-elle brusquement. Ils te trouveront n'importe où. Il leur suffit de cibler sur le tracé propre. Sauf ici, juste là où tu es protégé par les tects de la plate-forme de défense, même s'ils ont bidouillé un tunnel au travers pour permettre à leurs complices de passer...

— C'est quoi, ce tracé propre dont tu n'arrêtes pas de parler ?

Je suis dangereusement près de geindre. S'il y a une chose que je déteste, c'est bien quand tout le monde a l'air de savoir mieux que moi

ce qui se passe.

— Le *geis* que Billington exécute. C'est l'équivalent occulte d'un pare-feu dynamique. Il empêche les intrus de pénétrer à moins qu'ils ne passent à travers les états d'approche selon une séquence autorisée. La séquence est déterminée par les lois de similarité et de contagion, en faisant appel à un archétype source particulièrement puissant. Quand tu les traverses, on appelle ça le tracé propre, et tu t'en tires super bien jusqu'ici. Seules quelques personnes peuvent y arriver – tu peux, mais pas moi, par exemple – et il y a une astuce supplémentaire : tu ne peux pas le faire si tu sais à l'avance quelles sont les exigences, ça ne permet pas des attaques récursives. C'est pourquoi il faudra simplement que tu fasses preuve de courage et... (Sa voix s'estompe.) Merde ! Laisse tomber ce que je viens de dire. Laisse tomber. Tu verras bien tout seul. (Elle se place sous l'ouverture du tunnel, un rectangle noir comme du charbon.) Viens.

— Mais tu as dit que...

— Si on est en dehors du tunnel, on n'est pas protégés. Tu veux apprendre à respirer avec un harpon dans le corps ?

— Ça baigne. (Je me rapproche d'elle, jusqu'à ce que nous soyons sous la bouche.) J'ai failli me noyer la dernière fois qu'on est passés par là.

— L'effet est atténué seulement à deux ou trois mètres. Plus près. Serre-moi. Pas comme ça, comme ça. (Elle enroule les bras et les jambes autour de moi.) Tu crois pouvoir nager ? Tout droit jusqu'à ce que tu n'aies plus l'impression de te noyer ?

— Comme si je pouvais dire non ? (Je la regarde dans les yeux de si près que nos nez se touchent presque.) Entendu. Juste pour cette fois. Pour toi.

Puis je donne un coup de pied, jusqu'au cœur noir du trou noir.

Des rubans d'acier autour de ma poitrine. Un martèlement dans mes oreilles. Puis l'air frais d'une prairie au printemps. Les bras de Ramona me bercent, ses jambes sont enroulées autour de moi, ses hanches chevillées aux miennes telles celles d'une sirène éperdue d'amour qui donne au marin noyé le baiser qui le ramène à la vie – ou infuse de l'oxygène dans son sang par sa seule force de proximité.

Oh... Nous sommes dans le tunnel. Le noir complet, des parois de tous côtés, cinq mètres d'eau entre ma tête et la lourde grille de fer, rien que les bras du délire pour sauvegarder ma santé mentale. Qui distraient mon attention. Je suis distrait. C'est absurde. Il y a des plongeurs dans les parages qui sillonnent l'eau à notre recherche et j'ai la trique. La langue de Ramona, tentaculaire, cherche mes lèvres. Elle est excitée, je le sens comme quelque chose qui me titille tout au fond de mon esprit.

— C'est une très mauvaise idée, murmure-t-elle. On se nourrit l'un de l'autre. (Je me noie. Je bande. Je me noie. Je... l'information remonte. Trop de distance et j'étouffe, trop proche et j'ai conscience de son corps et tout ce qui retient mon attention circule dans sa tête.) Il faut qu'on s'arrête.

— Dis-m'en plus. (Une pensée dérangeante.) Combien de temps avant que l'Autre s'en aperçoive ?

— Il n'est pas encore prêt... je pense. (Elle recule de quelques centimètres pendant que je m'applique à ne pas penser que je me noie.) D'après toi, ça fait combien de temps qu'on est ici ?

— Je n'en ai aucune idée, dois-je admettre. Une demi-heure ? (Je m'adosse au mur râpeux du tunnel qui ne devrait pas exister.) Plus peut-être ?

— Merde.

Je sens le mécanisme de sa pensée, un goût de fer rouillé. C'est comme si un étrange tube de basse pression nous bloquait ici. Le tunnel est une faille dans les tects de contre-mesure, mais en dehors, il y a une puissance presque unimaginable qui est enchaînée et dirigée vers l'exclusion des manifestations occultes – comme notre propre intrication. Et qui menace de nous transformer en chair à pâté entre les murs de béton.

— On peut partir maintenant ?

— Tes difficultés respiratoires... Tu as déjà été claustrophobe ?

Serait-ce ça ?

— C'est bien le moment de s'en rendre compte. (Je frémis et mon cœur essaie de voltiger.)

— Le risque est aussi grand si on reste là-dessous que si on refait surface, déclare-t-elle. Allez, viens. Doucement.

Sans relâcher notre étreinte, nous gravissons avec les doigts et les orteils l'étroite cheminée dans le rocher en tâtonnant pour sentir les bosses rugueuses et les fissures entre les blocs de béton. Comme nous montons, le sentiment cauchemardesque de ma propre mort commence à s'atténuer. Enfin, nous parvenons à la grille du haut, une cloison froide de fer rouillé. Je me tends et essaie de ne pas céder au cri qui bouillonne en moi.

— Tu peux la soulever ? demandé-je.

— Toute seule ? C'est balèze. (Je la sens bander ses muscles.) Donne-moi un coup de main.

J'arc-boute mes jambes contre un mur et mon dos contre l'autre et je lève les bras : Ramona s'appuie contre moi et fait pression avec le dos. Le toit cède un peu. Je me contracte et je pousse de toutes mes forces, en y mettant toute ma peur de me noyer. Dans un couinement, la grille se soulève et se dégage au-dessus de nous.

— Retourne-la !

Je tords et fais pivoter le couvercle rectangulaire afin que, quand nous le lâcherons, elle ne se remette pas à sa place. J'ai un rugissement dans les oreilles. J'entends mon pouls. Et brusquement, je m'étrangle en avalant une goulée d'air : nos deux peaux ne sont plus en contact et je vais avoir des courbatures demain – si demain il y a – et je manque d'oxygène. Presque saisi de panique, je pousse de toutes mes forces, le couvercle glisse, je redonne un coup de pied et remonte avec une lenteur cauchemardesque, les poumons en feu, en direction du plafond argenté tout en haut. Puis je parviens à la surface, dansant comme un bouchon dans un tonneau, et j'explose pratiquement puis j'inspire juste au moment où une vague se jette sur le récif et la plateforme, et déferle sur moi.

Les secondes suivantes sont folles et douloureuses, je tousse et crache et frôle de nouveau la panique. Mais Ramona est dans l'eau avec moi et c'est une bonne nageuse. Aussi, sans savoir comment, je me retrouve sur le dos et je crache mes boyaux pendant qu'elle me hale vers les bas-fonds tel un chaton à moitié noyé. Puis il y a du sable sous mes pieds et un bras autour de mes épaules.

— Tu peux marcher ?

J'essaie de parler, me rends compte que c'est une mauvaise idée et me contente de branler du chef. Un regard en biais me dit qu'elle a remis son glamour en place.

— Ne te retourne pas. Il y a un bateau de plongée de l'autre côté du récif et ils sont en train de scruter la mer. Je suppose qu'on a peut-être deux minutes avant qu'ils vérifient leur tect traceur pour voir si tu remontes. Est-ce que tu as un écran de fumée sur ton superportable ?

Réfléchir vite. J'essaie de me rappeler ce que j'ai chargé dessus, me souviens du bloc que j'ai posé sur la voiture et j'opine de nouveau. Je ne suis pas sûr que ça marche, mais sinon, on sera mal.

— Entendu. (On a de l'eau jusqu'à la taille maintenant.) La serviette est par là. Tu crois que tu peux courir ?

— La serviette ?

Je me remets à tousser.

— Cours, petit singe !

Elle m'attrape la main et me tire en avant. Au même instant, j'ai une sensation fantomatique dans la poitrine et elle se met à tousser, mais instantanément, je me sens beaucoup mieux. Un moment plus tard, c'est moi qui la traîne dans l'eau qui nous vient aux genoux jusqu'à une plage argentée sous le soleil qui darde ses rayons sur mes épaules. Je me sens affreusement vulnérable, comme s'il y avait une cible dessinée au creux de mes reins. La serviette est juste devant nous, sur un petit monticule. Ramona trébuche. Je passe un bras autour de sa taille et me penche, me tends et la soulève, puis j'avance sur le sable en chancelant.

Serviette. Slip de bain. Une petite pile de détritus banals laissés par les touristes. « C'est à nous ? » Elle confirme, en reprenant son souffle. Je comprends qu'elle a bu la tasse avec moi. Je tâte sous la serviette et je trouve le sac hermétique en polyéthylène. Les doigts tremblants, je l'ouvre et je sors mon Treo. Cette saleté de portable semble mettre une demi-heure à se ranimer et pendant que j'attends, je vois des têtes danser à la surface près du bateau au-delà du récif. Ils sont minuscules à cette distance mais on commence à manquer de temps...

Ah... Bloc-notes. « Couche-toi. Sur la serviette, fais comme si tu prenais un bain de soleil », lui dis-je. Fixant le minuscule écran, paupières plissées, je le protège d'une main pour mieux voir le schéma graphique. Un modèle de circuit. Mais nous sommes sur une plage, non ? Le sable est poreux. Et à une cinquantaine de centimètres en dessous, il y a une couche de solution saline conductrice. Autrement dit...

Je suis accroupi sur le sable et commence à tracer du bout des doigts des lignes sur la plage autour de nous. Je n'ai pas besoin d'atteindre l'eau. Il me suffit de réduire la résistivité de la couche de sable isolant se trouvant au-dessus par un schéma régulier. Les plongeurs regagnent leur bateau au crawl pendant que je finis la boucle principale et ajoute deux terminaux. Mon portable, mon portable... ce putain de truc m'a lâché. Je suis sur le point de tapoter sur les touches quand je me rends compte que j'ai du sable au bout des doigts. Quel idiot ! Je m'essuie sur la serviette à côté des hanches de Ramona et ranime prudemment le Treo, le ramène à la vie et frappe la touche « télécharger ». Puis je m'assois à côté d'elle et attends de voir si j'ai réussi à nous rendre invisibles.

Environ une demi-heure plus tard, les plongeurs abandonnent. Le bateau fait demi-tour, le hors-bord fait lentement le tour du promontoire en laissant une traîne d'écume blanche dans son sillage. Et c'est tant mieux, car nous n'avons pas de crème écran, et les épaules et la poitrine commencent à me brûler sérieusement.

— Ça va ? demandé-je à Ramona.

— Pas mal. (Elle s'assoit et s'étire.) Ton bidule a marché.

— Ouais, bon. Le problème, c'est que c'est stationnaire : je ne peux pas l'emporter. J'imagine que ce qu'on a de mieux à faire, c'est de foncer en ville aussi vite que possible et de se perdre dans la foule.

— Tu les as vraiment fait flipper. Et leur réseau de surveillance est rudement balèze. (Elle me regarde.) Tu es sûr que tu n'as parlé que de Marc ?

— Oui. (Je la scrute attentivement.) Marc et son infâme manie de fournir des touristes seules à des amis ayant un bateau et une réserve illimitée de billets verts. (Elle ne change pas d'expression, mais ses

pupilles me disent ce que je veux savoir.) Pas besoin qu'elles soient vierges, si c'est ce que je pense. Mais il faut qu'elles soient en bonne santé et relativement jeunes. Ça te dit quelque chose ?

— Je ne savais pas que tu étais nécromancien, Bob, dit-elle en m'observant d'un air calculateur.

— Non, pas du tout. (Je hausse les épaules.) Mais je fais des contre-mesures. Et ce que je vois ici, c'est que les défenses de l'île ne valent pas un clou si tu as un équipement de plongée et un bateau. Quelqu'un se fait livrer des femmes seules et ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas pour les expédier dans les bordels de Miami. Il y a un réseau de surveillance centré sur le bateau de Billington et il est lié à ton petit copain Marc. (Je la fixe dans les yeux.) Ne me dis pas que c'est une coïncidence.

Elle se mordille la lèvre inférieure.

— Non, reconnaît-elle. (Une pause.) Marc n'était pas une coïncidence.

— Alors quoi ?

— Ça se focalise sur Billington, mais il ne s'agit pas seulement de Billington. (Elle détourne les yeux et regarde la mer, l'air funèbre.) Il a ses propres... plans. Pour les faire avancer, il a dû embaucher une bande de spécialistes aux goûts et aux besoins complètement baroques. Sa femme... ce n'est pas Blanche-Neige, c'est une garce. (Si un regard pouvait tuer, la crête des vagues serait en train de s'évaporer sous ses yeux.) Et elle a des domestiques. Appelons ça un mariage de convenance tactique. Elle possède certains pouvoirs et il veut en faire usage. Il a une fortune colossale et plus d'ambition qu'un... bref, elle aime ça parce que ça lui assure l'immunité. Eileen... celle qui l'a précédée, Erzabet, a sans doute été victime d'un règlement de comptes, un duc qui voulait les terres de monsieur et son château. Mais Eileen est le génie qui a compris qu'il y avait un programme de soins de beauté derrière la légende, elle l'a commercialisé à mort et l'a revendu sous le nom de Bathory™ Pale Grace Cosmetics, avec ErythroComplex-V en plus. C'est fondamentalement de la production en série issue d'abattoirs commerciaux et de stocks en surplus provenant des banques du sang. Elle est clean sur le papier, mais il faut tout de même davantage qu'une quantité homéopathique de la chose pour que ça marche. Et ça, c'est avant que tu commences à te demander à combien de commissions de réglementation elle a dû graisser la patte pour qu'on n'aille pas mettre le nez dans ses recherches.

— Alors, pourquoi ne pas la poursuivre directement ?

— Parce que... (Elle hausse les épaules.) Eileen n'est pas la cible principale, elle n'est pas même un amuse-gueule. Ce qu'elle représente, au plus, c'est quelques dizaines de morts par an. Si Ellis

parvient à ses fins, d'après McMurray, mon boss, c'est toute l'espèce humaine qui devra en payer les conséquences. Il s'est donc dit que je devais entrer en contact avec Eileen... pour te présenter à Ellis, autant que faire se peut... et entre-temps, saisir suffisamment bien le reste du projet pour les éliminer ensuite.

— Tu devais tirer les vers du nez à Marc quand ton Autre aurait fini de lui bouffer son âme ?

— Tu serais surpris. (Elle renifle, l'air très comme il faut.) Bref, vous devriez savoir ça, monsieur le spécialiste en démonologie informatique : serait-il très difficile de faire appel à un marionnettiste pour ordonnancer un lien dirigé par une voix en corrélation différée afin que le corps continue à danser ?

Je repense aux mouettes mortes. Aux salauds qui en ont fait exactement autant à ce qui restait de Marc après sa crise cardiaque.

— Pas trop.

— Entendu, c'était juste pour que tu connaisses l'enjeu.

Elle m'attrape le poignet. Ses doigts sont chauds et beaucoup trop humains.

— Les projets de Billington, me hâté-je d'enchaîner. L'affaire de l'*Explorer* ?

— Je ne suis pas autorisée à te dire tout ce que je sais, m'explique-t-elle patiemment. Si tu en sais trop, le geis va te recracher comme une graine de melon et on n'aura pas le temps de former un remplaçant.

— Mais vous avez besoin que je monte à bord de son rafiot parce que je joue un rôle dans une espèce de scénario. Mais tu dois rester intriquée avec moi pour pouvoir m'accompagner. (Je déglutis.) Faire un trou dans son pare-feu.

— Exact.

— Tu sais comment tu comptes t'y prendre ?

— Eh bien... (Elle plisse le front.) Billington se rend normalement au casino tous les soirs quand il est dans les parages. Je dirais donc qu'on devrait maintenant rentrer à l'hôtel pour se préparer à aller flamber au casino ce soir et arriver discrètement à te faire inviter à bord. Qu'en dis-tu ?

Je me lève.

— Ça ressemble à un plan, concédé-je, sceptique. Cela dit, j'espérais quelque chose d'un peu plus concret. (Je regarde alentour.) Où est passé mon slip de bain ?

Nous remontons la plage et quand nous arrivons près de la voiture, Ramona me rend mes vêtements. Quand je ressors des toilettes, elle a mis une robe bain de soleil blanche, un foulard sur sa tête et des lunettes noires qui cachent ses yeux. Plus rien de commun avec la blonde sauvageonne sur la plage. « Allons-y », dit-elle en mettant le

contact et elle fait ronfler le moteur en sortant en marche arrière du parking et en projetant du sable tout autour.

Ramona conduit prudemment le long du littoral pour regagner l'extrémité occidentale de l'île, les hôtels et les casinos. Je suis affalé sur le siège du passager et vérifie mes mails dès que nous avons une couverture correcte pour le téléphone portable. Il y a seulement deux circulaires administratives du bureau qui m'attendent, une demande de rapport de situation de la part d'Angleton, au ton presque plaintif, et une proposition d'affaire intéressante de la part de la veuve d'un ancien président du Nigeria. Ramona ne paraît pas d'humeur causante pour le moment et je ne tiens pas à prendre le risque de l'agacer en lui demandant pourquoi. Finalement, comme nous entrons dans Philipsburg, elle prend la parole.

— Tu vas devoir faire ton rapport à ton équipe de soutien. (Elle rétrograde et le moteur gronde.) Débrouille-toi pour que ton chef de station nous lâche les baskets, prends les joujoux que tes gars de la technique ont déballés et appelle chez toi.

— Très bien. Et après ?

J'observe le bas-côté de la route. Les piétons en vêtements de vacances de couleur claire, les habitants en tenue décontractée, les rickshaws, les voitures garées. Chaleur et poussière.

— Juste pour dire. (Nous avançons à une allure d'escargot.) Ensuite, j'imagine qu'on doit se retrouver, disons en fin d'après-midi. Pour aller nous occuper de t'avoir une invitation à leur pince-fesses à bord du *Mabuse*.

En fin d'après-midi. Je me sens brusquement fautif. Il est environ six heures chez moi et il faut vraiment que j'appelle Mo. Il faut qu'elle sache que je tiens la situation en main et que je m'assure qu'elle ne fait pas de bêtise, genre tout lâcher pour débarquer ici. (En admettant que je tienne la situation en main, me rappelle un coin tranquille de ma conscience. Si tu étais à la place de Mo et que tu savais ce qui se passe, que ferais-tu ?)

— Tu n'as pas l'air de douter que je vais en avoir une, remarqué-je.

— Oh, je ne pense pas que ce sera trop difficile. (Ramona se concentre sur la route.) Tu as déjà attiré l'attention de Billington hier. Après ce qui vient de se passer, il va vouloir remettre ça. (Elle a l'air songeur.) Juste en cas de besoin, j'ai deux ou trois idées. On pourra en reparler plus tard.

Je me raidis.

— J'ai l'impression que tu fais tout ton possible pour ne pas me dire quelque chose qui n'est pas en rapport avec la mission. Et tu sais que je sais mais je ne sais pas ce que je ne suis pas censé savoir, alors...

Je ralentis en essayant de ne pas perdre le fil de tous les pointeurs

en double indirect et les opérateurs booléens avant de succomber à un arrêt système.

— Pas ton problème, petit singe, dit-elle avec un faux sourire en secouant sa magnifique crinière blonde qui maintenant s'enroule en fines bouclettes à mesure que l'eau de mer sèche sous l'effet de l'air qui passe par-dessus le pare-brise. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Que... ? bégayé-je, et j'ai la chair de poule.

Elle me regarde, le regard soudain dur et lointain.

— Toi, tu n'as qu'à monter à bord, comprendre ce qui s'y trame et trouver une solution. Moi, j'attends ici, peinarde.

— Mais.

Je la boucle avant de mettre un de mes grands pieds dans le plat sans le vouloir. Puis je regarde la route et la regarde conduire du coin de l'œil. Lèvres pincées et visage sombre, les jointures serrées sur le volant. La sirène qui m'a tenu contre sa poitrine aquatique a peur. Ramona, qui chipote avec la nourriture et n'a jamais couché avec un homme qui n'est pas mort dans les heures qui ont suivi, est soucieuse. Me conduire à l'hôtel, en lieu sûr, puis sur un coup monté où elle devra me livrer à des gens qu'elle paraît détester... Ramona, l'espionne qui m'aimait ? Tu rêves ! Ce doit être autre chose, mais peu importe, elle refuse de parler. Nous poursuivons donc le reste du trajet dans un silence solitaire en luttant contre nos démons respectifs.

CHAPITRE 10

Point mort

Quand je réintègre ma chambre, je découvre Boris en train d'arpenter la moquette comme un lion en cage.

— C'est à cette heure-là que tu rentres ? m'interpelle-t-il en tapotant sa lourde montre-bracelet en Inox. Je suis sur le point de lancer un code bleu à cause de toi !

Pinky a branché une PlayStation sur la télévision et produit des vrombissements – vroom, vroom – en faisant des bonds sur le lit. Et d'après les bruits qui filtrent sous la porte de la salle de bains, le Cerveau fait des essais avec un aéroglesseur télécommandé sous la douche.

— J'ai fait des courses, dis-je, complètement nase. Et après, je suis allé nager.

— Nager ? s'exclame Boris en secouant la tête. Je ne veux pas savoir. Tu l'as fait, ce rapport à Angleton, oui ou non ?

— Super ! Au temps pour moi. (Je tire la chaise du secrétaire et m'affale dessus. J'ai les avant-bras et les cuisses douloureux à des endroits inhabituels : ça va être duraille demain.) Comment vous avez fait pour entrer ici ?

Pinky sauve son jeu et se retourne.

— On a croché la serrure, dit-il en agitant vers moi ce qui ressemble de manière suspecte à une carte-clé de chambre d'hôtel.

— Tu as croché quoi ? (Je le regarde fixement.) La serrure ?

— *Ouaip*. (Il me la lance et je la rattrape.) C'est une carte à puce intelligente, elle a une boucle d'induction à la place de la bande magnétique à la con habituelle au dos. Franchit tous les codes de dérivation des fabricants en vingt secondes chrono.

— Génial, marmonné-je, et je la repose prudemment.

— Eh, j'en ai besoin tout de suite... sur quoi tu crois que j'ai sauvegardé mon jeu ?

Boris s'étrangle, puis me regarde.

— Ton rapport, Bob. Tout de suite.

— Entendu, dis-je en croisant les bras. Quand je suis parti ce matin, je voulais juste suivre une intuition. J'ai découvert à mes frais que Billington a installé un bouclage de surveillance totale sur le Cul-de-Sac français, au nord du pic Paradis. Des oiseaux morts à Anse Marcel, des mouettes partout. Il a des zombies à ses ordres. Et des

humains aussi. (Boris a l'air sur le point de m'interrompre, mais je continue.) J'ai eu un accrochage avec l'un d'eux. Ramona m'a aidé à m'en tirer et on les a semés en nageant près de la chaîne de défense de l'île. Qui a été faussée, à propos, compromettant la zone d'exclusion thaumaturgique de trois milles offshore... vous le saviez ? Ramona dit que, d'après ses sources, Billington sera au casino ce soir, de sorte qu'on a pris rendez-vous. Comment ça cadre avec vos plans ?

Quand j'ai fini, Boris hoche la tête.

— On turbine. Pourvu que ça continue. (Il se tourne vers Pinky.) Appelle le Cerveau. (À moi :) J'autorise le contact de ce soir. Ces deux-là se sont fait expliquer des bidules d'autodéfense. Rappelle-moi plus tard.

Et il s'en va, au moment où un bruit de chasse d'eau retentit bruyamment et que le Cerveau sort de la salle de bains.

— Entendu, dis-je en indiquant la bouée de sauvetage jaune vif à moitié dégonflée qui lui pendouille à la taille. C'est quoi, ce machin ? Et est-ce que j'ai envie de savoir ?

— On fait des essais. (Le Cerveau le fait glisser sur ses pieds, puis il fait un pas en dehors.) Puis-je avoir tes escarpins du soir, s'il te plaît ?

— Mes godasses ? (Je me penche et fouille dans mes bagages pour les trouver. Ce sont d'horribles choses, du cuir verni avec des semelles qui sont comme des bouts de bois.) Qu'est-ce que tu veux en faire ?

Pinky trafique quelque chose sur la PlayStation. « Ça. » Il brandit une autre carte à puce, que le Cerveau prend et glisse dans un pli jusque-là invisible dans la languette de cuir de ma chaussure droite.

— Et ça, continue le Cerveau brandissant un lacet.

— C'est un...

— Un câble 100BaseT miniature. Fais attention, Bob, tu préfères ne pas perdre ta connectivité au réseau, hein ? Ça entre comme ça et pour l'activer, tu l'entortilles et tu tires, ça se déroule sur trois mètres et les bouts en plastique s'élargissent pour se brancher sur n'importe quelle prise de réseau standard. Ça sert aussi de ruban de prise de terre. Exactement. Non, ne serre pas les lacets trop fort.

J'essaie d'étouffer un gémissement.

— Écoutez, les gars, c'est vraiment nécessaire ? Est-ce que j'ai besoin de ce déguisement pour faire le boulot ?

Pinky incline la tête sur le côté.

— D'après la Branche Prophétique, tu as dix pour cent de chances de te planter et de mourir d'une mort horrible si tu ne le mets pas. (Il rigole.) Alors tu te sens en veine, dégonflé ?

— Cool. Qu'est-ce que j'ai vraiment besoin de savoir ?

— Tiens. (Il me lance un Zippo en Inox.) C'est une pièce d'antiquité, ne le perds pas. La Branche Prophétique dit que ça te rendra service.

— Je ne fume pas. Quoi d'autre ?

— Le truc habituel : il y a un lecteur de clé USB préchargé avec un kit d'intrusion réseau et d'analyse forensique aux deux bouts de ton nœud pap, un détecteur Wi-Fi, un clavier pliable dans ta ceinture de smoking, le stylo Bluetooth qui sert aussi de souris, et il y a un résonateur Tillinghast miniaturisé dans ton talon gauche. Tu l'allumes en tordant le talon à cent quatre-vingts degrés : tu l'éteins de la même façon. Ton autre talon est un talon bête : on voulait y planquer un basilic, mais un gros bonnet du contrôle des exportations s'est opposé à notre demande parce que c'était destiné à partir à l'étranger. Oh, et il y a ça aussi. (Le Cerveau prend une mallette sur le lit et en retire un holster d'épaule en Nylon très professionnel et un pistolet automatique noir.) Un Walther P 99, chambré en 9 mm, chargeur de quinze cartouches, des balles en argent à pointe creuse, gravées avec un circuit de bannissement semi-cyclique en quatre-vingt-dix nanomètres énochiens.

— Une minute. (Je lève la main.) Je ne suis pas habilité à porter des armes de terrain !

— On s'est dit que vu la puissance de l'exorcisme, tu étais couvert par ton permis de port d'armes occultes. Si on te pose des questions, c'est un simple gadget pour installer des glyphes de bannissement à grande vitesse. (Le Cerveau s'assoit sur le lit, éjecte le chargeur, fait tourner le barillet [8] pour s'assurer qu'il n'y a pas de cartouche dans la chambre, puis commence à le démonter.) L'idée d'Angleton, c'est que les salopards seront sûrement armés, alors il veut que tu le sois aussi.

— Je craque ! (J'ai un brusque passage à vide. Après tout, ça fait à peine une heure que j'ai sectionné le tuyau de raccordement d'un pauvre diable et m'occuper de ça aussitôt après, ça me prend la tête.) Il a vraiment dit ça ?

— Oui. On n'a pas envie de te perdre bêtement parce que quelqu'un se mettrait à te tirer dessus et que tu serais désarmé, d'accord ?

— Ben voyons. (Il me passe le holster et j'essaie de comprendre comment ça marche.) Bon, si vous avez fini maintenant, vous pourriez peut-être partir pour que je puisse téléphoner chez moi ?

Après le départ de Pinky et du Cerveau, j'appelle le garçon d'étage pour qu'on me monte un déjeuner léger, j'accroche la chaîne et je me fais couler un bain. Il y a une combinaison de plongée accrochée sur la tringle de la douche et une bouteille d'oxygène appuyée contre la cuvette des toilettes. Tandis que la baignoire se remplit, j'essaie d'appeler chez moi, mais je tombe sur le répondeur. Je compose le numéro du portable de Mo, mais elle l'a éteint. Elle doit être encore à Dunwich, à l'isolement. M'apitoyant sur mon sort, je rince le sel resté

sur ma peau. Mais impossible de me prélasser dans le bain sans penser à Ramona et ce n'est pas bon signe. Elle me perturbe, je me sens coupable à l'égard de Mo et l'odeur de l'eau de mer réveille le souvenir du corps à corps effrayant au ralenti sous la mer, un couteau à la main. Ce n'est pas moi : je ne suis pas un tueur de sang-froid. Quand la merde atteint le plafond et qu'il faut trancher des gorges, ce sont les hommes de main d'Alan qu'on envoie. Je suis censé être le *geek* de service, l'infomaniaque qui reste scotché au fond du bureau informatique, vu ?

Sauf que j'ai apposé ma signature en bas d'un formulaire il y a quelques années, juste sous le paragraphe qui disait que j'acceptais de la Couronne la mission d'aller foutre le bordel au nom de la défense du royaume, sous la conduite et le commandement de mes supérieurs désignés conformément à la loi. Et si la plupart du temps, c'est du banal – comme entrer par effraction dans un bureau pour y planquer une pièce à conviction qui fera plonger un pauvre con parce qu'il a eu le malheur d'approcher trop près de la vérité –, il n'y a rien là-dedans qui dise qu'on ne me demandera pas de lutter contre des tueurs en combinaison de plongée ou de déconner avec des monstres venus d'ailleurs. Au contraire, en fait. Je n'ai pas de permis de tuer, mais je n'ai pas non plus reçu l'ordre de ne pas tuer dans l'exercice de mes fonctions. Une prise de conscience très perturbante. Ça ressemble à ce qu'on ressent dans l'estomac la première fois qu'on monte en voiture après avoir obtenu son permis, quand on se rend compte brusquement qu'il n'y a pas de moniteur sur le siège à côté de vous et que là, on ne rigole plus.

Je m'enroule dans une serviette de bain et je retourne dans la chambre. Il est environ une heure et j'ai quelques heures à tuer avant le retour de Ramona. Le déjeuner arrive, aussi insipide que d'habitude – je jurerais qu'il y a une espèce de champ de force aux dimensions de l'hôtel qui aspire la saveur des aliments. Je crève d'envie de trouver un dérivatif qui m'empêche de poursuivre cette introspection malsaine. Comme Pinky a laissé la PlayStation, je m'écroule devant la télévision, prends le contrôleur et tapote sans conviction. Des graphiques de couleur acidulée et une page de garde papillotent au passage pendant que la machine charge avec moult ronflements et bourdonnements. Puis elle vomit une espèce de jeu de courses de voitures avec diverses bagnoles qu'on conduit sur des routes qui tournicotent autour d'une île couverte de jungle tandis que des zombies vous tirent dessus. « Ducon ! » marmonné-je et j'éteins, écœuré. Je vérifie que mon organisateur est correctement connecté sur tous les tects, puis je tire les rideaux et m'allonge sur le lit pour roupiller un peu.

Je suis réveillé à peine un quart de seconde plus tard, semble-t-il.

Quelqu'un tambourine à la porte. « Eh, petit singe ! Debout là-dedans ! »

Bordel ! Ça fait des heures que j'en écrase. « Ramona ? » J'avance en chancelant jusqu'au vestibule. J'ai les cuisses et les avant-bras en compote comme si j'étais passé à la moulinette – ce doit être la partie de natation. Je retire la chaîne et ouvre la porte.

— Bien dormi ? demande-t-elle en haussant un sourcil.

— Faut que je me... (Je fais une pause.) Me sape.

Géant... Je me rends compte que je n'ai pas téléphoné à Mo. Ramona en jette un max dans une robe du soir bleue qui lui colle à la peau d'une façon incroyable. On dirait que ça tient à l'aide d'un adhésif double face. Il y a plusieurs mètres de rangs de perles enroulés dans ses cheveux : elle a dû profiter d'une distorsion spatio-temporelle pour que l'équipe de maquillage ait le temps de la préparer pour la séance photo. De mon côté, je porte mon slip d'hier et je dois avoir l'air du type qui est passé sous un train.

— Tu es en retard, me signale-t-elle en me bousculant pour entrer. (Sa narine frémit aristocratiquement pendant qu'elle passe en revue le désastre. Elle se penche sur un grand sac en plastique avec le logo d'un putain de tailleur.) Tiens, attrape.

Je me retrouve avec, entre les mains, un caleçon.

— Ça va, j'ai saisi. Tu me donnes une minute ?

— Prends-en dix, déclare-t-elle. Je vais me poudrer le nez.

Elle disparaît dans la salle de bains.

Je grogne et récupère mon costume de pingouin dans l'espace sous le bureau. Il y a une chemise de rechange dans le sac et je parviens à m'installer dedans sans trop de peine. Je laisse les foutues godasses qui craquent pour la fin, puis j'ai une légère poussée d'angoisse quand je me rends compte que j'ai oublié le holster d'épaule. Dois-je ou ne dois-je pas ? Je vais sans doute me tirer une balle dans le pied. Finalement, j'aboutis à un compromis : puisque j'ai toujours le téléphone-revolver de Ramona, je le glisse dans une poche.

— Je suis prêt, crié-je.

— Un peu ! (Elle sort de la salle de bains en remontant son sac à bandoulière et me décoche un sourire resplendissant, qui s'efface subitement.) Où est ton flingue ?

Je tape sur la poche de ma veste.

— Non, non, pas celui-là. (Elle plonge la main et en retire le téléphone-revolver, puis elle me montre le holster.) Celui-ci.

— Dois-je... ? (J'essaie de ne pas geindre.)

— Impératif. (Je retire ma veste et Ramona m'aide à enfiler mon harnachement. Puis elle redresse mon nœud pap.) Voilà qui est mieux. On va te faire inviter à tous les cocktails du monde diplomatique en un rien de temps !

— C'est bien ce que je crains, marmonné-je. Alors, on va où ?

— On retourne au casino. Eileen y donne une fête dans la petite salle et j'ai des tickets pour nous deux. Des canapés aux fruits de mer et de la musique d'ambiance de merde avec des jeux pour le fun. Plus le sexe et la drogue comme toujours chez les riches quand ils en ont marre de jeter leur pognon par les fenêtres. C'est destiné à récompenser un de ses meilleurs agents commerciaux et à faire au passage un peu de business en sous-main. Je crois comprendre qu'elle a un nouveau fournisseur à qui elle veut parler. Ellis ne sera pas là au début, mais j'imagine que si on arrive à te faire inviter à bord... ?

— Entendu. Autre chose ?

— Oui. (Elle s'arrête dans l'entrée. Ses yeux paraissent très grands et très sombres. Je ne peux m'en détacher parce que je sais ce qui va suivre.) Bob, je... je ne veux pas... (Elle m'effleure la main, puis secoue la tête.) Laisse tomber, je suis une idiote.

Je garde sa main dans la mienne. Elle essaie de la reprendre.

— Je ne te crois pas, dis-je. (J'ai le cœur qui cogne.) Tu en as envie, non ?

Elle plante son regard dans le mien.

— Oui, reconnaît-elle. (Ses yeux brillent mais sous cette lumière, je ne puis dire si c'est le maquillage ou des larmes.) Mais il ne faut pas le faire.

J'arrive à opiner. « Tu as raison. » Les mots pèsent une tonne pour moi, pour nous deux. Je sens son envie, son désir physique d'une intimité à laquelle elle ne s'est pas laissée aller depuis des années. Ce n'est pas seulement pour le sexe, c'est davantage. Un vrai foutoir, mais quel délicieux foutoir ! Cela fait si longtemps qu'elle est une prédatrice solitaire que cette Diane chasseresse ne sait même plus que faire de quelqu'un qu'elle n'a pas envie de tuer et de manger. J'en suis malade jusqu'à l'indigestion. Je ne crois pas avoir jamais ressenti pour Mo le désir brut, phallique que j'éprouve pour Ramona, mais Ramona est une fleur empoisonnée. Hors limites, si je tiens à la vie.

Elle efface l'espace qui nous sépare, passe ses bras autour de moi et m'attire contre elle. Elle m'embrasse sur la bouche tellement fort que j'ai les cheveux qui se dressent sur la tête. Puis elle me lâche, recule d'un pas et lisse sa robe... « Je ferais mieux de ne plus jamais recommencer, déclare-t-elle, pensive. Pour notre bien à tous les deux. C'est trop risqué. » Puis elle respire à fond et me prend le bras. « Allons-nous au casino ? »

La soirée n'en est qu'à ses débuts. La nuit tombe à peine et pendant que je dormais, il y a eu une trombe d'eau brève et violente. Elle a réduit de quelques crans la canicule, mais la vapeur monte du trottoir en minces volutes et le degré d'humidité se situe quelque part entre

celui de l'Amazonie et celui de l'histoire du sous-marin qui plonge « avec l'écouille avant ouverte ». Nous dépassons en flânant quelques marchands ambulants et une bande de fêtards sous des auvents brillamment éclairés et bruyants. Les *gazebos* de couleur vive devant les restaurants sont bondés, noyant le crissement des insectes sous les bavardages assourdissants.

Nous arrivons à l'entrée du casino et je fais un signe au nouveau portier.

— Partie intime, dis-je.

— Oh ! Si monsieur et madame veulent bien venir par ici... ? (Il recule dans le hall et se tourne vers un escalier dérobé.) Votre carton, monsieur ?

Ramona me donne un petit coup de coude et me glisse quelque chose entre les doigts. Je le retourne et le remets au portier. « Voici. » Il y jette un bref coup d'œil, puis hoche la tête et nous fait signe de monter.

— C'était quoi ? je demande tandis que nous montons.

— L'invitation pour la petite récréation d'Eileen.

C'est bourré de cuivre étincelant et d'acajou sombre, riche. Des tableaux de paysage totalement assommants dans des cadres anciens ponctuent les murs, et les lumières sont tamisées. Ramona fronce les sourcils de façon infime quand nous parvenons au palier.

— Sous nos vrais noms, bien sûr.

— Exact. Les noms comptent ?

Elle hausse les épaules.

— Sans doute, ils doivent les avoir sur une banque de données quelque part. Ils ne sont pas débiles, Bob.

Je lui offre mon bras et nous descendons le vaste couloir en direction de la porte à double battant grande ouverte. J'entends au-delà le tintement des verres et le bruit des conversations animées, que recouvre un quatuor de jazz qui massacre un air célèbre.

La foule est ici très différente de celle qui fréquente les espaces publics, au rez-de-chaussée du casino, et je me sens aussitôt un peu déplacé. Il y a des dizaines de femmes dans la trentaine et la quarantaine, tirées à quatre épingles dans une parodie de tailleur superguindé. Elles ont une expression curieusement uniforme, comme si la peau de leur visage avait été remplacée par une sorte d'enduit en polymère antitaches. Elles picorent les amuse-gueules et s'interconnectent avec la férocité guillerette d'un banc de piranhas sous Prozac. On croirait voir la Stepford Business School le jour de la rentrée, sauf que Ramona et moi nous sommes égarés ici par erreur après une réunion sur la Conspiration du capitalisme international qui se tenait dans la pièce voisine. Je me demande brièvement si quelqu'un va nous demander d'annoncer les vainqueurs du prix pour

le projet de développement commercial le plus féroce de l'année. Mais passé le buffet, je repère une autre porte à deux battants. Apparemment, c'est ici que se tient le meeting de la CCI, entre la roulette et le bar.

— Je vais saluer notre hôtesse, m'annonce Ramona. Je te retrouve dans deux minutes ?

Je pige très vite quand on veut se débarrasser de moi, pas besoin de me faire un dessin.

— Très bien, dis-je. Tu veux que je te rapporte un verre ?

— Je me débrouillerai. (Elle me sourit puis ouvre la bouche et roucoule.) N'est-ce pas merveilleux, Bob ? Sois un chou et mêle-toi aux invités pendant que je vais me poudrer le nez. J'en ai pour une seconde !

Puis elle disparaît en creusant un sillon au milieu des petites robes noires et des sourires en plastique.

Je hausse philosophiquement les épaules, repère le bar et mets le cap dessus. Le barman s'active à remplir un verre après l'autre d'un mousseux bon marché et il me faut quelques minutes pour arrêter son regard.

— Je peux commander ?

— Bien sûr. Que voulez-vous ?

— Je veux... (Un millier de fragments de téléfilms plus ou moins bien digérés s'emparent de mon larynx.) Vous pouvez me donner un Martini bianco ?

— Eh... (Il a l'air amusé.) Vous n'êtes pas le premier à me demander ça.

Il s'empare d'un shaker, empoigne la bouteille de gin, et deux secondes plus tard, il me tend un verre conique rempli d'un liquide huileux avec un œil de mouton mariné dans le fond. Je renifle précautionneusement. Ça sent le kérosène.

— Merci... (Mon verre à bout de bras, je quitte le bar et le renverse presque sur une femme dans un austère tailleur noir avec lunettes à grosse monture.) Holà ! Excusez-moi.

— Je vous en prie, répond-elle sans sourire. Mr Howard ? Des services de la Laverie Centrale ?

Elle prononce mon nom comme si elle était sur le point de m'assigner.

— Hum, oui. Et vous êtes... ?

— Liza Sloat, de Spleen, Sloat et associés. (Elle a un tic dans la joue qui pourrait passer pour un sourire, mais n'est peut-être qu'une névralgie.) Nous avons le privilège de gérer les comptes personnels de Billington. Je crois que nous avons failli nous rencontrer hier.

— Ah bon ? (Brusquement, je me rappelle d'où je la connais. Elle est l'avocate qui suivait Billington à la trace, celle à la mallette qui est

allée voir le président du casino. Je souris.) Oui, je m'en souviens. À quoi dois-je ce plaisir ?

La crispation se transforme en un authentique sourire, quoique aussi chaleureux que du nitrogène liquide.

— Mr Billington est en retard aujourd'hui. Il sera là plus tard dans la soirée et, dans l'intervalle, je vous invite à vous mettre à l'aise. (Le sourire s'envole, remplacé par un regard si froidement calculateur que je frissonne.) Cela fait partie de ses prérogatives. Personnellement, je le trouve un peu trop confiant. Vous êtes un peu jeune pour servir d'intermédiaire pour ces enchères. (Le sourire revient.) Il vous plaira peut-être de rappeler à vos employeurs nos nombreux succès juridiques contre des organisations particulières et des entités qui essaient de perturber le fonctionnement normal de nos opérations commerciales légitimes. Bien le bonsoir.

Elle tourne sur un de ses talons aiguilles noirs qui cliquettent en direction de la deuxième salle. Bigre, de quoi parle-t-elle ? me demandé-je, en commettant l'imprudence d'avaler une gorgée de ma boisson. Je réussis à ne pas asperger partout, car le goût est pire encore que l'odeur. De la pure essence de térébenthine avec un jet de gin bon marché et un arrière-goût décapant de kérosène. « Beurk. » J'avale par réflexe, attends que la vapeur arrête de me sortir par les naseaux et pars en quête d'une plante en pot paraissant suffisamment robuste pour résister à cet arrosage très spécial.

Le salon voisin a une épaisse moquette et des rideaux, comme un claqué de la haute dans un film sur Paris fin de siècle. La plupart des gens sont agglutinés autour de tables de jeu et si quelques dames de Pale Grace Cosmetics se sont égarées par ici, il semble que le public soit en majorité la cour d'actionnaires louches de Billington et leurs nymphettes façon top models anorexiques aux goûts artistiques. Je me dirige vers une table de baccara quand une des associées commerciales style jeune louve surgit devant moi, le sourire patelin, et me tend la main.

— Salut ! Je suis Kitty. C'est géant, d'être ici, non ?

Je la lorgne par-dessus mon verre malheureusement plein, puis hausse un sourcil.

— Je suppose que oui, concédé-je. Ça dépend de ce qu'on entend par « géant ». Je vous connais ?

Kitty me regarde fixement, figée sur place comme un lapin sous les phares d'un poids lourd qui fonce. Elle est blonde, les cheveux collés sur place pareils au tissage en fibre de verre d'un casque attendant un dernier coup de vaporisateur de résine. Elle est jolie dans le genre ripoliné, avec mascara, rouge à lèvres et tout le tremblement.

— Ah ! Vous n'êtes pas, hum, une célébrité ou je ne sais pas quoi ? (Elle bégaie.) Mrs Billington invite toujours des orateurs célèbres à ses

cocktails, alors...

Je prends un sourire bienveillant.

— Ce n'est pas grave, je ne vous en veux pas de ne pas me reconnaître. (J'avale une gorgée de Martini : c'est répugnant, mais puisqu'il y a de l'alcool, ça ne peut pas être totalement mauvais.) C'est assez rafraîchissant, en fait, de passer incognito dans la foule. (Kitty a un sourire hésitant comme si elle ne savait pas si je faisais de l'ironie ou autre chose d'aussi incongru.) Qu'est-ce qui vous amène ici, Kitty ? demandé-je en arborant mon expression la plus sincère.

— Je suis Abeille ouvrière numéro Un pour la région commerciale du Minnesota ! Enfin, j'ai une équipe absolument super et ce sont des travailleuses superétonnantes mais c'est un tel honneur, vous ne trouvez pas ? Et l'an dernier seulement, on était soixante-deuxième sur soixante-quatorze équipes régionales ! Mais je me suis dit que mes filles avaient juste besoin de se battre pour quelque chose, alors je leur ai donné de nouveaux objectifs et une nouvelle politique promotionnelle des prix avec ristourne motivante et ça a marché superfort ! (Elle pose une main sur sa bouche.) Et cette histoire de marketing viral, aussi, mais c'est autre chose. Mais ce sont mes Abeilles ouvrières qui ont tout fait, vraiment ! Il n'y a pas de faux-bourdon dans ma ruche !

— Ah, ça, mais c'est tout à fait excellent, dis-je, l'air convaincu. (Une idée me frappe.) Quels produits particuliers marchent fort en ce moment ? Je veux dire, il y a quelque chose de spécial qui explique la croissance de votre chiffre ?

— Oh, vous savez, on a suivi la segmentation verticale de notre région et les différentes Ruches ont des surfaces d'encombrement différentes, mais vous savez quoi ? C'est la même chose partout, la crème de jour Pale Grace Skin Hydromax, vous savez, on se l'arrache !

— Tiens donc. (J'essaie de prendre l'air concentré, ce qui n'est pas difficile. Comment diable emballe-t-on un glamour dans un pot de crème ? Je secoue la tête avec admiration et prends une nouvelle gorgée de déboucheur.) C'est vraiment bon à savoir. Je devrais peut-être m'en servir moi-même ?

— Oh, c'est sûr, absolument ! Tenez, prenez ma carte. Je serais ravie de vous fournir une gamme d'échantillons gratuits et une première consultation.

Sa carte n'est pas un banal bout de carton. Aussi élaborée qu'une trousse de survie Swiss Card, elle propose des produits de beauté incorporés. J'arrive à la fourrer dans ma poche sans me coller ces saletés sur la peau. Kitty me regarde, extasiée, les yeux illuminés tandis qu'elle passe à la documentation publicitaire standard, la voix plus douce et plus basse, avec une sincérité incontestable qui jure avec son tempérament naturellement pétillant.

— Les tests cliniques prouvent que l'ErythroComplex-V de la gamme Skin Hydromax™ de Pale Grace inverse les dommages cytoplasmiques induits par l'âge à la peau et aux cuticules des ongles, poursuit-elle. Dès la première application, ce complexe commence à annihiler les ravages des radicaux libres et à augmenter la production naturelle d'antioxydants et d'inhibiteurs cytochromes de polyestérase. Et c'est tellement doux sur la peau ! Nous le fabriquons avec des ingrédients cent pour cent naturels contrairement à certains de nos concurrents...

Je m'éclipse pendant qu'elle débite le reste de son boniment. Elle ne s'aperçoit même pas que je me faufile vers un palmier en pot et prends une dernière gorgée hésitante de Martini bianco. Mes tects ont faiblement clignoté quand son laïus a démarré, mais ça ne veut pas dire que c'est un robot, n'est-ce pas ? Nous en fabriquons avec des ingrédients cent pour cent naturels, comme les derniers dix pour cent de nos forces de vente, ceux et celles qui ne sont pas invités à ce pince-fesses marquant la clôture du séminaire commercial par la Reine des Abeilles. Peut-être que Kitty n'est qu'un néant naturel, trop heureuse pour se laisser combler par l'enthousiasme éphémère de l'invocation d'un voyageur de commerce, mais j'en doute. Ce genre de vide parfait ne se rencontre pas sous le pied d'un cheval.

Je fais pivoter mon talon gauche sur le sol. Si je l'allume, le résonateur Tillinghast que le Cerveau a installé dans ma chaussure va me faire voir le démon commercial chevauchant son dos telle une guêpe fousseuse grotesquement bouffie, mais je préférerais ne pas vomir mon repas. Et de toute façon, la première loi de la démonologie, c'est que si tu peux le voir, il peut te voir aussi. Mais le bas du dos me démange tandis que mon regard parcourt les hédonistes sur leur trente et un et les vendeuses supersoignées, car je présente une image qui ne me plaît pas du tout : frac ou pas, je ne suis pas habillé pour l'occasion, alors que Ramona cadre parfaitement.

Tandis que je broie du noir, je remarque que mon Martini est presque à sec. Ce n'est pas une boisson très attachante – on croirait quelque chose qui a poussé près d'une piste d'atterrissage, puis a été dilué avec de l'antigel – mais ça tient ses promesses. J'ai la sale impression qu'il va me falloir le secours de la bouteille pour arriver au bout de la soirée. Je commence à comprendre ce que cette affreuse créature du barreau, cette Sloat, voulait dire. La soirée est en fait soit un paravent soit une mise en condition avant une sorte de vente aux enchères. Comme si Billington avait prévu de vendre au plus offrant tout ce qu'il draguerait sur JENNIFER MORGUE site 2. Cela serait parfaitement logique et expliquerait que la Chambre Noire et la Laverie soient en boule. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a autre chose derrière : c'était quoi, cette histoire avec Marc ? En

supposant qu'il y ait un rapport. Peut-être que Ramona sait quelque chose qu'elle acceptera de me confier.

Je regarde autour de moi. Je ne la vois pas parmi les célébrités aux tables de jeu, mais il y a ici suffisamment de gens avec lesquels elle aurait pu s'éloigner. « Tu es là ? » demandé-je silencieusement, mais silence radio et je n'arrive pas à sentir ce qu'elle fait. On croirait qu'elle a trouvé le moyen de tirer un épais rideau noir autour de son esprit pour me laisser dehors quand elle ne veut pas de moi. Ce serait super de pouvoir faire ça, me dis-je, puis je me secoue mentalement. Ce que l'un de nous peut faire, l'autre peut l'apprendre très vite. Je n'aurai qu'à lui demander comment elle y arrive quand elle sortira de sa cachette. Au moins, elle n'a pas d'ennuis, me semble-t-il. Étant donné la nature de notre lien, je suis sûr que je le saurais si c'était le cas.

Je repars en direction du bar dans l'autre salle et plante mon verre dessus, puis je me retourne pour voir si je peux repérer l'un des Billington à l'œuvre au milieu de la joyeuse bande des représentantes. Même si Ellis est en retard, je ne vois pas sa femme donner une réception du Renouveau de la foi pour ses fidèles sans circuler au milieu de son troupeau. « Même chose ? » murmure le barman et avant que j'aie pu me décider à dire non, il a dégouté un verre qu'il remplit de gin à l'aide d'une louche. Je fais « merci » de la tête et je le prends, puis je retourne vers les tables de jeu dans la salle. Je ne vais pas le boire, décidé-je, mais si je le garde à la main, cela m'évitera peut-être que quelqu'un veuille me remplir de nouveau mon verre.

La foule près des tables est tapageuse, les gens fument et boivent comme si leur dernier jour était arrivé. Je m'efforce de voir ce qui se passe au-delà d'un troupeau de charognards de la sériciculture à cheveux longs. C'est une table de baccara et d'après le désordre ambiant, il semble que la partie vienne de finir. Une demi-douzaine des copains de Billington débarquent pendant qu'un vieux chnoque qui ressemble à un banquier d'affaires se renverse dans son fauteuil en sirotant son porto.

— Ah, Mr Howard, me semble-t-il. (C'est tout juste si je ne fais pas un bond avant de me souvenir que je suis censé me montrer courtois et raffiné, ou du moins imbibé de gin au point de rester impassible.) Une partie vous tente ?

Je regarde alentour. Je reconnais vaguement le type qui m'appelle par mon nom. La quarantaine, cheveux en brosse et bien charpenté, et il remplit son smoking avec une bonhomie avunculaire qui éveille instinctivement ma méfiance. Il me rappelle le genre de cadre qui peut virer six mille employés avant le déjeuner et se rendre le soir même à un dîner de charité sans que ça ébranle sa bonne conscience le moins du monde.

— Je ne suis pas très joueur, murmuré-je.

— Pas de problème, tout ce que je vous demande, c'est d'être bon perdant. (Il m'adresse un large sourire, qui découvre une denture parfaite.) Je m'appelle Pat, à propos. Pat McMurray. Je suis le spécialiste des questions de sécurité pour Mr Billington. C'est pourquoi je vous connais.

— Je vois.

Je le fusille du regard. Il me fait un clin d'œil, lentement, puis tire sur son oreille gauche. Il porte une boucle qui ressemble beaucoup à un symbole que j'ai vu au bureau quand j'ai passé en revue les documents secrets conservés à Dansey House. Cela n'est pas dans le scénario : des consultants en sécurité qui ont des informations sur ma personne ? Fichtre. J'essaie de nouveau de sentir ce que Ramona fabrique, mais en vain. Elle a toujours le rideau noir.

— Vous travaillez dans quelle branche de la sécurité ? demandé-je.

— Pourquoi vous buvez cette saloperie. Il y a des choses tout à fait correctes derrière le bar.

Je le dévisage un instant.

— Une idée qui m'est venue comme ça.

— Eh, venez au bar et on va vous prendre un vrai truc de mec. Qui n'aura pas le goût de décapant. (Il se tourne et fonce sur le bar sans douter une seconde que je vais le suivre, ce que je fais. Le salaud sait que j'ai besoin de savoir ce qu'il sait et il sait que je ne peux pas refuser. Il s'appuie sur le bar.) Deux doubles tequilas slammers frappées. (Puis il se tourne vers moi et hausse un sourcil.) Vous vous demandez ce que je fiche ici, hein ?

— Hum. (Eh bien, oui.)

Il doit prendre ça pour une confirmation, puisqu'il hoche la tête d'un air encourageant.

— Ellis Billington est une grosse pointure, vous devez le savoir. Les grosses pointures ont tendance à attirer les parasites. Ça n'est pas nouveau. Le problème, c'est qu'Ellis s'est attiré des sangsues d'une autre espèce. Vous savez avec qui sa société a des contrats de soustraction : ça fait de lui une cible pour des gens qui n'en veulent pas qu'à son pognon, ils veulent aussi un morceau de lui. Alors il embauche un spécialiste du genre pour les garder à bout de bras. En majorité des ex-employés de qui vous savez, plus quelques francs-tireurs. (Il se tapote la poitrine. Le barman pose deux verres devant lui. Des cristaux givrent les bords et ils sont pleins d'un liquide incolore légèrement huileux, avec une tranche de citron.) Venez, on retourne à la table, apportez votre verre. Faisons une partie.

— Mais... je ne joue pas...

Il m'arrête net.

— Vous allez jouer et ça va vous plaire, fiston. Sinon Ellis

Billington ne sera pas là à temps pour vous.

Hein ? Je cligne des yeux. L'enveloppe de papier kraft marquée FRAIS DIVERS devient brusquement brûlante et aussi lourde qu'une brique de plomb dans ma poche poitrine.

— Pourquoi ?

— Peut-être qu'il n'aime pas les couilles molles d'Angliches, me balance McMurray. Ou peut-être que ça fait partie du scénario. En plus, tu vas adorer ça et tu le sais. Allez, va à la caisse. Va prendre des jetons.

Quelques instants plus tard, je troque le contenu de l'enveloppe contre une pile de jetons et de plaques en plastique. Des noirs, des rouges, des blancs : six mois de salaire transformés en plastique. La tête me tourne comme la roue du hamster. Ce n'est pas dans le scénario sur lequel je travaille, ni le jeu ni l'ultimatum de McMurray. Mais tout est sur des rails et il n'y a pas moyen de descendre du train sans griller les horaires. Je suis donc McMurray jusqu'à la table en essayant de comprendre le rapport des mises. Les cartes de la maison : zéro. Ça veut dire quatre sur les quatorze que je tire. Puis c'est de l'arithmétique modulaire jusqu'à la phase finale, ce que je pourrais faire mentalement si c'étaient des hexadécimaux. Hélas, jouer aux cartes est antérieur au système et je viens de descendre quatre verres d'un gin chérot, donc je ne suis pas sûr de pouvoir construire une table de conversion dans ma tête assez vite pour qu'elle puisse me servir.

Je m'assois. Le vieux crapaud au cigare nous adresse un signe de tête. « Je tiens la banque, décrète-t-il. Faites vos jeux. Un banco de cinq mille. » Le croupier à côté de lui lève le sabot et six paquets de cartes scellés. Quatre vautours en robe sur le retour ricanent et se voûtent à un bout de la table en forme de haricot et deux types en queue-de-pie avec grosses moustaches s'installent à l'autre bout. McMurray et moi nous retrouvons au milieu en face du vieux crapaud. Deux autres joueurs prennent un siège – une femme à la peau couleur chocolat au lait et le teint d'un top model, et un zigie en costard blanc, chemise ouverte et plus de galette que la Banque d'Angleterre. « On ouvre à cinq mille », répète le banquier.

Mes mains bougent sans que je le veuille et poussent devant moi une poignée de plaques. McMurray fait de même. Les cartes vont dans une espèce de batteuse automatique devant nous, puis deux des vautours se chamaillent pour avoir le privilège de couper avant qu'elles finissent dans le sabot en cuivre et bois. J'ai les bouts des doigts et les sinus qui me picotent : j'ai envie d'une cigarette alors que je ne fume pas. J'ai dans le creux de l'estomac un affreux sentiment d'appréhension tandis que le crapaud positionne le sabot devant lui puis donne des cartes, sans les montrer, une à chacun de nous. Puis il

recommence. Une deuxième carte atterrit devant moi, chevauchant à moitié la première. Je glisse un œil sur les cartes. Six de cœur, cinq de trèfle. Merde. Autour de moi, tout le monde retourne ses cartes. Je mets les miennes à l'endroit et observe, hébété, le croupier ramasser ma mise.

« Partie suivante. » Le banquier regarde alentour. De nouveau, je ne puis me retenir, malgré un picotement froid à la base de ma colonne et mes tects qui tintinnabulent comme des clochettes. Je pousse dix mille de plus devant moi. Cette fois, j'ai un geste convulsif et c'est tout juste si je ne disperse pas les cartes alentour. McMurray me regarde avec une ironie glaciale, puis le banquier soulève le sabot et le jeu de cartes et commence à donner. Il se passe quelque chose de foireux, me dis-je. Mais ce n'est pas une compulsion ni un *geis* qui me soit familier. Il y a un mode de fonctionnement, un truc étrange sur lequel je ne parviens pas à mettre le doigt. Où est Ramona ? Je ne sens à sa place que des ténèbres veloutées. Je suis seul dans ma tête pour la première fois depuis des jours et ce n'est pas une sensation agréable. Les cartes. Reine de carreau, huit de pique.

Un tas de jetons s'approche de moi sur la table. Je ramasse mon verre et vide la tequila slammer, en frissonnant quand elle me tombe dans la gorge. Je me sens à la fois complètement parti et totalement sobre : c'est comme si mon cerveau essayait de faire le grand écart, ses lobes partant dans deux directions opposées.

« De nouveau, quelqu'un ? » demande le banquier en survolant le tour de la table. Je commence automatiquement à placer mes jetons devant moi, puis parviens à détourner mon geste, me plie en deux et tords le talon de ma chaussure gauche. Remontant au-dessus du niveau de la table, je finis le mouvement avant de pouvoir m'arrêter, tous les jetons glissent pour s'empiler devant le banquier. Il donne. Je regarde la salle. La boucle d'oreille de McMurray est une larme brûlante d'éclat de radium glacé. Les ombres s'allongent derrière les tentures, étouffant les cris des esprits emprisonnés dans les superbes lambris. Le résonateur Tillinghast bourdonne, mais quand je considère le crapaud, je ne vois qu'un retraité ordinaire, riche à crever avec fonds en fidéicommiss et gros compte en banque, qui adore flamber. Ce n'est pas le cas des vautours – je les regarde en essayant de ne pas reculer. Au lieu d'anciennes femmes trophées et hôtesse sur le déclin, je vois des sacs de peau et cheveux translucides maintenus par leurs habits, voûtés sur leurs cartes comme des sangsues suceuses de sang qui attendent d'être repues.

« Vous passez ou vous jouez ? » demande quelqu'un. Je regarde le type en costard blanc et chemise ouverte, et je vois un cadavre à demi décomposé qui m'adresse un large sourire derrière ses cartes, la peau se détache de cavités noires tapissées de bandes d'adipocire : l'effet du

résonateur parvient à mes sinus et je le sens aussi. La top model à son bras, qui a exactement la même allure qu'avant, semble d'un calme inhumain et appuyée contre lui, mais les ombres derrière elle sont épaisses et fuligineuses et quelque chose dans son expression me donne l'impression qu'un bourreau attend fièrement à côté de son dernier pendu que le médecin signe le certificat de décès. « Je joue. » Je m'efforce de ne pas m'étrangler quand je retourne mes cartes. « Excusez-moi », articulé-je, suffoquant en repoussant ma chaise. Je pars en chancelant vers la petite porte discrète, la gorge en feu tandis que les lambris hurlent vers moi et que des sacs de peau vides tournent leur visage pour suivre ma trajectoire jusqu'aux toilettes.

Je viens de perdre vingt mille tickets, me dis-je, hébété, en m'aspergeant d'eau la figure et je me regarde dans la glace au-dessus du lavabo. Mon reflet me lorgne et me fait un clin d'œil. Je lève ma jambe rapidement et remets le talon en place : le visage se fige, stupéfié. Je ne peux pas me permettre ça. Des visions effrayantes dansent dans mon imagination : Angleton va me mettre les Auditeurs sur le dos, Mo va hurler comme si on l'égorgeait. C'est plus que tous nos comptes d'épargne réunis, le pécule que nous avons épargné cette dernière année pour le premier versement d'une maison. Je frissonne. Mes lèvres sont engourdies par l'alcool que j'ai ingurgité. J'ai la gorge et l'estomac en feu. Je ne parviens toujours pas à sentir Ramona et cela devient critique : si elle est hors d'atteinte, nous avons un vrai problème pour toute l'opération. Reprends-toi, dis-je au mec dans la glace. Il approuve du chef, l'air secoué. Que faire pour commencer ? McMurray, ce salaud m'a bien eu, non ?

Le fait de m'en rendre compte me donne quelque chose de concret sur quoi me concentrer : je remets de l'ordre dans ma mise, scrute avec attention l'étranger dans le miroir pour m'assurer qu'il a un air à peu près posé, redresse les épaules et repars en direction de la fête. Mais quand je regagne la salle, je m'arrête. La partie de baccara est finie. Tout le monde est debout, à part le crapaud banquier et un groupe de joueurs qui tournent autour des fauteuils, bourdonnant comme un essaim de mouches autour d'un... N'y va pas ! Je regarde vite ailleurs, les larmes aux yeux. Je ne vois McMurray nulle part et mes tects dansent la java. À croire qu'une manifestation surnaturelle d'ordre majeur a lieu dans les parages.

— Mr Howard ? s'enquiert une voix calme, un tantinet musicale, à ma droite.

Cette fois, je ne saute pas en l'air. C'est tout juste si je me contracte. Le piapia pressant de mes tects se hérisse au son de sa voix. « Tout le monde a l'air de savoir qui je suis. Qui êtes-vous ? »

Quand je me retourne, je la reconnais immédiatement. C'est la top model aux yeux d'exécuteur des hautes œuvres qui se gelait avec

Mr Macchabée. Sa peau a la couleur exacte du moka, son corps de danseuse exposé plutôt que caché par son long fourreau blanc, une fortune en saphirs aux oreilles et à la gorge. Belle à mourir, comme Ramona. Oui, c'est un glamour. Comme il fallait s'y attendre, elle est le centre de la manifestation qui met mes tects en folie.

— Je m'appelle Johanna, Mr Howard. Johanna Todt. Je travaille pour les Billington.

J'ai un geste désinvolte. « Comme tout le monde, non ? »

C'était censé être de l'humour noir, mais Johanna le prend au pied de la lettre.

— Pas encore. (Puis elle fait une moue dédaigneuse.) Je suis chargée de vous conduire auprès de lui.

— Vraiment ?

Je m'oblige à la regarder dans les yeux. C'est une vraie beauté, au point que, normalement, je resterais muet et bredouillant en sa présence, mais un des effets secondaires de la compagnie de Ramona est que la beauté ne m'éblouit plus autant et puis, j'ai d'autres problèmes sur les bras. Je réussis à remettre le couvercle là-dessus.

— Liza Sloat vient juste de me mettre en garde, puis j'ai eu un spécialiste de la sécurité, un certain McMurray, qui m'a collé aux basques. C'est quoi, le topo ?

— La concurrence entre les services. Sloat et McMurray ne s'entendent pas. (Elle penche la tête sur le côté et me regarde.) Il y a de nombreuses demeures dans la maison de Billington, Mr Howard. Et il se trouve que Mr McMurray est mon directeur. (Elle pose ses doigts effilés sur mon bras.) Suivez-moi.

Elle me fait passer devant le bar, entrer dans la première pièce, passer devant les bourreaux du jazz. La porte-fenêtre est ouverte sur le balcon. Où est Ramona ? je me demande comme un refrain. Elle n'était pas dans le grand salon, elle n'est pas ici...

— Pour des raisons évidentes, nous faisons en sorte qu'il ne soit pas trop facile de parvenir au chef, murmure Johanna. Quand vous êtes aussi riche que les Billington, vous devenez une cible. L'argent est source d'ennuis. Nous sommes en ce moment sur la piste de six rôdeurs et trois maîtres chanteurs, et cela, sans compter les gouvernements du tiers-monde. On a suffisamment de schizophrènes pour remplir un virgule quatre hôpital psychiatrique, une moyenne de deux virgule six propositions de mariage et onze virgule une menaces de mort par semaine. Et une enquête fédérale antitrust qui est pire que tout ça mis ensemble.

Vu sous cet angle, je ne peux pas m'empêcher d'éprouver une certaine sympathie pour le bonhomme.

— Alors pourquoi je suis là ?

Un sourire fantomatique flotte sur ses lèvres. « Vous n'êtes pas un

rôdeur ni un maître chanteur. » Un soupçon de brise pénètre par les portes ouvertes. Elle m'entraîne sur le balcon.

— Vous posez des questions dérangeantes et vous faire taire ne les arrêtera pas, parce que l'organisation pour laquelle vous travaillez emploie un personnel déterminé, intelligent et très dangereux. Mieux vaut tout mettre sur la table et en discuter entre personnes sensées, non ?

— Cool. (Mon imagination revoit en clignotant la réunion cauchemardesque de Darmstadt, l'ombre d'une bouteille d'oxygène ondulant à travers le béton incrusté... Nom d'une pipe, où est Ramona ? Elle devrait me relayer !) À propos, qui était votre copain ? (Elle hausse un sourcil.) Faites-moi plaisir, le type en costard blanc ?

— Quoi, lui ? (Elle secoue la tête.) Juste un de mes ex. Je lui avais dit d'aller se faire pendre ailleurs, mais que voulez-vous ? (Mes tects vibrent toujours et j'éprouve une douleur aiguë en la regardant. Son sourire s'élargit lentement.) Je promène les corps... un à la fois. Nous ne sommes pas tous aussi snobs que cette bégueule de Miss Random.

Ça me tue ! Je me suis toujours demandé pourquoi les plus belles femmes finissaient toujours avec des sales types, mais en tant qu'explication, celle-là est à chier. J'essaie de reculer d'un pas, mais elle s'accroche toujours à mon bras avec la force d'un câble d'acier et je me retrouve collé au mur. Mes tects brillent maintenant, avec une lueur spectrale incandescente provenant de la chaîne que je porte sous ma chemise.

— Où est-elle ? Qu'est-ce que vous lui avez fait ? demandé-je.

— Personnellement, rien. Mais si vous voulez la revoir, vous devez venir avec moi...

Le mur de velours entre nous se déchire à toute allure et Ramona en surgit brutalement. Je ne sens pas la forme de ses émotions ni ne vois une vision intérieure floue par ses yeux. Je suis au-dedans d'elle. Je suis Ramona le temps d'un instant, et ce n'est pas un rêve merveilleux. C'est une prise de conscience physique à la fois très bonne et très mauvaise. Le sol sous ses pieds est moqueté, mais il se transforme lentement. Chancelant sur ses talons, elle regarde le salon somptueusement tapissé, par les fenêtres elle aperçoit la mer et le promontoire. Trois gardiens vêtus de noir armés de fusils encadrent un monstre copie conforme du cadavre en costume blanc tandis que son cœur lui remonte dans la gorge. « Bob ? » Je reçois son appréhension glacée comme un coup de massue. Ce n'est pas la peur éperdue de l'inconnu. Elle sait précisément de quoi elle a peur. Je suis son regard sur le sol et le tapis sur lequel elle se tient. C'est un somptueux tapis ancien d'Ispahan. Des fils d'argent tissés à l'intérieur, presque invisibles, reproduisent un motif identique à celui de mes tects, de la boucle d'oreille de McMurray. Partant d'un bord du tapis, un câble en

spirale conduit à un boîtier de commande que le cadavre ambulante empoigne à deux mains. « C'est un piège, Bob, ne les laisse pas... » Le cadavre appuie sur un bouton du coffret et, soudain, je ne sens plus Ramona. Je vacille, désorienté. J'ai l'impression d'avoir une anesthésie locale dans tout le corps. Je cille jusqu'à ce que je puisse fixer mon regard. Johanna me sourit, l'air satisfait du chat qui tient le canari.

— Pour qui vous travaillez, déjà ?

— Ellis Billington. (Son sourire s'efface, remplacé par un air d'autorité désinvolte.) Il paraît que je dois vous conduire à bord du *Mabuse*. Vous ferez exactement ce que je dis... à supposer que vous vouliez la revoir.

— Hein ? (Le contrecoup de ce que je viens de voir m'a à la fois dessoûlé et rendu malade.) Mais, de toute façon, je suis venu pour le voir !

— Possible, mais vous avez également un statut d'Adversaire, d'après notre lecture du principal geis de sécurité. C'est probablement une sorte de fuite de mémoire dans le code, mais tant que nous n'aurons pas terminé cette phase de l'opération, nous allons vous traiter comme une menace numéro un. (Elle se rapproche d'un pas et avant que j'aie compris ce qu'elle fabrique, elle plonge la main dans ma veste et en retire l'arme que Ramona m'a fait prendre. Elle fait deux pas en arrière et je me retrouve face au canon de mon propre revolver, l'air complètement idiot.) La partie est finie, Mr Howard.

J'ouvre la bouche pour dire quelque chose quand le tect dans lequel ils ont piégé Ramona se referme et je sens sa présence monter de nouveau en moi. J'ai le temps d'éprouver un bref moment de répit – le temps de penser que nous sommes de nouveau ensemble puis le cadavre ambulante lui tire dessus avec un pistolet électrique, et tandis que Ramona et moi nous affalons par terre, Johanna s'avance et plonge une seringue jetable dans mon cou.

CHAPITRE 11

Destinées intriquées

Je dors et je rêve et je suis conscient en même temps : je fais un rêve lucide. J'aimerais vraiment ne pas le faire, parce que ce fumier d'Angleton a profité de mon état de somnambule pour se glisser sous mon crâne avec son projecteur et installer un autre briefing ultrasecret préenregistré, en faisant de mes paupières des écrans de projection stéréoscopique. Et si atroces que soient vos cauchemars, ils ne sauraient être comparables à un exposé de mission dirigé par cette vieille tête de mort pendant votre sommeil, alors que vous êtes incapable de vous réveiller, assommé par une bonne gueule de bois.

— Faites attention, Bob, m'admoneste-t-il sévèrement. Si vous êtes vivant, vous recevez ce briefing parce que vous avez pénétré le pare-feu sémiotique de Billington. Cela veut dire que vous approchez de la partie la plus dangereuse de votre mission – et vous allez devoir improviser. De l'autre côté, vous avez un atout dans votre manche sous la forme de Ms Random. Elle doit se trouver en lieu sécurisé dans cet endroit que vos renforts ont aménagé pour elle et c'est par elle que vous pourrez recevoir nos conseils et vos instructions.

Non, elle ne l'est pas, bon Dieu de merde ! J'essaye de lui hurler, mais il utilise la même combine que d'habitude avec mes cordes vocales et je n'arrive pas à sortir un mot qui ne soit au menu. Poussé en avant par la logique inexorable du rêve, le briefing continue.

— Billington a fait savoir qu'il allait mener des enchères hollandaises avancées pour les pièces qu'il espère remonter de JENNIFER MORGUE site 2. Celles-ci sont décrites en termes vagues mais excitants en tant qu'artefacts et applications chthoniennes : bien entendu, aucune mention de son expérience à faire marcher les moteurs à convolution onéromantique de type « Poussière de tombe » ou de la présence d'un DEEP SEVEN décédé dans les parages.

« Il restreint les ventes aux représentants autorisés des gouvernements qui siègent au G8, plus le Brésil, la Chine et l'Inde. Des enchères secrètes sont sollicitées avant l'opération pour être honorées quand la récupération sera achevée. Cette pression indirecte rend difficile pour nous de rester en dehors des enchères, tout en rendant presque impossible du même coup de se prendre directement à lui. Il a très prudemment joué les enchérisseurs les uns contre les autres. Ce qui nous préoccupe davantage, c'est que Billington n'a pas invité à

enchérir, à savoir les BLUE HADES. Comme je l'ai signalé dans votre précédent briefing, notre souci immédiat est la réaction des BLUE HADES aux activités de Billington sur le site, et ensuite ce que Billington a réellement l'intention de faire des vestiges qu'il aura enlevés.

« Bref... Votre tâche réelle reste, selon vos instructions, de déterminer ce que Billington a en tête et de l'empêcher de faire tout ce qui pourrait indisposer les BLUE HADES ou les DEEP SEVEN. En particulier, ce qui serait susceptible de leur faire croire que nous agissons en violation de nos accords. Pour compléter votre couverture, vous êtes officiellement désigné comme représentant officiel du gouvernement de Sa Majesté chargé d'enchérir pour les artefacts de JENNIFER MORGUE. Ce sont de vraies enchères, même si nous espérons bien évidemment que nous ne serons pas obligés de nous exécuter, et les termes sont comme suit : pour une autorisation d'utilisation exclusive tel qu'indiqué dans l'article 1 du barème en pièce jointe au document ci-dessous, désigné comme "le contrat" entre le vendeur "Ellis Billington" et ses associés, sociétés et autres filiales, et l'acheteur, le gouvernement du Royaume-Uni, pour la somme de deux milliards de livres sterling, payables... »

Angleton continue à débiter son horrible jargon juridique pendant à peu près trois vies. Ce serait assommant dans le meilleur des cas, mais là, c'est carrément le cauchemar. Le plan a déjà capoté et pire que tout, je ne peux même pas lui gueuler après. On me colle ce putain de contrat qu'on ne va jamais avoir besoin de retenir, apparemment sur ordre posthypnotique d'Angleton, mais on est dans la merde et Ramona est prisonnière. Je grincerai des dents si j'en avais le droit. J'ai l'impression que la stratégie secrète d'Angleton – m'utiliser pour faire des fuites de désinformation à la Chambre Noire *via* Ramona, bien sûr – est déjà grillée, parce que je ne crois pas que Billington soit sérieux concernant ces enchères. S'il l'était, prendrait-il le risque d'une enquête pour meurtre juste pour pousser une gamme de cosmétiques ? Et enlèverait-il les négociateurs ? C'est tellement dément que je n'arrive pas à piger, mais j'ai l'impression effrayante que le plan d'Angleton était cuit avant même que j'embarque à bord de l'Airbus à Paris. Pour le moins, son offre est ridiculement basse étant donné l'enjeu. Billington est déjà multimilliardaire. Pourquoi supposer qu'il ne court qu'après le pognon ?

Finalement, le briefing me lâche et je glisse avec gratitude sous la surface d'un lac sans rêve. Je me balance dessus d'un côté à l'autre, avec l'oscillation tranquille d'une nacelle perchée sur le dos d'un éléphant. Après une brève infinité d'inconscience, je me rends compte que j'ai des élancements violents dans le crâne et que j'ai l'impression qu'une famille de rongeurs a élu domicile, latrines comprises, sur ma

langue. Et que je suis réveillé. Non, je me tortille en faisant l'inventaire. Je suis allongé sur le dos, ce qui n'est jamais une chose à faire, respirant par la bouche, et...

— Il est réveillé.

— Bon. Howard, arrêtez-moi vos conneries.

Cette fois, je gémis tout haut. J'ai l'impression que mes yeux sont des oignons au vinaigre et je dois faire un gros effort pour les ouvrir. D'autres faits affluent tandis que mon cerveau redémarre. Je suis couché sur le dos, avec tous mes vêtements, sur une espèce de banquette rembourrée ou de sofa. La voix, je la connais : McMurray. La pièce est bien éclairée et je remarque que la surface capitonnée sous moi est recouverte d'une étoffe superbement travaillée. Les lumières sont indirectes et de bon goût et les cloisons incurvées sont garnies de vieil acajou : les cellules de la police locale, hein ?

— Donnez-moi une seconde, marmonné-je.

— Assis.

Aucune impatience dans la voix, simplement sûr de lui.

M'obligeant à bouger mes membres qui pèsent des tonnes et encore alangui par un sommeil récent, je balance mes jambes au bas de la couche en me redressant dans le même élan. Une onde de vertige me pousse presque à la renverse, mais je résiste et me frotte les yeux. « C'est quoi, cet endroit ? » je demande d'une voix chevrotante. Et où est Ramona ? Toujours prisonnière ?

McMurray s'assoit sur la banquette en face de moi. En fait, c'est un prolongement de celle sur laquelle j'étais allongé et qui contourne l'extérieur de la pièce trapézoïdale, au-delà des parois inclinées. Il y a une porte au milieu de la seule cloison droite de la cabine. C'est une jolie pièce, sauf que l'entrée est bloquée par une brute en combinaison et béret noir d'aspect militaire, avec, en plus, des lunettes aux verres miroirs. (Ce qui est plus que passablement incongru, compte tenu du fait qu'il est minuit sonné.) Les hublots sont petits et ovales, et il y a des volets en métal joliment décorés mais d'allure très fonctionnelle qui pivotent dessus, et des tiroirs intégrés dans la base de la banquette capitonnée – manifestement un espace de rangement. Les vibrations ne sont pas dans ma tête ; elles proviennent de sous le sol. Ce qui ne peut vouloir dire qu'une seule chose.

— Bienvenue à bord du *Mabuse*, jeune homme, dit-il, puis il hausse les épaules, faussement contrit. Je m'excuse pour la façon dont nous vous avons remis votre carte d'embarquement. Johanna n'est pas exactement Miss Subtilité et je lui ai dit que vous ne deviez vous échapper à aucun prix. Ça ferait foirer notre complot.

Je me gratte le crâne en grognant.

— Est-ce que vous aviez besoin de... non, inutile de répondre, laissez-moi deviner : c'est une tradition ou une ancienne pratique,

quelque chose comme ça. (Je continue de me frotter la tête.) Je pourrais avoir un verre d'eau, par hasard ? Et la salle de bains ? (Je ne suis pas seulement dans le cirage à cause des barbituriques. Les Martini prennent une méchante revanche.) Si vous voulez me conduire auprès du gros bonnet, il faut que je me refasse une beauté, non ?

Pourvu qu'il dise oui, supplié-je tout bas le dieu capricieux qui me tient à sa merci. La gueule de bois, c'est déjà assez pénible sans se faire tabasser par-dessus le marché.

Un moment, je me demande si je ne suis pas allé trop loin, mais il fait un signe à sa grosse brute, qui se tourne, ouvre la porte et recule de deux pas dans l'étroite cursive. « Les chiottes sont à côté. Vous avez cinq minutes. »

Il me regarde pendant que je me mets debout en chancelant. Il hoche la tête, plutôt affable, et indique une autre porte située près de la salle de jeu ou en tout cas près de l'endroit où ils m'ont casé le temps que je récupère. J'ouvre la porte et c'est bien une espèce de cabinet, à peine plus grand que des toilettes d'avion mais d'une finition parfaite. Je pisse un coup, descends un demi-litre d'eau à l'aide du gobelet en plastique obligeamment fourni par la maison, puis reste une minute assis en essayant de ne pas vomir. Ramona, es-tu là ? Si oui, elle ne peut pas m'entendre. Je fais l'inventaire : mon téléphone est envolé, de même que ma chaîne-tect que je porte autour du cou, ma montre et mon holster. Le nœud pap pend lamentablement à mon col, mais ils n'ont pas eu la délicatesse de me retirer mes écrase-nougats. Je hausse un sourcil vers le gars dans le miroir et il me tire une tronche d'enterrement en haussant les épaules : rien à en attendre. Je m'asperge le visage, me passe les doigts dans les cheveux pour les remettre en ordre et retourne dehors pour braver l'orage.

Dehors, le gorille fait le pied de grue. McMurray m'attend devant la porte fermée du salon. Son sbire me fait signe, puis tourne les talons et descend la cursive. Je le suis sans histoire, McMurray fermant la marche. Le couloir est ponctué de fréquentes cloisons étanches avec d'agaçants linteaux à enjamber, et ça manque de hublots pour pouvoir se repérer. Manifestement, quelqu'un a fait un boulot de construction de premier ordre, mais ce navire n'a pas été construit comme un yacht et son nouvel acquéreur a fait manifestement passer la sécurité avant l'esthétique. Nous franchissons deux ou trois portes, gravissons un escalier très raide et j'imagine que nous pénétrons alors sur le Territoire du Patron car le sol métallique est remplacé par un parquet en teck et des tapis tissés main. Ici, en outre, on a élargi les cursives pour le confort des riches. À moins qu'on n'ait construit les appartements du proprio à l'endroit même où on planquait les missiles de croisière Klub-M et le magasin pour le canon de tourelle 100 mm.

Les tubes lance-missiles Klub-M ne sont pas petits et le salon du propriétaire fait bien trois mètres de plus dans la longueur que toute ma maison. Il paraît être tapissé d'un tissu d'or, dont la majeure partie est heureusement dissimulée derrière des écrans Sony de quatre-vingt-dix centimètres avec des cadres anciens de valeur. En cet instant, ils sont tous éteints ou affichent un fond d'écran en boucle représentant le logo de TLA Corporation. Les meubles ne sont pas non plus un exemple du bon goût. Il y a un divan qui a dû s'échapper de Versailles juste avant une descente de la police des mœurs révolutionnaires, une bibliothèque pleine de titres d'autoassistance commerciale (*Le Guide du défendeur devant la Cour criminelle internationale*, *Le Sociopathe en douze étapes*, *La Globalisation et le démembrement d'entreprise*), ainsi qu'un buffet ancien qui échoue lamentablement à introduire du baroque dans le rock. J'en suis à chercher des yeux une discrète gravure bon marché de chiens jouant au poker ou d'un clown aux yeux tristes – n'importe quoi pour rompre la monotonie du choc entre le mauvais goût et les gros sous.

Puis je remarque le Bureau.

Les bureaux sont aux cadres ce que les Mitsubishi Colt gonflées, avec alliages discrets, finition *metal flake* et pots d'échappement chromés pétaradants sont aux racailles friquées : un gros phallus pour en foutre plein la vue, l'objet qui leur permet de proclamer par procuration le sentiment de leur importance. Si vous voulez comprendre un cadre, examinez son bureau. Le Bureau de Mr Billington doit s'écrire avec une majuscule. Tel le trône d'un monarque médiéval, il est conçu pour proclamer aux pauvres hères qui sont convoqués devant lui : le propriétaire de ce meuble est au-dessus de vous. Un jour, j'écirai un manuel sur le profil psychologique à travers les biens. Mais pour le moment, disons simplement que cet exemple me crie « mégalomane ! ». Billington peut avoir un ego de la taille d'un gros-porteur, il n'est pas assez vaniteux pour laisser vide son bureau (ce qui voudrait dire qu'il prétend mener une vie oisive) ou pour le couvrir de babioles (signe d'une futilité clownesque). C'est un bureau de cadre responsable. Il y a un PC d'apparence fonctionnelle (regardez-moi au boulot !) d'un côté, avec un téléphone et une lampe halogène de bureau de l'autre. Un des autres objets qui le ponctuent me flanque un sale choc quand je reconnais le motif inscrit dessus : des millions de gens n'oseraient pas, mais le propriétaire de ce gros tas utilise comme tapis de souris une matrice de confinement Belphégor-Mandelbrot type 2, ce qui fait de lui soit un champion de haut niveau, soit un maniaque suicidaire. Tiens, voilà qui confirmerait plutôt le diagnostic. Il s'agit là du bureau d'un esprit malade, excessivement ambitieux, porté à prendre des risques follement dangereux. Il n'a pas honte de s'en vanter : il croit

manifestement à une meilleure manifestation de la dominance du primate alpha par le biais de la menuiserie.

McMurray m'indique de m'arrêter sur le tapis devant le Bureau. « Attendez ici. Le boss va arriver dans une minute. » Il me montre un bidule squelettique d'acier chromé garni d'une fine tranche de cuir noir que seul Le Corbusier aurait pu prendre pour une chaise : « Prenez un siège. »

Je pose mes fesses avec précaution, m'attendant à moitié à ce que des bracelets d'acier sortent de logements cachés et se referment autour de mes poignets. J'ai mal au crâne, j'ai chaud et je frissonne. Je regarde McMurray en essayant de prendre l'air décontracté plutôt qu'anxieux. Le manuel des opérations de terrain de la Laverie est remarquablement elliptique sur le comportement à tenir quand on est retenu prisonnier à bord du yacht d'un nécromancien milliardaire fou, à part le sévère avertissement habituel de conserver les reçus pour toutes les dépenses engagées dans le cadre de vos fonctions.

— Où est Ramona ? demandé-je.

— Je ne me souviens pas de vous avoir dit que vous étiez autorisé à poser des questions. (Il me dévisage de derrière ses carreaux cerclés de métal jusqu'à ce que des glaçons se forment sur ma nuque.) Ellis a une demande précise pour quelqu'un de son... type. Diriger de pareilles entités est ma spécialité. (Une pause.) Or, tant que vous serez intriqués, elle sera gérable. Et tant qu'elle sera gérable, il ne sera pas nécessaire de la supprimer.

Je déglutis. J'ai la langue sèche et j'entends mon poulx battre dans mes oreilles. Cela n'était pas prévu au programme ; elle était censée retourner en lieu sécurisé, servir de relais ! McMurray hoche la tête, l'air entendu. « Ne sous-estimez pas votre propre utilité pour nous, Mr Howard, dit-il. Vous n'êtes pas seulement un instrument de pression utile. (Une vibration discrète émane du biper qu'il porte à la ceinture.) Mr Billington ne va plus tarder. »

La porte derrière le Bureau s'ouvre.

— Ah, Mr B... Howard. (Billington entre et se juche sur le fauteuil Aeron plaqué or derrière le bureau. D'après la position des épaules et l'infime sourire qui flotte sur ses lèvres, il est d'humeur expansive.) Je suis tellement content que vous ayez pu venir ce soir. J'imagine que la réception de ma femme n'était pas totalement à votre goût ?

Je le regarde. C'est un salaud affable, content de lui, en smoking et, un moment, j'éprouve l'envie quasi incontrôlable de lui coller mon poing dans la gueule. Je réussis à me maîtriser : la brute ferait en sorte que je ne recommence pas, et les conséquences seraient douloureuses pour Ramona autant que pour moi. Pourtant, l'idée est tentante.

— J'ai une offre pour les enchères, dis-je en veillant à garder un visage neutre. Cet enlèvement était inutile et peut pousser mes

employeurs à revenir sur leur offre très généreuse.

Billington éclate de rire. En fait, cela sonne plutôt comme un gloussement haut perché et dérangeant.

— Allons donc, Mr Howard ! Vous croyez vraiment que je ne suis pas déjà au courant pour votre minable petit appât de deux milliards de livres ? Je vous en prie, je ne suis pas idiot. Je sais tout de vous et de votre collègue, Ms Random, et de l'équipe de surveillance dans votre planque dirigée par Jack Griffin. Je me souviens même de votre patron, James, avant qu'il ne devienne aussi spectral et élevé dans la hiérarchie. J'en sais beaucoup plus que vous ne me l'accordez. (Il s'interrompt.) En fait, je sais tout.

Balèze. S'il dit la vérité, ça donne un très vilain aspect aux choses.

— Alors qu'est-ce que je fiche ici ? demandé-je avec le fol espoir qu'il bluffe. Après tout, si vous êtes omnipotent et omniscient, à quoi bon m'enlever – sans parler de Ramona – et nous traîner à bord de votre bateau ? (C'est juste une supputation concernant Ramona, mais je ne vois pas où il la garderait, sinon.) Ne me dites pas que vous n'avez rien de mieux à faire de votre temps que de pavoiser. Vous essayez de boucler des enchères de plusieurs milliards de dollars, non ?

Il me toise de ses petits yeux fendus de lézard, deux fentes étranges, et j'ai soudain la certitude glacée que l'argent est le dernier de ses soucis en cet instant.

— Vous êtes ici pour plusieurs raisons, dit-il fort aimablement. Un petit verre contre la gueule de bois ?

Il hausse un sourcil et la brute se précipite sur le buffet.

— Je n'aurais rien contre un verre d'eau, avoué-je.

— Ha ! (Il opine du bonnet.) L'archétype n'a pas encore produit tout son effet, je vois.

— Quel archétype ?

McMurray se racle la gorge.

— Patron, est-ce que j'ai besoin d'être au courant de ça ?

Billington lui jette un regard de merlan frit.

— En effet, je ne crois pas. Bien vu.

— Alors, je vais aller prendre des nouvelles de Ramona, si vous voulez bien ? Puis j'irai briquer l'habitable et faire des nœuds dans les cordages ou autre chose.

McMurray se glisse par la porte à toute allure. Billington hoche la tête, songeur.

— C'est un subordonné intelligent. (Il hausse un sourcil.) C'est une moitié du problème, vous savez ?

— Une moitié du problème ?

— Celui de diriger un bateau fermé. (La brute tend à Billington un verre de whisky, puis il flanque un verre d'eau minérale devant moi

avant de reprendre son poste devant la porte.) S'ils sont assez malins pour être utiles, ils finissent par avoir l'idée de se rendre indispensables – l'idée de grimper au-dessus de leur condition, comme vous diriez, vous autres Anglais. S'ils sont trop bêtes pour être utiles, ils sont une ponction dans votre emploi du temps. Toutes les sociétés sont une économie d'attention, du haut en bas. Vous devriez prendre McMurray pour modèle, Mr Howard, si jamais vous retrouvez votre habitacle de petit fonctionnaire minable. C'est un agent de terrain aguerri et un atout énorme pour ses employeurs. Aucun directeur sain d'esprit ne le licenciera jamais, mais comme il aime le travail de terrain, il ne passe pas assez de temps au bureau pour qu'on lui donne un coup de pouce pour sa promotion. Et il le sait. (Il se tait. Je profite de cette interruption dans son boniment pour avaler une gorgée d'eau.) C'est pourquoi je suis allé le débaucher à la Chambre Noire, ajoute-t-il.

Quand j'ai fini de tousser, il me regarde, l'air songeur.

— Vous me semblez être un jeune homme intelligent, raisonnablement adaptable. C'est vraiment dommage que vous travailliez pour le service public. Vous êtes sûr que je ne peux pas vous acheter ? Que diriez-vous d'un million de billets verts sur un compte numéroté dans les Caïmans ?

— Allez vous faire voir ! grogné-je en réussissant à conserver mon sang-froid.

— Si c'est juste à cause de cette petite carte d'accréditation idiote que vous autres portez, ça peut s'arranger, ajoute-t-il d'un air sous-entendu.

Ça, c'est un coup bas. Je respire à fond.

— J'en suis sûr, mais...

Il renifle bruyamment, et a l'air amusé.

— Il fallait s'y attendre. Ils ne vous auraient pas envoyé ici s'ils avaient pensé que vous seriez facile à corrompre. Mais je peux vous offrir autre chose que de l'argent, Mr Howard. Vous avez l'habitude de travailler pour une organisation qui a la réputation d'être structurée pour étouffer l'innovation et faire obstacle au changement souhaité par les actionnaires. Mes exigences sont un peu, dirons-nous, différentes. Un homme intelligent, talentueux, travailleur – et surtout possédant une morale flexible – peut aller loin. Que diriez-vous de venir nous rejoindre en tant que vice-président adjoint du renseignement pour la section Europe, Moyen-Orient et Afrique ? Une sinécure instructive, au début, mais avec votre expérience et votre formation, dans une des organisations majeures de l'espionnage occulte, je ne doute pas que vous prendriez vos marques très vite.

Je réfléchis un instant, assez longtemps pour me rendre compte qu'il a raison et que je ne vais pas accepter sa proposition. Il m'offre

les miettes de la table d'un richesans même se donner le mal de chercher à savoir d'abord si c'est le genre de régime qui me plaît. Autrement dit, il me fait le compliment de ne pas considérer sérieusement l'hypothèse de ma défection, autrement dit aussi, il me considère comme un agent fiable. Et maintenant que j'arrête d'y réfléchir, je suis obligé de reconnaître que même si je ne suis pas pleinement satisfait des conditions auxquelles j'ai été engagé, que même si je geins et ronchonne à cause du salaire et des horaires, il y a une grosse différence entre râler et ronchonner, et envisager sérieusement de trahir tout ce que je veux préserver. Même si je viens juste d'en prendre conscience.

— Je ne suis pas à vendre, Ellis. Quel que soit le prix que vous y mettiez, de toute façon. C'est quoi, cette histoire d'archétype ?

Il fait un infime mouvement de la tête, m'examine comme si je venais de passer un examen important. « J'y viens. » Il fait pivoter son fauteuil jusqu'à ce qu'il soit à moitié face à un grand moniteur sur ma droite. Il frappe du doigt le tapis de la souris et je tressaille, mais au lieu de grosses étincelles violettes et d'une hideuse manifestation qui vous suce l'âme, ce geste réactive simplement son boîtier Windows. Encore que ça ne fasse guère de différence. Pendant un instant, je suis presque sur le point de me détendre, mais je reconnais alors ce qu'il vient d'activer et mon estomac fait volte-face avec horreur.

— Je fais tout avec PowerPoint, vous savez, m'informe Billington, le sourire large et une expression qui se veut sûrement espiègle mais qui est perçue par sa future victime – moi – comme du pur sadisme. J'ai dû faire écrire quelques fonctionnalités supplémentaires par mes employés pour qu'il fasse tout ce dont j'ai besoin, mais... ah ! nous y voilà...

Il dépasse rapidement une flopée de forums de discussions scrupuleusement numérotés jusqu'à ce qu'il permute sur un écran qui est par bonheur de nature photographique. C'est une espèce d'usine, une multitude d'ouvriers avec tuniques et masques agglutinés autour d'ateliers et d'un matériel en Inox installé à côté d'un tas de cuves métalliques.

— L'usine d'Eileen à Hangzhou, où est fabriquée notre gamme de produits Pale Grace Skin Hydromax™. Comme vous l'avez déjà compris, nous appliquons un glamour de contagion-transmission à l'agent de fixation de particules dans le fond de teint compact, maintenu par la force au moyen d'une opération de notre siège social à Milan. Contrairement à la plupart des produits cosmétiques sur le marché, il rend réellement les rides invisibles. La composition est un peu enquinquante, mais Eileen a tout ça bien en main. Au lieu d'avoir besoin d'un approvisionnement incessant de jeunes femmes pour qu'une vieille chouette reste jolie, nous pouvons nous contenter

d'environ dix millionnièmes de sang de jeune fille dans le mélange. C'est un des miracles de la technologie par les cellules souches. Dommage qu'on ne puisse pas trouver un substitut pour les prostaglandines provoquées par le stress, mais il s'agit de lacunes de la science.

Il clique sur la souris.

— Voici l'autre bout de la chaîne. (C'est une pièce bourrée de types bronzés et malingres en chemise à manches courtes penchés sur des PC bon marché, un rang après l'autre...) Mon ranch de programmation flottant off-shore, le *SS Hopper*. Vous avez dû lire quelque chose à ce sujet, non ? Au lieu de m'exterritorialiser à Bangalore, j'ai acheté un vieux rafiot, je l'ai câblé et j'y ai transporté une bande de programmeurs indiens qui y sont à demeure. Il reste en dehors des eaux territoriales et avec les liaisons par satellite, ça pourrait aussi bien se trouver au centre de Miami. Sauf qu'ils ne, hum, ils ne programment rien. En fait, ils écoutent les enregistrements de surveillance effectués par le mascara. Parce que les produits de la gamme Pale Grace Bright Eyes™ ne relient pas seulement au glamour de contagion-transmission, ils contiennent des particules nano-gravées d'une icône de Baal Sheva qui les détourne sur ma grille de surveillance. C'est cela, en fait, le principal produit de ma supergamme prestige de soixante nanomètres ces temps-ci, soit dit en passant, et non pas les microprocesseurs sur mesure que tout le monde croit qu'on fabrique. C'est un piratage excessivement utile – tout ce que la porteuse voit ou entend, mes moniteurs l'enregistrent et on a des protocoles de fabrication de lots flexibles qui assurent que chaque produit cosmétique est codé de façon particulière afin que nous puissions les différencier. C'est presque embarrassant, tous les renseignements qu'on peut tirer de ce balayage, surtout du fait que les partenaires d'Eileen ont un plan de fidélisation qui pousse les clientes à nous déclarer leur identité au moment de la vente pour avoir des échantillons gratuits, de sorte que nous savons qui elles sont.

Je suis déjà époustoufflé.

— Est-ce que vous voulez dire que vous transformez votre société de cosmétiques en une sorte d'entreprise de surveillance occulte omniprésente ? C'est ça ?

— Exact, c'est à peu près ça le topo, fait-il d'un air suffisant. Bien sûr, ça coûte... mais on arrive à rentrer dans nos fonds sur un tube de mascara à vingt dollars, donc ça marche bien en fin de compte. Et c'est moins visible que d'utiliser des oiseaux de mer zombies qui coûtent plusieurs millions. (Il s'éclaircit la gorge.) Bref, c'est une façon de vous démontrer que vous pouvez fuir, mais que vous ne pouvez pas vous cacher. Maintenant, pour vous expliquer pourquoi vous ne devriez pas courir...

Il passe à l'écran suivant et ce n'est pas une photographie, mais une bande de contrôle tournée par une caméra quelconque. Je suis à peu près sûr que l'enregistrement a été fait à bord du même bateau. C'est Ramona, bien sûr. Elle est étendue sur un lit double dans une cabine de luxe, complètement dans le cirage. « Voilà Ms Random. Je n'ai pas besoin de vous dire à présent que vous ne pourrez pas lui parler sans mon autorisation. Vous devez savoir trois choses à son sujet. *Primo*, si je vous ai, je peux lui faire faire tout ce que je veux, et vice versa. Vous avez bien pigé ça ? Excellent. »

Il s'interrompt quelques secondes pendant que je m'oblige à arrêter d'essayer de casser les accoudoirs de mon fauteuil.

— Ce n'est pas la peine de faire ça, Mr Howard. Il ne vous sera fait aucun mal ni à l'un ni à l'autre à moins que vous ne me forciez la main. Vous êtes ici parce que j'ai besoin qu'elle fasse un petit travail pour moi, lié à la récupération de cette étrange épave... et j'ai besoin de sa participation volontaire. Donc, voilà l'article deux réglé. Article trois, je crois que vous avez rencontré Mr McMurray ? Bien. Cela peut vous intéresser de savoir que c'est un spécialiste du contrôle des entités comme le succube de Ramona ou le nécrophage de Johanna. Je pourrais menacer de vous faire du mal si elle essaie de résister, mais j'ai toujours trouvé que la motivation positive donne de meilleurs résultats avec les employés que le bâton. Je vais donc lui proposer un marché. Si Ms Random et vous coopérez totalement, je demanderai à Mr McMurray s'il peut la séparer définitivement de son petit assistant. Comme il a fait partie de l'équipe qui a opéré l'invocation et l'a lié à elle au départ... eh bien, que va-t-elle répondre à ça, d'après vous ?

Je prends mon verre d'eau et le vide en espérant qu'il va m'arriver quelque chose, n'importe quoi, qui me donnera une porte de sortie. Billington ne s'est peut-être pas donné le mal de savoir mon prix, mais je suis à peu près sûr qu'il a trouvé celui de Ramona.

— C'est quoi, le boulot ?

Billington donne de nouveau un petit coup à sa télécommande élaborée et un autre écran prend forme. Il montre une vue d'une gigantesque chambre métallique, une espèce d'atelier de production, sauf que le sol est recouvert d'eau noire. Un égarement d'un instant, puis cela me vient à l'esprit.

— Ce n'est pas le *Glomar Explorer* ?

— C'est maintenant le *TLA Explorer*, mais bonne pêche, Mr Howard.

Je me concentre sur le tuyau qui transperce le cœur du réservoir d'eau. Il y a quelque chose de gros et de flou tapi là-dedans juste sous la surface, empalé au bout de la mèche.

— C'est quoi ?

— Vous ne devinez pas ? C'est la *HMB-2*, un clone de la *Hughes*

Mining Barge 1, équipée d'un système de télémétrie mis à jour et d'un nouvel équipement afin que la fragilité provoquée par la pression entre les bras de la pince cantilever ne l'empêche pas de fonctionner cette fois-ci.

— Mais vous savez que Ceux des Profondeurs ne vous laisseront jamais récupérer...

— Tiens donc ? demande-t-il et son sourire devient plus large.

— Mais... (J'ai la tête qui tourne. Je sais ce qui est arrivé à la *HMB-1*, l'opération JENNIFER, le système de défense des BLUE HADES qui a failli entraîner le bateau dans les profondeurs.) Vous disiez qu'il s'agissait de Ramona ?

— Elle fait partie de la belle-famille, explique Billington avec entrain. Elle a le look Innsmouth, vous savez ? Elle est exactement du goût de leurs sous-fifres, les poulpes des abysses. Vous ne pensiez pas que Ceux des Profondeurs surveillaient chaque centimètre de leur territoire en personne, si ? Les poulpes sont subsensibles exactement comme votre système d'alarme. Ils fonctionnent avec des traceurs biochimiques qui les distinguent les uns des autres. (Il prend son whisky.) J'ai besoin qu'elle descende sur la pince et la surveillance pendant qu'elle se referme sur la cible. Si les gardiens des profondeurs sentent un Ancien dans l'eau, ils resteront tapis dans leurs terriers sous la vase abyssale. Que dites-vous de ça ?

— C'est une hypothèse intéressante, dis-je, ce qui est vrai parce que je n'ai aucun moyen de savoir si ça va marcher.

— C'est plus qu'une hypothèse. J'ai investi une fortune pour que la Chambre Noire me l'envoie, mon garçon. Ses gens ne sont pas tellement nombreux et la plupart préféreraient mourir plutôt que de se laisser utiliser dans ce but. Mais elle a été dressée, ce qui est inhabituel, en plus, vous avez un certain pouvoir sur elle et moi, je vous tiens. Donc, je vais vous faire une nouvelle proposition. Persuadez-la de monter sur la barge de son plein gré et je la ferai délivrer de la malédiction par McMurray. Persuadez-la d'aller sur la barge et je n'aurai même pas besoin de vous menacer. Qu'en dites-vous ?

Je suis acculé. Et pas seulement par des menaces. Le fait est qu'il a découvert le prix à payer pour Ramona. Et ayant séjourné à l'intérieur de son esprit, ne serait-ce qu'un petit moment, je ne suis pas sûr de pouvoir la critiquer. Ni de pouvoir facilement lui barrer la route, si elle veut vraiment le faire. Les menaces de torture sont superflues – la forcer seulement à continuer à vivre dans son état actuel est un tourment suffisant. En outre, si elle ne coopère pas, Billington peut devenir méchant et me mettre sur la touche. Ce qui me rappelle autre chose.

— Pourquoi moi ? éclaté-je brusquement. Parce que si vous aviez

besoin d'elle, vous n'aviez pas franchement besoin de moi pour la contrôler. Je ne suis rien pour vous. Vous avez McMurray. Vous connaissez déjà l'offre de mon gouvernement. Qu'est-ce que je fabrique ici ? Pourquoi vous ne pratiquez pas simplement le rituel de désintringement et vous ne me jetez pas à la mer ?

Son sourire s'élargit de façon troublante.

— Mais c'est là que vous faites erreur, Mr Howard. Votre présence ici empêche quiconque – notamment la US Navy, par exemple – de se montrer et de ruiner mes projets. Ce qui risquait bien de se produire, comme je m'en suis rendu compte dès le début de l'opération actuelle. C'est pourquoi j'ai pris mes dispositions pour empêcher cela sous la forme d'un *geis* d'intrication de la destinée assez compliqué qui contraint les participants à adopter certains rôles archétypaux qui puisent leurs forces chez des dizaines de millions de croyants depuis une cinquantaine d'années. Le *geis* ne se mêle pas directement de causalité, mais il fait en sorte que la probabilité des événements cadrant avec son modèle de destinée soit favorisée, alors que les autres routes deviennent, disons... plus aléatoires. Aller à l'encontre du *geis* est difficile. Des agents sont renversés par des taxis, des avions ont des ennuis mécaniques inexplicables, ce genre de chose. Maintenant que vous êtes passé à travers tous les anneaux du *geis* et que, de ce fait, vous l'avez renforcé énormément, vous avez pris le rôle de l'adversaire héroïque. Ce qui signifie que personne d'autre n'a le droit de jouer le rôle du héros ici. Et conformément à un autre aspect du *geis*, vous êtes en mon pouvoir pour le moment, et vous allez rester ici jusqu'à ce qu'une femme vertueuse vienne vous délivrer. C'est compris ?

J'ai le vertige. Qu'est-ce qu'il est en train de raconter ? Et où vais-je trouver une femme vertueuse sur un yacht de milliardaires fous à trois heures du matin pendant que nous filons à toute vapeur vers le triangle des Bermudes ? « Et la vente aux enchères ? » demandé-je d'un ton plaintif.

— Oh, Mr Howard ! s'esclaffe bruyamment Billington. La vente n'a jamais été qu'un leurre pour faire croire à vos supérieurs qu'on pouvait me rouler dans la farine ! (Il se penche en avant sur le Bureau et ses sourcils se plissent comme des nuages noirs.) Qu'est-ce que vous voulez que je fiche de quelques milliards de plus ? On joue gros à cette table. (Il regarde par-delà mon épaule en direction du gorille.) Ramenez-le dans sa cabine et bouclez-le jusqu'au matin. Nous continuerons cette conversation au petit déjeuner. (Le gorille martèle le sol et plaque sa grosse poigne sur mon épaule.) Quand j'aurai JENNIFER MORGUE, ils feront tout ce que je veux, marmonne-t-il, et j'ai la chair de poule parce que je n'ai pas l'impression qu'il s'adresse à moi. Tout. Ils seront obligés de m'écouter quand je posséderai la

planète.

La brute me fait redescendre une courte volée de marches et prendre un passage qui comporte une rangée de portes tapissées d'acajou comme dans un hôtel très sélect. Il ouvre l'une d'elles et me fait signe d'entrer. J'envisage brièvement de lui sauter dessus, mais je me rends compte que ça ne peut pas marcher : ils tiennent Ramona, ils ont un réseau de surveillance d'enfer et je suis sur un bateau. Je n'aurai qu'une seule chance, au mieux, et j'ai intérêt à ne pas la gâcher. J'entre donc dans la cabine sans résistance et promène autour de moi un regard fatigué tandis qu'il tourne la clé dans la serrure.

Être enfermé dans une des cabines de Billington offre des conditions de confort bien supérieures à celles d'une cellule de prison. Comme c'est sur un bateau, c'est évidemment plus petit qu'une suite d'hôtel trois étoiles, mais c'est peut-être le seul reproche qu'on puisse lui faire. Le lit est double, la moquette luxueuse, il y a un hublot (qui ne s'ouvre pas), un coin bar et une télévision à grand écran plat : une étagère à côté contient une poignée de livres de poche et une rangée de DVD. Je suppose que je suis censé me soûler jusqu'à tomber ivre mort en regardant des films d'espionnage ringards. Le bureau en face du lit (petit, taille chambre d'invités) porte des taches décolorées d'où on a dû arracher précédemment un PC – c'est vraiment dommage, mais les gens de Billington ne sont pas assez débiles pour laisser un ordinateur à portée de mes mains.

« Putain », marmonné-je, puis je m'assois dans le fauteuil en cuir honteusement rembourré à côté du bar. La capitulation a rarement été une perspective aussi tentante. Je me masse le crâne. Par le hublot, il n'y a rien à voir à part un bout de mer noire comme la nuit, dominée par les étoiles. Je bâille. Peu importe ce que cette garce de Johanna a utilisé pour me mettre hors circuit, l'effet a été fulgurant. Il ne peut pas être beaucoup plus que trois heures du matin. Et je suis encore fatigué, maintenant que j'y pense. Je regarde la pièce et il n'y a rien qui me crève les yeux au rayon des voies d'évasion. En outre, ils doivent être en train de m'observer par le trou de la serrure s'ils ne sont pas complètement tarés.

— Quel merdier.

— Tu peux le répéter, petit singe.

Je tressaille, puis je m'oblige à me détendre. En essayant de ne montrer aucun signe en particulier, j'ouvre de nouveau mon oreille interne.

— Ramona ?

— Non, je suis la petite souris. Tu n'as pas vu mes pinces traîner quelque part ? Il y a deux ou trois rigolos qui font la queue pour que je leur dévitalise une dent de lait quand je sors d'ici.

Le sentiment de soulagement est viscéral. Si j'étais debout, je m'écroulerais sans doute surplace. Heureusement que j'ai trouvé le fauteuil d'abord. « Ça va ? »

Elle renifle bruyamment. « Si tant est que ça t'intéresse. » Je sens quelque chose qui me pique là où mes yeux ne peuvent voir. En me concentrant dessus, je vois l'intérieur d'une autre cabine, très semblable à celle-ci. Elle a envoyé promener ses talons et arpente le sol sans répit, examinant tout, cherchant une sortie.

— Ils ont câblé les cloisons. Il y a un graphe de masquage dans le sol mais ils ont dû l'éteindre pour le moment pour nous laisser parler. Je ne crois pas qu'ils puissent nous entendre, mais ils peuvent nous interrompre quand ça leur plaît.

— Sympa.

— Pour nous faire savoir qu'ils nous tiennent à leur merci ? Ne sois pas idiot.

— Comment ils t'ont eue ? questionné-je après une pause inconfortable.

— C'est sans doute le classique des classiques, dit-elle en s'arrêtant d'aller et venir. Je cherchais le cercle intérieur d'Eileen quand je suis tombée sur un leurre, un démon déguisé en quelqu'un que je connais professionnellement, du grand art, j'aurais pu jurer que c'était lui. Il m'a menée en bateau jusqu'à une salle de réunion à l'étage et avant que j'aie compris ce qui m'arrivait, ils m'avaient mise dans une boucle d'incantation. Ce qui devrait être impossible à moins d'avoir les clés originales que le service des contrats a utilisées quand ils m'ont réduite en esclavage – sauf qu'ils l'ont fait. Donc, j'imagine que ce n'est pas impossible, après tout.

Je regarde fixement l'écran vide de la télévision.

— Sauf si ce n'était pas un leurre mais l'homme lui-même. Il s'appelle McMurray, non ?

Je la sens soufflée.

— Et comment tu sais ça, putain ? demande-t-elle.

— Parce qu'il m'a soulagé de la totalité de ma note de frais au baccara, avoué-je. Il a un nouveau patron qui a de très gros moyens. Billington n'a pas encore essayé de t'acheter ?

Elle se remet à faire les cent pas.

— Non, et il ne le fera pas. D'où il vient, il y a d'autres règles pour des gens comme moi. Tu es employable, tu es humain. Moi, je suis... (Je sens sa mâchoire aller et venir comme si elle allait cracher.) Disons simplement qu'il y a des minorités sur lesquelles on peut encore chier.

Je tressaille.

— Il m'a porté à croire que... bon, si tu ne crois pas qu'il va essayer de t'acheter, comment il te tient ? À part ce qui est évident.

Elle se raidit.

— Il te tient, toi. C'est déjà assez chiant comme ça, au cas où tu ne l'aurais pas compris.

Génial.

— Il sait tout sur ta malédiction. (L'idée commence à germer.) Parle-moi de McMurray. Tu as bossé pour lui, non ? À quel titre exactement ?

— C'est lui qui m'a faite. (Elle a la voix assez froide pour liquéfier l'azote.) Je préférerais ne pas en discuter.

— Je regrette, mais c'est important. J'essaie encore de comprendre ce qui se passe. Comment Billington a pu le retourner. Je me demande quelle a été la clé, si c'est seulement l'argent, comme le prétend Billington, ou s'il y a autre chose que nous pouvons utiliser...

Ramona renifle bruyamment. « Ne perds pas ton temps. Quand je sortirai d'ici, j'irai lui botter le cul. »

Je réfléchis.

— Je pense que tu as tout faux pour Billington. Je crois qu'il a bien l'intention de t'acheter. Il garde au frais ton rêve le plus cher à condition que tu acceptes d'exécuter une mission pour lui.

— Vous autres, Anglais, vous avez une telle façon de parler ! Écoute, on ne m'achète pas, vu ? Ce n'est pas par souci d'honnêteté, c'est seulement que ce n'est pas possible. Imagine juste, à titre d'exemple, que j'accepte de faire ce qu'il me demande et qu'il me donne en échange ce que tu as en tête, qu'est-ce qui se passera après ? Tu y as réfléchi ? Si je fais ça, mon compte est bon, Bob. Il ne me laissera jamais partir.

— Pas si vite. Je veux dire que d'après moi, il est frappé. Mais il croit que s'il arrive à ses fins, il n'y aura pas d'« après », au sens classique du terme. Il sera tranquillement à l'abri chez lui, loin des conséquences. J'ai mis sur la table la proposition qu'Angleton – mon patron – m'a faite et il m'a ri au nez ! Cinq milliards de dollars au taux de change d'aujourd'hui, ça l'a fait rire comme une baleine. Il ne court pas après le pognon, il fait ça parce qu'il croit que ça va lui permettre de posséder la planète.

Elle souffle par le nez.

— Quelle scie, encore un nécromancien milliardaire qui vogue dans les Caraïbes dans son croiseur lance-missiles réaménagé et qui complot la domination totale du monde !

Je hausse les épaules.

— Tu crois que c'est une blague ? Il a monologué devant moi. Avec PowerPoint.

— Quoi ? Et tu es encore sain d'esprit ? Manifestement, je t'ai sous-estimé.

— Je n'avais pas vraiment le choix, dis-je. Je suppose qu'on est coincés ici pour une éternité. Ou du moins jusqu'à ce qu'il arrive là où

il nous emmène.

— L'autre bateau.

— Ouais, c'est ça.

Je me lève et je m'approche de la porte coulissante à l'autre extrémité de la cabine. La salle de bains qui se trouve derrière est petite mais parfaitement disposée. Toutefois, elle n'a pas de hublot.

— Si on trouvait un moyen pour que tu te fasses la belle, tu pourrais faire ton truc qui te rend invisible ?

La question me prend au dépourvu.

— Pas sûr. Bon sang, ils m'ont pris mon Treo. Ça aurait été rudement plus facile. En plus, il a un système de surveillance occulte et ça va être dur de dur de s'évader. Tu n'utilises pas de maquillage d'Eileen, j'espère ? Surtout pas le mascara ?

— Est-ce que j'ai l'air d'une blonde évaporée ? ronchonne-t-elle. Pale Grace est pour les vendeuses de supermarché et les quadras qui essaient de se donner un coup de jeune.

— Tant mieux, parce qu'ils ont mélangé dedans un liant de sensibilisation de proximité contagieuse – c'est pour ça qu'il a épousé Eileen, c'est pour ça qu'il finançait son affaire. Les putains de mouettes, ce n'étaient pas elles qui lui permettaient de nous observer, elles lui servent juste de couverture : tout est fait par la trentaine de femmes touristes en vadrouille. Toutes, du moins celles qui prennent des échantillons gratuits sur le front de mer. Et je pense qu'à moins d'avoir un brin de jugeote, tous les membres de l'équipage s'en servent ou de quelque chose de similaire.

— Au moins, ils auront tous un teint superbe. (Elle s'interrompt.) Alors qu'est-ce qu'il attend de nous ? Pourquoi on est encore en vie ?

— Tu es en vie parce qu'il veut que tu lui fasses un boulot. Moi... probablement parce qu'il a besoin de quelqu'un pour monologuer. Il a dit quelque chose à propos d'un envoûtement, mais je ne suis pas sûr de ce qu'il voulait dire. Et on est toujours intriqués, alors je suppose...

Je m'arrête. Pendant que je discutais, Ramona s'est rendu compte de quelque chose.

— Tu as vu juste, c'est l'envoûtement, lâche-t-elle sèchement. Ce qui veut dire qu'il ne se passera rien tant qu'on n'est pas arrivés. Alors, va dormir, Bob. Tu auras besoin d'être reposé un max vu ce qui t'attend demain.

— Mais...

— Extinction des feux.

Là-dessus, elle me pousse hors de sa tête, en me bloquant l'accès à ce brusque éclair de compréhension.

CHAPITRE 12

Petit déjeuner branché

Je me réveille dans un lit étranger qui paraît vibrer légèrement, avec la tête dans le coaltar et des muscles dont j'ignorais jusque-là l'existence qui me font mal dans les bras et les jambes. La faible lueur de l'aube entre par un hublot. Le sommeil a eu raison de moi et a tenté de me noyer, mais je me réveille aussi vite que si j'avais reçu un seau d'eau dans la figure : je suis sur le yacht de Billington !

Je roule au bas du lit et me rends dans la salle de bains. J'ai les yeux injectés de sang et je pourrais arracher la peinture avec ma barbe, mais je n'ai absolument plus sommeil. Je n'ai plus le contact avec le Contrôle ! Ce fait me pèse sur les épaules, me crie à l'oreille comme avec un mégaphone. Oublie les petits tics administratifs de Griffin, j'ai besoin de parler à Angleton et j'ai besoin de lui parler tout de suite, si ce n'était six heures plus tôt, et surtout avant le petit déjeuner énergétique imminent. L'impression de passivité apathique de la nuit dernière est à un million de kilomètres, me paraît si étrange que je me regarde dans la glace en fronçant les sourcils : comment j'ai pu faire ça, putain ? Ça ne me ressemble pas du tout !

Ça doit avoir à faire avec le sort que Billington m'a jeté, ce que Ramona refuse d'expliquer en mots simples. Je ne peux pas me fier à mes réflexes. Ce qui saute aux yeux : Billington se jette tête baissée dans une excursion de réalité de grande envergure, il a pénétré dans la Chambre Noire, les enchères du JENNIFER MORGUE sont un simulacre, et je suis dans la merde jusqu'aux sourcils – et pas un schnorkel de sous-marin en vue.

« D'accord », marmonné-je pour moi-même. Je regarde mes habits de la nuit passée avec dégoût. « Voyons. » J'enfile mon pantalon et ma chemise, puis je m'arrête net. Les gadgets. Pinky parlait de... joujoux. Je grogne. Je prends le nœud papillon dans l'idée de l'envoyer valser à travers la cabine, puis je remarque qu'il fait une bosse aux deux bouts. Ce doit être le lecteur USB avec le putain de kit, non ? « Ridicule », je grommelle, et je roule l'objet. Ce serait rudement bien s'ils m'avaient enfermé dans une cellule avec un ordinateur branché sur le réseau du bateau de Billington, mais ils ne sont pas si bêtes, me dis-je. Je regarde avec envie l'espace nu sur le bureau. Il peut y avoir un clavier cousu dans la doublure de ma ceinture de smoking, mais sans machine à brancher dessus, c'est aussi utile qu'une scie à chocolat.

Sans rien à faire sauf attendre l'arrivée du petit déjeuner, je m'assois à côté de la télévision à écran plat et parcours les titres sur l'étagère du dessus. Il y a un tas de bouquins en poche avec des titres familiers d'adaptations cinématographiques : *Opération Tonnerre*, *Au service secret de Sa Majesté*. À côté, un tas de DVD. Ils sont tous de cette satanée série sur le plus célèbre espion imaginaire de l'histoire. Celui ou celle qui a meublé cette chambre faisait une fixation sur James Bond. Je soupire et prends la télécommande en pensant que je peux peut-être regarder un moment un film qui ne demande aucun effort intellectuel. L'écran apparaît alors, montrant un menu familier sur fond bleu et je reste ébahi, cloué sur place, tel un péquenaud qui n'a jamais vu de télévision de sa vie.

Parce que ce n'est pas une télévision. C'est un PC à écran plat en train de charger Windows XP Media Center Edition.

Non, ils ne peuvent pas être aussi tarés. Ce doit être un piège, bredouillé-je en moi-même. Même les abrutis en combinaison de saut qui composent le personnel des films rangés sur l'étagère au-dessus de la télévision ne seraient pas aussi débiles !

À moins que... ? Voyons, ils m'ont enfermé dans un placard à balais sur le yacht de ce salaud et tout le reste est conforme au cliché, alors pourquoi pas ?

Je prends un des DVD au hasard sur l'étagère – c'est *Opération Tonnerre*, qui paraît approprié bien qu'à côté de ce yacht, le *Disco Volante* ressemble à un joujou – et m'en sers comme prétexte pour passer les doigts sur le pourtour de l'écran. Il y a une fente pour les disques et, juste au-dessous, la révélation : deux petites encoches pour les prises USB.

Bingo. Ça va, ils ne sont pas totalement idiots. Ils ont emporté le clavier et la souris et ont installé directement le PC sur Kiosk sans autre mode d'accès qu'une banale télécommande. Sans mot de passe administrateur ni clavier ni système tray pop. Je presse la touche « eject », un plateau sort sur lequel je place le disque. Je retourne à mon fauteuil et je ramasse la ceinture et le nœud papillon, que je laisse tomber sur le bureau devant la télévision. Quoi d'autre ? Ah oui... Je tire sur ma veste, fronce les sourcils, puis sors avec désinvolture le stylo de ma poche poitrine et je le lance sur le bureau. Finalement, je m'assois et passe cinq minutes à faire ce qui est évident de la façon la plus évidente possible, juste pour le cas où je serais observé.

Environ dix minutes après le début du... d'un documentaire, la porte s'ouvre brusquement. « Mr Howard ? On vous demande à l'étage pour un petit déjeuner de travail. » Je me retourne, puis me lève lentement. Le gardien me regarde, l'œil impassible, derrière ses carreaux miroitants. L'uniforme par ici tend vers le noir – béret noir,

tunique noire, bottes noires – de même que les armes : en fait, il ne pointe pas son Glock sur moi en cet instant, mais il pourrait le lever et me coller contre la cloison plus vite que je ne pourrais parcourir la distance qui nous sépare.

« Cool, dis-je, et je m'arrête. Mmm. Vous êtes sûr qu'il n'y a aucun risque ? »

Il ne sourit pas. « Ne tentez pas le diable. »

Je m'avance lentement vers lui et il recule vivement dans le couloir avant de m'inviter à marcher devant lui. Il n'est pas seul, et son acolyte porte un fusil à canon scié Steyr avec tellement de palpeurs bizarres qu'il a l'air d'un satellite espion de poche.

— Il vous paie combien ? demandé-je cruellement comme nous arrivons à un escalier qui conduit vers le territoire du proprio.

Béret numéro Un grince :

— On a des superavantages sociaux. (Pause.) Mieux que les marines.

— Et des stock-options, ajoute l'autre rigolo. N'oublie pas les stock-options. Combien de dotcoms proposent des stock-options aux porteflingues ?

— On n'est pas dans vos moyens, dit son copain avec nonchalance. Pas après l'introduction en Bourse, en tout cas.

Je peux voir quand on se paie ma tête. Je me tais. En haut des marches, je regarde par-dessus mon épaule.

— La porte de gauche, dit Béret numéro Un. Allez, il ne va pas vous bouffer la tête.

— À moins que ses pommes sautées n'aient refroidi à cause de vous, ajoute Béret numéro Deux.

J'ouvre la porte. De l'autre côté se trouve une grande salle à manger aux ravissants lambris. La table au milieu de la pièce est mise pour le petit déjeuner et je sens l'odeur du bacon frit et des œufs et des toasts et du café frais. Mon estomac me remonte dans la gorge pour m'avaler les sinus : j'ai faim. Ce qui serait génial sauf que je suis en même temps mis en présence d'un spectacle à vous couper l'appétit : un couple de stewards, les Billington et leur invitée du jour, Ramona.

— Ah, Mr Howard. Voulez-vous prendre un siège ?

Ellis a un large sourire. Aujourd'hui, il porte un de ces curieux costumes Nehru sans col qui paraît être de rigueur pour les méchants dans les mauvais techno-thrillers. Malgré tout, il ne s'est pas rasé le crâne et ne porte pas de monocle ni de balafre de duelliste. Eileen Billington offre un violent contraste dans son tailleur rouge cerise aux épaules rembourrées à la dimension d'un quart arrière de football américain. Elle m'adresse une grimace, l'air de me prendre pour quelque chose que son chat vient de traîner dans la pièce, puis se

remet à grignoter son croissant au beurre comme si elle avait une agrafe dans l'estomac.

Je jette un œil à Ramona en m'avançant vers la table et nos regards se croisent un bref instant. Quelqu'un a fait une descente dans sa chambre d'hôtel pour prendre ses bagages : elle a troqué sa chemise de nuit pour des vêtements décontractés, avec l'air nature d'une voisine de palier.

— C'est du café ? demandé-je, hochant la tête vers la verreuse.

— Du Blue Mountain de la Jamaïque, bien sûr, fait Billington avec un mince sourire. Et vous pouvez vous servir. Je préfère mener mes interrogatoires quand les sujets ne sont pas en état comateux.

Le steward me sert une tasse de café pendant que je m'assois et je fais de mon mieux pour ne pas montrer à quel point j'en meurs d'envie. (Deux heures de plus et la migraine impitoyable se serait installée, infligée par ma caféinomanie en représailles pour la brutalité du sevrage.) Comme j'avale la première gorgée, quelque chose effleure ma cheville. Je réussis à empêcher mon genou de faire un bond. C'est sûrement le chat.

Le café est aussi bon qu'on peut l'espérer à la table d'un milliardaire.

— Ah, j'en avais besoin, concédé-je. Mais je suis encore perplexe quant à la raison pour laquelle je suis ici.

Bien que ce soit moins pire qu'autre chose, c'est sûr.

— Je croyais que ce serait parfaitement évident, repartit Billington avec le sourire enfantin d'un bandit en col blanc dont le charisme est l'arme principale. Vous êtes ici parce que vous êtes tous les deux des professionnels jeunes, intelligents et en exercice avec un bon potentiel. C'est tellement difficile de trouver du bon personnel, de nos jours... (Il hoche la tête vers Eileen, qui est assise à l'autre extrémité de la table, se désintéressant totalement de nous, les yeux dans le vague.) Et je trouve qu'interroger moi-même les candidats est un moyen remarquablement efficace d'éviter des désappointement ultérieurs. Les Ressources humaines ont leurs limites, après tout.

Je remarque que Ramona observe Eileen.

— Qu'est-ce qu'elle a ? demandé-je.

— Oh, elle a l'esprit ailleurs. (Billington prend son couteau et sa fourchette, et découpe une saucisse.) Principalement sur les divers lieux de fabrication de ses produits. La vision à distance est un outil de gestion fabuleux, vous ne trouvez pas ? (La saucisse perd son jus sur son assiette. Je me rends compte brusquement qu'il n'y a ni pommes sautées, ni tomates, ni champignons, ni rien de semblable sur son assiette – rien que de la viande morte sur toute la surface.) Vous devriez essayer un jour.

Ramona me regarde dans les yeux.

— Il m'a dit ce qu'il attendait de moi, Bob.

Je hausse un sourcil.

— Quoi, chevaucher la pince jusqu'au fin fond de la fosse abyssale ?

— Pendant que vous ferez le commentaire en direct, glisse Billington, le ton onctueux. Après tout, votre infortune actuelle présente certains avantages passagers, n'est-ce pas ? (Il sourit.)

— Il m'a dit aussi ce qu'il m'offrait. (Et elle détourne les yeux, décomposée.) Je regrette, Bob. Tu avais raison.

— Tu... (Je m'arrête.) Tu vas lui faire confiance ? je demande par le biais de notre canal privé.

— Ce n'est pas seulement le... le sort qui pèse sur mon aspect, dit-elle, avec des silences quand elle ne trouve pas les mots. Si je fais ça pour lui, il demandera à McMurray de me délivrer. Est-ce que j'ai le choix ?

Billington nous a observés en silence pendant ce court moment. À présent, il reprend la parole dans ma direction.

— Puis-je m'expliquer ? (Il hoche la tête vers Ramona.) Votre choix est simple. Si vous collaborez, je demanderai à un de mes associés d'exécuter le rituel de désintrication. Vous serez délivrés l'un de l'autre à jamais si vous le voulez et délivrés du démon de Ms Random. Et vous serez heureux jusqu'à la fin des temps, hormis une période de quelques semaines pendant lesquelles vous serez mes invités avec une liberté de mouvement restreinte, le temps que j'accomplisse mon projet actuel. Lorsque j'en aurai fini, je vous promets qu'il n'y aura aucune représaille de la part de vos employeurs. Ça ne peut pas rater. Vous voyez, je n'ai pas besoin de me montrer méchant : on a tous à y gagner.

Je m'humecte les lèvres.

— Et si je ne veux pas coopérer ?

Billington hausse les épaules.

— Alors vous ne ferez pas de courses pour moi et moi, je ne vous devrai rien. (Il harponne une tranche de bacon, la scie en deux et la fourre entre ses dents.) Les affaires sont les affaires, Mr Howard.

Je tressaille comme si on avait marché sur ma tombe. Il est en train de me présenter un marché que je ne peux refuser, une mort violente étant inévitable si l'on ne fait rien. Il lui suffit pour nous menacer de laisser la nature de notre intrication suivre son cours. Je revois en un éclair l'abomination béante derrière l'âme de Ramona, le poids mort du corps de Marc couché sur elle, étouffant et comprimant son souffle. Qu'on l'enferme quelques jours dans sa cabine et que mangera-t-elle ? La chose qu'elle a en elle a besoin de se nourrir. J'ai une vision soudaine, dérangeante : Ramona et moi, flous sur les bords, un esprit embrouillé dans deux corps emprisonnés dans deux cellules

séparées, hantés par le côté sombre de notre âme hybride tandis que l'Autre se déchaîne dans une fièvre orgiaque qui ne peut être assouvie qu'en engloutissant nos esprits...

— Je ne renonce pas, lui dis-je en silence, puis je me tourne vers Billington. Je vois le topo. Les affaires sont les affaires. Je vais coopérer.

— Excellent. Ou plutôt à la bonne heure, comme vous diriez, en bon Anglais que vous êtes.

Il harponne l'autre morceau de bacon avec une délectation évidente et le balance au niveau de son genou. Un éclair blanc jaillit de l'ombre sous la table et arrache le bacon de sa fourchette.

— Ah, Fluffy. Te voilà ! (Billington se penche et ramasse le gros matou blanc qui tourne la tête et me regarde de ses yeux bleu azur qui sont terriblement humains.) Je pense qu'il est temps de faire les présentations. Dis bonjour à Mr Howard, Fluffy.

Fluffy me fixe comme si j'étais une grosse souris, puis il siffle entre ses dents sans aucune aménité.

Billington me sourit de derrière les six kilos hargneux de son persan.

— En fait, tout cela, c'est pour Fluffy que je le fais, Mr Howard. Après tout, je le fais pour le garder au régime croquettes.

— Le régime croquettes ? (Je secoue la tête. Fluffy porte un collier en diamant qui devrait être à la tour de Londres avec un escadron de hallebardiers pour monter la garde.) Pour ma part, je salue notre nouveau suzerain félin.

Et j'incline le front pour joindre le geste à la parole.

— Je croyais que vous pouviez payer la nourriture du chat sur votre argent de poche ? intervient Ramona.

— Fluffy a des goûts de luxe.

Billington est visiblement dingue de la sale bestiole, qui s'est un peu calmée et lui permet de la gratter derrière les oreilles. C'est ce moment surréaliste qu'Eileen choisit pour vibrer comme si elle s'électrocutait. Puis elle secoue la tête, bâille et regarde alentour.

— J'ai raté quelque chose ? demande-t-elle d'un ton hargneux.

— Pas vraiment, ma chérie. (Il la couve d'un regard affectueux. Petit déjeuner chez les Hitler, me dis-je détournant les yeux.) Quoi de neuf ?

— *Ach !* (Eileen se vouîte comme un vautour quand elle le remarque.) Tout va bien, les centrales d'affaires progressent sur tous les fronts, rien à signaler aujourd'hui. (Elle me toise d'un œil dur, puis Ramona.) Cela dit, je pense que nous devrions poursuivre au bureau. Les murs ont des oreilles et tout.

Le regard de Billington fait le tour de la table. Je me hâte de me verser une autre tasse de café avant qu'il ne redresse la tête.

« Entendu. » Il se lève brusquement, Fluffy toujours dans les bras, et me fait signe, puis à Ramona.

— Ne vous gênez pas pour finir, nous dit-il, pète-sec. Ensuite vous pourrez regagner vos quartiers. Ce ne sera plus très long, maintenant.

Eileen et lui gagnent d'un pas raide une porte dans le fond et quittent la salle à manger, me laissant seul avec Ramona et les vestiges du petit déjeuner. J'ai l'impression troublante que je me suis égaré sur le gravier au bord du précipice et qu'il est peut-être trop tard pour faire demi-tour afin de regagner la terre ferme.

À la fin, le pragmatisme l'emporte. Quand vous êtes prisonnier, vous ne savez jamais d'où viendra le prochain petit déjeuner énergétique. J'attrape donc quelques toasts et une assiette remplie d'autres petites choses à grignoter. Ramona est assise, l'air effondrée, le regard fixé sur le hublot au-dessus du buffet. La détresse et l'accablement émanent d'elle en ondes noires, abrutissantes.

— Tout n'est pas joué, lui dis-je en silence, la bouche pleine de pommes sautées. Si on arrive à rétablir la communication avec le Contrôle, on peut retourner la situation en notre faveur.

— Tu crois ? (Elle tend sa tasse à café et le steward de service la lui remplit.) Ils vont faire quoi, d'après toi, si on leur dit ce qui se prépare ? Nous donner le temps de retourner à terre avant de commencer à tirer ?

Elle avale une gorgée de café et repose sa tasse. Je le sens lui brûler la langue, c'est trop chaud. Néanmoins, elle l'avale d'un coup. Je tressaille, paralysé sous l'effet de la soudaine brûlure à l'estomac.

— Il va falloir qu'on l'arrête nous-mêmes, alors.

J'essaie de prendre un ton encourageant.

— Tu planes ! Ça ne marche pas comme ça, Bob.

— Quoi ?

— Le geïs. (Elle se lève, puis sourit au steward.) Vous permettez ?

Ce dernier s'écarte. Rien d'humain derrière ses yeux : je le dépasse furtivement, dos au mur. Ramona ouvre la porte latérale près de l'escalier. Il y a un court passage avec plusieurs portes de part et d'autre.

— J'ai quelque chose à te montrer, me dit-elle.

Quoi ? Depuis quand Ramona a-t-elle la permission de circuler à sa guise sur le yacht de Billington ? Je la suis lentement en essayant de me concentrer sur ce que je vois.

— Par ici. (Elle ouvre la porte.) Ne t'inquiète pas pour les gardiens, ils sont soit en bas soit en haut sur la superstructure. Ici, ce sont les appartements du proprio et ils ne sont pas nécessaires tant qu'on reste dans le coin. C'est le grand salon.

La pièce est étonnamment spacieuse. Il y a des banquettes moulées couvertes de cuir tout autour des parois, des étagères et des vitrines.

Au milieu du sol se trouve quelque chose qui a pu être un billard avant qu'un modéliste monomaniacque le transforme également en vitrine d'exposition.

— C'est quoi, ce putain de truc ? (Je me penche pour regarder de plus près. D'un côté, il y a deux maquettes de bateaux, dont une que je reconnais à l'énorme derrick et qui est donc l'*Explorer* ; mais le centre de la table est occupé par un curieux diorama. Il y a de vieux romans reliés aux pages écornées avec un automatique d'aspect usé posé sur une bobine de film et une carte des Caraïbes. Autre chose : un ensemble de fils métalliques fins dessinant...) Merde, c'est le réseau Vulpis-Tesla. Et cette boîte, ça doit être... est-ce que c'est branché sur un panneau de « Poussière de tombe » Mod-60 ? Pour invoquer les esprits des morts ? C'est quoi, putain ?

Il y a un G.I. Joe en smoking armé d'un pistolet. Il est câblé sur la grille d'incantation par ses parties génitales en plastique. De chaque côté se trouve une Barbie en robe de bal, une noire et une blanche. Derrière elles est tapi un autre G.I. Joe, bricolé cette fois pour être chauve et barbu, et qui porte une espèce d'uniforme de la Wehrmacht.

Aussitôt, je vois le tableau.

— C'est le nœud de son *geis* de coercition, non ? C'est une conjuration d'intrication de la destinée, à plus grande échelle. James Bond, en train de canaliser l'esprit de Ian Fleming comme scénariste... Putain !

Je regarde Ramona de l'autre côté de la table. Elle est toute rouge, l'air craintif.

— Oui, James... (Elle se mord la lèvre.) Je regrette, petit singe. C'est trop fort ici, non ?

Je la regarde, paupières plissées. Ça y est, je commence à piger. Je suis en partie tenté d'abattre cette gonzesse tout de suite et de la balancer par le hublot avant que ces salopards en tirent ce qu'ils veulent, mais tant que je suis dans la merde, j'ai besoin de toute l'aide possible, et tant que je ne suis pas sûr qu'elle est passée au SPECTRE, je ne peux pas me permettre de...

Hein ? Le... Quoi ? Je cligne des yeux rapidement.

— Il y a un autre endroit où on peut aller qui ne soit pas aussi... ? balbutié-je.

— Oui, à côté.

La cabine voisine est une bibliothèque ou un fumoir ou une autre putain de saloperie. La tête arrête de me tourner dès que nous plaçons une cloison entre nous et ce diorama infernal. « C'était vraiment mauvais. C'est quoi, la grande idée ? Pourquoi Billington veut-il me transformer en James Bond ? »

Ramona se laisse aller dans un fauteuil hyperrembourré. « Ce n'est pas de toi qu'il s'agit, Bob, mais du complot. La façon dont marche le

geis, il s'est donné le rôle du méchant dans cet envoûtement balèze d'intrication de la destinée ciblée sur chaque agence de renseignements et gouvernement de la planète. L'état final de cette conjuration veut que le héros – autrement dit, celui qui est habité par le modèle archétypal de Bond – vienne tuer le méchant, détruire son QG secret flottant, contrecarrer ses plans et embarque la fille. Mais Billington n'est pas débile. Même s'il prend pour lui la place du méchant, c'est lui qui contrôle le *geis* et il a un timing d'enfer. Avant que le personnage du héros arrive à résoudre la crise finale, il se retrouvera entre les griffes du méchant dans des conditions telles que personne d'autre ne sera dans la situation de faire foirer ses plans. Ellis s'imagine qu'il peut court-circuiter le *geis* avant le stade ultime, avant qu'il n'amène le personnage de Bond à le tuer. À ce moment-là, il se trouvera dans une position invulnérable puisque le seul agent de la planète qui serait susceptible de l'arrêter se réveillera et se rappellera brusquement qu'il n'est *pas* James Bond. »

Je réfléchis pendant une minute.

— Boulette...

— C'est là qu'on s'est plantés, dit-elle sombrement. Billington avait prise sur moi dès le départ. À travers moi, il a prise sur toi, et avec toi, il a prise sur Angleton. Il nous a empilés comme des dominos.

Je respire un bon coup.

— Qu'est-ce qui se passe si je vais dans la pièce à côté et que je bousille le diorama ?

— La force du signal... (Elle secoue la tête.) Tu as vu à quelle vitesse ça faiblit ? Si tu es assez près pour le démolir, le contrecoup te tuera, mais il laissera probablement Billington vivant. Si on pouvait informer quelqu'un de ce qui se trame ici, ça vaudrait peut-être la peine, mais personne n'est en mesure d'intervenir pour le moment. Donc retour à la case départ. Il faut vraiment boucler la boucle en respectant un certain ordre conformément à la procédure d'installation, et je subodore que c'est pourquoi Billington s'est assuré de la présence à bord de cet enfoiré de Pat.

— Attends. Griffin m'a annoncé la présence en ville d'une espèce de supertueur, un *killer* de la Chambre Noire, cette semaine. Charlie Victor, c'est son nom de code. Ne pourrait-il pas régler son compte à Billington si on lui déblayait le terrain ?

— Bob, Bob, Charlie Victor, c'est moi.

Elle me regarde avec cette espèce de commisération qu'on réserve habituellement aux cas en phase terminale.

Je médite là-dessus en silence. Puis un réflexe atavique surgit et je claques des doigts.

— Alors tu dois être, attends voir... tu es la tueuse glamour appartenant à une organisation rivale, c'est bien ça ? Comme le major

Amasova dans la version filmée de *L’Espion qui m’aimait* ou Jinx dans *Vivre et laisser mourir*. Autrement dit, est-ce que tu corresponds à la Bond Girl gentille ou à la méchante ?

— Enfin quoi, je ne crois pas être méchante... (Elle me considère d’un air curieux.) Putain, de quoi tu parles ?

— Il y a généralement deux souris dans chaque *James Bond*, articulé-je lentement.

Ducon ! Elle n’est pas anglaise, je n’arrête pas de l’oublier. Elle n’a pas subi depuis l’âge de deux ans le rituel du *James Bond* sur ITV chaque après-midi de Noël. À quinze ans, je les avais sans doute tous vus, et lu également quelques-uns des livres, mais je n’avais jamais eu à en codifier le contenu jusqu’à ce jour.

— Écoute, Bond a dans pratiquement chaque film deux filles canon. Parfois elles sont trois et dans certains des derniers films, ils ont essayé avec une seule, mais c’est presque toujours deux. La première qui se pointe est une traîtresse, qui généralement travaille pour le méchant et couche avec Bond avant de mal finir. La seconde, la gentille, l’aide à résoudre l’intrigue et ne baise qu’à la fin, juste avant le générique. Tu n’as pas encore couché avec moi, ce qui veut probablement dire que tu es sans danger – disons, au moins, que tu n’es pas la méchante Bond Girl. Mais tu pourrais être la tueuse glamour d’une organisation rivale, une sorte de fusion révisionniste entre la Bond Girl méchante et la gentille qui débarquera plus tard, tire Bond de ses emmerdes, essaie de le tuer et finit par coucher avec lui...

— J’espère que tu n’es pas en train de me dire que tu as envie de me sauter, petit singe, parce que dans ce cas...

Je souris.

— L’endroit est mal choisi. Et j’ai l’impression qu’on ne va pas tarder à avoir de la visite.

— Ça veut dire quoi ?

— Il n’y a jamais deux filles qui jouent le rôle de la tueuse glamour dans le film, dis-je lentement en essayant de prendre la mesure de ce que cela signifie. Et ce complot ne rentre pas dans le moule. Pas avec Mo qui va débarquer d’un moment à l’autre.

— Mo ? Ton amie ?

Ramona me jette un regard dur. Je regarde autour de moi. Les étagères sont couvertes d’ouvrages de gestion d’affaires auxquels s’ajoutent les premières éditions des romans de Ian Fleming – pour stimuler le *geis*, j’imagine. Et les hublots m’offrent une vue imprenable sur la mer bleu sombre sous un ciel turquoise.

— Elle m’a dit qu’elle viendrait dès qu’elle aurait passé un savon à Angleton, je lui balance.

Et là, j’attends sa réaction.

— J'ai du mal à le croire, déclare Ramona d'un air dégoûté. J'ai lu son dossier. C'est une intello qui s'est plantée sur des dossiers top secrets !

— Oui, mais je parie que votre dossier sur elle n'est pas très fourni depuis que vous l'avez autorisée à partir, hein ? Ça fait trois ans. Tu savais qu'elle bossait pour la Laverie maintenant ? Et tu l'as déjà entendue jouer du violon ? Sa façon de jouer, c'est à mourir.

Après avoir digéré le petit déjeuner, je me rends compte que je n'ai plus guère d'appétit pour les mondanités. J'imagine que je pourrais sans doute aller fouiner dans le navire et devenir une plaie ambulante, mais je ne suis pas sûr d'avoir envie de remettre en cause si vite mon fragile statut d'invité. Le vrai James Bond se serait déjà engouffré dans les conduites d'aération, après avoir expédié les bérêts noirs par-dessus bord avec quelques crochets et fichu une pagaille généralisée. Mais je suis encore courbaturé après la séance de natation d'hier et le peu que je connaisse de la boxe française, je l'ai vu à la télévision. Le complot diabolique de Billington est très bien conçu et la boîte dans laquelle il m'a inséré est d'une efficacité consternante : je ne suis pas un tueur de sang-froid, point barre. Si Angleton avait envoyé Alan Barnes à ma place, il aurait su comment faire voler la merde dans les coins. Mais je n'ai pas encore le diplôme d'études supérieures de Hereford en foutoir, meurtre et autres coups tordus. Disons-le carrément, je suis ce qu'on appelait jadis un expert et qu'on appelle aujourd'hui un *geek*, et si je connais toutes les options POSIX pour la commande *Kill 1*, le faire à mains nues est hors de ma sphère de compétence. Je suis encore assailli par la culpabilité quand je repense au type au large de la plate-forme de défense, et pourtant, il essayait de me découper le cul en rondelles. Je me traîne donc en bas des marches et retourne dans ma cabine, au moment où, dans *Opération Tonnerre*, la vidéo vient d'atteindre le passage où tout se barre en couilles et où Largo se fait la belle sur son yacht qui se transforme en hydroptère. Je ferme la porte, cale une chaise dessous, branche ma ceinture dans un port USB et mon nœud papillon dans l'autre, puis je fais un rapide va-et-vient avec le câble d'alimentation.

Pendant que la liste des pilotes des périphériques se déroule pêle-mêle sur l'écran, je vérifie l'intérieur de la garde-robe. Bien entendu, quelqu'un a transféré mes bagages de l'hôtel. La valise que j'avais emportée à Darmstadt m'a enfin rattrapé. J'imagine en effet qu'une des conditions préalables pour entrer au service d'un multimilliardaire fou dont le but est de dominer le monde, c'est d'avoir une logistique imparable et un système de traitement des opérations réglé comme du papier à musique. Je sors un nouveau jean noir, un T-shirt délavé Scary Devil Monastery, et une paire de chaussettes à semelles caoutchoutées. Je me sens aussitôt beaucoup mieux. C'est comme si

mon cerveau redémarrait lentement, à la manière du PC Media Center. Ce sera peut-être pour rien si cette foutue machine n'est pas en réseau, mais on ne peut pas savoir tant qu'on n'a pas essayé. Et si j'ai une envie à crever de cigarettes turques sans filtre, maintenant au moins, je sais pourquoi. C'est pareil que quand vous comprenez que si votre bécane rame, c'est qu'un spod porteur de virus venu de l'île de Maui l'a plantée sur un botnet et se sert de votre bande passante pour inonder l'Ukraine de spams vantant les mérites de l'agrandissement du pénis. C'est une vraie saloperie, mais comprendre ce qui se passe est le premier pas vers la guérison.

La séquence d'initialisation est terminée. C'est étonnant ce qu'on peut stocker sur une Memory Stick de nos jours. Elle charge un noyau Linux avec des pilotes informatiques personnalisés très lourds, jette un coup d'œil circulaire, se gratte le crâne, pond une machine virtuelle et enchaîne en chargeant le système d'exploitation Media Center par-dessus le marché. J'enfonce la touche d'urgence pour placer la session Linux sur le devant, puis je sonde tout autour. Si quelqu'un m'interrompt, un autre coup sur la touche d'urgence prononcera de nouveau la mort cérébrale de l'écran télé. Je m'assois et jette un œil au /proc/filesystem pour voir sur quoi je suis tombé. Il n'y a pas à dire, comme coup de pied au cul des bérets noirs, ça dépasse carrément la réputation dans les conduites d'aération.

Il se trouve que j'ai mis la main sur quelque chose qui est regrettamment proche d'un PC Media Center courant. Un PC Media Center est censé ressembler à un magnétophone vidéo numérique sur stéroïdes, capable de jouer de la musique et de fonctionner sur votre branchement câblé. Il est donc raisonnable de penser qu'il y a une sorte de câble qui entre dans le boîtier par-derrière, me dis-je. En tant que tel, celui-ci est assez puissant – c'est-à-dire qu'il est à peu près comparable à un superordinateur d'il y a une dizaine d'années ou à une station de travail scientifique d'il y a cinq ans – et quand il ne dépense pas la moitié de son énergie à balayer l'écran à la recherche de virus ou à peindre une jolie ombre portée sous le pointeur de la souris, il glisse comme une vraie crotte de whippet. Mais il n'a pas tous les programmes de soutien d'applications occultes que j'ai l'habitude de trouver préchargés, et en tant que boîtier de développement, ça craint un max. Si je n'avais pas apporté ma clé USB, je n'aurais même pas de compilateur C.

Ayant pillé la boîte, je me mets en quête d'interfaces réseau. Les premiers résultats ne sont pas prometteurs ; il y a une carte tuner télévision et un câble électrique qui pénètre par l'arrière, mais pas de câble Ethernet. J'y regarde une deuxième fois et je vois que le noyau a chargé automatiquement un pilote Oronico. Il ne s'est pas pointé par défaut, donc...

Tiens ! Cinq minutes à fouiner me disent ce qui se passe ici. Cette boîte de développement allait sans doute de pair avec une carte Wi-Fi intérieure, mais celle-ci n'est pas en service. Le PC est utilisé seulement en tant que téléviseur, connecté sur la dorsale coaxiale et personne n'a jamais configuré la mise en place d'Ethernet sous Windows. Se peut-il qu'ils ne savent pas qu'il y a une carte réseau ? La clé USB fournie par la Laverie l'a détectée recta et s'est mise à souffler à pleins poumons dans le nœud espion en quête d'un trafic sans fil, mais elle n'a encore rien trouvé. Au bout d'une trentaine de secondes, je comprends pourquoi et je me mets à jurer.

Je suis à bord du *Mabuse*. Le *Mabuse* est une frégate à engin téléguidé type 1135.6 converti, conçue avec amour par le bureau d'études Severnoye par le truchement de la Marine indienne. Ils ont pu supprimer les cellules VLS et les batteries, mais n'ont pas retiré le système de sécurité et les contre-mesures ni arraché les enceintes blindées. C'était un bateau de guerre et son espace intérieur est conçu pour résister aux impulsions électromagnétiques d'une explosion nucléaire dans les parages. La Wi-Fi ne circule pas très bien à l'intérieur d'une armure en acier massif et d'une cage de Faraday. Si je veux me tailler un passage jusqu'au centre de communication de Billington, je vais devoir passer par l'entrée de service : un réseau occulte plutôt qu'un réseau crypté.

J'éjecte l'autre clé USB de l'extrémité distale du nœud pap. C'est un petit losange en plastique avec une fiche USB à un bout et une étiquette écrite à la main qui dit : « Charge-moi. » Je m'exécute, puis je passe dix minutes à ajouter des modifications dans les messages de mise en route. Je l'éjecte, puis je me penche et ramasse les pantoufles de Cendrillon. C'était quoi, déjà, le talon gauche et le lacet droit ? Je défais les gadgets en question et les fourre dans mes poches, pousse la touche d'urgence et retourne la ceinture de bas en haut de sorte qu'elle pique un petit roupillon devant la télévision. On ne m'a pas rendu mon arme, mon téléphone ni mon organisateur, mais j'ai le résonateur Tillinghast, un lacet détonant et une clé Linux. Sonné mais pas K-O, et *fluctuat nec mergitur*. J'ouvre donc la porte et je pars à la recherche d'une source de bande passante pour me connecter.

Une frégate classe Krivak de type trois modifiée déplace près de quatre mille tonnes chargée à plein, fait cent vingt mètres de long – presque deux fois plus qu'un Boeing 747 – et peut fendre l'eau à soixante kilomètres/heure. Cependant, quand vous êtes confiné dans une cabine de luxe aménagée dans une chambre lance-missiles verticale et dans ce qui était le caisson à poudre et la tourelle, ça paraît infiniment plus petit : à peu près la taille de deux grosses maisons, disons. Je commets l'erreur d'aller trop tôt trop loin dans un

couloir trop court, et me retrouve face à la face furibarde d'un garde à béret noir et lunettes miroitantes modèle courant. Un pâle sourire plus tard, j'ai franchi les limites des quartiers qui me sont réservés.

Je suis sur le point de retourner dans ma chambre quand deux gardes se postent dans la coursive devant moi.

— Eh, vous, là !

— Moi ? dis-je en jouant les innocents.

— Oui, vous. Venez avec moi.

Comme je n'ai guère le choix, je les laisse me conduire sur le pont inférieur, le long d'une autre coursive sous le territoire du propriétaire et puis dehors, dans l'espace du bateau réservé aux machines. Lequel est peint en gris poussière, sans tapis ni lambris, et rempli d'obscurs blocs de machines entassés. Ici, tout est à l'étroit et laissé à cru, et d'après les vibrations et le bourdonnement à travers la coque, seuls les quartiers du capitaine sont isolés.

— On va où ?

— Centre des communications. Mrs Billington veut vous voir.

On dépasse une bande de marins en noir, qui s'activent sur Dieu sait quelle pièce d'équipement. Puis ils me font grimper un escalier et passer par une autre porte, descendre un passage et passer par encore une autre porte. La pièce d'en face est longue et étroite comme un wagon de chemin de fer sans fenêtres mais avec des étagères bourrées d'équipement du sol au plafond des deux côtés du passage et des consoles tous les cinquante centimètres. Il y a des sièges partout et des sous-fifres vêtus de noir dans tous les coins, portant toujours leurs verres miroirs – ce qui est étrange parce que la lumière est assez faiblarde pour me donner la migraine. Il y a un grondement continu sous mes pieds qui me donne à penser que je me tiens juste au-dessus de la salle des machines.

Le costume d'Eileen Billington est un jaillissement de rose dans le clair-obscur ambiant tandis qu'elle vient à ma rencontre.

— Tiens, Mr Howard ! (Son sourire est aussi mince qu'un paquet de six injections de Botox.) Comment trouvez-vous notre petite croisière jusqu'ici ?

— Rien à redire quant au confort, mais la vue est un peu monotone, dis-je, ce qui est assez proche de la vérité. Je crois que vous voulez me parler ?

— Oui. (Elle a sans doute l'intention de me faire un sourire charmant, mais son brillant à lèvres donne l'impression qu'elle vient de mordre sa dernière victime à la gorge.) Qui est cette femme ?

— Hein ? (Comme je la fixe d'un regard vide, elle m'indique d'un geste impatient le grand écran à côté de moi.) Elle. Là, sous le curseur.

Nous nous tenons à côté du bureau ou d'une console ou d'un bidule doté d'un écran gigantesque. Un béret noir assis devant a l'œil

rié sur deux ou trois claviers et une souris à bille retournée : il a à peu près soixante-dix milliards de petites fenêtres vidéo ouvertes sur différentes scènes. L'une d'elles est mise sur pause et a fait un zoom pour remplir le milieu de l'écran. C'est un terminal d'aéroport qui m'a un air de déjà-vu, même s'il est un peu déformé par un objectif bizarre. Plusieurs personnes traversent le champ de la caméra mais une seule est centrée : une femme en robe d'été et grand chapeau souple, de grandes lunettes de soleil sans élégance lui dissimulant les yeux. Elle a un sac à bandoulière pour portable pendu négligemment à l'épaule et porte un étui à violon cabossé.

Je reste prudent.

— Pas la moindre idée. (Avec un peu de chance, les battements de mon cœur seront étouffés par le bruit des moteurs.) Qu'est-ce qui vous fait croire que je la connais ? D'ailleurs, c'est quoi, ça ?

Je m'oblige à détourner les yeux de Mo et à la place, je me trouve à regarder une console, un niveau après l'autre de boîtiers Rackmount de 19 pouces entassés à mi-hauteur du plafond. Je cille et attends la suite. Ils ont des casiers dont le devant se ferme à clé, mais il y a une clé plantée dans celui juste au-dessus du moniteur avec des DEL qui clignotent derrière et ce qui m'a tout l'air d'être un PC. Brusquement, la clé USB se met à me démanger furieusement dans ma poche.

— Dites donc, vous ne manquez pas de joujoux ici.

Eileen n'a pas envie de rigoler.

— Elle a un rapport avec vos employeurs, m'affirme-t-elle. Ça, c'est le concentrateur de monitoring. (Elle tapote le moniteur. Le démon de la perversité chatouille son ego, à moins que ce ne soit le *geis*.) Vous voyez ici l'enregistrement filtré par notre système de renseignement. La majorité du matériel qui nous arrive est à jeter, et le filtrer représente de gros frais. J'ai des centres d'appel entiers à Mumbai et Bangalore qui ratissent le flux des données provenant de la grille de similarité, pour chercher des yeux qui regardent des choses intéressantes, les transmettre au *Hopper* pour une analyse plus poussée et finalement me les acheminer ici sur le *Mabuse*. Des écrans et des claviers d'ordinateurs où les propriétaires entrent un mot de passe, en général. Mais parfois nous trouvons des choses plus utiles... cette fille au stand des cosmétiques dans le terminal des arrivées au Princess Juliana Airport, par exemple.

— Oui, bon. (Je scrute l'écran de manière ostentatoire.) Vous êtes sûre qu'elle est celle que vous cherchez ? Ça ne pourrait pas être quelqu'un de ce groupe-là ?

Je pointe un groupe de surfeurs, de sombres brutes nazies au physique sec et nerveux, qui ont tous la même coupe de cheveux.

— Absurde. (Elle fait une moue dédaigneuse.) La poussée dans le Bronstein Bridge coïncide indiscutablement avec cette femme passant

devant le bureau d'immigration... (Elle s'arrête et me regarde avec la chaleur d'un cobra inspectant un petit amuse-gueule à poil.) Est-ce que je monologue ? C'est bien dommage. (Elle tapote sur l'épaule du béret noir.) Vous, allez sur la cinq.

Le béret noir se lève et part à toute allure. « C'est très embêtant, ce geis, explique-t-elle. Je risque de révéler des choses importantes sans le vouloir et alors, je devrais envoyer cet homme aux Ressources humaines pour qu'on le recycle. (Ses épaulettes se soulèvent brièvement et retombent, comme pour dire : qu'est-ce qu'on y peut ?) C'est assez difficile comme ça de trouver du personnel.

— Ça me paraît génial, comme système, dis-je en pianotant sur le cadre du poste de travail. Ça vous donne accès aux globes oculaires de toute femme portant de l'ombre à paupières Pale Grace ? Ça doit être un peu dur à exploiter de façon efficace. »

Je pense avoir percé à jour le numéro d'Eileen. J'ai déjà rencontré ce genre de femmes, coincées dans une annexe vert pâle, située derrière le siège des Renseignements électroniques du gouvernement à Cheltenham, et qui crèvent de montrer à quel point elles ont su organiser leur affaire. La petite opération d'Eileen est assez authentique, mais elle a du monde du renseignement exactement la même vision qu'Ellis : la sécurité nationale à n'importe quel prix. (Passons sur les coups tordus de Fort Bragg. Il y a parfois des situations où la Chambre Noire est bien contente de trouver une bande de marioles pour occuper le terrain et faire croire à tout le monde qu'on nage en plein délire New Age.) Eileen n'est pas très forte sur la nécromancie, mais elle porte, sur tout son tailleur de designer, la trace fantomatique de la direction du renseignement occulte niveau moyen et elle meurt d'envie de voir reconnaître ses compétences professionnelles.

— C'est la rangée du haut. (Elle tapote l'autre côté de l'étagère, comme pour s'assurer que c'est toujours là.) Ce petit chéri a seize serveurs lames encastrés qui peuvent aussi bien faire marcher les derniers HP et Microsoft Federal Systems Division qu'apporter son soutien au bouquet TLA Enterprise Non-Stop Transactional Intelligence™ Middleware lié aux sites collectifs de l'Extranet par le biais d'un opérateur Intelsat. (Son sourire s'adoucit sur les bords et devient légèrement figé.) C'est le meilleur environnement de soutien de mission de communication extrasensorielle qui existe, Amherst compris. Nous le savons. C'est nous qui avons construit le labo d'Amherst.

Le laboratoire d'Amherst ? Ça a dû être plus ou moins un projet de la Chambre Noire. Je fais de mon mieux pour garder un visage de marbre. Ça peut être bon à savoir, si jamais j'arrive à en parler à Angleton au moyen d'un canal qui n'aurait pas pour nom de code

Charlie Victor. Mais j'ai quelque chose de plus important à faire dans l'immédiat. « Très impressionnant, dis-je en mettant dans ma voix toute la sincérité dont je suis capable spontanément. Puis-je jeter un œil sur le panneau frontal ? »

Eileen fait signe que oui. Les poils sur ma nuque se hérissent : pendant un moment, tout me semble baigner dans une lueur opalescente et son regard paraît à la fois se fixer sur mon visage et regarder à des millions de kilomètres... Non, plonger dans l'infini : un modèle que j'ai emprunté, une identité avec la capacité d'influencer la santé mentale de chaque femme, le talent de les mener en bateau tout en leur faisant perdre les pédales. « Faites comme chez vous. » Elle glousse, ce qui n'est pas un son de circonstance. Mais la santé mentale et la cohérence sont en quantité décroissante à proximité du générateur de champ de *geis* (ce qui, à moins que je ne me goure totalement, est sur le pont supérieur à cinq mètres de l'endroit où nous nous tenons). Je lève une main et rabats le panneau frontal pour regarder les lumières clignotantes et la sortie papier des statuts collée sur le boîtier. Eileen ne me quitte pas des yeux, le regard vitreux. Je passe la main sur le panneau frontal, la clé USB dissimulée entre deux doigts et, un instant plus tard, mon doigt pince brusquement le bouton « réinitialiser », puis je rabats le couvercle.

L'écran se fige un instant, puis deux ou trois fenêtres de dialogue avec messages d'erreur clignotent. Eileen bat des paupières et regarde le moniteur, puis sa tête pivote brutalement.

— Qu'est-ce que vous venez de faire exactement ?

Je prends mon air le plus innocent.

— Moi ? J'ai juste fermé le panneau frontal. Il y a un pépin avec l'alimentation électrique ?

J'ai une veine de pendu. Maintenant, si seulement Eileen pouvait ne pas me voir coller les petits boudins de plastique dans la prise USB dénudée du clavier...

Elle se penche en avant, sur l'écran.

— Un des serveurs vient de se déconnecter. (Elle se redresse et fait signe au bérêt le plus proche.) Dites à Neumann de revenir, sa station fait des siennes. (Elle me lorgne d'un œil soupçonneux, puis considère de nouveau la machine, le regard survolant le couvercle du serveur lame.) Je croyais bien qu'ils avaient débogué le *rollover*, marmonne-t-elle.

— Vous avez encore besoin de moi ici ?

— Non. (Elle sait que quelque chose cloche, mais n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Ça sonne l'alarme dans sa tête, mais le *geis* a coiffé le tout d'une chaussette sous la forme d'un logiciel bogue qui étouffe les sons.) Je n'aime pas les coïncidences, Mr Howard. Je préfère que vous restiez dans vos quartiers jusqu'à nouvel ordre.

Les gorilles m'escortent jusqu'aux luxueuses cellules capitonnées du yacht. Je me retiens d'envoyer mon poing en l'air en gueulant « Ouais ! » à pleins poumons. Ce n'est pas bien de pavoiser. Je les laisse donc m'enfermer et prends un air péteux de circonstance jusqu'à ce qu'ils soient repartis.

J'ai balancé ce matin la veste de pingouin dans la penderie. À présent, j'en parcours rapidement les poches jusqu'à ce que je trouve la carte de visite que Kitty m'a donnée. Ce sont des échantillons de parfum sur stéroïdes : à peu près cinq mini-compartiments remplis de mascara, ombre à paupières, fond de teint et autres merveilles de Pale Grace que je ne reconnais pas. Il y a même une minuscule brosse encastree sur le côté, comme un canif sur une Swiss Card. En fredonnant ce qui me passe par la tête, je retire la brosse et esquisse rapidement un diagramme sur la glace de la salle de bains – une image inversée de celle que j'ai dessinée sur le sable à proximité de la voiture de location. Avec un peu de chance, il freinera l'accès à la cabine jusqu'à ce qu'ils aient pigé et décident de venir me trouver en personne. Puis je prends une profonde inspiration et m'imagine en train d'envoyer mon poing en l'air en brailant : « Ouais ! » avec soulagement. (Deux précautions valent mieux qu'une...)

Dessine-moi un diagramme.

La majeure partie de nos activités à la Laverie consiste en des calculs informatiques symboliques destinés à invoquer des conséquences résolument non symboliques. Mais il n'y a pas que ça dans... bon, toute technologie suffisamment étrange est impossible à différencier de la magie, alors donnons-lui ce nom, d'accord ? Vous pouvez faire de la magie par calcul informatique, mais vous pouvez faire aussi du calcul par magie. Le principe de similitude attire une attention non désirée de la part d'univers immédiats, d'autres domaines où les lois de la nature fonctionnent différemment. En attendant, la loi de contagion fait que ce qui a été en contact agit à distance. Tout comme il est possible d'écrire une pile de protocoles de communication TCP/IP dans un langage de programmation parfaitement inadapté, tels ML ou Visual BASIC, il est possible d'appliquer TCP/IP sur des pigeons voyageurs, une bande perforée ou des démons évoqués du fond des abysses. L'ordinateur principal contenant tous les renseignements d'Eileen Billington repose sur un réseau de contagion classique. Le sale petit secret des professionnels du renseignement, c'est que l'information ne veut pas seulement être libre, elle veut traîner dans les rues en arborant les couleurs des gangs et en terrorisant les voisins. Quand vous appliquez un champ de contagion à un quelconque système de stockage de l'information, vous rendez possible d'absorber les données au moyen de n'importe quel

point du champ de contagion. Eileen dirige déjà un champ de contagion : c'est la base de son système de surveillance. J'ai un PC sur mon bureau qui est connecté au réseau du bateau, mais je viens de planter un clone de son cerveau dans une machine qui est sur ce réseau... Il ne me reste plus qu'à contaminer mon propre boîtier avec Pale Grace. Et là...

Enfin, ça ne se fait pas les doigts dans le nez. En fait, au début, j'ai une trouille bleue d'avoir endommagé la télévision (je suis à peu près sûr que la garantie exclut en toutes lettres les dégâts dus aux ports USB tartinés de mascara). Mais je découvre un meilleur moyen. Dessiner à l'envers le motif de Fallworth sur le miroir de la salle de bains avec un stylo Bluetooth connecté à la télévision n'est pas un moyen recommandé d'établir un lien de similitude avec un réseau dans lequel on essaie de pénétrer – il doit probablement être tête de liste – mais il se trouve que je n'ai rien d'autre sous la main, donc je m'en sers. Une fois que j'ai localisé l'interface virtuelle, je fouine jusqu'à ce que j'aie déniché le port VPN que gère la clé électronique que j'ai plantée dans la grappe de serveurs d'Eileen. L'enregistreur de frappes sur le clavier engloutit allègrement les codes d'accès à Internet et je me rends compte assez vite que les gens d'INFOSEC qui travaillent pour Eileen ne sont pas suffisamment paranos. Ils s'imaginent que pour des installations à bord d'un putain de destroyer, il est inutile de s'embarrasser de biométrie ou d'un système d'encryptage comme S/Key. Comme ils veulent pouvoir se connecter vite et bien, ils utilisent des mots de passe et ma clé électronique a déjà capturé six comptes différents. Je me frotte les articulations et je vais fouiner dans la grappe de serveurs pour voir ce qu'ils fabriquent avec. Si on me donne une bouteille de Mountain Dew, un baladeur MP3 qui tambourine n'importe quoi de VNV Nation, et un carton de Pringles, je me sens chez moi. Si on me donne une raison de m'en prendre au bouquet de serveurs d'une nécromancienne inamicale, je suis chez moi.

Cependant, je suis inquiet pour Mo. Cette scène qu'Eileen a voulu que je voie... Même si Eileen m'a cru, cela veut dire que Mo est ici, sur l'île, et qu'elle est dans l'œil du cyclone. Le réseau de surveillance la suit à la trace et mon inquiétude lancinante grandit à mesure que ma conscience coupable me dit que je dois m'assurer qu'elle ne risque rien avant de trouver le moyen de rétablir la communication avec le Contrôle. J'interromps donc une session VNC, me charge sur une des lames d'Eileen en me servant d'un des mots de passe piratés à un des bérets noirs, et pars en quête d'une caméra de poursuite.

CHAPITRE 13

Un violon grimpe au plafond

Passer dix heures à bord d'un Airbus n'est jamais une expérience très heureuse, même en classe affaires. Quand Mo sent l'avant de l'avion se poser sur la ligne médiane de la piste, faisant s'entrechoquer les verres dans la kitchenette à l'avant de la cabine, elle est fatiguée, exténuée au point que seules douze heures d'affilée sur un matelas à ressorts de l'hôtel pourraient la remettre d'aplomb.

Enfin... bon... Mo fredonne tout bas tandis que l'Airbus roule lentement vers le terminal. Dans quoi s'est-il fourré cette fois ? se demande-t-elle, un point d'inquiétude incandescent sous la couche de fatigue. Angleton était loin d'être rassurant et après cette entrevue inquiétante avec Alan, elle était allée aux nouvelles. Elle avait interrogé Milton, le vieil agent de la sécurité manchot qui détenait les clés du Conservatoire et du magasin de musique. « C'est quoi, un gros blanc ? » Elle était revenue à la charge, refusant de se contenter de la première réponse qui lui avait été donnée – ou de remarquer le picotement dans ses oreilles et la rougeur qui lui montait aux joues tant qu'il n'avait pas donné une réponse claire et nette.

Bordel. Le nucléaire ? Ce que ce vieux renard avait proposé à Alan – et carrément sous le nez de Mo ! – était une assurance de kamikaze. Quand elle le comprend, son appréhension grandit encore. Bob s'est fourré dans une telle situation qu'Angleton croit qu'un destroyer rempli de forces spéciales des SAS et SBS risque de ne pas suffire, et qu'il leur faudra peut-être faire appel à un engin balistique Trident D-5 pour tuer dans l'œuf ce qu'on aura réveillé là-dessous. Ce genre de réaction disproportionnée n'est pas dans leurs manières, et semble sortir d'un mauvais roman d'espionnage. C'est ça ou l'affaire CAUCHEMAR VERT, en fait. Or, l'affaire CAUCHEMAR VERT n'a pas encore débuté et les salauds ne débarqueront probablement que dix ans après que le grand alignement aura commencé. Voire plus.

Dès que le voyant de la ceinture de sécurité s'éteint et que l'équipage annonce que les passagers sont autorisés à quitter leurs sièges, Mo jaillit comme un diable et sort précipitamment du casier son sac de voyage, le large chapeau de paille et l'étui à violon cabossé. Elle serre l'étui d'un bras protecteur sur tout le trajet jusqu'à la zone des bagages et la queue de l'immigration, comme si elle traversait un quartier dangereux de la ville et qu'elle portât une arme. Mais quand

les agents des douanes la fusillent du regard en lui demandant de l'ouvrir, elle fait un sourire éclatant et ouvre les serrures pour montrer... un violon.

« Vous voyez, dit-elle. C'est un spécial Erich Zahn, câblé sur des capteurs de l'espace de Hilbert. Je ne crois pas qu'il y en ait un autre de ce côté de l'Atlantique. » Elle compte sur leur ignorance pour passer : ayant le reflet crémeux du vieil ivoire à force d'être astiqué, le violon électrique est sagement lové dans son étui comme une Tommy Gun, ayant à l'extérieur tout d'un instrument de musique. Mais surtout ne me demandez pas d'en jouer, supplie-t-elle *in petto*. L'agent des douanes hoche la tête, content de constater que ce n'est pas une arme offensive et lui fait signe de dégager. Mo rabat le couvercle avec un calme feint, opine du bonnet et referme les serrures. Ah, si vous saviez...

Rien ne ressemble plus à un hall d'aéroport qu'un autre hall d'aéroport. Mo tracte sa valise vers la sortie, où les taxis se bousculent pour prendre leur place au bord du trottoir. L'air est moite avec une légère odeur d'algues en décomposition. Il y a du monde partout, des touristes aux couleurs criardes, des indigènes, deux ou trois hommes d'affaires. Une femme en tailleur brandit un bloc-notes vers elle : « Bonjour ! Aimeriez-vous un échantillon d'eye-liner gratuit, madame ? »

Cool, pourquoi pas ? Mo accepte le cadeau, sourit, en passe négligemment un trait sur son poignet pour voir la couleur et continue avant que la vendeuse lui débite son speech. Cool, maintenant l'hôtel. Bon, tout va bien. Comme elle franchit la porte, le climat de Saint-Martin s'abat sur elle telle une serviette chaude et humide, la recouvrant d'un voile de sueur. Brusquement, elle se félicite d'avoir le chapeau et la robe d'été que le département Costumes a tenu à lui fournir. Ce n'est pas du tout son style, mais le jean et le chemisier qu'elle porte d'habitude auraient été... enfer et damnation, qu'on m'appelle la Méchante Sorcière de l'Ouest [9], et basta. Elle s'évente avec son couvre-chef pendant qu'elle va rejoindre la queue pour le taxi. Quel bordel.

— Pour où, madame ? s'enquiert le chauffeur.

Il l'a cataloguée comme touriste, sans doute américaine, et ne se donne pas la peine de sortir du véhicule pour lui porter sa valise.

— Le Maho Beach Hotel, si vous voulez bien.

Elle lui jette un regard dans le rétroviseur. Il a des pattes-d'oie au coin de ses yeux prématurément vieillis et les cheveux de la couleur d'un journal humide.

— Okay, 120 euros.

— Entendu.

Il met le contact. Mo se renverse contre le siège et ferme les yeux.

Elle ne laisse pas ses doigts s'écarter de l'étui à violon, mais le simple curieux pourrait croire qu'elle est en train de faire un petit somme pour se remettre du décalage horaire. En fait, quand elle ne garde pas un œil aux aguets, elle passe en revue une liste qu'elle a déjà apprise par cœur. Voyons. Remplir la fiche de l'hôtel, téléphoner au bureau pour faire son rapport, confirmer qu'Alan est sur place, puis... un frisson de culpabilité : on improvise. Trouver Bob. Au besoin, trouver cette Ramona. S'assurer qu'il est sain et sauf. Puis trouver le moyen de le désintriquer avant que ça lui suce la moelle.

L'angoisse la tient éveillée sur chaque pouce du trajet de l'hôtel et lui botte les fesses sans relâche jusqu'à la réception où elle s'enregistre.

— Mrs Hudson ? Ah oui, votre mari est arrivé ce matin. Il nous a prévenus de votre arrivée et vous a laissé une clé pour votre suite. (La réceptionniste fait un sourire mécanique.) Je vous souhaite un bon séjour !

Son mari ? Mo cligne des yeux et se tait en bafouillant des paroles de remerciement au radar.

— Dans quelle chambre est-il ?

— Vous êtes au 412. Les ascenseurs sont sur la gauche après la fontaine.

Elle reste songeuse dans l'ascenseur. Un mari ? Ce n'est pas Bob. Il ne lui ferait pas un coup pareil sans la prévenir. Une suite par-dessus le marché ? Les notes de frais de la Laverie ne permettent généralement pas ce luxe. Alan Barnes ? À moins que... ?

Mo s'arrête devant la porte de la chambre 412. Elle pose son sac de voyage sur sa valise, retire ses lunettes de soleil et son chapeau, et ouvre l'étui à violon. De la main qui tient le bout de l'archet, elle glisse la carte à puce dans la serrure, puis pousse légèrement la poignée. Avant que celle-ci soit à moitié ouverte, elle a porté le violon à son menton et l'archet en équilibre sur une corde qui semble embrumer l'air environnant d'une émission de lumière bleue pareille à un rayonnement de Cerenkov.

— Sortez que je vous voie ! lance-t-elle d'une voix calme, puis d'un coup de pied, elle envoie par l'entrebâillement le tas informe de ses bagages, fait un pas en avant à sa suite et le laisse retomber juste derrière elle.

— Je suis là !

Le quinquagénaire blanc en costume tropical n'est pas Alan. Il est assis dans le fauteuil pivotant derrière le secrétaire, et le liquide limpide dans le verre qu'il sirote n'est sûrement pas de l'eau. Il a une barbe de vingt-quatre heures et la mine défaite. C'est tout ce qu'Angleton a trouvé ? Génial !

— Qu'est-ce que vous foutez ici ? (Mo fait un pas en avant et coule

un regard en biais par la porte des deux chambres et de la salle de bains.) Vous ne faites pas partie du plan.

— Changement de dernière minute. (Il a un sourire de travers.) Vous pouvez poser votre violon... qu'est-ce que vous comptiez en faire, me faire danser ?

— Qui êtes-vous ?

Elle garde le violon en place, le manche pointé sur l'intrus.

— Jack Griffin, division P. (Le chef de station, se souvient-elle. Il fait un geste en direction de la chambre.) C'est tout à vous. Un peu le foutoir, cela dit.

La boucle d'oreille gauche de Mo la picote. C'est un tect, réglé pour l'avertir quand quelqu'un dit la vérité. D'après son expérience, le commun des mortels dit un pieux mensonge toutes les trois minutes. Savoir quand on dit la vérité est plus utile que de savoir quand on vous ment.

— Alors qu'est-ce que vous fichez là ?

— Il y a un os, déclare Griffin d'un ton sec, très vieille école, et il prend l'air contrit. Votre prédécesseur s'est attiré des emmerdes. Et Angleton me demande de vous prendre en main pour être sûr que vous n'en ferez pas autant.

— Il s'est attiré des emmerdes, vous dites ? (Mo réduit de moitié l'espace qui les sépare avant de se rendre compte de ce qu'elle fait. Les cordes du violon bourdonnent de façon inquiétante, accroissant l'appréhension de la jeune femme.) Que s'est-il passé ?

— Il travaillait avec une gonzesse du camp adverse, éructe Griffin qui repose son verre et la regarde. Billington les a embarqués tous les deux il y a à peu près, oh, disons douze heures de ça. Il les a invités à une espèce de cocktail au casino et avant qu'on ait pu piger, ils étaient hors d'atteinte et transportés en hélico à bord de son yacht : les défenses côtières sont compromises, vous savez. (Griffin hausse les épaules.) Je lui avais dit de ne pas faire confiance à cette pétasse, il est évident qu'elle bosse pour Billington en guise de coupe-circuit...

Sa boucle la démange, lui envoyant en morse : Griffin mélange le vrai et le faux pour égarer ton esprit dans un tourbillon. Mo voit rouge.

— Vous allez m'écouter...

— Non, je ne crois pas. (Griffin plonge la main dans sa poche pour en tirer un objet qui ressemble à un boîtier à cigarettes.) Les grands pontes du siège, vous avez merdé, passez-moi l'expression, sur toute la ligne, en envoyant ici des poids plume pour faire un boulot de professionnel. Alors maintenant, vous allez faire les choses à ma façon...

Mo prend son souffle et effleure une corde avec son archet. Il fait le bruit d'un petit prédateur qui piaule de terreur, et ce n'est là que le

contrecoup auditif. Une goutte de sang suinte de chacun des doigts posés sur le manche de l'instrument. Le gin tonic de Griffin s'étale, formant une flaque sur la moquette là où il l'a laissé tomber. Elle s'approche de lui, fait rouler son corps agité en position latérale de sécurité et s'accroupit à côté. Quand les convulsions cessent, elle pose le bout de l'instrument sur sa nuque.

— Écoutez-moi. Ceci est un Erich Zahn, avec un ampli électroacoustique et un circuit Dee-Hamilton branché sur la caisse du violon. Je peux l'utiliser pour vous faire mal ou je peux m'en servir pour vous tuer. Si j'en ai envie, ça ne vous tuera pas seulement, mais ça va découper votre âme en rondelles et vous bouffer la mémoire. Vous me comprenez ? Ne hochez pas la tête, vous saignez du nez. Vous comprenez ? répète-t-elle sèchement.

Griffin frémit et pousse un soupir, faisant gicler quelques gouttelettes sanglantes sur le tapis.

— Que...

— Écoutez-moi attentivement. Ça risque de vous coûter la vie si vous ne comprenez pas bien ce que je vais vous dire. Mon prédécesseur, qui a disparu, est quelqu'un à qui je tiens beaucoup. J'ai bien l'intention de le ramener. Il est intriqué avec un agent de la Chambre Noire : pas de problème, je vais donc la ramener aussi, pour pouvoir les désintriquer. Vous pouvez m'aider ou vous pouvez me mettre des bâtons dans les roues, au choix. Mais si vous me faites de l'ombre et si Bob en meurt, je vous jouerai un air qui sera votre service funèbre. Vous m'avez comprise ?

Griffin essaie de secouer de nouveau la tête. « Bejoin... un... boufoir... »

Mo se relève avec grâce et fait un pas en arrière. « Alors, allez en chercher un. » Elle le tient en joue avec le manche du violon pendant qu'il se redresse lentement et se traîne vers la salle de bains.

— Bous êtes béchante, mugit-il, chagrin, debout dans l'embrasure, en pressant un mouchoir contre son nez, qui est rapidement imbibé de rouge. Je serai de votre gôté.

— Il vaudrait mieux. (Mo s'appuie au buffet et soulève l'archet à une distance raisonnable au-dessus du violon.) Voici ce qu'on va faire : vous allez descendre au rez-de-chaussée et louer un hélico. Je vais téléphoner au siège pour voir où est passé mon renfort, et après ça, on va aller faire une petite virée sur le yacht de Billington, le *Mabuse*. Pigé ?

— Bais il est sur son yacht ! Bous allez vous faire brendre !

Mo a un curieux petit sourire.

— Je ne crois pas. (Elle garde le violon pointé sur Griffin pendant qu'il postillonne dans sa direction.) Billington ne pense qu'au pognon. Il ne connaît ni amour ni haine. Je vais donc le frapper là où il ne s'y

attend pas. Allez ! Je vous veux de retour dans une heure max, ajoutez-elle, glaciale. Et que ça saute.

Je suis sonné par toutes ces nouvelles. La vue de Mo forçant la main à Griffin pour qu'il lui loue un hélicoptère est déjà suffisamment choquante et l'idée qu'elle s'apprête à tomber sur les Billington sans y réfléchir à deux fois seulement à cause de moi, c'est assez pour me mettre sens dessus dessous. Mais alors, je me rends compte : si moi, je peux la voir, pourquoi pas les salauds ?

Je ne suis peut-être pas en mesure de lui envoyer un message – le réseau de surveillance ne fonctionne que dans un sens – mais je peux essayer de couvrir ses arrières de ce côté du pare-feu. Je tripote ce qui reste de l'échantillon de produit Pale Grace™, puis dessine quelques motifs supplémentaires sur le côté du PC et les exécute au Bluetooth Pen. Ce sont des schémas d'interférence, de quoi rompre la propagation des informations sur mon écran. Ensuite je retourne pour regarder. Je ne peux pas faire grand-chose pour le moment, tant qu'on ne s'est pas amarrés à l'*Explorer*, mais si Mo arrive jusqu'ici, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que ce qu'elle a en tête, envoûtement ou pas, prenne les Billington au dépourvu.

À peine Griffin a-t-il refermé la porte que Mo sent ses forces la quitter, et elle s'effondre dans un gémissement infime. Elle repose le violon, puis tire une sangle de sécurité en Nylon noir d'une poche latérale de la valise – ses mains tremblent tellement qu'il lui faut s'y reprendre à trois fois pour l'attacher – et elle fait glisser l'instrument de son épaule comme un fusil. Elle s'approche du secrétaire en vacillant, recrutée de fatigue, à moins que ce ne soit le contrecoup de la tension, et elle s'affale dans le fauteuil. Le voyant des messages sur son téléphone clignote. Elle prend le combiné et passe un appel par SpeedDial.

— Angleton ?

— Docteur O'Brien ?

— Votre chef de station, Griffin... il est censé être de ce côté de l'opération ?

Angleton se tait deux ou trois secondes.

— Non. Il n'était pas sur ma liste.

Mo fixe la porte, l'air sombre.

— Je l'ai envoyé à la chasse au dahu. J'ai à peu près une heure avant qu'il ne revienne. Pénétration confirmée, c'est votre pigeon. À vue de nez, Billington a visé le point faible : le portefeuille. Des idées ?

— Oui. Quittez la pièce. Prenez seulement un bagage à main. Où lui avez-vous dit que vous alliez ?

— Je l'ai envoyé louer un hélico. Pour rejoindre le *Mabuse*.

— Planquez-vous, c'est absolument nécessaire. J'élargis votre note de frais. Fonds illimités : je vais m'arranger pour faire éliminer Griffin par des taupes.

— Je m'en remettrai, assure Mo dont les épaules tremblent de colère contenue. J'aurais pu le tuer. Vous voulez que je le fasse ?

Angleton se tait de nouveau.

— Je ne crois que ce soit nécessaire à ce stade, mais planquez-vous, dit-il enfin. Vous avez vos documents principaux avec vous ?

— Je ne suis pas idiote, grogne-t-elle.

— Je n'ai pas dit le contraire, réplique Angleton d'un ton inhabituellement conciliant. Planquez-vous et appelez-moi sur un numéro de contact sécurisé. Restez à couvert et ne bougez pas. Je demanderai à Alan d'entrer en contact avec vous et de venir vous prendre dès qu'il n'y aura plus de risque.

— Pigé, dit-elle, tendue, et elle raccroche. (Puis elle se lève et prend son étui à violon.) Très bien, marmonne-t-elle pour elle-même. On se planque.

Mo emballe quelques affaires avec une efficacité méthodique. L'instrument retourne dans son étui. Puis elle ouvre son sac – un sac cabine noir – et en renverse le contenu sur le lit. Elle glisse l'étui à l'intérieur, ajoute le porte-documents et une trousse de toilette prise dans le tas sur le dessus-de-lit, puis referme la fermeture Éclair et se dirige vers la porte. Au lieu de l'ascenseur, elle prend l'escalier de service, qu'elle dévale quatre à quatre. Au rez-de-chaussée, il y a une sortie de secours. Elle pousse la glissière de sécurité – qui grince légèrement, un reste de rouille dans le mécanisme – et se mêle à la foule sur le front de mer derrière l'hôtel.

Durant l'heure suivante, Mo déploie tout son savoir-faire professionnel. Elle revient sur ses pas, vérifie qu'elle n'est pas suivie grâce à son reflet dans les vitrines des magasins, change de trajet de façon imprévisible, joue les touristes, s'engouffre dans les marchés de souvenirs et les cafés pour déchiffrer ostensiblement le menu tout en gardant l'œil ouvert pour voir si on la file. Quand elle est sûre d'avoir semé ses poursuivants, elle marche jusqu'à la rue principale et entre dans le premier magasin de vêtements venu, puis le second. À chaque fois, elle ressort, l'allure discrètement modifiée : un tee-shirt sous la robe d'été, puis un pantalon et une chemise ouverte. La robe disparaît. Avec en plus une nouvelle paire de lunettes et un foulard coloré pour se protéger du soleil, il n'y a plus trace de Mrs Hudson. Elle atterrit dans un café. S'étant engouffrée dans la salle à air conditionné, elle commande deux express serrés qu'elle engloutit d'un trait, tressaillant légèrement sous l'effet de la caféine.

Ensuite ? Manifestement, Mo s'efforce de surmonter le décalage

horaire. Elle se relève, fatiguée, et ressort, accablée par la chaleur qu'elle porte comme un poids. Puis elle s'éloigne directement de la rangée d'hôtels en direction de la marina en bordure du port et des bateaux à moteur à louer.

Je commence juste à comprendre que non seulement Mo est là, mais qu'elle est partie prenante dans l'histoire – et qu'elle ne va pas se contenter de suivre les instructions d'Angleton – quand on gratte à ma porte. Ma main se convulse sur la touche d'urgence, je pivote sur mon fauteuil et je me flanque un accoudoir doublé cuir dans le rein droit en essayant de me relever. Puis la porte s'ouvre et le béret noir de l'autre côté braque sur moi ses verres miroirs, les lèvres pincées et la mine renfrognée. « Mr Howard, on vous demande sur le pont. »

Je me remets debout tant bien que mal, en faisant une grimace et en me pétrissant le bas du dos. C'est probablement une chance que je me sois donné un coup, car si je ne m'étais pas fait mal, je n'aurais sans doute pas pu m'empêcher d'avoir l'air gêné ou fautif. Je ne sais pas ce que Mo a en tête, mais elle n'a pas l'air d'avoir l'intention de suivre les ordres et de plonger jusqu'à ce qu'Alan vienne la chercher. Et que fiche Alan dans les parages, de toute façon ? me demandé-je tandis que je suis les deux gardes sur le pont supérieur.

Angleton n'a recours à Alan que quand il s'attend à de la bagarre. C'est un OIC dans le régiment territorial des SAS avec, pour fonction, d'appuyer les opérations occultes sur le terrain – parmi les plus terrifiantes sans parler des plus excentriques – effectuées par les forces spéciales de l'armée britannique. J'ai fait partie de l'expédition quand ils ont franchi une déchirure de l'espace-temps pour flanquer un coup de boule à un ancien maléfice qui menaçait de refaire surface. Je les ai vus protéger un domaine industriel à Milton Keynes avec un basilic en liberté, réel ou simulé, et j'ai eu le plaisir douteux d'être secouru par eux à Dunwich. Peut-être qu'Angleton a envoyé la cavalerie lourde, me dis-je, plein d'espoir. C'est plus facile à avaler que l'autre éventualité, qui est qu'Angleton m'a considéré une fois pour toutes comme un cas désespéré et a mis en œuvre le plan B.

Le gardien devant moi me surprend quand nous arrivons au niveau du pont. Il se détourne de la porte conduisant au musée des horreurs pour ouvrir un panneau d'écouille donnant accès à une étroite coursive peinte en vert et menant vers la poupe du bateau.

— Par ici, me dit-il pendant que son acolyte reste en arrière.

— Entendu, je viens, dis-je aussi agréablement que possible. Mais où on va comme ça ?

L'homme aux verres miroirs ouvre une porte à l'extrémité du tunnel et la franchit. « Le QG », dit-il par-dessus son épaule.

J'émerge, clignant des yeux, sur une portion du pont que je n'avais pas encore visitée, prise en sandwich entre un gros hors-bord et tout

un fatras de cylindres gris sortant de la superstructure sous un mélémélo d'antennes et de mâts. Le bateau à moteur est pendu à une espèce de grue. L'endroit est un peu surpeuplé : l'espace est déjà occupé par Ramona, en compagnie de McMurray, de Miss Todt, son ange de la mort en costume de styliste, plus deux ou trois autres bérets noirs.

— Ah, Mr Howard ! s'exclame McMurray en me saluant. Une petite croisière vous tenterait, hein ?

— Où voulez-vous... ?

Mon garde m'enfonce un doigt dans le dos. « Sautez. » Les bérets noirs sur le pont installent une sorte de station de contrôle pour la grue. McMurray indique le bateau.

— Ça ne va pas être long. On y est presque.

— On va où ?

— À l'*Explorer*. (McMurray a l'air pressé.) Allez, ça n'est pas une bonne idée d'être en retard.

— Venez.

Ça, c'est Todt. Elle se hisse par-dessus la coque du hors-bord et saute à l'intérieur. Ramona la suit, non sans lancer un regard meurtrier à McMurray. « Tu peux... » commencé-je à penser, puis je me rends compte que je ne l'entends pas dans ma tête. Merde ! Je regarde alentour et le sbire qui m'a conduit jusqu'ici m'adresse un signe expressif. Double merde ! Ils ont dû dégoter une version portative du brouilleur dont ils se sont servis la nuit dernière pour Ramona et moi. J'escalade à mon tour le bord du bateau et m'assois à côté de Ramona en face de Todt et McMurray.

— Où est le brouilleur ? demandé-je tout bas.

— Je pense que c'est lui qui l'a. (Elle évite mon regard.) Ils ne nous font pas confiance.

— À notre place, tu aurais confiance ? intervient Johanna.

Je sursaute. Elle sourit. Ce n'est pas un sourire aimable.

— En toi, chérie, toujours, assure Ramona. Quand il s'agit de foirer.

— Tu...

Todt prend une couleur bizarre, comme si elle allait exploser. McMurray pose une main sur son bras avant qu'elle puisse se lever, mais son expression est éloquente.

— Taisez-vous, toutes les deux, leur intime-t-il d'une voix calme et, curieusement, elles se taisent. (Je regarde sur le côté et je vois un tic faire tressauter la joue de Ramona. Elle roule des yeux comme une folle et ça fait tilt. Je me penche vers McMurray.) Vous m'avez convaincu. Laissez-les parler. Elles ne recommenceront pas.

— Tu en es sûr, fiston ? ironise McMurray, l'air amusé. Je connaissais ces harpies et leurs semblables bien avant ta naissance, et

elles vont...

— Ce n'est pas le problème ! (Je pointe mon index sur lui.) Vous voulez qu'elle coopère de son plein gré, oui ou non ?

Il fait un bruit à mi-chemin entre le rire et le ricanement, juste au moment où un fort grincement monte de la grue et où le bateau tangue.

— Très bien, comme vous voulez, consent-il comme nous quittons le pont avec une secousse qui envoie Ramona contre moi.

— Salaud ! lâche-t-elle tout bas.

Le brouillard se dissipe alors et, brusquement, je peux de nouveau sentir sa présence dans mon esprit, aussi chaude et vibrante que mon propre pouls.

— Pas toi, mais lui, ajoute-t-elle intérieurement. Merci. Ça ne ressemble pas à Pat de faire ce genre d'erreur, de soulever deux blocs à la fois.

— Tu crois qu'il le fait exprès ? questionné-je en me demandant combien de temps nous pourrions parler.

— Pas vraiment.

McMurray est en train de dire quelque chose à Todt, qui est affalée contre la rambarde, loin de lui. J'essaie de tirer parti de son erreur.

— J'ai remarqué qu'ils avaient fait d'autres erreurs. Écoute, j'ai pénétré le réseau de surveillance d'Eileen. Mo arrive et on a envoyé une équipe de renfort à la rescousse. (La grue nous fait balancer au-dessus du rebord du *Mabuse* et le bateau descend comme un monte-charge vers la mer en contrebas, laissant mon estomac louvoyer au-dessus de ma tête.) Griffin est sur place, on dirait qu'il a joué double jeu. Ramona, si tu rencontres Mo, ne la fais pas chier. Elle a apporté son...

Je me rends compte brusquement que j'ai la tête bourrée d'ouate et que Ramona ne m'écoute plus. Elle me regarde et cligne des yeux, puis dévisage McMurray qui lui fait un petit sourire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Pas de messes basses. (Il me regarde avec curiosité. Un hublot remonte derrière sa tête, incrusté comme un bouton dans le flanc d'un monstre.) Ordres du patron. Une fois qu'on sera à bord de la *HMB-2*, là, vous pourrez vous parler entre vous.

— Profitez du calme et de la sérénité tant que c'est possible, raille Todt.

Nous frappons la surface de l'eau avec une brutalité à nous faire le coup du lapin et il y a brusquement une grande agitation pendant une ou deux minutes. Les deux bérets noirs qui font partie de l'équipée mettent aussitôt le moteur en marche et larguent les amarres qui nous relient à la grue, ce qui nous projette diversement les uns contre les autres et à travers le fond du bateau. C'est un voyage plein de

rebondissements et de chocs douloureux et je reçois des giclées d'eau plein les poumons avant de réussir à m'asseoir. Je me retrouve finalement à tousser par-dessus bord, regrettant de ne pas avoir les ouïes de Ramona. Le temps que j'aie à moitié récupéré, nous nous éloignons du *Mabuse* et fonçons sur l'eau à toute allure. Je finis par recouvrer mon souffle et en regardant autour de moi, je m'aperçois que nous avons fait le tour de l'ancien destroyer. Dans le lointain, on distingue la terre à l'horizon. Mais beaucoup plus près, une masse monstrueuse pareille à une falaise nous surplombe brusquement : l'ancien *Glomar Explorer*.

Je perds tout sens des proportions quand j'essaie de me rendre compte de sa taille. Je me trouve à lever les yeux encore, encore et encore – la chose est aussi monumentale qu'un gratte-ciel, faisant près de deux cents mètres de haut. Après que l'*Explorer* fut repêché et mis au rancart dans les années soixante-dix, on a élagué la superstructure, mais des gens de Billington ont reconstruit l'énorme derrick qui se dresse sur dix étages au-dessus du pont, les deux gigantesques doigts d'amarrage et les grosses grues à chaque extrémité du caisson, toute la plate-forme de forage et le système d'exploitation des conduites. On croirait une plate-forme pétrolière en train d'enculer un supertanker. Il y a des pompes ou des moteurs qui turbinent avec tintamarre sur le pont, et un bruit de marteau au-dessus de nos têtes. En levant les yeux, je vois un hélico qui se rapproche de l'hélicoptère à l'arrière du bateau.

— Qui c'est ? je demande.

— Ça doit être le boss qui arrive, annonce McMurray ; puis il lance au pilote : Faites-nous entrer !

Nous avançons régulièrement vers une plate-forme suspendue près du niveau de la ligne de flottaison, à mi-chemin d'un des flancs du gigantesque bateau. Celui-ci est étrangement immobile dans l'eau, comme s'il était juché en haut d'une colonne de granite ancrée dans le fond marin : comme nous nous approchons, le bruit émanant de la plate-forme de forage s'intensifie, un jeu de percussions avec cliquetis et entrechoquements rythmés s'ajoutant au bruit de basse des moteurs et au crissement des tuyaux qui se frottent les uns contre les autres tandis que le mécanisme d'alimentation des conduites les prend dans l'énorme pile sous la superstructure et les transfère au mécanisme de forage automatique. Alors que nous accostons près de l'escalier métallique, je sens les profondes vibrations vrombissantes de la proue et des hélices à l'arrière qui maintiennent le navire en position malgré les vagues.

— Plus haut et plus loin !

Les bérets noirs font des signes depuis la plate-forme. Je suis McMurray et Ramona en haut de l'échelle de coupée en direction

d'une porte située deux ponts plus haut : Todt et les gardes sont occupés tout en bas. Ils nous font faire un tour déroutant du colossal bâtiment, traverser d'étroites coursives et des cages d'escalier exigües pour aboutir enfin sur une passerelle dominant une salle gigantesque dépourvue de sol : le caisson. Un bérêt noir de service à la porte nous remet des protecteurs antibruit quand nous nous apprêtons à aborder la passerelle. En effet, il y a un vacarme assourdissant et l'air est tel qu'on se croirait à mi-chemin entre un sauna et une salle des machines, un air gras et moite qui empeste le métal surchauffé. Une vague odeur écœurante fait penser à des choses répugnantes qui sont mortes et ne sont pas allées au ciel, incrustées dans le mécanisme faisant fonctionner les portes immergées au fond du caisson. Ça ne se passe pas comme ça au cinéma : tous les ennemis de James Bond doivent sans doute s'assurer les services de corps d'élite de concierges qui aspergent tout de désinfectant parfumé au pin tous les quarts d'heure pour réduire l'odeur de poisson pourri.

À une dizaine de mètres devant moi, un tuyau métallique gros comme ma cuisse part du dessous du pont de forage et plonge de façon hypnotique dans le bassin en contrebas. Mon regard le suit jusqu'au bouillonnement d'eau blanche où il s'enfonce dans le caisson et les profondeurs de l'Océan. Quelque part dans le fond, une épave venue d'ailleurs attend sa venue. Billington, avec son expérience des interrogatoires « Poussière de tombe », sait sans doute à quoi s'attendre. Au-dessus de nous, la plate-forme de forage tremble et rugit en faisant un bruit d'enfer tandis qu'elle livre les innombrables segments de tuyaux au dieu de la mer.

McMurray suit la passerelle jusqu'à une rangée de fenêtres de bureau incongrues et une porte, qui rappellent tout à fait ce qu'on s'attendrait à trouver au-dessus de l'unité de production d'une usine ou d'un atelier. Je le suis à l'intérieur, pas très sûr de ce qui m'attend.

C'est une grande salle et comme il convient au quartier général d'un méchant, un mur est occupé par un grand écran inutilement démesuré montrant une carte des fonds marins sous l'*Explorer*. Il y a une multitude de consoles aux lumières clignotantes et une demi-douzaine de bérêts noirs assis derrière des bureaux où ils déplacent un pointeur autour de schémas de principe sur une espèce d'appareil de dessin industriel géré par ordinateur. Jusqu'ici, ça baigne : cela ressemble beaucoup à la salle de contrôle d'une centrale électrique, hormis le fait qu'au milieu de la pièce trône une espèce de fauteuil de dentiste. Toutefois, les sangles des chevilles et des poignets et les pentacles autour de la base donnent à penser qu'il n'est pas destiné à dévitaliser les dents. Pour parfaire le tableau, il y a un méchant, vêtu de l'immuable costume à col Nehru, qui pavoise à l'entrée et tient dans ses bras un félin excessivement languissant.

— Ah, Ms Random, Mr Howard ! Ravi que vous soyez de la fête !

Je tressaille devant le sourire triomphant de Billington. J'ai du mal à résister à l'envie de lui flanquer mon poing dans la figure, à matraquer deux ou trois gardes en uniforme noir et à piquer un MP5K pour tirer.

— Vous devez réduire la puissance de ce *geis* : c'est assourdissant, signalé-je.

— Chaque chose en son temps, rétorque Billington, l'air amusé, puis modérément inquiet. Vous vous sentez d'attaque pour ce boulot, Ms Random ? Je vous trouve un peu pâlotte ?

— Si vous voulez que je m'exécute, vous feriez mieux de dire à Pat d'arrêter de faire du brouillage. Je n'arrive même plus à m'entendre penser. Alors, entendre Bob, n'en parlons pas !

— Réfléchir ne constitue pas la partie principale de votre mission. Cependant, cela ne sert à rien de vous séparer en cet instant. (Mais Billington hoche la tête vers McMurray.) Permettez-leur l'intégralité des rapports.

McMurray paraît effaré.

— Mais l'antibruit est la seule chose qui empêche leur intrication d'aboutir à sa conclusion ! Si j'arrête maintenant, il ne leur restera qu'à peine deux jours d'individualité, et alors il faudra s'en débarrasser ou aviser !

Rien que ça ! Je jette un coup d'œil à Ramona. Elle a l'air effarée.

— Je comprends, dit Billington, affable. Mais comme il faudra moins de vingt-quatre heures pour effectuer la récupération, je ne vois décidément pas quelle est l'objection ? (Il réfléchit un moment et puis se décide.) Laissez tomber le champ antibruit maintenant. Quand Ms Random reviendra, vous mettrez fin immédiatement à leur état d'intrication, comme nous en avons discuté plus tôt. (Il se tourne vers moi et fait un geste en direction du dispositif en forme de fauteuil de dentiste.) Veuillez prendre place, Mr Howard.

Je le regarde, interloqué.

— C'est quoi, ce machin ?

Les pupilles de Billington sont étroites comme celles d'un lézard.

— C'est un siège confortable, Mr Howard. Ne me le faites pas répéter deux fois.

— J'hallucine.

Derrière moi, je perçois plus que je ne vois McMurray ajuster une sorte de tect compact qu'il garde attaché à son poignet gauche : le banc de brume dans ma tête se dissipe et je sens le malaise de Ramona, le pont dur et froid sous ses pieds et les gargouillements de son estomac vide.

« Bob, fais ce qu'il te dit ! » Le sentiment d'urgence de Ramona déborde et me laisse un mauvais goût métallique dans la bouche. Je

m'approche du fauteuil avec nervosité.

— Les sangles, c'est pour quoi ?

— Il arrive qu'on assiste à des convulsions, signale Billington, apaisant. Pas de quoi s'inquiéter.

« C'est un résonateur sympathique HD », me dit Ramona. Des flocons d'un savoir à demi-oublié se mettent en place dans ma tête. Les câbles de contrôle subissent de curieuses anomalies quand on les colle sous deux ou trois kilomètres d'eau. Mais Billington veut pouvoir suivre sa pince submersible et garder le contrôle du processus de récupération. Contrairement à celle qui l'a précédée dans les années soixante-dix, la nouvelle pince que Billington a fait construire est conçue pour être manœuvrée manuellement par un des semblables de Ramona, Ceux des Profondeurs ou Hybrides humains. Et la machine n'a ni câbles à fibre optique ni câbles électriques pour assurer la surveillance du processus par télévision, mais deux opérateurs occultes intriqués. Ce fauteuil me branche directement sur le réseau de surveillance d'Eileen avec une autre efficacité qu'un coup de mascara sur les cils. « Écoute, on est tellement bien vissés l'un à l'autre qu'il n'y a pas de quoi rigoler. »

Je pèse mes chances, puis je déglutis.

— Ça ira pour les sangles, dis-je.

Puis je m'assois, raide, avant de changer d'avis.

— Parfait ! se réjouit Billington. Pat, auriez-vous la bonté d'escorter Ms Random jusqu'au bassin, je crois que son char aquatique est avancé ?

Ce doit être les derniers mots que j'entends, parce que dès que mes fesses touchent le rembourrage du fauteuil, je suis dans les vapes. J'ai été très fortement conscient de la présence de Ramona depuis que McMurray a abandonné son tect de brouillage, un peu comme si j'avais le don de double vue. Mais cela, c'était avant que je me connecte avec le fauteuil. Celui-ci est un amplificateur. Je ne sais pas trop comment ils ont réussi à le faire fonctionner, mais ma perception de Ramona domine presque la conscience de mon propre corps. Elle a un sens de l'odorat plus fort que le mien et je peux ressentir son léger dégoût pour l'après-rasage de Billington – on dirait qu'il y a de la cétose en note de fond, comme pour dissimuler une odeur de pourri – et l'odeur piquante de l'ozone et d'une fuite de fluide hydraulique tandis qu'elle s'avance vers la porte. Je sens son hostilité et sa peur de McMurray qui la rongent. Il y a son inquiétude pour... je me dérobe. Je dois faire un gros effort de volonté pour bouger les bras, ne serait-ce que pour sentir qu'ils sont encore là. Je réussis à m'allonger, ou plutôt à rester affalé mollement, puis je ferme les yeux.

— Ramona ? demandé-je.

— Bob ? (Elle est curieuse, inquiète, anxieuse.)

— Ce fauteuil, c'est un amplificateur...

— Vraiment, tu ne savais pas ? Ce n'était pas de l'humour ?

Elle s'arrête, la main sur la poignée. McMurray se retourne.

— Sans déconner, qu'est-ce que je suis censé faire ici ? C'est pour quoi faire ?

— Si tu poses la question, c'est qu'ils ne l'ont pas encore allumé.

Elle se retourne et je découvre que je peux me voir, allongé dans le fauteuil avec deux bérets noirs penchés sur moi.

— Eh, qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

— Relax, c'est au cas où tu aurais une crise.

McMurray ouvre la bouche et Ramona parle tout haut :

— C'est Bob. Vous ne lui avez pas dit à quoi s'attendre.

— Je vois, dit McMurray. Ramona, transmettez. Bob, vous m'entendez ? (Je déglutis... non, j'avale avec le pharynx de Ramona.)

— Que se passe-t-il ?

Ma voix me paraît étonnamment haute. Pas surprenant, étant donné la gorge dont elle sort.

McMurray a l'air satisfait. Il observe les gardes penchés sur mon corps et je tourne la tête pour suivre, en ressentant le poids inaccoutumé de ses cheveux, le léger tiraillement sur les ouïes à la base de ma gorge. Je me vois – moi, Bob – couché sur le dos, ficelé pendant qu'on branche des pièces de biotélémétrie qui font des bips. Une assistante médicale se tient à proximité, un insufflateur à la main.

— Amplification niveau six, je vous prie, ordonne McMurray, puis il me regarde – ou plutôt, Ramona. Votre intrication vous permet de voir par les yeux de Ramona, Bob. Elle lui permettra aussi de parler par votre bouche quand on sera au fond. Le champ de défense autour du vestige chthonien fiche à plat l'électronique et brouille les champs de similitude de valeurs scalaires ordinaires, mais l'intrication profonde entre Ramona et vous résiste à toute interférence sauf la mort de l'un des intéressés. Quand elle sera au fond, Ramona pourra manœuvrer elle-même les commandes de la pince de récupération – ce sont de simples commandes hydrauliques – pour la fixer sur l'épave, puis signaler par votre truchement quand on pourra commencer à hisser celle-ci.

— Mais je croyais que... il ne faudra pas plusieurs jours pour descendre la pince ?

Il a un air de suffisance insupportable.

— Justement, pas avec ce modèle. Dans les années soixante, la pince était conçue pour se fixer à l'extrémité du train de sonde. Nous avons quelque peu modernisé ça. La pince s'accroche à l'extérieur de la sonde et descend sur des poulies puis se met en place quand elle atteint le bout des tubes. Si on comptait déboulonner et conserver les morceaux de tuyaux après la fin des opérations, cela nous prendrait

deux ou trois jours pour tout faire remonter, c'est juste. Mais pour accélérer les choses, on a une torche à plasma vraiment top qui peut les découper en rondelles pour les recycler, au lieu de déboulonner laborieusement chaque segment. Cette petite merveille est à peu près quatre fois plus rapide que l'original.

— Mais Ramona n'a pas besoin de décompresser ou je ne sais quoi au cours de la remontée ?

— C'est prévu : ses semblables ont des besoins différents des Terriens que nous sommes. Cela dit, il nous faudra toute une journée pour faire remonter les tiges. Elle ne risque rien. (Il se détourne avec désinvolture.) Station de plongée, je vous prie.

Ramona le suit par la porte et sur la passerelle vers une chambre de plongée où se trouve tout un choix d'équipement ésotérique préparé pour elle, et deux techniciens pour l'aider à l'enfiler. Elle a déjà fait ce genre d'exercice et s'y sent assez bien. C'est très étrange de la sentir manipuler les sangles et les connecteurs qui paraissent démesurés pour ses doigts fluets, retirer ses vêtements et traverser les plaques froides du pont métallique, puis glisser une jambe après l'autre dans une combinaison de plongée. Il y a quelque chose de moins banal ; un scaphandre fileté d'infimes tuyaux branchés sur un raccord externe, une ceinture de lest, un couteau, des torches.

— C'est pour quoi faire, la tuyauterie ? je demande. Je croyais que tu pouvais respirer là-dessous.

— Je peux, mais on s'y gèle, donc on m'équipe d'une combinaison chauffante.

Je vois le tableau ; de l'eau chaude est envoyée sous haute pression dans le train de sonde, utilisé pour alimenter le dispositif de la benne au moyen d'une turbine. Une partie de l'eau est purgée et refroidie par un radiateur jusqu'à ce qu'elle soit à une température convenable pour circuler dans la combinaison de Ramona. Elle va rester en bas pendant plus d'une journée.

— Tu emportes une barre de chocolat ? m'étonné-je en la voyant glisser un paquet enveloppé de papier alu dans la poche sur sa cuisse.

— Il y a du poisson en bas, mais ça ne te plaira pas d'en manger cru. Ferme-la et laisse-moi passer en revue ma check-list.

Je me mets en retrait et j'attends en essayant de ne plus la déranger. Une erreur de plongée ne serait pas aussi fatale pour Ramona que pour moi, mais cela pourrait néanmoins la laisser isolée et démunie dans les ténèbres glaciales, à des kilomètres sous la surface. Même si elle est immunisée contre les attaques des poulpes de défense des BLUE HADES, il y a d'autres choses dans les abysses, des choses avec des dents et qui semblent surgir de vos pires cauchemars, des choses qui peuvent voir dans le noir et fourrager dans la chair et les os comme des vers fousseurs.

Pour finir, Ramona met son casque. Le hublot ouvert, sans masque ni régulateur, elle se tourne vers McMurray.

— Parée à plonger.

— Bien. Conduisez-la au bassin, ordonne-t-il aux techniciens et il repart à grandes enjambées en direction de la salle d'observation.

Au fond du caisson, les eaux sont chaudes et paisibles. Le train de sonde a cessé de descendre bien qu'il y ait des claquements et des chocs étouffés provenant de la plate-forme au-dessus. Autour des cloisons du bassin, la mer est sombre, mais une forme volumineuse et plate attend, tapie au milieu sous la surface. Il y a des techniciens dans l'eau, qui circulent dans un Zodiac avec un moteur hors-bord électrique. Ils semblent rassembler des câbles qui relient la plate-forme submergée au tableau de commande sous les fenêtres de la salle d'observation.

Ramona descend lourdement les marches en métal soudées à la cloison du caisson jusqu'à se tenir juste au-dessus de la surface. Il y a des lumières au-dessus de la pince submersible, alignées sur deux rangées de chaque côté d'une plate-forme avec des rampes et, vision parfaitement incongrue, un fauteuil de metteur en scène, l'assise plongée sous deux mètres d'eau de mer.

Deux plongeurs s'activent sur un panneau devant le siège. Derrière, il y a un important dispositif d'amortisseurs de choc et de poulies fixés autour d'un joug d'acier de la taille d'un camion de taille moyenne, que traverse le tuyau. Ramona s'arme de courage et quitte la plate-forme. L'eau la gifle en plein visage, rafraîchissante après la moiteur de l'air dans le caisson. Elle tombe largement au-dessous de la surface, ouvre les yeux et – cela me fascine – lâche un jet de bulles argentées. Ses sinus la brûlent un moment quand elle inspire une longue rasade d'eau et il y a une impression fugace d'une altérité amphibie prise de panique avant qu'elle relâche les fentes branchiales à la base de sa gorge et remonte d'un coup de pied vers la plate-forme de contrôle submergée, se délectant de son sentiment de liberté et du flux qui circule dans ses branchies. Les paupières internes descendent sur mes – non, ses – yeux, voilant la scène d'une légère brume irisée.

« Parée pour monter à bord », je la sens dire par ma gorge. « Vous m'entendez, Billington ? » Quelque part, très loin de moi, j'entends mon corps qui tousse pendant que Ramona croise au-dessus du fauteuil et laisse les deux plongeurs d'appoint la ligoter dessus et l'accrocher aux chevaux-vapeur hydrauliques. Elle fait quelque chose de bizarre avec mon larynx qui n'en a pas l'habitude. Je la houspille : « Eh, ne fais pas ça ! »

Puis un éclair de surprise qui se répercute : « Bob ? Ça fait vraiment bizarre.

— Tu ne t'y prends pas bien. Essaie de t'en servir comme ça. » Je

lui montre en avalant et en me raclant la gorge. Elle a raison, ça fait vraiment bizarre. Je ferme les yeux et m'efforce de faire l'impasse sur mon corps allongé sur le fauteuil de dentiste tandis qu'Ellis Billington se penche sur moi pour écouter la voix de Ramona.

Il y a un panneau équipé d'une demi-douzaine de manettes et de huit cadrans indicateurs mécaniques, tous fondus dans le titane industriel, le bord brut. Ramona s'installe sur son siège et lève la main pour donner le signal au plongeur le plus proche. Il y a une secousse et le siège plonge sous elle. Un grincement métallique retentissant s'ensuit, que je ressens autant que je l'entends, et elle observe l'énorme harnais métallique agripper le train de sonde. Je sens une pression dans ses oreilles et j'avale pour elle. Le tuyau monte à travers le tunnel d'amarrage. Non, c'est la plate-forme sur laquelle je suis assis qui s'enfonce, à l'allure d'une cabine d'ascenseur. Les grandes poulies agrippent le tuyau, maintenues de chaque côté par des pinces hydrauliques de sécurité à blocage mécanique. Je parviens à lui faire lever les yeux : le caisson et le bateau se confondent en une masse obscure en forme de poisson sur un ciel bleu intense, lequel se transforme déjà en une nuit noire traversée seulement par les projecteurs qui strient l'épine de l'énorme pince que nous chevauchons.

Les sens de Ramona diffèrent curieusement des miens. Je sens la pression autour de moi, mais c'est différent de la manière dont je la ressens dans ma propre peau. Des ondes sonores me traversent, des sons trop graves ou trop aigus pour mes propres oreilles. En revanche, Ramona les perçoit dans les minuscules os de son crâne. Il y a des claquements, des bruits de mammifères marins prédateurs, d'étranges grésillements et des crépitements – le krill, formé de ces minuscules crustacés qui vivent en suspension dans l'eau de mer, telle une nuée de criquets broutant le phytoplancton vert. Et puis il y a les cris de basse profonde et les grognements des baleines, qui deviennent brusquement plus forts quand nous arrivons au-dessous de la thermocline. L'eau sur mon visage nu est brusquement plus froide et je ressens une pression sur mon crâne, mais quelques profondes gorgées d'eau qui pénètrent par mes branchies chassent cela. Ramona avale l'eau de mer de même qu'elle la respire, la laissant lui inonder l'estomac et éprouvant sa fraîcheur dans son corps pendant qu'elle s'infiltre dans ses viscères. Des muscles rarement utilisés reviennent douloureusement à la vie, obligeant d'étranges structures à se redresser.

— Comment tu le prends ? s'inquiète-t-elle.

— Ça baigne.

La lumière en dehors du cercle magique de nos lampes s'est affaiblie pour n'être plus qu'un vague crépuscule. Dans la vase

lointaine, je repère un ventre gris qui passe son chemin, probablement un requin tigre des profondeurs ou une espèce moins connue. Le tuyau remonte sans fin à travers le harnais d'amarrage.

« Descente stable à un mètre/seconde », annonce Ramona à Billington. Je m'allonge, fais un rapide calcul. Cela va nous prendre un peu plus d'une heure pour atteindre la plaine abyssale où JENNIFER MORGUE 2 gît, brisé et solitaire, sous une pression équivalant à quatre cents fois celle de l'atmosphère, sur un lit de boues grasses qui a commencé à s'agglomérer avant même que le singe nu se traînât à travers les plaines désolées de l'Afrique.

Il y a quelque chose d'apaisant dans le mouvement du train de sonde. Toutes les quelques minutes, Ramona ouvre la bouche et murmure quelque chose de technique ; à certains moments, Billington se retourne et transmet une instruction ou deux au sbire omniprésent qui lui colle aux basques. Je sombre dans un état rêveur, presque hypnotique. Je sais que quelque chose ne va pas, je ne devrais pas être aussi détendu compte tenu des circonstances. Mais une immense lassitude s'est emparée de moi parallèlement à notre intrication quasi complète. Détends-toi et pense à l'Angleterre. D'où ça me vient, ça ? Je cille et essaie de résister à la torpeur qui me gagne.

— Ramona...

— Tais-toi et laisse-moi me concentrer là-dessus.

Elle s'intéresse à deux des manettes et provoque un clac-boum sonore que je sens plus que je ne l'entends. « D'accord, ça y est. » Nous reprenons la descente, passant devant un curieux renflement où le tuyau triple de diamètre sur environ trois mètres, tel un python qui vient d'avaler un petit cochon.

— C'est quoi ? (Elle est tendue.) Qu'est-ce qui va se passer une fois que tu auras soulevé l'épave ?

— Qu'est-ce que... (Elle s'arrête.) On va nous désenvoûter, non ?

— Oui, mais qu'est-ce qui se passera après ? je persiste.

Je ne sais pourquoi, je suis pris de vertige quand j'essaie de réfléchir à ça. Je peux presque percevoir de nouveau mon corps, voir Billington penché sur moi, dans l'expectative, tel un fidèle inspectant avidement le cadavre du chef de sa secte en quête d'un signe de résurrection imminente.

— On n'est pas censés faire... quelque chose ?

— Oh, tu veux dire tuer Ellis, massacrer ses gardes et mettre le feu au bateau avant de filer en jet-ski ? répond-elle avec entrain.

— Plus ou moins. (Une idée monte à la surface de ma pensée et éclate, à contrecœur.) Tu y as beaucoup réfléchi, je vois ?

— Le jet-ski se trouve sur le pont C et il n'y en a qu'un. Je dois sortir Pat d'ici... Je crains que tu ne sois obligé de te débrouiller tout seul, dit-elle rondement. Cela dit, je peux certainement éliminer

Billington.

Ça fait tilt. Un déclic dur et glacial, tout au fond de mon réseau métaphorique.

— Tu as mijoté ça depuis le début pour te payer Billington ?

— Ma foi, c'est pour ça que je suis ici, non ? Pourquoi ils auraient envoyé une tueuse, autrement ? Enfin quoi...

Ça devrait me secouer davantage. Peut-être ai-je eu le temps nécessaire pour la saisir, comprendre qui elle est vraiment. (Et il y a toute cette histoire d'évasion, bien sûr. L'ai-je imaginé, ou a-t-elle éprouvé un tout petit remords quand elle m'a balancé que je devrais me débrouiller tout seul ?)

— Tes semblables se sont servis de moi pour approcher Billington, l'accusé-je.

— Exact. (Curieux comme ces petits malentendus ne deviennent clairs qu'à huit cents mètres sous le niveau de la mer et en chutant comme un ascenseur rapide vers le refuge des noyés aux multiples tentacules.) Dès que Billington aura clos le champ de l'envoûtement, je serai libre d'agir à ma guise. (Je sens sa petite moue dédaigneuse qui étire la commissure de ses lèvres. Ce n'est pas de l'humour.) Il ne le sait pas encore, mais il est cuit, archicuit, au point qu'on pourrait le brancher sur le secteur et l'appeler Albert Fish [10].

— Mais tu ne vas pas le faire tant qu'on n'est pas désintriqués, bien sûr ? Et pour ça, tu dois...

L'autre chaussure tombe par terre : je percute. Ou plutôt elle me la flanque entre les deux yeux avec sa réponse : « Oui, et c'est pourquoi Pat est ici. Tu ne pensais quand même pas que les cadres du Département D désertaient couramment ? Il est soumis à un contrôle plus étroit que le mien. » Et à cet instant, je vois l'envoûtement qui la lie à la Chambre Noire, la ligote au démon qu'ils ont plaqué sur sa volonté : aussi brillant que l'acier chromé, de l'épaisseur d'une poutre, la contraignant à l'obéissance. La carte de la Laverie est déjà une belle saloperie – si l'envie vous prend de vous mettre à table, vous êtes mort, sans vouloir entrer dans les détails. Mais là, c'est encore pire. Nous, nous le faisons pour la sécurité. Eux, c'est carrément par esprit de vengeance. Si jamais elle va trop loin dans le doute, l'Autre va se déchaîner – et la première chose qu'il fera, ce sera dévorer son âme. Comment s'étonner qu'elle soit terrifiée à l'idée de tomber amoureuse ?

Merde. Je suis complètement réveillé maintenant, avec l'esprit qui tourne comme un hamster sur une roue liée à une courroie de transmission qui conduit à la trappe d'une tronçonneuse à l'échelle industrielle. Il y a des pensées que je ne veux connaître à aucun prix alors qu'elles sont sous son crâne et inversement. D'un autre côté, une idée me vient...

— Si McMurray travaille avec toi, tu crois que tu peux le convaincre de me rendre mon portable ?

— Tiens donc ?

— C'est vraiment rien, plaidé-je. C'est seulement que si j'avais mon téléphone, je pourrais me tirer. C'est ce que tu veux, non ? Dès qu'on sera revenus à la surface, McMurray et toi, vous voulez que je disparaisse du tableau vite fait. Je me débrouillerai pour rentrer chez moi si j'ai mon portable.

— Mais on est trop loin de la terre, souligne-t-elle finement.

— Qu'est-ce qui te fait croire que je compte m'en servir pour passer un coup de fil ?

— Ah bon... (Nous regardons en silence le train de sonde se dévider pendant une minute ou deux. Puis je sens qu'elle acquiesce.) Dans ce cas, ça ne devrait pas poser de problème. En fait, pourquoi tu ne le lui demandes pas toi-même ? Après tout, tu ne risques pas de téléphoner chez toi, alors autant que tes gris-gris de superagent te servent à quelque chose puisque tu les as.

Je suis partagé entre l'envie de serrer Ramona dans mes bras et celle de lui balancer un coup de pied dans les tibias pour sa façon de la ramener. Mais j'imagine que c'est son boulot, enfin, c'est vraiment une superespionne et une tueuse de haut vol avec un glamour niveau trois, et je suis juste l'infomane de service qui s'est trouvé faire partie du voyage. Peu importe ce qu'Angleton pense de moi, je ne peux que m'allonger et penser à... l'Angleterre... sans parler de... du jeu de Tetris... sur mon portable...

« Arrête de réfléchir, petit singe, tu me fais mal au crâne et je dois conduire ce bidule. »

Petit singe ? Ça commence à bien faire. Je lui envoie une image de poisson rouge, la gueule ouverte dans une flaque d'eau à côté d'un bocal brisé. Après quoi, je la boucle.

CHAPITRE 14

Jennifer Morgue

Nous descendons en silence vers la fosse abyssale, chacun faisant de son mieux pour se barricader dans sa tête et laisser l'autre à la porte.

La descente prend en fait près de trois heures. Il y a une pause prolongée dans les ténèbres de la zone bathypélagique, à un kilomètre de fond, pendant laquelle Ramona s'étire et se tortille en d'étranges exercices qu'elle a appris pour s'adapter à la pression. Ses articulations font des petits bruits secs mystérieux quand elle bouge, accompagnés de brefs élancements. Il fait presque nuit noire en dehors de notre cercle de lumière et à un moment donné, elle se détache de son siège et va nager autour du pourtour de la plate-forme pour se soulager, toujours reliée néanmoins au cordon ombilical qui envoie de l'eau chaude dans sa combinaison. En plongeant le regard dans les profondeurs, ses yeux s'adaptent lentement. Je distingue un amas de piqûres d'épingles rougeâtres nageant à la limite du visible. Ses yeux paraissent étranges à cette profondeur, comme si le cristallin saillait et qu'elle pouvait voir plus loin que le rouge à l'extrémité du spectre. Normalement, elle devrait être aussi aveugle qu'une chauve-souris. D'après les bruits qu'on entend, il y a des espèces de crevettes, luminescentes et apathiques, qui s'alimentent des débris de la biomasse tombant de la surface illuminée, comme si l'océan avait des pellicules.

L'eau, à cette profondeur, est glaciale. Si Ramona n'avait pas sa combinaison chauffante, elle serait morte de froid avant de regagner la surface. Elle tripote deux orifices près de son menton et un voile d'eau tiède se déverse sur son visage avec une légère odeur de soufre et d'huile de machine. « Ça commence à bien faire, marmonne-t-elle, tandis qu'une curieuse démanaison autour de ses branchies culmine et faiblit. Si je reste encore longtemps ici, je vais finir par changer. » Elle dit cela avec un petit frémissement.

Elle reboucle les sangles du fauteuil de commande et pousse la manette pour reprendre notre descente. Après une durée interminable, un gros bing métallique retentit à travers la plate-forme. « Ouf ! » Elle se retourne. Les poulies descendantes viennent de dépasser un renflement de la forme d'un ballon de football dans le tuyau portant le chiffre 100 peint en blanc. « Entendu, il est temps de ralentir. »

Ramona écrase le frein et nous glissons sur un autre ballon de foot, numéroté 90, puis 80. Je comprends qu'ils indiquent les mètres, donnant la distance restante jusqu'à ce que nous touchions quelque chose.

Je sens que Ramona fait bouger mes mâchoires à distance ; c'est extrêmement déplaisant, j'ai un goût dans la bouche comme si j'avais quelque chose de mort à l'intérieur.

— On y est presque, dit-elle au technicien qui a remplacé Billington pour la phase la moins exaltante de la descente. On devrait se poser sur le cône d'amarrage dans quelques minutes. (Elle presse encore un peu la manette des freins.) Trente mètres. Quelle est notre altitude ?

Le technicien vérifie l'écran qui est situé hors de mon champ de vision.

— Quarante mètres au-dessus du niveau zéro, faites un cent soixante-dix degrés sur deux cent vingt-cinq mètres.

— Ça roule...

Nous avons ralenti au point d'aller au pas. Ramona serre de nouveau la manette du frein tandis que le ballon de foot des 10 mètres passe devant elle, remontant le train de sonde. Les freins sont à fonctionnement hydraulique – la pince sur laquelle elle est assise pèse autant qu'un gros-porteur – et les grosses poulies au-dessus grognent et grincent contre le train de sonde, arrachant la peinture pour mettre à nu la surface luisante des segments en composite de graphite et titane. (Aucun frais n'a été épargné, ce matériau est habituellement utilisé pour construire des satellites et des lanceurs dans l'espace, pas pour des trains de tiges qui vont être découpés en morceaux dès qu'on les aura hissés à la surface.) J'observe Ramona qui regarde un indicateur de cap et utilise prudemment une autre manette pour envoyer l'eau dans les tuyères de commande d'orientation, bousculant la plate-forme jusqu'à ce qu'elle soit alignée correctement avec le cône d'amarrage en dessous. Puis elle relâche les freins, juste assez pour nous laisser glisser sur la dernière distance.

Le tuyau s'évase pour faire trois fois son diamètre précédent, puis s'arrête d'être un tuyau. Il devient un énorme bouchon conique qui pend au bout du train de tiges, la pointe vers le haut, avec des collerettes qui s'emboîtent dans un tunnel sur la face inférieure du harnais de la plate-forme. On croirait le trou du cul de Satan. Nous descendons régulièrement et les poulies sont repoussées vers l'extérieur par le cône jusqu'à ce que le harnais se bloque autour de celui-ci. « Voilà. Maintenant je fixe la pince », commente Ramona, et elle repousse la dernière manette. Il y a une série de coups inégaux venus de sous le pont tandis que les écrous hydrauliques se glissent en place, nous clouant à l'extrémité du tuyau.

— Vous pouvez commencer à nous faire avancer vers la zone cible.

— Assurez-vous que vous êtes solidement attachée sur votre siège, l'avise le technicien en murmurant à mon oreille. Vérification visuelle. Vos tects sont contigus ? (Ramona allume sa torche, projette le rayon autour des panneaux métalliques à ses pieds. La lumière vert pâle se braque sur les circuits non-euclidiens d'une matrice d'exclusion Vulpis gravée au chalumeau sur le pont. Ils se prolongent jusqu'à faire le tour de son siège.) Vérifiez. Les tects sont libres et dégagés. Comment sont-ils alimentés ?

— Ne vous inquiétez pas, on s'en est occupé. (Super, me dis-je, ils vont lâcher Ramona dans le champ autour de JENNIFER MORGUE site 2, un champ qui tue l'électronique et, très probablement, les gens – avec seulement un tect pour protection, un tect qui a besoin de sang pour l'alimenter ?) C'est bourré de Pale Grace Numéro 3 et on a un sacrifice qui attend dans la cellule quatre pour le dynamiser. L'exasanguination devrait démarrer dans deux minutes.

— C'est ça. (Ramona vérifie sa boussole en réprimant un accès de colère si fort que le choc m'arrache presque un bâillement langoureux.) Qu'est-ce qui vaut au sujet ce rôle vedette ?

— Ne me posez pas la question à moi, sans doute un mauvais chiffre de vente, ce genre. On n'est pas encore au bout. (Le technicien s'écarte momentanément d'un pas, sur l'ordre de Billington, puis il opine et revient dans le champ.) Entendu. Vous allez voir les tects s'allumer. Dites-le-moi tout de suite s'ils restent éteints.

Ramona baisse les yeux. D'étranges étincelles rouges voltigent autour des runes sur le pont.

— C'est allumé.

— Ça va.

Quelque part, désagréablement proche du fond de mon propre esprit, je sens son démon s'enrouler anxieusement dans son sommeil, un frisson sensuel nous traverser à l'approche de la mort. La peau de mes bourses se hérisse. Je sens les mamelons de Ramona qui durcissent. Elle frissonne.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Billington se penche sur moi.

— Vous êtes à vingt mètres du cercle du champ de contre-intrusion, situé au milieu du maillage de contagion avec un tect défensif autour de vous. Si mon analyse est correcte, le champ va absorber le sacrifice et vous laisser entrer. Votre intrication avec Bob ici va brouiller sa perception de la proximité et devrait vous permettre de survivre à l'expérience. Vous pouvez peut-être découvrir votre périscope maintenant. À partir de là, vous ne pourrez compter que sur vous jusqu'au moment où vous balancerez le lest.

Il recule promptement et les tects inscrits sur le sol autour de mon

fauteuil s'allument si fort que leur éclat se reflète sur le plafond de la salle de contrôle au-dessus de moi, me ramenant un instant dans ma propre tête.

— Eh... ! commencé-je à dire, et alors là...

Les choses.

Se.

Brouillent.

Je suis Ramona. Penchée sur l'étroite boîte aux lettres en verre au milieu de la console, les yeux fixés sur une étendue de boue glauque tandis que je tourne les manettes de commande des hélices, faisant avancer la plate-forme et ses bras de préhension oscillants plus près d'un affleurement de sédiments cylindrique au milieu de la plaine monotone. Je suis dans mon élément, glissant et aqueux, oubliant confortablement les milliers de tonnes de pression qui pèsent sur moi d'en haut.

Je suis Bob. Mou, une vraie lavette, passif, étalé sur un fauteuil de dentiste au milieu d'un pentacle avec des lumières brillant dans mes yeux, une canule plantée sur mon avant-bras gauche avec un goutte-à-goutte de solution saline qui se déverse à l'intérieur au travers d'une pompe à perfusion – je comprends qu'ils m'ont drogué. Un passager qu'on a embarqué pour un mauvais trip.

Et je suis quelqu'un d'autre aussi. Presque mort de peur, allongé sur une civière sur laquelle on m'a ligoté avec des câbles pour m'empêcher de bouger, et des silhouettes en robes longues qui m'entourent psalmodient un chant, et je crierais si je le pouvais, mais ma gorge refuse de m'obéir et pourquoi personne ne vient à mon secours ? Que fait la police ? Ça n'était pas prévu au programme ! À quoi ça rime ? Est-ce une sorte de rituel d'initiation féminine ? Une des sœurs tient une espèce de grand couteau. Que fait-elle ? Quand je serai sorti d'ici, je...

Je baisse les yeux sur la vase qui se déroule sous la plate-forme. En faisant pivoter le périscope, j'inspecte des yeux les dix bras de préhension. D'ici, ils ont tous l'air en bon état, bien qu'il soit impossible d'en avoir la certitude avant d'avoir déclenché le bélier hydraulique. Ils projettent des ombres allongées sur la vase. Quelque chose de blanc luit entre deux bras, brièvement : les restes d'un squelette, peut-être ? Peut-être.

On entrevoit des filaments argentés à travers le gris, comme la toile d'une araignée de la dimension d'une baleine. Des cimes coniques sortent de la vase, avec des trous sombres au sommet pareils à des cratères de volcans éteints. Des gardiens assoupis. Je perçois leurs rêves, des pensées troublantes en suspens. Mais je peux les rassurer, je ne suis pas celui/celle que vous voulez. Au-delà, un autre espace dégagé et une sensation de brûlure cuisante qui ondoie sur ma

peau tandis que je franchis une frontière invisible laissée par une guerre qui s'est terminée avant que les humains existent...

Elle crie en silence et la terreur jaillit à l'intérieur de ma tête tandis que le couteau lui traverse la gorge et que le sang gicle en lourdes pulsations qui la voient totalement...

Le démon dans ma tête s'éveille à présent et remarque...

Le sang qui s'efface, noyé dans la frontière ardente au fond de l'océan...

Et là, nous sommes à l'intérieur du cercle magique de la mort autour de JENNIFER MORGUE site 2.

Environ six heures plus tard, McMurray vient me rejoindre et s'éclaircit la gorge.

— Howard, vous m'entendez ?

Je marmonne quelque chose, genre : fichez-moi la paix. La tête me fait mal comme si elle était serrée dans un étau et j'ai la bouche aussi sèche que le Sahara.

— Vous m'entendez ? répète-t-il patiemment.

— Je me sens à chier. (Je réfléchis une minute, pendant laquelle je réussis à tenir tout juste les yeux ouverts.) De l'eau !

Il manque quelque chose, mais je ne vois pas quoi. McMurray se détourne et laisse une espèce d'infirmière s'approcher de moi avec un gobelet en carton. J'essaie de m'asseoir pour boire, mais je suis aussi faible qu'un bébé. Je réussis à aspirer une gorgée, puis j'avale. La moitié du contenu dégouline sur mon menton. « Encore. » Pendant que l'auxiliaire médicale s'active, j'arrive à refaire fonctionner mon gosier.

— Que s'est-il passé ?

— Mission accomplie, déclare McMurray, l'air satisfait. Ramona est en train de remonter avec les affaires.

— Mais le... (Je m'arrête. Je me creuse la tête.) Vous avez remis le bloc en place.

— Pourquoi pas ? (Il s'écarte pour laisser l'infirmière ou l'aide-soignante ou Dieu sait quoi me donner un autre verre d'eau. Cette fois, je parviens à lever une main et à le prendre sans en renverser partout.) Il va falloir encore une douzaine d'heures pour la ramener et je ne tiens pas à ce que vous renforciez votre intrication pendant ce temps.

Je fixe ses yeux pâles et je me dis : j'y suis, mon salaud. Même si c'est trahir Billington, qui croit qu'il possède McMurray corps et âme, je capte cinq sur cinq. « Est-ce qu'elle a récupéré le... la chose ? » demandé-je. Parce que c'est là que j'ai tourné de l'œil, juste après que nous sommes entrés dans la zone du vœu de la mort ou du maléfice ou du champ de force ou du je-ne-sais-quoi qui entoure la machine de guerre chthonienne naufragée au fond de la mer. Juste au moment où

Ramona avait repéré ce qu'elle cherchait, pile poil au milieu du périscope, et avait ouvert ma bouche pour déclarer :

— Je l'ai. Donnez-moi trois mètres de plus et gardez le contact.

— Quand... quand allez-vous nous désenvoûter ?

— Quand Ramona sera de retour et aura décompressé, demain. Elle doit être présente physiquement, vous savez. (Il me jette un regard mauvais.) Alors, pendant ce temps, tâchez de rester dans votre cabine.

— Ouille.

J'essaie de m'asseoir et c'est tout juste si je ne tombe pas du fauteuil. Il pose une main sur mon épaule pour me stabiliser. Je regarde autour de moi, ma vue est encore floue. Billington, à l'autre bout de la pièce, discute avec sa femme et deux officiers. Je suis tout seul ici avec McMurray et l'infirmière. Une peur glacée m'étreint l'estomac.

— Combien de temps je suis resté dans le coaltar ?

Il regarde sa montre, puis il ricane.

— À peu près six heures. (Il hausse un sourcil.) Est-ce que vous comptez venir tranquillement ou dois-je vous faire mettre sous sédatif ?

Je secoue la tête.

— Je suis au courant pour Charlie Victor, dis-je doucement. (Ses doigts s'enfoncent dans ma chair comme des griffes.) Si vous voulez régler vos comptes avec Billington, ça n'est pas mes oignons, me hâté-je d'ajouter. Mais rendez-moi d'abord mon portable.

— Pourquoi ? demande-t-il brusquement. (Les têtes se tournent, à mi-chemin de la salle de contrôle. Son visage affiche un sourire naturel et il leur adresse un petit signe de la main avant de se retourner vers moi.) Si vous essayez de me griller, je vous fais tomber avec moi, siffle-t-il entre ses dents.

— Pas de souci. (Je déglutis. Que puis-je me risquer à révéler ? Au moins, Ramona n'est pas là pour entendre, je n'ai pas besoin de raisonner en double pour court-circuiter McMurray.) Elle m'a parlé du jet-ski, je sais comment on va se tirer d'ici. (Je sais qu'il y a une place qui vous est réservée, mais pas de place pour moi. C'est le moment de mentir comme un arracheur de dents.) Le téléphone n'a rien d'officiel, il est à moi. Je l'ai acheté déverrouillé, sans contrat. Il m'a coûté presque un mois de salaire, je ne peux vraiment pas me permettre de le perdre alors que ça va chier dans tous les coins. (Je prends un ton geignard.) Ils vont me prélever pendant toute une année sur ma paye le paquet de fric que vous m'avez fait jouer et je suis complètement à sec, baisé et...

— La terre est hors de portée, dit-il, distrait, et sa poigne se détend.

Je fais passer mes jambes par-dessus bord et je reste immobile en attendant que le monde s'arrête de tourner autour de ma tête.

— C'est sans importance. Je n'ai pas l'intention de téléphoner chez moi. Mais je peux le récupérer quand même ?

Je pose un pied sur le pont à l'extérieur du tect. McMurray penche la tête sur le côté et me dévisage.

— Entendu, dit-il au bout d'un moment pendant lequel je n'éprouve aucune des impressions d'étrangeté surnaturelle qui m'ont envahi quand je me trouvais dans le centre de surveillance d'Eileen. Vous pourrez récupérer votre putain de portable demain, avant que Ramona revienne à la surface. Maintenant, debout... vous retournez sur le *Mabuse*.

McMurray détache quatre bérets noirs pour me raccompagner à ma cabine sur le *Mabuse* et il faut tous leurs efforts combinés pour m'y ramener. Je suis aussi mou qu'une serpillière, complètement pété par les drogues dont le Mengele de service m'a bourré. Je peux à peine marcher, et moins encore grimper à bord d'un Zodiac.

Il fait nuit dehors. Le ciel est noir à part un léger brouillard rouge à l'ouest. Comme nous heurtons la coque du *Mabuse*, où ils ont abaissé une échelle de coupée, je remarque que les gardes portent encore l'objet qui est leur marque de fabrique.

— Putain, qu'est-ce que vous foutez avec des lunettes de soleil ? je demande en traînant sur les mots comme si j'étais à moitié beurré. Fait nuit, vous savez ?

Le mariole qui grimpe devant moi s'arrête et se retourne.

— C'est à cause de l'eye-liner, m'explique-t-il. Si vous croyez que les lunettes de soleil la nuit, ça fait couillon, essayez de mettre un MP-5 avec une combinaison de plongée et un béret noir, tout en portant de l'ombre à paupières.

— Le maquillage c'est pas jojo/Sur G.I. Joe, chantonne le crétin derrière moi, un demi-ton à côté de la plaque.

— De l'ombre à paupières ? marmonné-je pendant que je négocie l'échelon suivant.

— C'est l'inconvénient des termes de notre contrat et de nos conditions de travail, explique Crétin n° 1. Il y en a qui doivent pisser dans un verre pour satisfaire aux contrôles antidrogue sous autorité fédérale. Nous, on doit porter du maquillage.

— Vous rigolez.

— Pourquoi je ferais ça ? J'ai des stock-options qui vont valoir des millions après qu'on aura lancé l'IPO. Si quelqu'un vous proposait des stock-options pour cent millions de dollars et vous disait que vous devez porter de l'eye-liner pour avoir droit...

Je branle de nouveau du chef.

— Holà, pas si vite, TLA Corporation n'est pas encore en Bourse ? Comment vous pouvez entrer sur le marché des premiers appels publics à l'épargne si vous faites déjà partie du Nasdaq ?

Crétin n° 2 ricane dans mon dos.

— Vous avez tout faux. IPO, c'est pour Install Planetary Overlord, pas pour Initial Public Offering.

Je ferme ma gueule. Je sais reconnaître quand on se paie ma tête.

Nous gravissons le reste des marches en silence et je me rends compte que tout cela est d'une logique abominable : si vous êtes à la tête d'un réseau omniprésent de surveillance opérée par l'entremise du maquillage, ne serait-il pas logique de brancher dessus tous vos gardes ? Néanmoins, ça va être coton de s'évader d'ici, beaucoup plus duraille que ça n'en avait l'air auparavant, si les gardes sont aussi des nœuds dans le système de surveillance. Tandis que nous avançons à un train d'escargot dans les coursives du bateau, je réfléchis à toute allure. Peut-être pourrais-je utiliser mon lien avec le réseau de surveillance d'Eileen pour installer un charme d'invisibilité sur le serveur et passer ensuite par le lien sympathique avec leurs yeux comme tunnel de contagion pour ne pas être vu. D'autre part, cette sorte de plan complexe a tendance à boguer. Un seul pas de travers dans l'invocation et c'est comme si vous portiez un halo de néon clignotant indiquant : ÉVASION DE PRISONNIER. Pour l'instant, je suis tellement épuisé que j'arrive à peine à mettre un pied devant l'autre, et moins encore à concevoir un acte intriqué de sabotage électronique. Aussi, quand nous arrivons dans ma cabine, je chancelle jusqu'à ma couchette et je m'allonge avant même qu'ils aient eu le temps de refermer la porte.

Extinction des feux.

Il fait encore nuit quand je me réveille, encore frissonnant sous le contrecoup d'un cauchemar. Je ne me souviens pas exactement de quoi il s'agissait, mais quelque chose a rempli mon esprit à ras bord d'un sentiment d'horreur profonde. Je me réveille en sursaut et reste allongé en claquant des dents pendant une minute. On croirait que tout un colloque de loups-garous ont dansé sur ma tombe. Les ombres dans la cabine sont pleines de formes inquiétantes : j'allume la lampe de chevet pour les chasser. Mon cœur trépide comme un moteur diesel. Je jette un œil sur la pendule. Il est tout juste cinq heures du matin.

« Génial... » Je m'assois et prends ma tête dans mes mains. Je ne me suis vraiment pas distingué, je peux vous dire. Franchement, j'ai été nul à chier. Au bout d'un moment, je me lève et je vais jusqu'à la porte, mais elle est verrouillée. Pas de balade au clair de lune cette nuit, j'imagine. Quelque part, à un kilomètre sous la surface, Ramona somnole dans son fauteuil, décompressant lentement le temps d'un

cauchemar dans l'ancienne machine de guerre coincée entre les dix bras mécaniques repliés sous le ventre de la plate-forme de récupération. À bord de l'*Explorer*, Billington arpente le poste de commandement de son opération, ces étranges yeux de chat fendus à l'oblique devant la perspective de dominer le monde. Quelque part ailleurs, à bord de l'*Explorer*, le traître McMurray attend que Billington ait achevé l'envoûtement de Bond avant de délivrer le démon de Ramona et d'assassiner le chef d'entreprise devenu fou pour pouvoir remettre JENNIFER MORGUE 2 entre les mains de la Chambre Noire.

Tout ça est assez clair maintenant, non ? Et je fais quoi, moi, pour empêcher ça ? Je reste assis sur mes fesses dans une cage dorée, l'air gentil tout en restant gentiment inefficace. Et je n'arrête pas de marmonner : couche-toi et pense à l'Angleterre, ce qui est totalement humiliant. C'est presque comme si Billington avait déjà mis fin au *geis* qui me lie au rôle du héros.

« Merde », dis-je en sursautant. C'est ça ! J'aurais dû m'en apercevoir plus tôt. La pression héroïque de l'envoûtement ne pèse plus sur moi, faussant ma perspective. Je suis de nouveau moi-même, le maniaque de l'ordi dans son coin. En fait, j'ai l'impression d'être coincé dans un état de passivité fataliste, en attendant qu'un sauveteur vienne me tirer de cette situation. Mais si je me sens aussi nul et paumé, c'est que je suis en manque sévère d'héroïsme. Ça, ou l'attrait du piège à héros n'est plus ce qu'il était.

Je revérifie le réveil. Il est sur cinq heures dix. Qu'a dit McMurray, à un moment donné de la journée ? Je tire la chaise et m'assois devant le Media Center PC. Un jet-ski sur le pont C. Ils vont bientôt me rendre mon portable. Quel était le code d'urgence ? Dès qu'on sera désintriqués, Charlie Victor va assassiner Billington. Le système « Poussière de tombe » de JENNIFER MORGUE n'est pas totalement grillé, contrairement à ce que McMurray paraît croire. C'est la seule explication que je peux trouver au comportement de Billington.

— Mes aïeux ! On est vraiment mal barrés, grogné-je et je tape sur la touche d'urgence pour voir si, au moins, Mo est en sécurité.

— C'est comme ça, dit Mo en vérifiant encore une fois l'étanchéité de son étui à violon. Je peux le faire sans attirer l'attention. Alors que vous, les mecs, vous ne risquez pas vraiment de passer inaperçus. Alors, laissez-moi faire.

Elle se tient sur une plate-forme en métal gris suspendue à côté d'un bateau en métal gris. Un bateau-cigarette genre tape-à-l'œil est amarré à côté, tout en fibre de verre blanc et finitions chromées tant que vous n'avez pas remarqué le cockpit clos et les deux gigantesques hors-bord Mercury dans la poupe. L'homme auquel elle parle porte une combinaison de plongée, un gilet pare-balles, des lunettes cerclées

d'écaille.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez le faire ? demande-t-il avec une impatience à peine contenue.

— Parce que je viens de me faire chier pendant quatre mois à m'entraîner pour ça, putain ! (Elle scrute la serrure, puis hoche vaguement la tête et repose l'étui.) Et avant que vous me disiez que ça fait vingt ans que vous ne faites que ça, j'aimerais vous rappeler qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles vous ne devriez pas y aller le premier, à commencer par leurs défenses occultes, qui sont ma spécialité. Puis il y a l'infime question de leurs systèmes de défense de points sensibles, à commencer par une suite de capteurs de la marine indienne que Billington a fait mettre aux normes actuelles de l'OTAN pour la modique somme de cinquante millions de dollars. Plus l'insertion initiale est grande, plus il y a de risques d'être repéré, et je doute que vous ayez envie qu'ils se rendent compte qu'ils sont filés par un détachement spécial de la Royal Navy.

Barnes hoche la tête, méditatif.

— Je crois que vous sous-estimez la rapidité et la force avec lesquelles on peut les frapper, mais bon, c'est un risque calculé. Cela dit, qu'est-ce qui vous fait croire que vous pouvez y arriver toute seule ?

— Soyons clairs, je n'y vais pas sans biscuits... ce serait débile, répond-elle en haussant les épaules, puis elle ajoute avec un bref sourire : d'autre part, vous savez comment on a monté le coup. Si je reste au QG, ça va partir en couilles. Je pense que dans les milieux bien informés, le pognon afflue comme s'ils avaient déjà récupéré JENNIFER MORGUE. Le pire qu'il puisse arriver sur le plan opérationnel, c'est que, étant donné l'expérience de Billington dans le décodage nérocognitif comme marqueur d'avertissement, il sait aussi comment le faire fonctionner. Je prévois que notre premier essai sera un bide... à moins que je ne fasse partie de l'expédition et ne sois en position de jouer le rôle qui m'est attribué conformément à l'envoûtement qu'il a opéré. Je n'essaie pas de faire des salades, je m'en tiens au règlement.

— Merde. (Barnes se tait un instant. Manifestement il se joue un scénario dans la tête. Puis il opine avec conviction :) Très bien, vous m'avez convaincu. Une réserve : vous avez dix minutes d'avance, maximum, et pas une seconde de plus. S'il n'y a ne serait-ce qu'un poil d'instabilité dans le champ de l'envoûtement, impossible de dire ce qui peut se passer, et j'embarque les deux équipes immédiatement. Maintenant, une dernière fois : pouvez-vous m'énumérer vos priorités ?

— *Primo*, protéger le générateur de champ pour que Billington ne puisse pas le fermer comme prévu. Ensuite, libérer les otages et les

remettre à l'équipe B pour évacuation. *Tertio*, neutraliser le vestige chtonien et, au besoin, couler l'*Explorer*. Tout y est, non ?

Le capitaine Barnes se racle la gorge.

— Exact. Autrement dit, vous venez de gagner la partie de cricket contre Angleton, je crains. Mais d'abord, vous aurez besoin de ça. (Il remet à Mo un dossier barré de rouge.) Lisez-le, puis signez ici.

— La galère ! gémit Mo tout bas en passant un doigt sur une série de paragraphes de jargon juridique à interligne simple concoctés par une bande de pinailleurs du ministère de l'intérieur qui avaient du temps à tuer. C'est vraiment nécessaire ?

— Absolument, répond Barnes, l'air sombre. Impératif. Ça aussi, c'est le règlement. Et ils n'en fabriquent pas des comme ça tous les jours. En fait, ils sont tellement rares que je pense qu'ils l'ont inventé rien que pour vous...

— Alors passez-moi le stylo, grommelle Mo en griffonnant sa signature avant de le lui rendre. Tout est en ordre ?

— Enfin, une chose que j'aimerais ajouter, précise Barnes en glissant le document dans une pochette en plastique étanche avant de le remettre à un marin qui attend au pied de l'échelle. Juste de vous à moi, ce n'est pas parce que vous avez le permis que vous êtes obligée de vous en servir. N'oubliez pas qu'après, vous ne pourrez compter que sur vous-même.

Mo sourit, les lèvres aussi minces qu'une lame de rasoir.

— Ne vous faites pas de soucis pour moi. (Elle ramasse l'étui noir en fibre de verre étanche et en vérifie encore une fois les fermetures.) Si jamais ça part en billes, Angleton aura de mes nouvelles.

— Vraiment ? Je n'aurais pas cru. (Le ton de Barnes est cinglant, mais il vient immédiatement s'asseoir à côté de Mo et se penche vers elle.) Écoutez, rien ne va foirer. D'une façon ou de l'autre, il faudra que ça marche même si aucun de nous ne devait s'en tirer. Mais le plus important – écoutez-moi bien –, ce n'est pas vous, ni moi, ni Bob, ni même Angleton. Si la Chambre Noire met la main sur JENNIFER MORGUE, ça va tout déstabiliser, mais il pourrait arriver pire que ça. On ne sait pas pourquoi Billington veut se l'accaparer, mais les analyses des pires éventualités... Enfin, faites marcher votre imagination. Cherchez le signe – n'importe lequel, même le plus infime – qui donne à penser que Billington n'est pas le pilote dans l'avion, si vous suivez mon idée. Vous y êtes ?

Mo le regarde fixement.

— Vous croyez qu'il est possédé ?

— Je n'ai pas dit ça, rétorque Andy. Je veux dire que dès qu'on commence à se demander quels capitaines d'industrie sont sous la coupe de monstres suceurs d'âmes venus d'une autre dimension, eh bien, on peut s'attendre à tout. Cette sorte de chose conduit au

communisme sans foi ni loi et, de toute façon, ils ont des amis en haut lieu comme Numéro 10, si vous voyez ce que je veux dire. Assez, n'entrons pas là-dedans. (Un tic nerveux lui tiraille la joue.) Néanmoins, on ne voit pas clairement pourquoi un multimilliardaire aurait besoin d'acquérir des armes de destruction massive venues d'ailleurs – ce n'est pas précisément sur la liste des meilleures pratiques commerciales. Alors soyez prudente là-bas. Comme je vous l'ai dit, vous pouvez faire venir l'équipe A dès que vous avez établi le contact, mais une fois que vous les aurez contactés, ils seront là dix minutes plus tard, que vous le vouliez ou non. Vérifions votre casque...

On frappe à la porte.

J'appuie sur la touche d'urgence si vite que je me colle presque une entorse au pouce, retourne le clavier à l'envers et me lève juste au moment où la porte s'ouvre. C'est l'un des stewards de l'étage, pas un bérêt noir. « Oui ? » articulé-je, le souffle court.

Il me tend un plateau en argent, à moitié recouvert d'un napperon de fil blanc amidonné. Mon Treo repose au milieu, vierge et immaculé. « C'est pour vous », m'annonce-t-il d'une voix sans timbre. Je le dévisage et frissonne en me saisissant du téléphone. Il n'est pas lui-même, c'est sûr. Des lueurs vertes au fond des orbites et un manque manifeste de souffle sont les indicateurs courants que vous regardez une abomination indicible venue de par-delà l'espace-temps plutôt que quelque chose de vraiment sinistre comme, par exemple, un cadre commercial. Mais qui aurait envie d'en inviter un dans sa cabine pour prendre un verre et bavarder un moment ?

Je prends le portable et pousse l'interrupteur. « Merci, dis-je. Vous pouvez disposer. »

L'homme mort tourne sur ses talons et quitte la pièce. Je referme la porte et pousse le bouton pour allumer le signal radio. J'ai peu de chances d'obtenir un signal à cette distance de la terre, mais sait-on jamais ? Et dans l'intervalle... Si je peux entrer en contact avec le Contrôle et leur dire de ne pas envoyer Mo me chercher, ce serait déjà pas mal. Je me rends compte que je tremble. Cette nouvelle Mo, fraîche émoulue d'un stage des forces spéciales à Dunwich, qui fait couler le sang avec une désinvolture impitoyable et travaille comme thaumaturge de choc avec les têtes brûlées d'Alan me fout les boules. Ça fait des années que je vis avec elle et je sais à quel point elle peut se montrer dure quand il faut mettre sur le gril un organisateur de festival folk. Mais ce nouveau violon qu'elle transporte me fait flipper. C'est comme s'il allait de pair avec un regard mauvais et une certaine dose de sadisme qui se serait infiltrée dans cette femme coriace mais aux fulgurants moments de tendresse que j'aime, et qui, d'une certaine

façon, l'aurait empoisonnée. Et voici qu'à présent, elle fonce sur l'*Explorer* pour... mettre en sécurité le générateur de champ, libérer les otages, couler l'*Explorer*...

Je m'arrête net à mi-chemin de ma pensée. « Hein ? marmonné-je tout bas. Mettre en sécurité le générateur de champ ? »

C'était du générateur de champ qu'elle discutait avec Alan. La malédiction de la distorsion des probabilités qui m'a traîné malgré moi, malgré mes cris et mes coups de pied, dans ce jeu de rôles débile, l'invocation même que je suis censé détruire. Elle croit qu'il se trouve à bord de l'*Explorer* ? Et Angleton veut qu'elle en assure la protection ?

J'ai les yeux fixés sur mon portable. Il n'y a pas de signal radio, mais j'ai encore un chargeur de batterie. « Ça marche pas », dis-je et j'écrase mon doigt sur le pavé numérique. Je suis frustré, je l'avoue. Personne ne me dit rien ; on veut se servir de moi comme d'un organe de liaison dans les télécommunications, on me laisse dans le noir en me servant de la merde et je dois faire le joli cœur en pingouin au casino en buvant des cocktails infâmes. Je retourne vers le bureau, remets le clavier à l'endroit et enfonce de nouveau la touche d'urgence. Mo, assise dans le cockpit d'un bateau-cigarette, est en train d'attacher son harnais de sécurité à cinq points. Deux matelots posent un sac de sport bourré de gadgets noirs sinistres sur le siège à côté d'elle. Au-dessus du pare-brise, je distingue le flanc gris d'un destroyer de la Royal Navy, hérissé d'un bataillon de radômes et de choses qui peuvent être pour mon œil ignorant des batteries de missiles aussi bien que des tourelles ou des caissons peints. L'horizon est vide de tous côtés à part la ligne droite de la traînée de condensation d'un avion de ligne qui barre le ciel. Je lorgne mon portable. Si je pouvais l'appeler, si je pouvais lui dire... Ah, si seulement je n'étais pas coincé sur ce putain de yacht à me morfondre comme un trophée, un gage d'amour dans un mauvais thriller, alors que dans deux heures, ça va chier des bulles à bord de l'*Explorer* qui se trouve à moins de cinq cents mètres...

« C'est quoi, ton problème, putain ? » me demandé-je. Je devrais être hors de moi. Cette passivité bovine ne me ressemble pas. Pourquoi ai-je l'impression que je ne peux que rester ici à attendre que Mo vienne me sauver ? Bon Dieu, il faut que je fasse bouger les choses. McMurray ne peut pas se permettre de me perdre avant que Ramona ait remis son paquet-cadeau à Billington. Voilà qui me donne un moyen de pression. Et Angleton tient à ce que le générateur de champ de l'envoûtement continue de fonctionner. Pour moi, c'est un indice. Ça fait tilt. Si le champ de l'envoûtement fonctionne et que Billington ne peut pas le mettre hors circuit, ça va être sa fête. Serait-ce le plan d'Angleton ? C'est tellement simple que cela en devient diabolique. Presque sans réfléchir, je compose 6-6-6. Le moment est

venu d'appeler mon taxi et de changer d'air. Après tout, même la gentille Bond Girl – gage d'amour et *tutti quanti* – ne passe pas toujours les dernières minutes du film à attendre que son amoureux vienne à la rescousse. Il est temps de se bouger le cul et de faire sauter la boutique.

CHAPITRE 15

Tous aux abris

Une heure plus tard, ayant fait tout ce que je pouvais par l'intermédiaire de Media Center, j'empoche mon portable et ouvre la porte de ma cabine.

On peut faire beaucoup en une heure avec un PC sur un réseau prétendument sécurisé mais en réalité pénétrable jusqu'en enfer et au-delà, surtout si on a une mémoire flash USB bourrée d'outils de bidouillage. Malheureusement on ne peut pas faire énormément de manipulations sur ce genre de réseau sans que ça saute aux yeux qu'il a été OwnZor3d. Mais par la Poigne de fer [11], pour l'instant, je m'en tape. Enfin, je compte bien que ce que j'ai fait au PC sera découvert dans les heures qui viennent, mais en cet instant, c'est le cadet de mes soucis. Pour le moment, j'espère surtout être toujours en vie d'ici là. Il y a un moment où il faut regarder tous ses atouts et se dire « ça ne s'use que si tu ne t'en sers pas, coco ». Mais cette époque est révolue quand tu comptes les minutes de la dernière heure qui te reste avant que les hommes en noir viennent te chercher. Alors là... au diable !

Pour commencer, je désactive les mécanismes d'ouverture de session du système, pour qu'ils ne puissent pas comprendre trop vite ce qui leur arrive. Je donne l'ordre pour que les ports d'identification à distance se ferment dans une heure et brouille le mot de passe des bases de données dans lesquelles ils ont une confiance aussi complètement dépassée. Puis j'active un processus d'interprétation des commandes qui va griller les données relationnelles des parties derrière le système de surveillance en inversant tout n'importe comment et altérer subtilement les sauvegardes.

Mais ce n'est qu'une mise en train pour s'échauffer les doigts. L'empire de Billington est basé sur le principe qu'on achète du matériel commercial clé en main, qu'on le personnalise pour répondre aux exigences d'un équipement conforme aux normes militaires et qu'on le revend ensuite au gouvernement avec une culbute de deux mille pour cent. Une grosse partie de son réseau – tous les postes de travail virtuels télépilotes depuis Mumbai, essentiellement – marche sous Windows. Vous vous attendez à ce que le système d'exploitation intégré Vista soit verrouillé et patrouillé par des administrateurs de système enragés portant des colliers à clous, et vous avez raison : d'après les normes commerciales courantes, le réseau de Billington est

plutôt bon. L'ennui, c'est que le modèle de sécurité de Windows a toujours été sens dessus dessous et les tripes à l'air, et tout le monde fonctionne sur le même pack mis en service sur le marché. C'est une monoculture d'entreprise classique et j'ai justement l'herbicide *ad hoc* planqué dans un bout de mon nœud pap, grâce à l'équipe de testeurs de la sécurité du réseau de la Laverie. Même si l'opération de surveillance rapprochée d'Eileen fonctionne grâce à des serveurs lames horriblement chers sur un système d'exploitation UNIX en position de verrouillage de sécurité et homologué par la National Security Agency, les postes de travail sont... bref, le terme technique pour ce qu'ils seront quand je les aurai visités, c'est « cramés ». Et avant que j'en aie terminé avec eux, Eileen va se retrouver avec, sur les bras, une flopée de zombies qui ne seront pas les bons.

La Laverie a renâclé quand il s'est agi de me procurer une voiture correcte, alors que je peux démontrer que l'Aston Martin se déprécie plus lentement et coûte moins en réparations qu'une Smart (après tout, la moitié des Aston Martin jamais construites tiennent toujours la route et roulent depuis trois quarts de siècle). Mais ils n'ont même pas cillé à l'idée de me donner une clé USB bourrée jusqu'à la gueule de logiciels malfaisants qui ont dû coûter au CESC la bagatelle de, disons, deux millions pour les mettre au point, et que je m'apprête à utiliser dans la demi-heure, et qui vont subséquemment fuir dans le domaine public, procurant aux vendeurs de scanners antivirus des orgasmes spontanés multiples et à leurs auteurs, des malédictions d'un pôle de la planète à l'autre. C'est un exemple classique de priorité comptable mal placée, qui valorise des valeurs immobilisées amortissables mille fois plus que les fruits du véritable travail... Enfin, c'est dans la nature de la gestion publique. Disons simplement que si ce que je suis sur le point de déchaîner sur le petit empire de Billington ne prend pas plusieurs centaines d'années d'administrateur de système et au moins une semaine montre en main à nettoyer, mes autres prénoms ne sont plus Oliver et Francis.

Ayant fini le boulot, je regarde mon portable. L'affichage montre une mignonne petite icône animée d'une Smart bleu layette, avec des moutons giclant sous les pneus et un indicateur de progression légendé : « 62 km / 74 % complet. » Je le remets dans ma poche, puis je prends les superpompes que Pinky et le Cerveau ont trafiquées pour moi. En grimaçant, je noue les lacets. Puis je me baisse et tourne le talon gauche. Immédiatement, les ombres dans la cabine s'obscurcissent et s'épaississent, prenant une teinte de mauvais augure. Le résonateur Tillinghast est allumé : dans cet espace confiné, ça devrait m'avertir juste à temps pour que je puisse faire dans mon froc avant de mourir si jamais Billington a confié sa sécurité opérationnelle à des forces diaboliques, mais en plein air... enfin, ça donne un sens

nouveau à l'expression « en avoir plein les talons ».

La coursiye devant ma porte est sombre et il flotte dans l'air une curieuse odeur de renfermé. Je m'arrête, m'attardant discrètement près de la porte en attendant que mes yeux accommodent. Ellis Billington et sa bande sont à bord de l'*Explorer*, mais je ne sais pas qui est encore par ici. Je peux me rendre utile pendant que j'attends Mo en découvrant ce qui se passe à bord du *Mabuse*. Ellis n'est pas assez stupide pour ne pas avoir un plan d'évasion en tête pour le cas où les choses se gâteraient. Sans compter des plans de rechange C et D derrière le plan B, avec un système à redondances multiples. Mais si j'arrive à découvrir ce que c'est...

Raté. La porte s'ouvre à l'extrémité du couloir.

— Vous, là ! Qu'est-ce que vous fichez en dehors de votre cabine ? Rentrez immédiatement !

Le béret noir sort son arme.

J'ai un trou, et un grand vide s'ensuit. Je sens un battement de cœur en double.

— C'est toi, Ramona ?

— Qu'est-ce que tu...

— J'ai un problème avec mon robinet, dit ma bouche. Vous pouvez venir voir ?

Et j'ouvre la porte en faisant un pas en arrière pour le laisser passer.

— Laisse-moi m'occuper de ça, petit singe.

— Je sens le goût de l'eau de mer dans mes sinus.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? Est-ce que McMurray a perdu...

— Non, mais Ellis, oui. Il a donné à Eileen l'ordre de quitter le bateau il y a dix minutes et il a placé des charges d'explosif pour saborder le bateau dès qu'il l'aura déserté. Quelque chose à voir avec l'altération contagieuse dans sa matrice onéromantique, il s'imagiue que quelqu'un a saboté le bateau et il n'est pas d'humeur à prendre des demi-mesures...

Merde. Ça serait moi, non ? Le sbire s'approche et je vois des ombres vertes derrière ses lunettes de soleil, des vers qui se tordent et grouillent dans les orbites pourrissantes tandis qu'il s'approche en levant le pistolet à deux mains.

— Un Glock 17, annonce Ramona.

Et elle prend le relais.

Je fais un saut de carpe de l'autre côté de l'étroite cabine et pose la main droite sur le pistolet, attrape la glissière et la repousse tandis que ma main droite se lève et se ferme inconfortablement pour lui envoyer mon poing dans l'œil gauche. Ses carreaux volent en éclats tandis qu'il lève son arme, sans arriver à la mettre hors d'atteinte, et je la tords sur le côté. Elle part et le bruit est si fort dans cet espace confiné qu'on

croirait que quelqu'un m'a cogné la tête contre la porte. J'ai l'impression d'avoir arraché la peau de ma main droite, mais je continue à tourner sans lâcher prise, donnant des coups de pied et esquivant le poing qui m'inflige une douleur fulgurante dans le flanc et me donne l'impression de m'être déchiré un muscle. Puis je suis face au zombie à moitié décati avec un pistolet dans ma main gauche et du sang qui coule de la droite, et j'appuie sur la détente, pan ! Et je presse de nouveau parce que je me débrouille pour rater ma cible à cinquante centimètres, re-pan ! Et il y a du sang partout à l'intérieur de la porte et un léger tintement lointain de cartouches cliquetant quand elles rebondissent sur l'écran du PC.

Je cherche de l'air et m'étrangle à cause de la pestilence. La chose sur le sol – du moins ce que le résonateur Tillinghast me fait voir – est morte depuis des semaines.

— Qu'est-ce qui déconne, cette fois ? je demande à Ramona.

— Billington. (Elle ouvre les yeux et je pénètre dans sa tête. Elle est encore sous l'eau, mais elle n'est plus assise dans le fauteuil de commande à bord de la pince submersible ; elle nage librement dans l'obscurité presque totale, caressant au passage le train de sonde et je peux sentir l'épuisement tel un bandeau serré en haut de ses cuisses.) On s'est fait doubler. (J'ai le goût de sa peur sur ma langue.)

— Parle-moi !

Je m'oblige à me pencher pour faire les poches du cadavre. Il y a un autre magasin pour le pistolet et une plaque, une sorte d'identification par radiofréquence. Je la prends. Mon regard fait le tour de la cabine. Ma main droite saigne encore, mais même si ça fait mal, ça n'est pas grave. (Mémo pour moi-même : éviter désormais d'attraper la glissière d'un automatique pendant qu'on vous tire dessus.)

— J'ai combien de temps ? Où tu es ?

— La pince... J'étais à mi-chemin du retour quand un des loquets d'amarrage s'est engagé, que le pont de contrôle s'est déconnecté et est resté coincé sur le train de sonde pendant que la charge utile continuait de monter. C'était sûrement exprès. Il a toujours eu l'intention de me laisser en bas !

Je sens sa panique, hideuse, personnelle, égoïste et pitoyable.

— Attends, lui dis-je. Si tu peux rejoindre la surface, nous pourrions te récupérer...

— Tu ne comprends rien ! Si je reste trop longtemps en bas, je vais commencer à changer. C'est héréditaire ! J'ai reculé tant que j'ai pu en restant à terre la plupart du temps, mais maintenant, je suis adulte, et si l'une de nous reste trop longtemps dans les profondeurs, elle commence à changer, c'est irréversible. Si ça m'arrive, mon démon va décider que j'essaie de fuir...

— Ramona. (Je me rends compte que j'ai le souffle court et rapide.) Écoute-moi...

— Billington le sait ! Il doit le savoir ! C'est pourquoi il a envoyé ce garde pour te tuer ! Il a dû arrêter McMurray, ou le tuer, ou pire !

— Ramona, écoute... (Je prends une profonde inspiration et essaie de me concentrer sur l'air et la terre sèche.) Écoute-moi. Sens par ma peau. Respire par mes poumons. Souviens-toi d'où tu viens. (Je me tiens derrière le cadavre et m'oblige à penser à des paysages luxuriants.) Tu as pu me permettre de partager ton métabolisme quand j'ai failli me noyer. Essayons de faire l'inverse.

Respire. Continue de respirer pour deux, de peur que l'un des deux ne commence à se voir pousser des tentacules et des écailles. Ce n'est pas aussi facile qu'il y paraît. Vous devriez essayer un jour.

— Tu dois quitter le bateau !

— Comment tu sais ce que fabrique Ellis ? demandé-je.

J'enjambe le corps et passe dans la cursive. C'est encore moins engageant, ça empeste le tombeau, la terre fraîche et les ténèbres et des choses fousseuses et aveugles. Première porte à droite, monter l'escalier, gauche, cursive...

— Pat et moi avons un canal informel. (Elle se concentre sur ses mouvements, en laissant les gestes répétitifs apaiser son esprit. Est-ce mon imagination ou il commence à faire légèrement moins sombre ?) La dernière fois qu'il est entré en contact, il m'a prévenue pour la charge explosive. Il comptait que Billington te ferait quitter le bateau, avec Eileen. Sur quoi, il a fait tomber le bloc entre nous. C'est tout ce que je sais, je le jure !

— Enfin... (Je sens les marches comme si elles étaient sur le point de s'effondrer sous mes chaussures, les planches criblées d'asticots qui se couinent des avertissements. L'air devient moite. Continue de respirer, me répété-je.) Vous n'avez pas été complètement honnêtes avec moi, en fait, Pat et toi. Tu t'es débrouillée pour m'empêcher d'aller fouiller dans ta tête pour obtenir des renseignements top secrets. Tu t'es servie de moi pour arriver à tes fins.

— Eh, tu peux parler !

Trop tard. Je me rends compte qu'elle a entrevu mon souvenir du briefing de Mo. Protéger le générateur de champ de l'envoûtement.

— Vous en faites autant.

— Non, dis-je, sombre. Nous voulons empêcher quiconque de l'avoir. Parce que si tu réfléchis aux implications politiques d'un pouvoir humain qui se met tout à coup à jouer avec la technologie chthonienne, tu dois te demander si les BLUE HADES considéreraient ça...

Une musique de violon dans le fond de ma tête, effrayante, me fait dresser les poils sur la nuque au moment même où j'arrive en haut des

marches et je me trouve face à un autre zombie en uniforme noir. Il tient un MP-5 à la bretelle, prêt à faire feu. Mais j'ai l'adrénaline et l'effet de surprise qui jouent en ma faveur. Je suis tellement sur les nerfs que j'appuie sur la détente trois fois avant de pouvoir m'arrêter.

— ... comme une violation du Traité de l'Atlantique Nord, terminé-je avant de respirer à fond et d'essayer d'empêcher mes mains de trembler. C'est quoi, tous ces zombies ? Billington cherche-t-il à envoyer tous ses employés au casse-pipe pour frauder le fisc ou quoi ?

— Je n'en sais rien. (Elle se défoule de ses frustrations sur l'eau.) Tu te bouges ? Il te reste peut-être six minutes pour quitter le bateau !

Protéger le générateur de *geis*. La cursive semble palpiter, se contracte et se dilate autour de moi comme un tube de chair chaude – une expérience troublante de l'œsophage. L'odeur de décomposition devient plus forte. J'attrape le MP-5, réussis à ne pas perdre mon petit déjeuner inexistant tandis que le cou du zombie se désintègre. J'enlève de la courroie les débris pourris, plante le pistolet dans ma poche et laisse Ramona prendre en charge mes mains pour vérifier le sélecteur de salve. Je descends le couloir en marchant en canard, puis je trouve un croisement et une autre porte en face de moi. J'ouvre la porte du maître des lieux.

J'ai de la compagnie.

— Voyez-vous ça ! Ne serait-ce pas le généralement sous-estimé Mr Howard ! (Elle sourit comme un serpent.) Vous feriez mieux de ne pas presser cette détente, toutes les carabines sont chargées de cartouches de bannissement... Vous allez cramer le générateur si vous tirez. Et vous n'en avez pas envie, j'imagine ?

C'est Johanna Todt, l'étrangleuse de McMurray. C'est curieux de voir à quel point elle perd son glamour quand je partage mes globes oculaires avec Ramona. À moins que ça ne tienne au treillis, au gilet de sauvetage et au maquillage qui a bavé, sans parler de la puanteur de mort ancienne qu'elle répand comme un joujou dont elle refuse de se séparer. Elle est postée derrière le diorama au milieu de la grille du générateur de *geis* et tient un marteau à une dizaine de centimètres de la tête de G.I. Bond.

Je suis encore en train de chercher une réplique quand Ramona prend l'initiative.

— Je comptais bien te trouver ici, chérie. Est-ce que Pat t'a balancée ou as-tu trouvé que tu manquais de biscuits pour être en position de force ?

— Ramona ? (Elle penche la tête sur le côté.) J'aurais dû m'en douter. Trois, c'est la foule. Pourquoi tu ne te barres pas, garce ?

Je parviens à retrouver provisoirement le contrôle de mon larynx.

— Elle reste, répliqué-je.

Souviens-toi de respirer profondément, me dis-je. Ma vision

doublée commence à m'ennuyer : la lumière autour de Ramona s'éclaircit, se rapproche de la lueur de l'aube. Je m'efforce de garder le MP-5 braqué sur Johanna, mais elle a raison. Si je commence à tirer, je risque tout autant de bousiller le générateur que de la toucher.

— Qu'est-ce que vous fichez ici ?

— Contrairement à d'aucuns, je sais envers qui je suis loyale. Je me suis dit que je pouvais récupérer les miettes du buffet d'un milliardaire, compte tenu que je viens d'armer la charge de sabotage. Et n'êtes-vous pas appétissant ? Je crois que vous conviendrez parfaitement pour une mise en bouche, mon chou. (Son sourire s'agrandit, carnivore. Je reçois une bouffée de son haleine qui est aussi fétide que cadavérique et empeste la crypte.) Je peux vous désintriquer, vous savez ça ? Je peux même briser votre lien sans tuer McMurray, Ramona. Je lui ai volé ses billes dans le brick pendant que je l'aidais à faire le compte de ses erreurs. (Elle tourne sa main libre pour que je puisse voir qu'elle tient une petite boîte en plastique.) Tout est là-dedans. Vous êtes tous les deux en mon pouvoir.

Respire. Ramona se crispe et bat des pieds pour accélérer sa remontée vers la lumière. Ses cuisses ne sont qu'un bloc douloureux. Elle a nagé droit vers la surface sur près d'un kilomètre et elle commence à se fatiguer de lutter, de résister au stress de l'adaptation qui la torture et la tente. Sachant que si elle avait simplement recours à ses autres muscles, tout deviendrait tellement plus facile...

— Alors, qu'est-ce que vous nous voulez ? demandé-je en faisant un petit pas dans sa direction.

— Stop. On ne bouge plus. (Elle me dévisage.) Je veux que tu m'adores, déclare-t-elle, presque nostalgique. Je veux que tu sois mon corps, Ramona, donne-le-moi et je te rends même ta liberté. Ellis n'en saura rien...

Pendant un moment, je suis dans le corps de Ramona, nageant librement vers la surface qui s'éclaircit lentement : c'est encore une lueur crépusculaire, l'obscurité totale aux yeux des simples mortels, mais je parviens à distinguer des formes dans le brouillard au-dessus de moi. La moitié de l'horizon est dominée par l'ombre noire énorme dans laquelle plonge le train de tiges et il y a une autre silhouette sombre non loin de là. Je maîtrise la situation, je suis la seule à nager avec des jambes inhabituelles et des bras plus faibles. Je commence à modifier ma course pour mettre le cap sur l'obscur forme lointaine dans l'eau...

Pendant ce temps, Ramona occupe mon corps, elle a laissé tomber le MP-5 et se trouve à mi-chemin du couvercle en Plexiglas qui recouvre le diorama, produisant le même bruit dans mon arrière-gorge que celui que font deux chats qui se disputent un territoire. Johanna abat le marteau sur ma nuque, provoquant une douleur aiguë – elle a

visé la tête, mais l'a ratée – et puis je me trouve nez à nez avec elle, qui me mord et essaie de relever l'objet pour m'écraser le côté du crâne. Ramona fait un mouvement dont je serais incapable avec les bras, une sorte de blocage. Je sens des muscles, sans doute un tendon, se déchirer quand je boxe Johanna dans le bras : elle bloque, je lève un genou...

Respire pour deux, car si le *Mabuse* reste sur place, il est toujours à trois cents mètres...

— Salope ! hurle Johanna qui me plante les dents dans l'épaule et vise mes roubignoles.

Ramona ne réagit pas assez vite à ce que fait Johanna – elle n'a pas l'habitude d'avoir à protéger cet apanage extérieur – mais moi, si, et je réussis à me glisser sur le côté de sorte que Johanna n'empoigne que l'intérieur de ma cuisse qu'elle tord au lieu de me transformer en un tas de gelée hurlante. Le Glock dans mon pantalon pendouille inutilement. Puis je remarque les dents de Johanna dans mon épaule. Elles sont brûlantes et glacées en même temps, ce qui est anormal, les morsures ne sont pas censées vous geler. Tout ce qui concerne Johanna est anormal. De si près, avec le résonateur Tillinghast allumé, je sens quelque chose qui s'agite juste derrière son visage, quelque chose d'affreusement similaire au succube de Ramona, mais différent. Au lieu de se nourrir de la petite mort, je l'entends réclamer la grande, la fin des temps. Je me sens faible en sa présence, sans force et anéanti par un effroi surnaturel.

— Putain, continue de respirer, petit singe ! Qu'est-ce que tu fous, tête de nœud, tu cherches à nous tuer tous les deux ?

C'est Ramona. On croirait qu'elle me parle de l'autre bout d'un long couloir.

Respirer ? Je suis allongé sur Johanna, par terre. Comment en sommes-nous arrivés là ? Elle est aussi immobile qu'un cadavre, mais ses dents sont toujours plantées dans mon épaule et elle m'étreint comme si j'étais l'amour de sa vie. Et je me sens si lourd. Respirer est un énorme effort. Un brouillard s'amasse autour de ma vision. Respirer ?

Une main appartenant à quelqu'un tripote la grosseur dans ma poche.

Respirer...

Tout devient gris. Le tunnel est tapissé d'ombre. Johanna Todt attend à l'autre bout, souriant froidement, aussi engageante et désirable qu'un verre d'hélium liquide. Mais je pressens également que Johanna n'est pas ce qui m'attend si je touche à cette boisson. Johanna est comme le leurre bioluminescent qui pend au bout de la ligne du pêcheur, sous les mâchoires acérées de l'oubli. Elle me tient dans ses bras et si je saisis l'appât, quand je vais me lever, je serai

aussi creux qu'elle. Je ne serai plus moi-même mais une marionnette pourrissant lentement sur pied pendant que son démon lui fait faire la gesticulation de la vie.

Respirer ?

PAN.

Johanna se convulse sous moi, frissonne et se raidit. Ses cuisses fléchissent.

PAN-PAN.

Je me souviens que je dois respirer, la chaleur puante de la poudre carbonisée m'étouffe presque.

Ses vibrations faiblissent tandis que ses talons martèlent le sol comme si elle était branchée sur le réseau électrique, et un flot de sang et de tissus se répand tout autour de sa tête telle une chevelure. Tandis que je halète, je remarque une main brandissant un pistolet à quelques centimètres de mon crâne et j'ai l'impression que mon épaule est à moitié déboîtée. Un mélange de peur et de dégoût me fait bondir sur mes pieds, les muscles raides.

— Ramona ?

— Je suis toujours là, petit singe. (Elle suffoque – non, elle cherche son souffle. Elle a une sensation cuisante dans les branchies pendant qu'elle résiste au réflexe de les déployer complètement. En nageant en direction de l'ombre mince du *Mabuse* qui se profile contre la clarté de la surface, encore à deux ou trois cents mètres au-dessus.) Respire, nom d'une pipe ! Tu me donnes des crampes ! Je ne peux pas continuer.

Je halète comme un chien, puis j'abaisse prudemment le pistolet. J'ai une douleur fulgurante au bras droit et d'autres entorses, plus une morsure sauvage qui me donne le vertige quand je la tâte de la main gauche. Je regarde le bout de mes doigts. Du sang.

— Merde. Combien de...

— Si cette salope disait la vérité, il te reste deux ou trois minutes pour prendre le diorama et le balancer par-dessus le pont.

Je me retourne pour essayer de mettre de la logique dans l'illogique, un luxueux salon à bord d'un yacht, une femme morte sur le plancher... et un diorama dans une grande vitrine verrouillée. Je ne peux pas bouger la vitrine, elle est de la taille d'une table de billard. « Pourquoi maintenant ? » grogné-je. On dirait qu'en cherchant à imaginer un plan B, je n'ai fait qu'inciter Billington à faire sombrer le bateau. Et maintenant, il semblerait que je manque de choix.

Cependant. Protéger le générateur de *geis*. C'est le noyau même de l'envoûtement que Billington a opéré et qu'il essaie à présent de détruire de la façon la plus brutale qui soit. Non seulement en jetant l'interrupteur, mais en faisant carrément sauter le bateau. (Pourquoi ? Parce que je suis devenu un peu trop futé et que j'ai lâché les

chihuahuas glapissants de la guerre de l'info.) Si je peux le maintenir en état de fonctionnement, la sémantique du sortilège va exiger que James Bond – ou une bonne imitation – arrive à la rescousse. Il s'agit seulement de trouver comment continuer à faire fonctionner le maudit machin pendant que je le sortirai du bateau en perdition.

Mon Treo est dans ma poche arrière. Je crie presque quand je tords le bras droit pour le prendre, puis l'allume en tremblant et braque l'objectif de la caméra sur le dispositif. Une fois que j'aurai rempli la carte mémoire, il faudra que ça marche. Je vérifie le dispositif – « 72 km / 97 % terminé » – puis je la glisse dans une poche revolver.

En considérant le salon du proprio, je ne remarque rien de frappant, mais la salle à manger est située juste après dans le couloir. Je me glisse au-dehors et me dirige vers elle d'un pas chancelant, me faufile par la porte et ce que je veux m'attend sous une pile d'assiettes sales abandonnées. J'attrape la nappe en fil, attends que le fracas de la vaisselle cesse, et retourne en titubant dans le salon. Là, je fracasse la vitrine avec la crosse de mon pistolet.

Respire. J'entrevois Ramona, la souffrance qui gagne le bas de son corps. Elle ressent aussi une douleur cuisante dans les épaules tandis qu'elle cherche à gagner la surface à bâbord du *Mabuse*. L'air empeste, la puanteur des égouts et de la viande crue en décomposition. Je glisse le pistolet dans une poche, puis prends la nappe à deux mains et l'étales sur le verre brisé et le diorama. Je me penche en avant – n'oublie pas de respirer – et attrape fermement le tout. Je cherche à tâtons par terre le boîtier en plastique qui contient les marques de pouvoir avec lesquelles Johanna a défié Ramona. Mes mains tremblent pendant que je forme un nœud avec les coins.

— Ça y est, lui dis-je.

— Dégage !

Elle n'a pas besoin de me le répéter deux fois. Je fonce vers la porte, rafle le MP-5 au passage et scrute la coursive à la recherche de la porte donnant sur le pont supérieur.

— Celle-ci, Bob...

La lumière du dehors me fait presque monter les larmes aux yeux après la puanteur de mort à l'intérieur. Je sors sur le pont et me dirige sur le côté du bateau, puis je regarde la poupe. Au loin se trouve une traînée blanche gravée sur la crête des vagues. Respire. Je cille et je vois par les yeux de Ramona. Je regarde la lumière de dessous la quille de la frégate. Vue d'en bas, elle paraît énorme, de la taille d'une ville. Cours ! Je détale vers la poupe, reprends la coursive en direction du pont des embarcations. Il y a une grue et une échelle de coupée qui descend sur le flanc du bateau et s'arrête juste au-dessus de la plateforme flottante au niveau de la ligne de flottaison. Je descends deux à deux les échelons et, dans ma hâte, c'est tout juste si je ne culbute pas

dans l'eau.

— Saute par-dessus bord ! Vas-y !

Respire. Elle voit la grille de la plate-forme, l'ombre de mes pieds qui crissent sur le métal.

— Pas encore.

Je suffoque, ma vision scintille avec les étincelles brillantes de l'hyperventilation quand je pose par terre le diorama que j'ai volé et sors mon téléphone. Je lis : « 74 km / 99 % terminé. »

— Comment tu crois qu'on va grimper à bord de l'*Explorer* ? Aucun de nous n'est en état de nager aussi loin et de toute façon... il bouge.

Il y a de l'écume blanche à la proue de l'énorme bateau de forage tandis que ses pompes-hélices de positionnement se mettent en route. Billington n'est pas assez bête pour rester à proximité pendant que son yacht se saborde. Même s'il n'a pas peur du contrecoup du générateur d'envoûtement, il peut s'inquiéter des réservoirs à carburant.

— Il faut qu'on aille par là !

Elle est près de la surface.

— J'ai un plan.

Respire. Je tends la main vers l'eau tandis que...

Rassemblant ce qui lui reste de forces, elle lève la main qui fend la surface argentée au-dessus d'elle et...

— Holà !

L'eau m'éclabousse tandis que Ramona traverse la surface et attrape ma main.

— Un plan. Lequel ? Ho... !

Je la hisse. Quelque chose dans mon dos dépose une réclamation, en trois exemplaires, puis ferme le guichet et se met en grève.

Ramona se retourne et se laisse tomber sur la plate-forme. Hors de l'eau, elle est sans forces. Je sens ses muscles. Je m'en passerais.

— Regarde-moi ça. (Je pointe le doigt. La trace argentée s'incurve vers nous comme un curieux missile lancé au ras des flots. Il y a quelque chose au milieu qui ressemble à une sphère en verre noire entourée de quatre énormes boules orange.) C'est ma bagnole !

— Tu... veux... rigoler.

— Pas du tout ! (Je rigole comme une baleine quand la Smart couine vers moi avec impatience, ses airbags montés sur moyeux fouettant l'eau qu'elle dompte.) Ce n'est peut-être pas une BMW ni une Aston Martin, mais au moins, elle vient quand je l'appelle.

Elle ralentit à la hauteur du bord de la plate-forme. Ramona s'assoit avec lassitude et commence à retirer sa combinaison chauffante. Elle a la peau argentée, les écailles devenues bien visibles. Ces quelques heures sous l'eau ont suffi pour que le changement s'opère et ses doigts ont commencé à se palmer. Avant qu'elle ait ouvert la fermeture Éclair de l'enveloppe extérieure, la voiture se gare

lentement à notre hauteur et monte sur la plate-forme. Le moteur s'arrête.

— C'est qui ? demande-t-elle en pointant le doigt à travers le pare-brise.

— Zut, je l'avais oublié celui-là. (C'est Marc, jadis entremetteur et ultérieurement zombie. Il a enflé derrière le pare-brise et la portière du chauffeur.) Il faut que tu m'aides à le sortir d'ici.

— C'est pourquoi je ne sors jamais deux fois avec le même... ça évite qu'il devienne puant, tu sais ça ?

J'ouvre la portière, juste à temps pour être frappé par une expérience olfactive presque aussi inoubliable que les coups de Johanna.

— Beurk !

— Plutôt deux fois qu'une, petit singe. Il a coulé sur tous les sièges... Tu comptes me faire asseoir là-dedans ?

— C'est toi qui m'as parlé de charges d'explosif. Moi, je suis celui dont la biométrie va de pair avec le bouton d'allumage. À toi de choisir.

Je m'empare d'un bras. À mon grand plaisir, il ne me reste pas dans la main. Ramona ouvre la portière opposée et le pousse vers moi. Je fais un pas de deux avec le macchabée, le retourne et le traîne sur la plate-forme. J'empoigne le générateur d'envoûtement empaqueté et le fourre dans la malle arrière qu'on appelle ici le coffre. Ramona grimace en essayant d'attacher sa ceinture et lève un machin en l'air.

— C'est quoi, ça ?

— C'est ce que Marc appelait « engager la conversation ». (Je lui passe le MP-5.) Tu sais comment te servir de ça, j'imagine. Je vais prendre le pistolet. (C'est un autre Glock, bien sûr, avec supercontrôle à visée laser et chargeur étendu.) Maintenant, allons rendre une petite visite à Ellis, ça te va ?

Je presse le bouton d'allumage, vérifie que les portes et les fenêtres sont closes, puis tapote doucement la pédale. Une lumière rouge clignote sur le tableau, mais le moteur se met en route. Nous penchons dangereusement quand je quitte le bord de la plate-forme, mais la voiture se stabilise assez vite, nous faisant sautiller comme un bouchon dans l'eau. J'effleure de nouveau l'accélérateur. Cela fait gicler de l'eau à profusion – cet engin n'est pas le plus efficace des bateaux à aubes – mais nous nous éloignons du *Mabuse* et une fois que j'ai mis les essuie-glaces, je peux voir où je vais. L'*Explorer* est une énorme masse grise à quelque quatre cents mètres de distance. Il y a un début d'écume à la poupe, mais je suis à peu près sûr que je peux le rattraper. Même une Smart peut dépasser un bateau de forage en mer profonde de six mille tonnes, je suppose. Ramona s'appuie contre mon épaule douloureuse et je sens son épuisement de même qu'autre

chose : une autosatisfaction grandissante.

— On forme plutôt une bonne équipe, murmure-t-elle.

Je suis sur le point de dire ce qui est censé passer pour une boutade quand le rétroviseur s'éclaire comme une ampoule. Je donne une claque à l'accélérateur et nous vacillons dangereusement, faisant presque un tonneau pendant que l'eau gicle de partout. Puis il y a un bruit comme si la porte de l'enfer claquait derrière moi et une autre embardée nous fait sautiller d'un côté à l'autre. Un jet d'eau presque aussi haut que le mât de radar le plus haut jaillit au-dessus du bâtiment, puis retombe en s'écrasant.

— Bordel de merde...

Nous sommes juste à une distance équivalente à une coque de bateau du *Mabuse*, du côté opposé à la charge explosive, et c'est probablement ce qui nous sauve. D'autre part, le bateau tangue, gîtant de presque soixante degrés, et il y a une brèche dans la carène sous la ligne de flottaison qui monte si haut au-dessus de la surface que je la vois dans mon rétroviseur. Elle paraît assez grande pour absorber cent tonnes d'eau par seconde. Johanna a ouvert les écoutes sous la ligne de flottaison et comme s'il ne suffisait pas que la charge ait fissuré la coque du yacht, la cavitation provoquée par l'explosion a brisé la quille. Apparemment, l'argent n'est pas le premier souci de Billington en cet instant – quand il sera le Chef suprême de la planète, il pourra avoir autant de yachts qu'il voudra. En revanche, cela m'intéresse parce que nous sommes à moins de deux cents mètres de quelque chose d'aussi massif qu'un immeuble de bureaux de dix étages qui vient de commencer à se désintégrer. S'il s'agit de s'assurer le silence de témoins gênants et l'arrêt du générateur d'envoûtement, c'est un peu radical. Mais si ça marche, je suppose que la Lloyds sera bien la seule à se plaindre.

La superstructure du navire pend dans l'air comme une hallucination, s'inclinant à presque quatre-vingt-dix degrés. Des canots de sauvetage et des provisions déboulent à travers le pont et tombent à la mer. Avec une lenteur majestueuse, il commence à se cabrer – les bateaux de guerre ne sont pas conçus pour chavirer facilement – et je me prépare à recevoir l'inévitable ressac d'un bateau de quatre ou cinq mille tonnes qui sombre.

J'écrase le champignon pour mettre un peu de distance derrière nous, et c'est le moment, bien sûr, que le moteur choisit pour caler. Le tableau de bord émet un « blip » embarrassant. J'écrase mon pouce sur le starter, mais il ne se passe rien, et je m'aperçois que le clignotant rouge sur le tableau de bord est allumé en permanence. Il y a un petit affichage à cristaux liquides pour les messages d'état et je le regarde, sidéré, tandis qu'un message défile :

FORFAIT ÉPUISÉ. PRENDRE CONTACT AVEC LE

CONCESSIONNAIRE AFIN DE RÉINITIALISER POUR PROLONGER LE FORFAIT.

Derrière moi, il y a une frégate en perdition tandis que devant, l'*Explorer* a commencé à s'éloigner. Je me mets à jurer : pas la litanie habituelle, « p u t a i n d e b o r d e l d e m e r d e d e c o n n a r d e n f o i r é », mais des vrais gros mots. Ramona plonge les doigts dans mon bras gauche.

— Ça n'est pas possible ! gémit-elle et je sens un grand flot de désespoir l'accabler.

— Exactement. Accroche-toi.

J'ouvre le toit au moyen du changement de vitesses et je presse le bouton « éjecter ». Et la voiture *s'éjecte*.

La voiture... nous éjecte. Quatre mots qui n'appartiennent pas à la même phrase ou, du moins, à une phrase qui n'excède pas deux cents mètres de santé mentale. Dans la vraie vie, les autos n'ont pas de siège éjectable et cela, pour une bonne raison. Un siège éjectable est fondamentalement un siège avec une bombe dessous. La façon traditionnelle de s'en servir, c'est de tirer sur la poignée rayée noir et jaune, dire *bye bye* à l'avion et bonjour à six semaines d'extension et de convalescence à l'hôpital... dans le meilleur des cas. Les statistiques de survie donnent l'impression que la roulette russe est un jeu d'enfant à côté. Des modèles plus récents se rebiffent contre la tendance. Ils ont des ordinateurs, des gyroscopes, des moteurs anaréobies pour les stabiliser et les piloter en vol, ils ont même probablement des portegobelets et des allume-cigares. Mais ce qui compte, c'est que, quand on tire sur cette manette, Elvis quitte le cockpit et on se prend quinze G en partant en arrière à quinze degrés par rapport à l'avion.

Soyons clairs, le système d'éjection que Pinky et le Cerveau ont boulonné sur le bloc moteur de cette bagnole n'est pas le genre que vous trouvez sur un chasseur à réaction de la cinquième génération. En fait, son cousin le plus proche est le moulin à vent dont on se sert pour faire voler un hélicoptère. Les hélicoptères sont surnommés « choppers [12] » pour une bonne raison. Afin d'éviter de livrer un tas de tranches de salami de la taille d'un pilote, le système d'éjection de l'hélicoptère s'accompagne d'un mécanisme conçu pour écarter d'abord les pales gênantes du rotor. On avait commencé par fixer des boulons explosifs au corps du moyeu mais, pour des raisons parfaitement compréhensibles, cela s'est révélé impopulaire auprès des équipages de vol. Après, on est devenu malin.

Le système d'éjection de base d'un hélicoptère se compose d'un tube pareil à un lance-missile antichar sans recul, pointé en l'air et verrouillé au siège du pilote. Il y a une fusée à l'intérieur, fixée au siège par un câble en acier. La fusée monte, le câble sectionne les

pales du rotor et là, elle tire sur le siège de l'hélicoptère, dont la navigabilité devient à peu près comparable à celle d'un piano à queue.

Comment cela se traduit pour moi ?

Il y a un grand bruit dans mon oreille, assez semblable à un chat qui éternue, à condition que le chat soit de la taille du Sphinx de Gizeh et vienne de sniffer trois tonnes de coke. À peu près un quart de seconde plus tard, il y a un boum, presque aussi fort que la charge explosive qui a brisé le *Mabuse*, et un éléphant est assis sur moi. Ma vision se brouille et mon cou éclate, et j'essaie de cligner des yeux. Une seconde après, l'éléphant se lève et s'en va. Quand je peux voir à nouveau – ou respirer –, la vue a changé. L'horizon est au mauvais endroit et se balance éperdument en dessous de nous comme un manège de foire devenu fou. Mon estomac se retourne comme une crêpe – regarde, maman ! c'est l'apesanteur ! – et j'entends un faible gémissement venir du siège du passager. Puis il y a une violente secousse et un bébé hippopotame me jette sur un divan avant de changer d'avis. Ça, c'est l'ouverture du parachute.

Et nous sommes dans les arrêts de jeu.

La plupart du temps, quand on se sert d'un siège éjectable, le pilote assis dessus a une raison pressante pour tirer sur la poignée, par exemple, il est sur le point de pénétrer dans ce nuage qu'on appelle un cumulo-granite. Et la question de savoir où on va atterrir est un peu moins importante que ce qui va se produire si ça ne part pas. Et il existe une vérité simple : si vous vous éjectez au-dessus de l'eau, vous avez toutes les chances d'atterrir... sur l'eau, parce qu'il y a fichtrement plus de flotte que de bateaux, ou de baleines, ou d'îles désertes couvertes de palmiers avec des jolies vahinés accueillantes.

Toutefois, ce n'est pas le scénario classique pour une éjection. J'ai, fourré dans le coffre, un générateur de champ de Bond appartenant à Billington et, à la place du passager, une tueuse glamour, les yeux injectés de sang et une mitraillette à la main, sans oublier un rendez-vous avec une vodka-Martini dans un très proche avenir... exactement dès que j'aurai atterri sain et sauf. C'est pourquoi, comme nous nous balançons follement d'avant en arrière sous le parachute orientable rectangulaire (dont les lignes de contrôle sont reliées aux poignées qui pendent juste au-dessus du toit vitré), je me rends compte que nous risquons d'entrer en collision avec le pont avant de l'*Explorer*. En cas de malchance, nous allons nous jeter sur la tour d'accostage avant.

— Tu sais sauter en parachute ?

— Ça va. (Ramona se secoue, puis détache sa ceinture et tire d'un coup sec sur la manette du toit ouvrant.) Allez, aide-moi ! (Nous faisons glisser le toit, puis elle se met debout, tend la main vers les poignées, les attrape et fait quelque chose qui me met les larmes aux yeux et grimper la bile dans la gorge.) Allez, viens, mon chou,

m'implore-t-elle en laissant échapper de l'air d'un côté du parachute pour qu'il esquive la tour d'amarrage. Tu y arrives, tu vois !

Nous tanguons d'avant en arrière comme un fil à plomb tenu par un géomètre ivre. Je baisse les yeux en essayant de trouver un point de référence pour stabiliser mon estomac : il y a un minuscule bateau tout contre l'*Explorer*. C'est une espèce de hors-bord et vu d'ici, il ressemble terriblement à celui à bord duquel j'ai vu Mo charger ses affaires. Ce n'est pas possible, me dis-je, puis je me hâte de réprimer cette idée. Mieux vaut ne pas remarquer ce genre de chose avec Ramona dans les parages. Du moins tant que je ne sais pas avec certitude dans quel camp elle est.

Nous virons et le pont se précipite vers nous à une vitesse terrifiante. « Prépare-toi ! » crie Ramona, et elle m'empoigne. Il y a un craquement avec frottement métallique prolongé et l'éléphant fait une dernière apparition format bébé sur mes genoux, puis nous heurtons le pont avant. Encore que je n'en voie pas grand-chose, puisqu'il est enveloppé sous plusieurs dizaines de mètres de la toile de parachute en Nylon qui s'écroule. Mais ce que j'en ai aperçu juste avant l'atterrissage n'a pas l'air particulièrement accueillant. La douzaine de bérets noirs se jetant sur nous, le flingue en avant, porte à croire que Billington n'apprécie pas franchement de voir les membres du club de parachutisme local s'inviter pour le thé.

— Prépare-toi à courir, dit Ramona, le souffle court, au moment où se produit un bruit métallique déchirant de l'autre côté de la toile qui me bloque la vue.

— Sortez de là, mains en l'air ! crie quelqu'un dans un mégaphone qui déforme si horriblement la voix que je ne peux pas espérer le reconnaître.

Je regarde Ramona. Elle paraît effrayée.

— Nous avons un Dragon ciblé sur vous, précise la voix sur le ton de la conversation. Vous avez cinq secondes.

— Génial. (Je vois ses épaules accablées de dégoût et de désespoir.) Enchantée de t'avoir connu...

— Je n'ai pas encore dit mon dernier mot.

Je pousse la poignée et j'ouvre la porte en tressaillant, puis je me balance pour sortir les pieds et les mettre sur le pont. Il est temps de braver l'orage.

CHAPITRE 16

Question de réflexion

— Ainsi, remarque Billington, en parcourant un ovale sur le pont autour de moi, la rumeur publique n'a pas exagéré. Vous avez de la ressource, Mr Howard.

Il me décoche un sourire glacial, puis se remet à regarder fixement les plaques métalliques sur le pont devant ses pieds en inspectant les protections disposées autour de nous. Après quelques secondes, il quitte mon champ de vision. Je sens Ramona fléchir ses bras contre les sangles ; un moment plus tard, il redevient visible à ses yeux. Il y a maintenant deux de ses fauteuils de dentiste, montés côte à côte sur le même socle dans la salle de contrôle, orientés dans des directions opposées : on doit lui faire un prix de gros sur cet article sur *fournituresvoyous.com*. Malheureusement, il a aussi Ramona et moi ligotés dessus et une assemblée d'une cinquantaine de bérêts noirs qui brandissent diversement des MP-5 ou sont penchés sur des consoles. Ces bérêts noirs sont encore des humains, n'ayant pas succombé aux charmes douteux de Johanna Todt, mais des gris-gris fraîchement peints, encreés de sang humain, grésillent et luisent de façon menaçante sous ma vision rendue plus aiguë par Tillinghast.

— Malheureusement, votre utilité semble être arrivée à expiration, dit Ellis en resurgissant devant moi.

Il sourit de nouveau, ses curieuses pupilles se contractant pour n'être plus que des fentes. Il y a chez lui quelque chose de terriblement mauvais, mais je ne peux pas mettre le doigt dessus. Il n'est pas une abomination sans âme comme les troupes de zombies, mais il n'est pas totalement présent, non plus. Il lui manque quelque chose : la conscience de soi.

— C'est bien dommage, ajoute-t-il, d'un ton affable.

— Qu'est-ce que vous allez nous faire ? l'interroge Ramona.

« J'aurais nettement préféré que tu ne poses pas la question », lui répliquai-je silencieusement, et mon cœur défaille.

— Mors-moi, petit singe. C'est pour qu'il continue à parler, pigé ? Pendant qu'il parle, il ne nous torture pas à mort.

— D'accord, c'est une devinette intéressante. (Billington regarde par-dessus son épaule un larbin porteur d'un bloc-notes.) Voudriez-vous aller chercher Eileen et lui demander pourquoi elle est en retard ? Ça ne lui prend pas aussi longtemps d'habitude pour se

débarrasser d'un employé. (Le sous-fifre hoche la tête et s'éloigne à la hâte.) Selon la logique de la situation qui a prédominé jusqu'à ce que je mette un terme au champ d'invocation en coulant le *Mabuse*, je dois vous faire torturer ou vous jeter dans un bassin plein de piranhas. Heureusement pour vous, l'envoûtement devrait être à présent totalement dissipé, je suis à court de bourreaux et malgré les légendes urbaines disant le contraire, les piranhas n'aiment pas beaucoup la chair humaine. (Nouveau sourire.) J'étais enclin à me montrer clément, un peu plus tôt. Je peux toujours trouver un créneau pour un jeune directeur des ventes prometteur dans les normes AFNOR, par exemple. (Je frissonne, me demandant si l'aquarium de piranhas ne serait pas préférable.) Et pour une jeune femme présentable dotée de vos talents. (Le sourire disparaît comme un transfert d'images sur un canon d'artillerie.) Mais ça, c'était avant que je découvre que vous... (Il pointe le doigt sur Ramona.)... étiez envoyée ici pour m'assassiner et que vous... (Je recule devant son appendice digital.)... étiez envoyé ici comme saboteur.

Il siffle cela entre ses dents, en me fusillant d'un regard malveillant.

— Un saboteur, moi ? (Je cille et essaie de prendre l'air perplexe. Dans le doute, je sors les pires craques.) De quoi vous parlez ?

Billington fait un geste en direction de l'énorme surface en verre qui isole la salle de contrôle du caisson. « Regardez. » Sa main englobe la gigantesque superstructure squelettique pendue au plafond par des haussières en acier, ses bras en titane qui bercent un cylindre noirci avec une extrémité fuselée : JENNIFER MORGUE numéro 2, l'arme chtonienne endommagée. Un curieux maillage géométrique en scarifie la coque. Il y a des volutes et des nœuds comme sur les troncs d'arbre, à espaces réguliers. Sous cet angle, on croirait davantage un énorme ver fossilisé qu'une machine à forer des tunnels. C'est, au repos, comme mort ou assoupi mais... je n'en suis pas sûr. Le résonateur Tillinghast me fait distinguer des choses qui, sinon, resteraient invisibles à l'œil humain et quelque chose là-dedans me donne la chair de poule, comme si ce n'était ni mort ni vivant, ni même en état de non-mort. Mais une monstruosité totalement autre, tapie dans l'ombre. Aussi indifférente aux questions de vie et de mort qu'un astéroïde rocheux roulant pour l'éternité dans les profondeurs glacées de l'espace, parcourant une longue orbite qui s'achèvera dans la lithosphère d'une planète enveloppée d'un fragile écosystème bleu-vert. Le regarder me donne l'impression que l'espèce humaine n'est qu'un dommage collatéral qui attend de se produire.

— Vos maîtres veulent m'empêcher de l'aider, explique Billington. Il est très agacé. Il est bloqué depuis des millénaires, laissé en rade sur un plateau au milieu de ténèbres raréfiées et froides, incapable de

bouger. Incapable de guérir. Incapable même de revenir à la vie.

D'énormes tuyaux se balancent hors de la carène sous le pont de forage de l'*Explorer* et s'enfoncent dans la peau de l'épave chtonienne telle une perfusion intraveineuse. Je cligne des yeux et me tourne de nouveau vers Billington. Il a disjoncté, me dis-je avec une horreur grandissante. Est-ce possible ?

— Tu viens juste de t'en rendre compte ? demande Ramona. Et moi qui te croyais l'esprit vif.

Malgré le sarcasme, elle a un ton très apeuré, très froid. Je pense qu'elle connaissait une partie de la vérité, mais sans savoir à quel point Billington était déviant.

— Je sais tout de vos maîtres, tonne-t-il dans sa direction.

Il ne peut entendre nos échanges silencieux, sentir Ramona qui teste la solidité de ses liens ou me remarquer en train d'évaluer la force paramétrique des protections qu'il a placées autour de nous. Il veut seulement parler, que quelqu'un l'écoute et comprenne les besoins démoniaques qui l'empêchent de dormir la nuit.

— Je sais comment ils veulent se servir de lui. Ils vous ont envoyés à moi dans l'espoir d'échanger un outil puissant contre un autre plus puissant encore. Mais il n'est pas un outil ! C'est un dieu guerrier cyborg, qui provoque des tremblements de terre et dévore les âmes, engendré dans un seul but par les grandes puissances des sphères supérieures. L'envoûtement l'oblige à se joindre à la lutte sacrée contre la vermine aquatique surnaturelle dès que son corps sera suffisamment rétabli pour qu'il puisse à nouveau y séjourner. Et il est dans notre nature que la plus haute expression de notre destin soit soumise à sa volonté et prête notre force à sa lutte glorieuse.

Billington pivote brusquement et exécute un salut, le bras raide devant la chose qui pend dans son berceau de titane devant le hublot. Il élève la voix.

— Il réclame et exige notre soumission ! (Se tournant vers moi, il crie :) Nous devons lui obéir ! Il y a de la gloire dans l'obéissance ! De l'à-propos dans le propos ! (Il lève un poing serré.) Le dieu des Profondeurs ordonne que son corps recouvre son éclat terrifiant ! Vous allez m'aider ! Vous allez m'être utile !

De la bave m'atterrit sur le visage. Je cligne des yeux, mais ne peux rien faire. Je ne peux pas bouger, n'ose pas exprimer mon scepticisme, ni envoyer braire ce dément. Je suis à demi convaincu, avec une certitude glacée qui frise la terreur, qu'il va tuer l'un de nous dans les toutes prochaines minutes...

— Comment il fait pour vous parler ? s'enquiert Ramona, un changement de ton à peine perceptible trahissant le fait que ses paumes sont moites et que son cœur cogne comme un tambour.

Billington se dégonfle comme une baudruche, comme s'il se

rendait compte brusquement de l'image qu'il doit donner.

— Oh, je n'entends pas des voix dans ma tête, si c'est ce qui vous inquiète, assure-t-il de façon désobligeante, et ses lèvres se retroussent. Je ne suis pas fou, vous savez, bien que ce serait un atout dans ce genre de business. (Un garde avance sur la passerelle extérieure, suivi d'un éclair fuchsia.) Il n'aime pas trop la folie parmi ses sous-fifres. Il dit que ça donne un goût bizarre à leur âme. En fait, on se parle au téléphone. Une téléconférence tous les vendredis matin à neuf heures. (Il fait un geste vers une console de l'autre côté de la pièce, où un antique combiné en Bakélite est posé sur un vieux boîtier de circuit peint en gris dans lequel je reconnais un complément au vieux communicateur « Poussière de tombe » de Billington.) C'est tellement plus simple de composer D pour Dragon, pour ainsi dire, que de s'enquiquiner avec des voix étranges et des murs qui cèdent sous vos doigts. Et, ces temps-ci, on a mis au point un système de téléprésence. Il a établi sa résidence dans un corps hôte pour avoir l'œil lui-même sur les choses pendant que nous restituons à son essence première toute sa fonctionnalité. Bien sûr, occuper un autre corps est extrêmement onéreux sur le plan énergétique pour lui, aussi devons-nous garder à l'esprit le moment fixé pour le sacrifice comme un chemin d'accès difficile dans le projet de restauration. Mais on ne manque pas de contre-performances au dixième décile chez les commerciaux... Ah, oui ! (Il jette un œil à sa montre.) Juste à l'heure, pile poil.

Le garde et la femme en tailleur rose arrivent au moment où Billington fait un signe par la fenêtre. Dehors, sur le sol du caisson, une structure rappelant un tapis roulant à bagages aboutit à une plate-forme située sous le cône terminal de l'entité chtonienne. Je plisse les paupières : il y a des lignes et des courbes sur l'extrémité pointue, presque comme la spirale d'un foret ou les tentacules étroitement enroulés d'un calamar. Sur le tapis roulant, une forme qui se tortille se fraye un chemin vers la plate-forme. Ou plutôt, une forme sur le tapis avance impitoyablement pour être dévorée, tandis qu'elle se tortille et s'agite comme un ver au bout de l'hameçon.

— C'est quoi, ça ?

Ramona est dans ma tête et se sert de mes yeux.

— Pas quoi, mais qui...

Je regarde de plus près, puis je cligne des yeux. L'appât sur le tapis est toujours en vie, mais un feu noir rampe sur le rebord de la plate-forme à l'autre extrémité. Ça se contorsionne et ça roule, et c'est drôle de voir comment un changement d'angle modifie brusquement toute votre perspective. Car, soudain, j'aperçois son visage, les yeux exorbités par la peur, et ce que je regarde prend forme et fait sens. Ils l'ont troussé avec du ruban adhésif et lui en ont collé sur la bouche

pour l'empêcher de crier, mais je reconnais McMurray. Et je reconnais un sacrifice humain quand j'en vois un. Il est acheminé vers la plate-forme, et à présent je reconnais...

— Vous devez arrêter ça ! crié-je à Billington. Pourquoi vous faites ça ? C'est dément !

— Au contraire. (Il se détourne et met les mains dans son dos.) Ça ne me plaît pas, mais c'est nécessaire si nous voulons atteindre les trois quarts de nos objectifs, celui de regonfler la matrice de régénération, dit-il sèchement. À propos, détendez-vous. Vous faites partie du circuit, vous aussi.

Je fais un saut de carpe contre les sangles et je m'étrangle presque.

— Quoi ?

— Bon Dieu ! jure Ramona, le désespoir et l'appréhension s'emparant d'elle.

— Étant donné que vous semblez avoir empêché Johanna de revenir, c'est le moins que vous puissiez faire pour moi, précise-t-il. Il me faut un dévoreur d'âmes. Sinon, ce n'est que de la viande morte, et ça ne sert à personne. Et tant que vous êtes malencontreusement intriqués, je peux aussi bien vous brancher tous les deux sur la grille d'incantation pour réduire les fuites de bande latérale.

La plate-forme déploie des panneaux pareils à des volets quand McMurray s'en approche. J'entends au loin sa voix crier dans la tête de Ramona. « Sortez-moi d'ici ! C'est un ordre ! » Je comprends que Billington ait besoin d'un infovore. Il nourrit le chthonien en détruisant des âmes en sa présence. J'ai les genoux en marmelade : j'ai déjà vu ce genre de choses. Autrement dit... Ramona se contorsionne entre les sangles et commence à s'étrangler. J'ai un haut-le-cœur, mes entrailles tangent, car je sens le contrecoup des paroles inconsidérées qui se répercutent sous son crâne comme le tonnerre et l'éclair. Ramona ne peut pas ne pas obéir, mais elle est immobile, dans l'incapacité de réagir à la voix de son maître, et elle est capable de s'étrangler à mort et de m'emporter avec elle.

— Sortez-moi de là ! braille McMurray tandis que le tapis roulant le dépose sur la plate-forme de l'exécution sous le cylindre. Puis la plate-forme commence à s'enfoncer et les volets se referment par-dessus et je comprends ce qui se passe sous mes yeux : une vierge de fer hydraulique, un compacteur de voitures pour humains.

Le démon de Ramona se lève. Je sens la pression monstrueuse dans mes couilles. Je ne vois pas bien et j'étouffe. Je ne puis bouger – Ramona ne peut bouger – et une chaleur abominable gagne mon sexe. Son sexe. La proximité de la mort l'excite, la sienne comme celle de sa victime. Et on ne saurait en être plus près : les volets sont des plaques d'acier mues par des béliers hydrauliques. On entend la plainte des moteurs, qui devient plus intense et plus lente, et un bruit étouffé que

je ne puis identifier. Je ne peux respirer et Ramona non plus, son démon perçoit le flux vital provenant de la boîte à tuer en dessous. Quand le flux jaillit en nous, le démon se gave avec avidité tandis que Ramona se tord dans des spasmes et perd connaissance.

Avec mes dernières forces, je prends une brève bouffée d'air et je hurle.

— Sapristi ! fait Billington en se retournant. Y aurait-il un problème ?

Je prends un autre souffle.

— Vous n'auriez vraiment pas dû faire ça, dit la femme en costard rose qui se tient dans l'entrée.

— ... s'est fait mal..., articulé-je, puis je me mets à tousser. (Je perçois le démon de Ramona, mais celle-ci est totalement inconsciente.) Il lui faut de l'eau. Beaucoup d'eau de mer. (Je respire pour nous deux mais je n'arrive pas à avoir assez d'air, parce que Ramona a surtout besoin, maintenant, d'une immersion totale. Je le sens, je sens la transformation de ses cellules, ses organes qui se contractent lentement et se redispotent à l'intérieur de son corps, la fièvre de la mue qui ne finira qu'avec sa mort ou sa métamorphose complète.)

— Qu'est-ce qui t'a pris si longtemps, ma chérie ? demande Billington, le regard tourné vers la porte.

— Je mettais mon visage, répond la femme en rose.

Je suis encore en train de hoqueter quand deux bérets noirs s'approchent du fauteuil de Ramona avec des seaux à la main, mais quelque chose chez la nouvelle venue retient mon attention. Minute, ce n'est pas Eileen.

— Excellent... (Billington regarde les bérets noirs se pencher sur Ramona et plisse le front.) Il semble que nous ayons un petit problème, celle-ci n'est pas aussi robuste que l'autre.

Je lorgne la femme en rose. Elle tient dans une main une mallette en métal brillant. L'autre bras est tendu, rigide près du corps, comme si elle avait une règle dans sa manche. J'essaie de me concentrer sur le scintillement qui l'entoure : glamour classe trois, au moins, me dis-je. Elle est plus grande et plus jeune qu'Eileen, et si je plisse les paupières... je regarde derrière elle son reflet dans la glace... ses cheveux roux...

— À quoi tu t'attendais ? demande la femme que tout le monde à part moi paraît prendre pour Eileen Billington. Ce n'est pas une héroïne de cinéma, d'accord ? Et lui non plus, d'ailleurs.

— Pas maintenant que j'ai fini la bobine, s'insurge Billington. Vous, vous et vous, allez balancer les piranhas par-dessus bord, remplissez l'aquarium d'eau de mer et rapportez-le ici.

— Vraiment ? demande la femme. Tu es sûr que tout est réglé ?

Billington lui jette un coup d'œil.

— Pratiquement, à quelques petits détails près... Les sacrifices humains de masse, les invocations des demi-dieux chtoniens, les tremblements de terre force 10 sur l'échelle de Richter, le ratissage de Ceux des Profondeurs, la pluie de météores et la création d'un empire mondial millénaire, ce genre de choses. Des brouilles, en fait. Oui, tout est réglé, ma chérie. Pourquoi cette question ?

— Simple curiosité : cela veut dire qu'il n'y a plus aucun risque de voir le héros désigné jouant le rôle archétypal surgir de l'ombre, armé jusqu'aux dents avec du matériel mortel pour bousiller nos plans ?

Billington paraît hésiter.

— Bien sûr que non. Pourquoi tu t'inquiètes de...

À mes yeux stupides pour ce qui concerne la nécromancie, tout paraît se produire au ralenti. Son poing serré s'ouvre : un arc blanc comme l'os tombe de sa manche comme une matraque dissimulée jusqu'à ce qu'elle l'attrape par un bout et lève la main pour détacher la mallette. Les deux côtés du boîtier s'éjectent, lui laissant une poignée et une bretelle fixée à un violon blême qu'elle porte à son menton d'un geste fluide, preuve d'une longue expérience. Les deux moitiés de l'étui contiennent des amplificateurs compacts et il y a un autoadhésif jaune et noir sur la base du violon : CETTE MACHINE TUE LES DÉMONS. Je commence à hurler un avertissement tandis que Ramona commence à s'agiter, ses branchies se rabattant mollement sur la base de sa gorge et sa bouche faisant la moue. Billington se met à tracer un sceau dans l'air devant son visage.

— C'est un chant de désenvoûtement, annonce Mo et l'arc glisse sur les choses qui ne sont pas des cordes et qui vibrent doucement, luisant comme des entailles dans ma rétine et laissant derrière elle un brouillard spectral quand elle bouge.

La première note résonne, ondulant étrangement dans l'air et formant comme une brise, premier signe avant-coureur de l'ouragan.

— Il délire... tout.

À l'autre extrémité de la pièce, un béret noir particulièrement attentif crie un avertissement et lève son MP-5. La deuxième note vacille et sort en criant du corps de l'instrument, douloureusement en accord avec mes molaires. Tous les poils de mon corps essaient de se dresser simultanément. Ce ne sont pas des sons que l'oreille humaine est censée entendre, le modèle psycho-acoustique est complètement faux : j'ai l'impression d'entendre les cris d'une chauve-souris, les bruits qui rendent les chiens fous, les notes brutes et à vif du silence. Le bref martèlement de la mitrailleuse fait mouche dans mes tympons puis s'arrête dans un tintement de verres et un bref cri quand Mo presse le manche. L'archet est rouge incandescent. Une troisième note sort en chevrotant bizarrement de l'instrument, faisant corps

simultanément avec la première et la deuxième, qui vibrent toujours. Elles se sont ancrées dans l'air de la pièce, l'épaississant et le rendant bleu. Et il y a un petit bruit sec quand les boucles des sangles qui me retiennent ligoté s'ouvrent brusquement.

D'autres hurlements. Billington, qui est loin d'être un imbécile, fonce sur la porte en direction de la passerelle. L'archet atteint l'extrémité de l'arc et commence à trancher en deux le chevalet du violon tandis que les casiers explosent, crachant papiers et fournitures sur le sol. Les fermetures Éclair éclatent, les ceintures se détachent, les portes s'ouvrent. Le bruit est si fort maintenant qu'on croirait qu'un dieu déchire les deux parties de la réalité : le bruit de la déchirure à l'intérieur de ma tête est assourdissant. Je n'entends plus ni ne sens Ramona et son absence forme un vide énorme dans mon âme, un vide qui menace de me scinder en deux. Un autre coup retentit à mes oreilles quand je m'assois et je vois Mo traverser la pièce en direction des gardes, en continuant à jouer une note atroce après l'autre. Sa peau se fendille avec la décharge d'électricité statique et ses cheveux sont dressés sur sa tête tandis que le béret noir au pistolet s'apprête de nouveau à tirer et j'avale une goulée d'air, prêt à crier un avertissement. Mais elle le remarque et tout ce que je pourrais dire serait redondant, parce qu'elle pointe simplement le manche de son instrument sur lui et il y a un jet de sang, jaillissant de la peau qui l'enveloppe. De l'autre côté de la pièce, il y a un éclair brusque et de la fumée commence à s'échapper d'une des étagères.

Une sirène se met à beugler, lugubre, puis un haut-parleur grésille : « Alerte ! Hélicoptères en vue ! Tout le monde aux postes de défense ! »

Où est passé Billington ? J'essaie de chasser de ma tête l'horrible son perçant des cordes. Les sangles ont sauté. Je m'assois et me penche sur le côté du fauteuil, puis je me mets debout et vais de l'autre côté en chancelant. Ramona a son compte, et elle a l'air vraiment mal. Elle a le souffle court, les raies livides, contusionnées des fentes de ses branchies battent contre les écailles blanches à la base de son cou. Je me rends compte qu'elle manque d'humidité. Il fait trop sec ? Je me sens fautif. Je regarde Mo, dont la seule idée est de jeter dehors les bérets noirs survivants. Affolés, ils courent aux abris. Où est leur maître ?

Je regarde par les vitres brisées qui dominent le caisson et mon sang se fige. La chose dans le berceau qui se balance depuis la plateforme de forage se tord par à-coups. En contrebas, une silhouette familière s'accroupit sur le pont, les yeux levés vers la machine à tuer chtonienne. Putain, voilà donc où il est allé. Puis j'aperçois la deuxième silhouette, plus petite, qui se tient devant lui. Et c'est le corps hôte. Il va tenter de le réactiver ! Ce qui veut dire...

Je m'éloigne péniblement des fauteuils, tête baissée, et trébuche presque sur un pistolet. Je me penche pour le ramasser : c'est le P 99 d'allure futuriste à visée laser qu'avait Marc ou son jumeau identique.

— Mo ?

Elle se retourne et dit quelque chose. Je ne peux comprendre un seul mot à cause de l'écho qui répercute les miaulements du violon. Je hurle :

— Il faut que je l'arrête ! (C'est à peine si j'entends ma propre voix. Comme elle a le regard vide, je lui montre la porte qui donne sur la passerelle.) Il est par là !

Elle indique avec insistance une des portes intérieures comme pour suggérer que je devrais aller plutôt par là. Je fais signe que non et je pars en vacillant en direction de la passerelle. Derrière moi, les scintillements portent à croire que d'autres radiateurs électriques sont en train de tomber en panne chez les abonnés de la haute tension. Je me penche par-dessus la rambarde et regarde en bas malgré mon vertige. Il y a une vingtaine de mètres : une petite cible à cette distance. Je tripote l'arme et allume le laser. Ma main tremble. Si je me trompe...

Le point rouge danse sur le mur. Je le fais descendre en jurant entre mes dents, et lui fais rapidement traverser le sol en direction du monstre dans le caisson. Je garde le doigt éloigné de la détente : si jamais je me trompe...

Billington est un spécialiste des abominations suceuses d'âmes. À présent il est sous l'emprise d'un autre mal, plus grand : un mal au corps endommagé, auquel il a donc fourni un corps de substitution provisoire fort commode, le temps d'apporter suffisamment de victimes sacrificielles et de pièces détachées pour réparer l'original. Quelle entité à bord de ce bateau présente tous les traits spécifiques d'une machine à tuer de sang-froid, associés à la vanité monstrueuse et outrecuidante et à la paresse d'un dieu de la guerre convalescent se prélassant dans son Walhalla personnel, tandis que ses sous-fifres astiquent leurs armures ? Il n'y a qu'une réponse.

Le matou persan, qui siège sous l'abomination venue d'ailleurs, fait sa toilette avec indifférence. Allez, boule de poils, lui dis-je. Montre-moi qui tu es. On sait tout sur les chats et les lasers. Le meilleur joujou jamais inventé : le pointeur laser qu'on sort à l'heure de la récréation. Utilisé habilement, on peut amener un chat à chasser un viseur laser si bêtement qu'il va foncer dans le mur la tête la première. C'est comme le coup de s'asseoir dans un carton ou le réflexe de flairer un doigt tendu. Tous les chats le font, à moins d'être tellement ramollis qu'ils préfèrent dédaigner l'appât et s'occuper de leur fourrure à la place.

Boule de poils met quelques secondes à accrocher, et quand c'est fait, sa réaction est immédiate et énergique. Il regarde le pont, voit le

point rouge qui danse à proximité, et file comme s'il avait la queue en feu.

— Bob ! Il faut qu'on sorte d'ici ! Ellis s'est tiré. (Je me retourne. Mo est dans l'entrée, une main en cornet autour de l'oreille.) Il a donné l'ordre à Eileen de quitter l'*Explorer* il y a dix minutes et il y a des charges explosives qui doivent sauter dès qu'il aura dégagé...

C'est du déjà-vu. Au moins ses globes ne sont pas d'un bleu scintillant et elle ne lévite pas. Je pointe le doigt sur le caisson.

— Aide-moi ! Il faut qu'on l'arrête !

— Qui est la cible ?

Mo sort vivement et se met à mes côtés.

— Lui ! (J'appuie sur la détente. Il y a un ricochet qui vous picote l'oreille une fraction de seconde après le coup. Je ne suis pas à portée de la cible.) Putain, c'est raté.

— Bob, il faut qu'on se tire ! Est-ce que tu sens encore cette garce de la Chambre Noire ? Le désintermédiaireur chromatique aurait dû rompre votre intrication, mais... pourquoi tu veux tirer sur ce chat ?

— Parce que... (Je tire une autre balle.) Il est possédé.

— Bob. (Elle me regarde comme si j'étais fou. Un grand boum se fait entendre dans la salle de contrôle et une silhouette humaine en béret noir surgit à toute allure par les portes isolantes qui forment le sol de la piscine : je tire instinctivement et je le rate, et il fonce pour se mettre à l'abri.) Laisse ce putain de chat... eh, mais c'est Billington, en bas !

Elle lève son instrument et se prépare à tirer. Le chat jaillit à travers le sol, une masse blanche filant sur le méchant terrassé. Je tire encore et encore et à chaque fois, je le rate.

— Tire sur le chat !

Mo renifle, sceptique.

— Tu es sûr ?

— Et comment, bordel !

Billington se tient devant la vierge de fer comme s'il s'armait de courage pour sauter à l'intérieur.

— C'est lui, l'ennemi ! Descends-le ou on est foutus !

Mo lève son violon, louche d'un air sinistre vers le pont en contrebas et balance un son pareil à un million de chats qu'on étrie sur Boule de poils, lequel ouvre sa gueule armée de crocs pour hurler, puis explose comme une tête de pissenlit blanche pleine de sang. Mo tourne la tête et me lance un regard dur.

— Il m'avait l'air d'un chat parfaitement quelconque. Si tu as...

— Il était possédé par l'animation nexus derrière JENNIFER MORGUE 2 ! baragouiné-je. L'indice, c'est qu'il a vu un point rouge et n'a pas moufté...

— Bob, reviens un moment en arrière.

— Oui ?

— Le chat. Tu as dit que c'était l'ennemi. Tu n'as pas dit qu'il était habité par l'esprit de cette chose ?

Elle pointe l'index vers le plafond, où le guerrier chthonien est carrément en train de se tordre et de tressauter. Je regarde fixement.

— Ouais, c'est que, je veux dire...

— Et tu as cru que le tuer allait arranger les choses ?

— Ah non ?

Un des nœuds de la peau semblables à ceux d'un tronc grossit. Puis il s'ouvre et me regarde carrément dans les yeux.

— Boulette. (Elle me donne un coup sur la nuque.) Cours !

L'énorme tentacule s'abat sur le pont où Ellis Billington est à genoux, priant son dieu, et produit un boum retentissant qui secoue les vestiges des fenêtres, le réduisant à l'état d'une tache grasseuse sur la cloison. Ce qui explique probablement pourquoi Mo et moi survivons. Nous trébuchons en arrière par la porte de la salle de contrôle à peu près deux secondes avant que le membre épais comme un tronc d'arbre percute le mur avec la force d'un train fou. Les poutrelles de soutien hurlent et cèdent sous le coup. Je me mets à tousser et mes yeux coulent immédiatement. L'air est gris de fumée et épaissi par l'odeur grasse d'huile de poisson de l'isolant en flammes. Je presse le gros bouton rouge à côté de la porte et les volets métalliques commencent à descendre derrière le verre brisé. C'est peut-être trop peu, trop tard, mais au moins, je me sens mieux.

— Où est Ramona ? On doit la sortir d'ici !

Mo me regarde fixement.

— Qu'est-ce qui te fait croire que la sauver est sur la liste de mes objectifs de mission ? Vous êtes désintriqués, non ?

Je soutiens son regard, me demandant pour qui elle se prend à débarquer comme ça avec ses armes thaumaturgiques classe A. Puis je cille et me souviens d'avoir partagé un petit déjeuner tranquille avec elle bien avant que tout cela ne commence, il y a d'interminables semaines... Seulement ?

— Je crois savoir ce que tu penses, dis-je lentement en ressentant un vide horriblement épuisant à l'intérieur de moi. Mais ce n'est pas ce qui se passe entre nous. Et si tu la laisses par jalousie, tu commettras une faute que tu ne pourras jamais effacer. En plus, tu l'auras livrée à ça.

Le JENNIFER MORGUE cogne à l'extérieur des volets de sécurité, projetant une volée de lames de verre qui crépitent et cliquettent sur le sol. Les volets plient mais ne cèdent pas : il y a manifestement quelque chose qui cloche avec la bête, sinon elle serait déjà sortie du caisson en laissant derrière elle la trace en zigzag de ses éléments structurels en titane. Larguer l'intelligence de contrôle de son corps

hôte provisoire a dû tirer prématurément le chtonien de son sommeil, encore mortellement affaibli et affamé. Mo ne quitte pas mon visage des yeux. Elle me scrute en quête de quelque chose, d'un signe. Je soutiens son regard, me demandant de quel côté elle va bondir, si l'envoûtement lui est monté à la tête. S'il lui a donné non seulement le pouvoir qui va de pair avec son rôle, mais aussi la brutalité.

Au bout de quelques secondes, elle détourne les yeux.

— On tirera ça au clair plus tard.

Je me rapproche en chancelant des fauteuils sacrificiels. Ramona est toujours dans les vapes. Je pose sur son front une main, que je retire promptement. Elle est brûlante de fièvre. « Aide-moi... » Je réussis à passer un bras sur mon épaule et je m'apprête à la soulever de son siège, mais dans l'état où je me trouve, je suis trop faible. Au moment où mes genoux se dérobent sous moi quelqu'un prend l'autre bras.

— Merci.

Je regarde de l'autre côté de sa tête ballante.

— Par ici, mon vieux, m'exhorte l'apparition avec un large sourire autour de son régulateur.

— Pile poil !

— Comme vous dites. (D'autres silhouettes vêtues de noir apparaissent. Cette fois, en combinaisons de plongée et gilets pare-balles.) Alan est là ?

— Ouais. Pourquoi ?

— Parce que... (Un énorme boucan nous parvient depuis l'autre mur et je sursaute.) Il y a une horreur immonde de l'autre côté de cette cloison et elle veut absolument entrer. Faites en sorte qu'on le prévienne.

Je recommence à tousser. L'air devient irrespirable.

— Ah, Bob, c'est bien de vous ! Pas de soucis pour l'horreur indicible, nous avons un plan pour ce genre de situation. Dès qu'on aura évacué, on lui balancera au train quelques Ombres de Tempête pour la renvoyer tout droit d'où elle vient. Mais vous êtes exactement celui que j'espérais voir. Comment ça se passe, mon vieux ? Vous avez un rapport de situation sur l'adversaire pour moi ?

Je cligne des paupières, les yeux pleins de larmes. C'est bien Alan : même avec son équipement de plongeur et un microcasque, que seul un Borg pourrait trouver à son goût, il arrive encore à ressembler à un instituteur nerveux.

— J'ai connu des jours meilleurs. Écoutez, les forces motrices de l'opposition sont mortes, et je crois que Charlie Victor pourrait se laisser convaincre par une offre d'asile politique si le rituel de désengagement a fait ce que je crois. Mais en ce qui concerne la Smart sur le pont de forage...

— Oui, oui, je sais qu'elle est un peu éraflée sur les bords et qu'il y a des impacts de balles, mais ne vous inquiétez pas : les Auditeurs ne vous reprocheront pas une usure normale...

— Non, ce n'est pas ça. (J'essaie de me concentrer.) Dans le coffre. Il y a une nappe avec un diorama enroulé dedans. Cela ne vous ennuerait pas de demander à un de vos hommes de le faire sauter ? Sinon, la présence de Bond qui règne encore par ici va nous suivre chez nous et gâcher toutes nos chances, à Mo et à moi, de nous retrouver autrement que pour un coup d'un soir.

— Ah, bonne idée. (Alan presse un bouton et marmonne dans son micro.) Autre chose ?

— Ouais. (Soit il y a beaucoup de fumée ici, soit...) J'ai la tête qui tourne... Laissez-moi m'asseoir un moment...

ÉPILOGUE

Trois, c'est trop

C'est l'Angleterre au mois d'août et je me suis presque remis à l'heure d'été anglaise. Nous avons une autre vague de chaleur, mais ici, sur la côte du Norfolk, ce n'est pas trop gênant. Il y a une brise marine qui vient du pays de Galles et même si elle n'est pas vraiment fraîche, elle en donne l'impression après les Caraïbes.

Nous appelons cet endroit le Village : c'est une vieille blague. Au temps jadis, c'était un hameau, un village à tous égards, sauf qu'il lui manquait une église paroissiale. C'était il y a fort longtemps. Cela se passait il y a soixante ou soixante-dix ans et à l'époque, il abritait une poignée de ramasseurs de bigorneaux et de pêcheurs qui bravaient la mer dans de petites embarcations. C'étaient des gens curieux, à la peau claire, ayant un fort degré de consanguinité, et qui n'avaient pas vraiment la cote auprès de leurs voisins sur le littoral. Ils vivaient donc entre eux, à l'écart, l'unique route sinueuse desservant le voisinage étant pleine de nids-de-poule et mal entretenue. C'était un des trois hameaux sans église qui s'étaient regroupés dans cette région et le dernier encore debout, car les autres avaient sombré dans les flots il y a fort longtemps déjà. Certains natifs, dit-on, restaient si bien entre eux qu'ils ne quittaient pas la compagnie des leurs de la naissance à la mort.

Alors survint la Seconde Guerre mondiale. Et quelqu'un se souvint du curieux papier que le médecin du village avait essayé de publier dans *The Lancet* dans les années vingt, quelqu'un d'autre remarqua sa proximité avec plusieurs obstructions sous-marines intéressantes, et le ministère de la Guerre déplaça d'un trait de plume tous ceux qui vivaient à proximité de la ligne de flottaison. Puis les hommes du MI-6-66 débarquèrent et installèrent l'électricité, le téléphone, des bunkers en béton pour la défense côtière, et ils détournèrent la route pour lui faire faire une boucle en épingle à cheveux en évitant complètement le Village avant de rejoindre celle du hameau voisin plus haut sur le littoral. Ensuite ils effacèrent systématiquement le Village de la consultation du cadastre, et de la Poste, et du discours de la vie nationale en général. En un sens, le Village est aussi loin de l'Angleterre que Saint-Martin ou la lune. Mais en un autre sens, il est encore trop près pour le confort de l'esprit.

Aujourd'hui, le Village a la patine des terrains vagues fréquents

dans les nouveaux lotissements qui vivent des largesses des agences gouvernementales, et s'en remettent pour leur entretien au papier adhésif et à l'usage élastique de l'immunité de la Couronne pour éviter les exigences de l'urbanisme. Ce n'est pas un paradis pittoresque peint en blanc à l'italienne façon Portmeirion [13] et les pensionnaires ne reçoivent pas des numéros à la place de leur nom. Mais il y a une certaine ressemblance avec cet autre Village, et il y a, surplombant la digue du port, une rangée de toits qui abritent un pub à l'ancienne dont la peinture s'écaille sur le revêtement en planches au-dehors, des sols au linoléum usé et des pompes à eau qui distribuent une infusion passable quoique légèrement aromatisée aux algues.

Je suis arrivé de Londres hier, après que la commission de contrôle se fut réunie pour entendre le rapport sur le dénouement de l'affaire JENNIFER MORGUE. C'est bel et bien terminé maintenant, enfoui sous les dossiers secrets qui s'entassent sur les rayonnages de la Laverie sous la station de métro de Mornington Crescent. Si vous avez un niveau d'habilitation suffisant, vous pourrez les lire. Il vous suffira de demander aux archivistes l'affaire GOLDENEYE BROCCOLI. (Qui a dit que le bureau du classement n'avait pas un sens de l'humour tordu ?)

Je me sens encore rongé par toute cette affaire. Meurtri et usé, cela résume assez bien mon état. Et comme je ne suis pas encore prêt à affronter Mo, j'ai dû trouver un coin pour me terrer et lécher mes plaies. Le Village n'est pas un lieu de villégiature, mais il y a un bâtiment moderne à trois étages, le Monkfish Motel, qui n'est pas sans rappeler un Moat House Hotel minable des années soixante – je crois qu'il a été construit à l'origine pour accueillir les couples mariés du ministère de la Défense. Il y a aussi un Dog and Whistle pour prendre un verre, et si je me soûle et me mets à bredouiller au sujet de superbes sirènes mangeuses d'hommes et d'abominations qui ont sombré sous les flots marins, personne ne va broncher.

C'est la fin de l'après-midi et j'en suis à ma deuxième pinte, affalé entre les plis de la banquette dans le coin est du bar. Je suis le seul client pour le moment – la plupart des autres gens suivent des cours de formation ou travaillent – mais il reste ouvert quand même. La porte laisse entrer quelqu'un. Je suis occupé à relire sans succès une biographie en format poche toute cornée, tandis que mon esprit fait des ricochets sur les mots comme s'ils étaient des glaçons polis qui fondent et m'échappent dès que mes yeux les réchauffent. Pour le moment, la mousse s'amasse sur la table devant moi tandis que je fais sauter mon vieux Zippo, ce briquet étant la seule partie de mon déguisement que j'aie conservée et rapportée. Des pas avancent lentement en cliquetant sur le sol nu. Je suis assis dans le coin, sans lire, et je me demande avec lassitude si je ne dois pas prendre la fuite. Et puis, c'est trop tard.

— Il m'a dit que je te trouverais ici, dit-elle.

— Vraiment ?

Je pose mon livre et je la regarde.

Le prélude à ce minidrame a eu lieu avant-hier, dans le bureau d'Angleton. J'étais assis sur la chaise en plastique minable qu'il garde de l'autre côté de son bureau à l'intention des visiteurs, ma ligne de mire partiellement bouchée par le flanc massif vert émaillé de son Memex et faisant de mon mieux pour me reprendre en main. Jusque-là, j'avais fait un boulot correct aidé par Angleton qui se donnait la peine de m'expliquer comment nous allions régler mes dépenses parfaitement exorbitantes avec les Auditeurs. Mais alors, il a voulu me faire chier en essayant d'avoir l'air humain.

— Vous pourrez la voir quand vous voudrez, dit-il complètement hors de propos, sans prévenir.

— Bon Dieu ! Qu'est-ce qui vous fait croire...

Je réussis à me retenir.

— Regardez-moi, mon garçon.

Il y a parfois un certain ton qui va chercher tout au fond de votre crâne et vous arrache les fils de commande, en une voix crissante et âpre et impossible à ignorer : elle capte mon attention. Je le regarde droit dans les yeux.

— J'en ai ras la cafetière que tout le monde marche sur la pointe des pieds autour de moi comme si j'allais exploser, dis-je. Les excuses n'y changeront rien : ce qui est fait est fait, pas moyen de revenir en arrière. C'est une mission réussie et la fin, au moins dans ce cas, justifie les moyens. Si trompeurs qu'ils aient été.

— Si vous croyez ça, vous êtes encore plus idiot que je ne le pensais. (Angleton referme le livre de comptes et repose son stylo. Puis il croise mon regard.) Ne soyez pas idiot, mon garçon.

Angleton n'est pas son vrai nom, et ce n'est pas la seule chose chez lui qui ne soit pas vraie. J'ai vu des photographies dans le rapport sur ses rêves, et s'il était aussi vieux quand il a effectué cette mission pour l'opération JENNIFER, il ne peut avoir moins de soixante-dix balais. (J'ai vu aussi un visage étrangement similaire à l'arrière-plan de certains documents d'archives datant des années quarante... Mais n'entrons pas là-dedans.)

— Est-ce là que vous me faites partager vos nombreuses décennies d'expérience ?

— Oui. (Il a un tic dans la joue.) Mais il y a une chose qui vous échappe.

— Tiens donc ! Et c'est quoi ?

Je me tasse sur ma chaise, résigné à endurer un sermon moralisateur sur l'amour-propre blessé ou ce genre de chose.

— On a déconné avec vous, mon garçon, Okay. Et vous avez raison, au bout du compte, c'est une autre opération réussie, mais ça ne veut pas dire qu'on ne vous doit pas des excuses et des explications.

— Super, je grince en croisant les bras, peu amène.

Il reprend son stylo et griffonne quelques notes sur son bloc.

— Deux semaines de permission exceptionnelle. Je peux allonger ça jusqu'à un mois si vous en avez besoin, au-delà, il nous faudra un certificat médical. (Il griffonne, griffonne.) C'est valable pour vous deux. Avec suivi psychologique.

— Et pour Ramona ?

Les mots restent suspendus en l'air avant de tomber à plat.

— Des dispositions séparées s'imposent. (Il lève les yeux de nouveau, me fixant d'un œil bleu hivernal.) Et je vous recommande aussi de passer la semaine prochaine au Village.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est là où la Branche Prophétique vous envoie, mon garçon. Vous le voulez avec des frites ?

— Ça me gonfle. Qu'est-ce qu'ils ont à voir là-dedans ?

— Si vous aviez appris la lutte au couteau, une des choses que vos instructeurs vous auraient fait entrer dans le crâne, c'est qu'on nettoie toujours sa lame et, si possible, qu'on l'aiguise et la lubrifie après usage avant de la ranger. Parce que si on veut s'en resservir un jour, on ne tient pas à la retrouver collée à la gaine, ni émoussée, ni rouillée. Quand on se sert d'un outil, on veille à l'entretenir, mon garçon, c'est le bon sens même. Du point de vue de l'organisation... eh bien, vous n'êtes pas un simple élément interchangeable, une ressource humaine. Nous ne pouvons pas aller au bureau de recrutement le plus proche pour vous trouver un remplaçant sur un claquement de doigts. Vous offrez une combinaison de qualités unique qu'il serait très difficile de situer, mais que ça ne vous monte pas à la tête. Bref, c'est pourquoi nous nous donnons autant de mal pour vous aider à surmonter l'épreuve. Nous nous sommes servis de vous, c'est vrai. Et nous nous sommes servis du docteur O'Brien, et vous allez devoir surmonter ça tous les deux, mais le plus important pour vous en ce moment – car vous comptez bien qu'on aura recours à vous pour certains boulots de temps à autre –, c'est que nous ne nous sommes pas servis de vous comme vous vous y attendiez. N'ai-je pas raison ?

Je bafouille un moment.

— Ben voyons, tout est dit, c'est emballé ! Je vois la lumière maintenant, c'est précisément dans ma nature de m'offusquer d'avoir vu contester ma virilité en me retrouvant à jouer le rôle de la gentille Bond Girl, celle qui séduit et suscite l'amour de Mo en sa qualité d'agent secret à grosse queue avec une arme, je veux dire un violon et le droit de tuer. C'est ça ? Ce n'est qu'une réaction de vanité. Alors je

suppose que je ferais mieux de me poudrer le nez et de sécher mes larmes pour avoir l'air glamour et éperdu pour la scène finale nimbée de romantisme, c'est ça ?

— Tout à fait.

Sa lèvre se retrousse curieusement. Un sourire réprimé ?

— Putain de bordel, Angleton, il y a quand même une petite chose que vous laissez de côté. Sans parler de Ramona. Si vous avez cru pouvoir ligoter nos cervelles ensemble comme les chats de Kilkenny, alors lâchez-nous maintenant. Ça ne marche pas comme ça.

— Oui. (Il hoche la tête) Et c'est pourquoi vous avez besoin d'aller au Village, enchaîne-t-il rondement. Parlez-lui. Voyez où vous en êtes tous les deux, votre état d'esprit.

Il ramasse ses feuilles et détourne les yeux : une façon implicite de me congédier. Je me mets debout.

— Oh, autre chose, ajoute-t-il.

— Quoi ?

— Tant que vous y êtes, n'oubliez pas de parler également avec le docteur O'Brien. Vous avez besoin de faire le point tous les deux. Et le plus tôt sera le mieux.

— Il l'a présenté comme un ordre. (Elle hausse les épaules.) Donc, me voilà.

L'air de celle qui aurait préféré être n'importe où ailleurs sur la planète.

— Ça marche ? Tu t'amuses bien ? demandé-je.

Le genre de questions ampoulées, idiotes qu'on pose quand on essaie de faire la conversation mais qu'on marche sur des œufs de peur que l'interlocuteur n'explose. Ce à quoi je m'attends à moitié. Cette situation est minée.

— Non, dit-elle avec une légèreté forcée. Le temps est pourri, la bière est tiède, la mer trop froide pour se baigner et chaque fois que je la regarde... (Elle cale, le mince vernis de sérénité se fendille.) Puis-je m'asseoir ?

Je tapote la banquette à côté de moi.

— Je t'en prie.

Elle s'assoit dans le coin opposé, à portée de bras.

— Tu te comportes comme si tu étais en colère contre moi.

Je considère le livre sur la table.

— Je ne suis pas en colère. (J'essaie de trouver ce que je vais dire ensuite.) Je suis en colère contre la façon dont les circonstances ont fait tourner les choses. Tu lui en veux toujours ?

— À elle ? (Elle a un petit rire, surprise.) Je ne pense pas qu'elle ait eu plus le choix que toi. Pourquoi lui en voudrais-je ?

Je prends mon verre et avale une longue gorgée de bière.

— Parce qu'on a couché ensemble ?

— Parce que vous... quoi ? (Sa voix prend un ton acerbe.) Mais tu m'as dit que non !

Je repose mon verre.

— On n'a pas couché. (Je croise son regard.) Enfin, au sens Bill Clintonien du terme, je n'ai pas eu de rapports sexuels avec cette femme. Tu sais ce que la Chambre Noire lui a fait ? Si j'avais couché avec elle, je serais mort.

— Mais comment peux-tu... ?

Mo n'y comprend plus rien.

— Son monstre devait se nourrir. Avant que tu viennes et que tu nous désengages, il devait se nourrir. Elle devait le nourrir, sinon, elle était dévorée. J'étais là pour le voir.

La lumière commence à se faire dans son esprit.

— Mais maintenant, elle est par là. (Un geste vague en direction du village enfoui de Dunwich, à plus d'un kilomètre au large, où la Laverie maintient ses avant-postes.) Et tu es ici. Et vous êtes à l'abri l'un et l'autre.

Reflux d'acidité gastrique.

— À l'abri de quoi ? demandé-je en la lorgnant par en dessous.

— À l'abri... (Elle s'arrête.) Pourquoi tu me regardes comme ça ?

— Elle subit le Changement, tu le sais ? Ça arrive normalement à l'âge mûr ou plus tard : c'est vraiment très tôt pour quelqu'un de son espèce.

Mo hoche la tête à contrecœur.

— Ça a dû être déclenché par ses plongées en eaux profondes, ajouté-je. Bien que la proximité de certaines résonances thaumiques puisse le déclencher prématurément. (Ce que tu es bien placée pour savoir, comme je m'abstiens de le dire. C'est une chose horrible de suspecter tout le monde, surtout votre compagne avec qui vous avez partagé votre toit pendant assez longtemps pour que ça devienne une habitude.) Je crois savoir qu'ils pensent qu'elle va y arriver en gardant toute sa tête.

— Tant mieux, dit Mo automatiquement, puis après réflexion : Non ?

— Je ne sais pas. C'est bien ?

— Ce n'est pas une question que j'attendais de toi.

Je soupire. Rien de franc dans tout cela.

— Mo, tu aurais pu me prévenir qu'on t'entraînait à l'insertion sous couverture et à des opérations de récupération ! Bon Dieu, je croyais être celui qui était en première ligne !

— Et tu l'étais ! éclate-t-elle brusquement. Mais tu t'es demandé ce que je ressentais à chaque fois que tu disparaissais pour tes missions de barbouze ? Tu t'es demandé si je n'étais pas folle d'inquiétude à

l'idée que tu ne rentrerais pas ? Tu sais ce que je sais, à quel point j'ai pu me sentir impuissante ?

— Holà ! Je ne voulais pas que tu t'inquiètes...

— Tu ne le voulais pas ! Putain, Bob, qu'est-ce qu'il faut pour que tu comprennes ? Tu ne peux pas empêcher les autres de s'inquiéter simplement parce que tu ne le veux pas. Il ne s'agit pas de toi, cloche, mais de moi. Au moins pour cette fois. À moins que tu ne t'imagines que j'ai débarqué dans ton dos par hasard ?

Je la regarde, souffle coupé.

— Laisse-moi t'expliquer le topo, Bob. La seule et unique raison pour laquelle Angleton t'a attribué cette putain de mission idiote avec Ramona, c'est précisément parce que tu ignorais tout de ce qui se passait. Ce que tu ne savais pas, tu ne risquais pas de le confier à Ramona.

— Ça, j'ai compris, mais pourquoi...

— Billington a été asservi par JENNIFER MORGUE à un moment donné des années soixante-dix, après une tentative avortée pour soulever le *K-129*. Il a essayé d'entrer en contact avec JENNIFER MORGUE 2 en passant par le derrick « Poussière de tombe » – une petite entreprise privée, si tu veux. JENNIFER MORGUE 2 voulait se retirer, et y tenait vraiment, mais il fallait que quelqu'un vienne le réparer. Billington fournit un corps hôte temporaire, des boulettes pour le chat, et les fonds pour acheter l'*Explorer*, une fois que la US Navy s'est retirée, et l'a équipé pour une mission de récupération. Et on était tous au courant, de façon confidentielle, depuis trois ans.

Je ferme à demi les paupières.

— Qui est ce « on » dont tu parles ?

— Moi. (Elle a l'air agacée.) Et Angleton. Et tous ceux qui avaient un laissez-passer BLUE HADES et qui travaillaient sur le projet. À part toi et deux ou trois autres, qui ont été gardés en dehors.

— Putain ! (Je prends mon verre et j'écluse ce qui restait de bière.) j'ai besoin d'un autre verre. (Une pause.) Et toi ?

— Pour moi, ce sera une double vodka-Martini frappée. (Elle fait une grimace.) On dirait que j'ai du mal à décrocher.

Je me lève et je vais de l'autre côté du bar, où une barmaid entre deux âges assise sur un tabouret est plongée dans le Sudoku au dos de *L'Express*. « Deux doubles vodkas-Martini frappées », demandé-je d'une voix mal assurée.

Elle dépose son journal, et me toise comme si je sortais de sous un rocher.

— Vous allez ajouter « frappées, non remuées », c'est ça ? (Elle a un accent du Midwest : sans doute une autre transfuge, j'imagine.) Vous savez que c'est carrément imbuvable ?

— Alors, faites-en une frappée et l'autre remuée. Sans la glace. Et

léger sur le vermouth, ajouté-je avec un clin d'œil.

Je retourne dans le coin que je me suis attribué, puis je m'arrête sous l'arcade. Mo est adossée à la banquette, une vision totalement familière. Pendant un instant, mon souffle se coince dans ma gorge et je dois m'arrêter pour essayer de mettre cette image en mémoire pour le cas où ce serait un de nos derniers bons moments. Puis je m'oblige à remettre mes jambes en mouvement.

— Elles seront là dans une minute, dis-je en me laissant tomber sur la banquette à côté d'elle.

— Très bien. (Elle regarde la fenêtre qui domine la plage.) Tu sais que la Chambre Noire voulait mettre la main sur JENNIFER MORGUE. C'est ce que cherchait à faire McMurray.

— Oui.

Alors elle croit que je veux parler boulot ?

— On ne pouvait pas les laisser faire. Mais heureusement pour nous, Billington... bon, d'abord, il n'avait pas toute sa tête et quand il a conçu l'idée de réaliser un piège à héros, ça a grandement facilité la tâche.

— Facilité ?

Heureusement que je n'ai pas un verre dans la main.

— Incontestablement... Imagine, si Billington était simplement allé trouver la Chambre Noire pour leur dire : « dix briques et il est à vous », en gardant sa combine pour lui. Mais non, il a l'idée qu'il doit agir en solitaire en tant que moteur principal de son plan et comme, bien sûr, il est l'exemple même du mégalomane milliardaire, il fait ce qui est évident : augmenter l'endettement de ses actifs. Le piège à héros – l'envoûtement qu'il a construit autour de ce yacht – nécessitait un héros pour le mettre en œuvre. Il croyait que la structure de l'intrigue avait une fonction déterminante : le héros tombe entre les mains des méchants, le méchant monologue et, à ce moment-là, il n'a qu'à détruire le piège, neutraliser le héros, qui à cet instant n'est plus qu'un fonctionnaire, dépouillé des résonances sémiotiques du champ d'équivalence de Bond, et permettre à son plan d'aller jusqu'à sa conclusion.

— Sauf que...

— Tu connais le contre-plan ?

Elle jette un regard au livre que je lis : la biographie d'un play-boy devenu officier des services secrets de la Marine, directeur d'une agence de presse et, finalement, auteur de romans d'espionnage.

— Quoi ? Je croyais que c'était...

— Oui, c'est si précis qu'on peut dessiner un organigramme. Mais c'est une action non déterminante, Bob. La structure de l'intrigue de Bond comporte diverses bifurcations avant de converger vers le dénouement, avec Monsieur l'agent secret et son intrigue amoureuse

qui se poursuit dans un canot de sauvetage, une suite nuptiale du *Queen Elizabeth 2* ou ailleurs. Y compris l'approche du méchant. Billington n'a pas étudié la chose d'assez près. Il a cru que le modèle du héros viendrait le chercher et tomberait directement entre ses griffes.

— Mais...

Je claque des doigts en essayant de rassembler mes idées confuses.

— Toi, moi... Il m'a eu, mais je n'étais pas la vraie représentation de Bond, c'est ça ? J'étais un leurre.

Elle confirme de la tête.

— Ça arrive. Si l'objet amoureux se retrouve sur le yacht du méchant, retenu prisonnier ou prisonnière, le héros – ou l'héroïne – va se lancer à sa poursuite. Le subterfuge consistait – je crois que c'était l'idée d'Angleton – à utiliser la gentille Bond Girl comme leurre en lui collant un smoking et un holster d'épaule. Et puis à imaginer comment s'en servir pour amener la Chambre Noire à envoyer quelqu'un après Billington.

— Ramona. Elle savait que je croyais être l'agent en place, donc elle a naturellement supposé que je l'étais.

— Exact. Et ça nous a également permis d'identifier d'où venait la fuite dans notre propre organisation parce que, sinon, comment Billington t'aurait-il repéré si vite ? Il se trouve que c'était Jack. Le dernier des crétins à l'école communale, mis sur la touche où il était hors d'état de nuire. Il s'était trouvé une activité complémentaire en vendant du renseignement à ce qui était à ses yeux un autre outsider mécontent comme lui.

— Berk.

Je me rappelle soudain la plate-forme électrodynamique que Griffin avait montée dans la chambre sécurisée et me demande brièvement ce qu'il a réussi à récupérer avec ça, tranquillement planqué au milieu des Antilles sans aucune surveillance.

Mo se tait. Je me rends compte qu'elle attend quelque chose. Ma langue est figée : il y a des questions que je veux poser, mais c'est une mauvaise idée de les poser quand on n'est pas sûr de vouloir entendre la réponse. Je réussis enfin à articuler :

— Ça t'a plu d'être... Bond ?

— Mais tu as cru que c'était toi.

— Non ! (La question est chargée d'un sens que je ne veux pas explorer.) Je ne sors pas dans le monde, je ne fume pas, je n'aime pas me faire battre, être fait prisonnier, être torturé, ou me battre avec des gens, et je ne suis pas vraiment un homme à femmes. (J'ai la gorge sèche.) Et toi ?

— Eh bien... (Elle réfléchit.) Je ne suis pas vraiment un homme à femmes non plus. (Elle a un tic dans la joue.) C'est de ça qu'il s'agit,

Bob ? Tu as cru que je te trompais ?

— J'étais... (Je me racle la gorge.) Je ne savais plus trop où j'en étais.

— Il faut qu'on en parle. Qu'on en parle clairement. Tu ne crois pas ?

Je branle du chef. Je suis incapable d'articuler.

— Je ne me suis envoyé personne d'autre, dit-elle brusquement. Est-ce que tu te sens mieux ?

Non, pas du tout. Je me sens une merde d'avoir posé la question. Je fais oui de la tête.

— Tant mieux. (Elle croise les bras, et ses doigts pianotent sur son biceps.) Où sont passés nos verres ?

— J'ai commandé des vodkas-Martini. Je suppose qu'elle prend son temps. (Vite, changeons de sujet ! Je ne veux pas qu'on tombe dans une de ces ornières embarrassantes dans la conversation, où le silence devient une déclaration éloquente d'incompréhension mutuelle.) Alors, comment tu as fait pour te déguiser en Eileen ? Tu m'as vraiment bluffé au début.

— Ce n'était pas très compliqué. (Elle a l'air soulagée. Elle me sourit et mon cœur bat plus vite.) Tu sais que le Cerveau a une activité complémentaire en cosmétologie ? Il dit que certains de ses meilleurs amis sont des drag queens. Bref, la surveillance nous avait fourni suffisamment de données sur elle pour savoir comment elle était. Je n'ai eu qu'à demander au Cerveau d'aller au York pour qu'il assure la partie maquillage avant l'attaque. Il colle un glamour classe 2 sur les produits basiques – perruque, vêtements adaptés, de la peinture au latex – et sa propre fille n'y aurait vu que du feu. On a utilisé Pale Grace™ pour la touche finale. Il est peut-être bogué, mais on a fait en sorte que je ne voie rien avant d'être à bord. Ensuite je n'ai eu qu'à mettre le cap sur la salle de contrôle en me servant des cartes qu'on a dans le dossier d'Angleton...

Je lève la main.

— Attends.

— Hein ?

— Tu as ton violon ? chuchoté-je en me tassant sur ma chaise.

— Non, pourquoi ?

Merde.

— Nos verres devraient être là depuis longtemps.

— Et alors ?

— Et ce complot a été monté par un document qui est classé affaire GOLDENEYE BROCCOLI, et d'après Angleton, la Division Prophétique a dit que j'avais besoin de venir ici, et...

— Et ?

Je m'agenouille par terre et sors mon portable, rabats

l'interrupteur pour couper le son, puis je le mets en mode Caméscope. Je le fais glisser en passant derrière la banquette, puis le ramène et j'inspecte le bar. Il n'y a personne. Je jure en silence et j'ouvre l'application de ma mémoire bloc-notes thaumique. Puis je penche mon verre à l'envers sur la table et frotte frénétiquement les doigts dans la mousse de la bière que j'obtiens, regrettant amèrement d'avoir vidé la pinte de sorte qu'il ne me reste que quelques gouttes pour travailler.

— Est-ce que tu as ce bout de papier de merde sur toi ?

— Lequel, le permis de tuer ? C'est juste un accessoire, ça ne veut rien dire...

— Alors, passe-le-moi. On n'a pas encore la conclusion de l'intrigue et tu n'es pas la seule à pouvoir utiliser du maquillage et un glamour classe 2.

— Merde, chuchote Mo, et elle roule en avant sur le sol. Tu penses ce que je crois que tu penses ?

— Quoi ? Qu'on a été suivis jusqu'ici par une maîtresse du déguisement manifestement mauvaise, qui rêve de se venger parce qu'on a réduit son mari en bouillie rose dans une machine de guerre chtonienne ?

Un fort bruit métallique inquiétant nous parvient de la porte d'entrée, comme le déclic d'une serrure cinq points qu'on ferme.

— Tu connais le dénouement des *Diamants sont éternels* ? La version filmée avec Sean Connery ?

Je croise le regard de Mo et, dans un éclair troublant, je me rends compte qu'elle représente infiniment plus pour moi que la question de savoir avec qui elle a couché ou pas. Puis elle hoche la tête et s'éloigne d'une roulade sur le sol devant la banquette. Je presse la touche de mon téléphone juste au moment où se produit un bruit sourd percutant. Pas la secousse retentissante qu'on attend d'un pistolet, mais un son étouffé, moins fort.

Je regarde autour de moi.

La barmaid entre deux âges agite maladroitement une arme autour de la pièce, le long tube du silencieux dépassant du canon : cette fois, je lui trouve un air de déjà-vu.

— Par ici !

Elle commet l'erreur classique : elle regarde de mon côté et cligne des yeux, faisant bouger le canon.

— Sortez que je puisse vous voir ! crie Eileen d'un ton acerbe.

— Pourquoi ? Pour que vous puissiez nous descendre plus facilement ?

Je suis prêt à bondir et à plonger par la fenêtre au besoin, mais elle ne peut me voir. La formule de l'occultation fait toujours effet, du moins jusqu'à ce que le reste de la bière s'évapore. Je continue de

fabriquer un avion en papier avec le permis de Mo, les doigts fébriles à cause de la tension.

— C'est ça l'idée, dit-elle. Une querelle d'amoureux, l'agent tue sa coéquipière puis se suicide. Personne ne souffre.

— Pas possible ? demande Mo.

Je plisse les paupières, essayant de la repérer, mais une chose qui joue en notre faveur à tous les deux, c'est que les pubs ont tendance à être sombres et mal éclairés, et celui-ci ne fait pas exception.

Eileen pivote à quatre-vingt-dix degrés et tire une balle dans la glace derrière le bar.

Je jette un coup d'œil sur la mousse qui sèche puis je me mets sur les coudes et me traîne autour de la banquette en essayant de rester près du sol. Je pense que l'avion en papier est bien équilibré – il vaudrait mieux, je n'aurai pas une deuxième occasion de m'en servir. Il y a des formes et c'est... bon, ça risque de marcher. Sinon, on est piégés dans ce pub fermé à double tour avec une folle en possession d'une arme, et notre magie d'occultation n'a plus qu'une demi-vie qui se mesure en secondes plutôt qu'en minutes. Il y a deux verres de Martini sur le bar, l'un est à moitié plein. Peut-être qu'Eileen voulait d'abord se calmer les nerfs ? Il y a probablement un barman ou une barmaid inconscient ou mort par-derrière. Quel bordel ! Je ne crois pas qu'un intrus ait jamais pénétré au Village jusqu'ici. Je doute que cela eût été possible sans le contrecoup du piège à héros.

Il y a un grincement sur le plancher et un autre projectile vole, sans effet apparent. Eileen a l'air effrayée. Elle recule d'un pas vers le bar, le canon en quête d'une cible, puis fait un autre pas. Mon cœur tambourine et je me sens étourdi par la colère – non, la rage. Qui croira que je pourrais jamais lever un doigt contre Mo ? Puis, elle est près du bar.

On entend un tintement.

Eileen tourne sur elle-même et presse la détente juste quand un verre de Martini est pris de lévitation et lui vole à la figure. Elle réussit à tirer en l'air, puis a un mouvement de recul. Je lève l'avion en papier et je vise. « Eh ! Garce ! » Elle s'essuie les yeux tandis qu'elle abaisse son arme pour supporter une légère distorsion dans l'air, avec une grimace de satisfaction.

— Ça y est ! Je vous vois !

Je presse la roulette du Zippo et lance la fléchette sur sa tête dégoulinante de Martini.

Ensuite, tandis que les auxiliaires médicaux la chargent sur une civière, referment la fermeture Éclair du sac mortuaire, et que la Sécurité intérieure retire les disques durs de la télévision en circuit fermé, je tiens Mo dans mes bras. Ou plutôt, c'est elle qui me tient. J'ai les genoux qui flageolent et ce serait rudement gênant si Mo ne

tremblait pas, elle aussi.

— Tu vas bien, tu vas bien, lui dis-je.

Elle rit, chancelante.

— Non, toi, tu vas bien !

Et elle me serre très fort.

— Viens, allons faire un tour.

Il y a de la pagaille par terre, la mousse d'un extincteur dissimulant à moitié des traces de brûlures, et nous l'évitons soigneusement pour regagner la porte. La Sécurité nous a placés sous une protection de compulsion et nous serons reçus demain par les Auditeurs. Mais en attendant, nous avons la jouissance du Village. Mo semble vouloir retourner dans nos appartements, mais je recule.

— Non, allons marcher sur la plage.

— Tu savais que ça allait se produire, dit-elle comme nous sautons du muret en béton sur les galets.

— J'avais l'idée qu'il y avait quelque chose dans l'air. (La brise marine souffle et le soleil brille.) Je n'en étais pas sûr, sinon je m'y serais préparé.

— Foutaises.

Elle me donne un léger coup de poing dans le bras, puis me prend par la taille. Je proteste.

— Moi, je te mentirais ?

J'observe la mer. Quelque part par là, Ramona est allongée dans une auberge aquatique et apprend qui elle est réellement. Une nouvelle vie. Elle ne pourra plus revenir à terre quand le changement sera opéré. Eh, si j'étais vraiment James Bond, j'aurais une fille dans chaque port – même ceux qui ont sombré sous les flots.

— Bob, tu m'aurais quittée pour elle ?

Je frissonne. « Je ne le crois pas. » En fait, non. Ce qui ne veut pas dire que Ramona n'avait pas également un glamour de l'espèce non magique, mais il y a quelque chose dans ce que je partage avec Mo...

— D'accord... Et l'idée que j'aie pu te tromper te met en boule.

Je réfléchis quelques secondes.

— Surprise ?

— Enfin... (Elle se tait, elle aussi.) J'étais inquiète. Et je le suis toujours pour l'autre chose.

— Quelle autre chose ?

— La possibilité qu'on va être hantés par le fantôme de James Bond.

— Oh, je ne sais pas. (Je shoote dans un galet que j'envoie en direction de la mer, je le regarde ricocher, seul.) On pourrait toujours faire quelque chose de complètement anti-Bond dans le genre, pour briser les derniers vestiges de l'envoûtement.

— Tu crois ? (Elle sourit.) Tu as une idée ?

J'ai la bouche sèche.

— Ouais... en fait, oui... (Je la prends dans mes bras et elle passe les siens autour de moi et pose son visage dans le creux de mon cou.) Si c'était vraiment la fin d'une aventure de Bond, on trouverait un hôtel de luxe pour s'y cacher, on commanderait un magnum de champagne et on baiserait comme des malades.

Elle se crispe.

— Ah, je n'avais pas pensé à ça. (Un moment plus tard, tout bas :) Zut...

— Je ne dis pas que c'est impossible. Mais... (Mon cœur cogne de nouveau et j'ai les genoux encore plus en guimauve qu'ils ne l'étaient quand je me suis rendu compte qu'Eileen ne l'avait pas descendue.) Il faut qu'on le fasse de telle façon que ce soit complètement incompatible avec l'envoûtement.

— D'accord, petit malin. Alors tu as l'idée d'une fin qui ne pourrait pas coller dans un livre de Bond ?

— Oui, tu vois, le truc, c'est que l'inventeur de Bond – comme Bond lui-même – était un snob. Le gratin, un ancien d'Eton, terriblement conformiste. S'il était là de nos jours, il porterait toujours un costard sur mesure, tu ne le verrais jamais en jean fendu avec un T-shirt des Nine Inch Nails. Et ça va plus loin. Il aimait s'envoyer en l'air, mais une vision particulière des rapports entre sexes était profondément enracinée en lui. L'homme d'action avec une femme pour la bagatelle en sus. Aussi, Bond ne s'attendrait pas à ce qu'une de ses filles lui dise – c'est maintenant ou jamais... « Tu veux... tu veux m'épouser ? »

Je ne peux pas m'en empêcher. Ma voix grimpe d'une octave comme il convient à l'objet romantique qui fait quelque chose d'aussi outrageusement non conformiste que de proposer le mariage au héros.

— Oh, Bob ! (Son étreinte se resserre.) Bien sûr ! Oui ! (Elle aussi a la voix qui s'étrangle. J'ai la tête qui tourne : est-ce normal ? Nous nous embrassons.) Surtout si ça veut dire qu'on peut se cacher dans un hôtel de luxe, commander un magnum de champ' et baiser comme des dingues sans être hantés par le spectre de James Bond. Tu as l'esprit tordu et malade... et c'est pour ça que je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Et comme nous marchons le long de la plage, nous tenant par la main et riant, je me rends compte que nous sommes libres.

[1] « Ô toi quiournes le gouvernail et regardes au vent, Considère Phlebas qui fut jadis aussi beau et aussi grand que toi... » *La Terre vaine*, IV, de T. S. Eliot, 1922, traduction de Pierre Leyris, 1947. (N.d.T.)

[2] InterCityExpress. (N.d.T.)

- [3] Cf. H. G. Wells, *La Machine à remonter le temps*, trad. H. D. Davray, Gallimard, 2001. (N.d.T.)
- [4] Voir *Le Bureau des atrocités*, Le Livre de Poche n° 31350.
- [5] Mot d'origine celte indiquant un interdit ou une obligation. Celui qui passe outre encourt la mort. (N.d.T.)
- [6] Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original.
- [7] *Casino Royal*, de Ian Fleming, trad. André Gilliard, Plon, 1953. Nouvelle édition sous le titre *Casino Royale*, trad. Pierre Pevel, Bragelonne, 2006.
- [8] Erreur de traduction : le texte original est « works the action to make sure there's no round in the chamber », ce qui correspondrait plutôt à « ouvre la culasse pour s'assurer qu'il ne reste pas de cartouche dans la chambre ». Le Walther P99 est un pistolet et ne possède donc pas de barillet. (Note de l'éditeur électronique)
- [9] Cf. *Le Magicien d'Oz*. (N.d.T.)
- [10] Tueur en série cannibale, américain, exécuté en 1936 à Sing Sing. (N.d.T.)
- [11] *The Gripping Hand*, roman de science-fiction de Larry Nivel et Jerry Pournelle. (N.d.T.)
- [12] Littéralement, « hachoirs » en anglais.
- [13] Au pays de Galles, lieu de tournage de la mythique série télévisée britannique *Le Prisonnier*. (N.d.T.)